DE
L'HOMME.

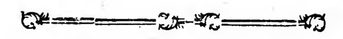
TOME TROISIEME.

ŒUVRES
COMPLETTES
DE MR.
HELVETIUS.

TOME TROISIEME.



A LONDRES



1777.

DE
L'HOMME.

TOME PREMIER.

A

SA MAJESTÉ IMPÉRIALE

TRÈS-HAUTE

ET TRÈS-AUGUSTE PRINCESSE

CATHERINE II.

Impératrice de toutes les Russies, Protectrice des Arts & des Sciences; digne par son esprit de juger des anciennes Nations, comme Elle est digne de gouverner la sienne.

OFFERT TRÈS-HUMBLEMENT
PAR L'ÉDITEUR.

PRÉFACE.

L'Amour des hommes & la vérité m'ont fait compofer cet Ouvrage. Qu'ils fe connoiffent, qu'ils ayent des idées nettes de la morale ! ils feront heureux & vertueux.

Mes intentions ne peuvent être fufpectes. Si j'euffe donné ce livre de mon vivant, je me ferois expofé à la perfécution, & n'aurois accumulé fur moi ni richeffes, ni dignités nouvelles.

Si je ne renonce point aux principes que j'ai établis dans le livre de l'Efprit, c'eft qu'ils m'ont paru les feuls raifonnables, les feuls depuis la publication de mon Livre que les hommes éclairés aient affez généralement adoptés.

Ces principes fe trouvent plus étendus & plus approfondis dans cet Ouvrage que dans celui de l'Efprit. La compofition de ce Livre a réveillé en moi un certain nombre d'idées. Celles qui fe font trouvées moins étroitement liées à mon fujet, font en notes, tranfportées à la fin de chaque Section. Les feules que j'ai confervées dans le texte font celles qui peuvent, ou l'éclaircir, ou répondre à des objections

que je n'aurois pu réfuter sans en allonger & en retarder la marche.

La Section seconde est la plus chargée de ces notes : c'est celle dont les principes plus contestés, exigeoit l'accumulation d'un plus grand nombre de preuves.

En donnant cet Ouvrage au Public, j'observerai qu'un écrit lui paroît méprisable, ou parce que l'Auteur ne se donne pas la peine nécessaire pour le bien faire, ou parce qu'il a peu d'esprit, ou parce qu'enfin il n'est pas de bonne foi avec lui-même. Je n'ai rien à me reprocher à ce dernier égard. Ce n'est plus maintenant que dans les Livres défendus qu'on trouve la vérité ; on ment dans les autres. La plupart des Auteurs font dans leurs écrits ce que les gens du monde font dans la conversation : uniquement occupés d'y plaire, peu leur importe que ce soit par des mensonges ou par des vérités.

Tout Ecrivain qui desire la faveur des Puissants & l'estime du moment, en doit adopter les idées : il doit avoir l'esprit du jour, n'être rien par lui, tout par les autres & n'écrire que d'après eux : delà le peu d'originalité de la plupart des compositions. Les Livres originaux sont semés çà & là dans la nuit des temps, comme les soleils dans les déserts de l'espace pour

en éclaircir l'obſcurité. Ces livres ſont époque dans l'hiſtoire de l'eſprit humain, & c'eſt de leurs principes qu'on s'éleve à de nouvelles découvertes.

Je ne ferai point le panégyriſte de cet Ouvrage : mais j'aſſurerai le Public que toujours de bonne foi avec moi-même, je n'ai rien dit que je n'aie cru vrai, & rien écrit que je n'aie penſé.

Peut-être ai-je encor trop ménagé certains préjugés : je les ai traités comme un jeune homme traite une vieille femme auprès de laquelle il n'eſt ni groſſier, ni flatteur. C'eſt à la vérité que j'ai conſacré mon premier reſpect; & ce reſpect donnera ſans doute quelque prix à cet écrit. L'amour du vrai eſt la diſpoſition la plus favorable pour le trouver.

J'ai tâché d'expoſer clairement mes idées : je n'ai point en compoſant cet Ouvrage, deſiré la faveur des Grands. Si ce Livre eſt mauvais, c'eſt parce que je ſuis *ſot*, & non parce que je ſuis *fripon.* Peu d'auteurs peuvent ſe rendre ce témoignage.

Cette compoſition paroîtra hardie à des hommes timides. Il eſt dans chaque Nation des moments où le mot *prudent* eſt ſynonime de *vil*, où l'on ne cite comme ſagement penſé que l'ouvrage ſervilement écrit.

C'étoit sous un faux nom que je voulois donner ce livre au public & le texte en fait foi. C'étoit selon moi l'unique moyen d'échapper à la persécution sans en être moins utile à mes compatriotes. Mais dans le temps employé à la composition de l'ouvrage, les maux & le gouvernement de mes Concitoyens ont changé. La maladie à laquelle je croyois pouvoir apporter quelque remede est devenue incurable : j'ai perdu l'espoir de leur être utile, & c'est à ma mort que je remets la publication de ce Livre.

Ma Patrie a reçu enfin le joug du Despotisme. Elle ne produira donc plus d'Ecrivains célebres. Le propre du Despotisme est d'étouffer la pensée dans les esprits & la vertu dans les ames.

Ce n'est plus sous le nom de François que ce peuple pourra de nouveau se rendre célebre : cette Nation avilie est aujourd'hui le mépris de l'Europe. Nulle crise salutaire ne lui rendra la liberté. C'est par la consomption qu'elle périra. La conquête est le seul remede à ses malheurs, & c'est le hazard & les circonstances qui décident de l'efficacité d'un remede.

Dans chaque Nation il est des moments où les Citoyens incertains du parti qu'ils

doivent prendre, & suspendus entre un bon & un mauvais gouvernement, éprouvent la soif de l'instruction, où les esprits, si je l'ose dire, préparés & ameublis peuvent être facilement pénétrés de la rosée de la vérité. Qu'en ce moment un bon Ouvrage paroisse; il peut opérer d'heureuses réformes : mais cet instant passé, les Citoyens insensibles à la gloire, sont par la forme de leur gouvernement invinciblement entraînés vers l'ignorance & l'abrutissement. Alors les esprits sont la terre endurcie : l'eau de la vérité y tombe, y coule, mais sans la féconder. Tel est l'état de la France.

On y fera de jour en jour moins de cas des lumieres, parce qu'elles y seront de jour en jour moins utiles; parce qu'elles éclaireront les François sur le malheur du Despotisme, sans leur procurer le moyen de s'y soustraire.

Le bonheur, comme les Sciences, est, dit-on, voyageur sur la terre. C'est vers le Nord qu'il dirige maintenant sa course. De grands princes y appellent le génie, & le génie la félicité.

Rien aujourd'hui de plus différent que le Midi & le Septentrion de l'Europe. Le Ciel du Sud s'embrume de plus en plus par les brouillards de la superstition

& d'un Despotisme Asiatique. Le Ciel du Nord chaque jour s'éclaire & se purifie. Les Catherine II, les Fréderic, veulent se rendre chers à l'humanité; ils sentent le prix de la vérité: ils encouragent à la dire: ils estiment jusqu'aux efforts faits pour la découvrir. C'est à de tels Souverains que je dédie cet Ouvrage: c'est par eux que l'Univers doit être éclairé.

Les soleils du Midi s'éteignent & les aurores du Nord brillent du plus vif éclat. C'est du Septentrion que partent maintenant les rayons qui pénétrent jusqu'en Autriche. Tout s'y prépare pour un grand changement. Le soin qu'y prend l'Empereur d'alléger le poids des impôts & de discipliner ses armées, prouve qu'il veut être l'amour de ses Sujets, qu'il veut les rendre heureux au dedans & respectables au dehors. Son estime pour le roi de Prusse présagea dès sa plus tendre jeunesse ce qu'il feroit un jour. On n'a d'estime sentie que pour ses semblables.

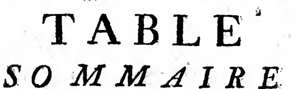


TABLE SOMMAIRE

De l'Homme, de ses Facultés intellectuelles, & de son éducation.

CHAP. I. *DEs points de vue divers sous lesquels on peut considérer l'homme : de ce que peut sur lui l'éducation.*

CHAP. II. *Importance de cette question :* De quelle utilité peut être son examen.

CHAP. III. *De la fausse science ou de l'ignorance acquise.* Des obstacles qu'elle met à la perfection de l'éducation.

CHAP. IV. *De la sécheresse de ce sujet & de la difficulté de le traiter.*

SECTION I.

Que l'éducation nécessairement différente des différents hommes est peut-être la cause de cette inégalité des esprits, jusqu'à présent attribuée à l'inégale perfection des organes.

CHAP. I. *Nul ne reçoit la même éducation.*

CHAP. II. *Du moment où commence l'éducation.*

CHAP. III. *Des Instituteurs de l'Enfance.*
Que ces Instituteurs ne sont pas précisément les mêmes pour personne, que nul par conséquent ne peut avoir le même esprit.
De la sensation différente qu'excitent quelquefois en nous les mêmes objets.

CHAP. IV. *De la différente impression des objets sur nous.*

CHAP. V. *De l'éducation des Colleges.*
Qu'elle n'est pas la même pour tous.

CHAP. VI. *De l'éducation domestique.*
Qu'elle n'est la même pour aucun.

CHAP. VII. *De l'éducation de l'Adolescence.*
Que cette éducation plus dépendante du hazard que celle de l'enfance, est par conséquent encore moins la même pour chacun.

CHAP. VIII. *Des hazards auxquels nous devons souvent les hommes illustres.*
Des bornes à mettre à l'empire du hazard.
De la contradiction de tous les préceptes de l'éducation.

CHAP. IX. *Des causes principales de cette contradiction.*

CHAP. X. *Exemple des idées ou préceptes contradictoires reçus dans la derniere jeunesse.*
Que cette contradiction est l'effet de l'opposition qui se trouve entre l'intérêt des Prêtres & celui des Peuples.
Que toute religion est ennemie du bien public.

CHAP. XI. *Des fausses Religions.*
Qu'entre les fausses Religions, on doit compter le Papisme.

CHAP. XII. *Que le Papiſme eſt d'inſtitution humaine.*

Que le Papiſme eſt une Religion locale, qu'on en peut concevoir une qui devînt univerſelle.

CHAP. XIII. *De la Religion univerſelle.*

Qu'une telle Religion eſt ſimple & n'eſt autre choſe que la meilleure Légiſlation poſſible.

Qu'il n'en eſt pas de même des Religions myſtérieuſes.

Quelles ſont celles dont l'établiſſement ſeroit le moins funeſte ?

CHAP. XIV. *Des conditions ſans leſquelles une Religion eſt deſtructive du bonheur national.*

CHAP. XV. *Parmi les fauſſes Religions, quelles ont été les moins nuiſibles au bonheur des ſociétés ?*

Il réſulte des diverſes queſtions traitées dans ce Chapitre & les précédents, qu'en ſuppoſant dans tous les hommes une égale aptitude à l'eſprit, la ſeule différence de leur éducation en produiroit néceſſairement une grande dans leurs idées & leurs talents.

D'où je conclus que l'inégalité actuelle apperçue entre tous les eſprits, ne peut être regardée dans les *hommes communément bien organiſés*, comme une preuve démonſtrative de leur inégale aptitude à en avoir.

SECTION II.

Que tous les hommes communément bien organisés ont une égale aptitude à l'esprit.

CHAP. I. *Que toutes nos idées nous viennent par les Sens : qu'en conséquence l'on a pu regarder l'esprit comme un effet de la plus ou moins grande organisation.*

Que pour prouver la fausseté de cette opinion, il faut avoir une idée nette du mot esprit & pour cet effet le distinguer de ce qu'on appelle ame.

CHAP. II. *Différence entre l'esprit & l'ame.*

CHAP. III. *Sur quels objets l'esprit agit.*

CHAP. IV. *Comment l'esprit agit.*

Que toutes ses opérations se réduisent à l'observation des ressemblances & des différences, des convenances & des disconvenances des divers objets entr'eux & avec nous.

Que tout jugement prononcé d'après la comparaison des objets physiques, n'est qu'une pure sensation ; qu'il en est de même de tout jugement porté sur les idées abstraites, collectives &c.

CHAP. V. *Des jugements qui résultent de la comparaison des idées abstraites, collectives, &c.*

Que cette comparaison suppose attention, peine, par conséquent intérêt pour se la donner.

CHAP. VI. *Point d'intérêt, point de comparaison des objets entr'eux.*
Que tout intérêt prenant sa source dans la sensibilité physique, tout dans l'homme se réduit à sentir.
CHAP. VII. *Que la sensibilité physique est la cause unique de nos actions, de nos pensées, de nos passions & de notre sociabilité.*
CHAP. VIII. *De la sociabilité.*
CHAP. IX. *Justification des principes admis dans le Livre de l'Esprit.*
CHAP. X. *Que les plaisirs des Sens sont à l'insu même des Nations leur plus puissant moteur.*
Que la supériorité des esprits est indépendante & de la plus ou moins grande finesse des sens, & de la plus ou moins grande étendue de la mémoire.
CHAP. XI. *De l'inégale étendue de la mémoire.*
Que la grande mémoire ne constitue pas le grand génie.
CHAP. XII. *De l'inégale perfection des organes des Sens.*
Que ce n'est point à leur extrême finesse qu'est attachée la plus ou moins grande supériorité des esprits.
Qu'en fait de sensations, si les hommes different, ce n'est du moins que dans la nuance de ces mêmes sensations.
CHAP. XIII. *De la maniere différente de sentir.*
CHAP. XIV. *Que la différence apperçue entre nos sensations, n'a nulle influence sur les esprits.*
CHAP. XV. *De l'esprit.*

Des idées qu'on doit attacher à ce mot.
CHAP. XVI. *Cause de la différence des opinions en morale, politique & métaphysique.*
Que cette différence est l'effet de la signification incertaine & vague des mots. Je choisis pour exemple ceux
de Bon.
d'Intérêt
& de Vertu.
CHAP. XVII. *Que le mot de* Vertu *rappelle au Clergé l'idée de sa propre utilité.*
CHAP. XVIII. *Des idées différentes que les divers Peuples se sont formées de la Vertu.*
CHAP. XIX. *Du seul moyen de fixer la signification incertaine des mots.*
Qu'il n'y a qu'une Nation qui puisse faire usage de ce moyen.
Qu'il consiste à consigner dans un Dictionnaire l'idée précise de chaque mot.
Que les mots une fois définis, les propositions de morale, de politique & de métaphysique, deviendroient aussi démontrables que les vérités géométriques.
Que les hommes adoptant alors les mêmes principes, parviendront d'autant plus sûrement aux mêmes conséquences, que la combinaison des mêmes objets, ou dans le monde physique, comme le prouve la géométrie, ou dans le monde intellectuel, comme le prouve la métaphysique, leur a toujours donné les mêmes résultats.
CHAP. XX. *Que les excursions des hommes & leurs découvertes dans les Royaumes intellectuels ont toujours été à-peu-près les mêmes.*

Contes des fées, premiere preuve de cette vérité.

Contes philosophiques, seconde preuve de cette vérité.

Contes religieux, troisieme preuve de cette vérité.

Que tous ces divers contes ont conservé entr'eux la plus grande ressemblance.

CHAP. XXI. *Impostures des ministres des fausses Religions.*

Qu'elles ont par-tout été les mêmes; que les Prêtres ont par les mêmes moyens par-tout accru leur puissance.

CHAP. XXII. *De l'uniformité des moyens par lesquels les Ministres des fausses Religions conservent leur autorité.*

Il résulte de la comparaison des faits cités dans cette Section, que la finesse plus ou moins grande des sens, ne changeant en rien la proportion dans laquelle les objets nous frappent; tous les hommes communément bien organisés ont une égale aptitude à l'esprit: vérité facile à prouver par un autre enchaînement de propositions.

CHAP. XXIII. *Point de vérité qui ne soit réductible à un fait.*

Que tout fait simple est à la portée des Esprits les plus communs; qu'en conséquence il n'est point de vérité, soit découverte, soit à découvrir, à laquelle ne puissent atteindre les hommes communément bien organisés.

CHAP. XXIV. *Que l'esprit nécessaire pour saisir les vérités déja connues, suffit pour s'élever aux inconnues.*

Que si tous les hommes communément bien

organisés peuvent percer jusqu'aux plus hautes vérités, tous ont par conséquent une égale aptitude à l'esprit.

Telle est la conclusion de cette seconde Section.



SECTION III.

Des causes de l'inégalité des Esprits.

CHAP. I. *Quelles sont ces causes.*

Qu'elles se réduisent à deux.

L'une est le desir inégal que les hommes ont de s'instruire.

L'autre est la différence de leur position; d'où résulte celle de leur instruction.

CHAP. II. *Que toute idée neuve est un don du hazard.*

Que l'influence du hazard sur notre éducation est plus considérable qu'on ne l'imagine : qu'on peut cependant diminuer cette influence.

CHAP. III. *Des limites à poser au pouvoir du hazard.*

Que le hazard nous présente une infinité d'idées; que ces idées sont stériles, si *l'attention ne les seconde.*

Que l'attention est toujours l'effet d'une passion, telle est celle de la gloire, de la vérité &c.

CHAP. IV. *De la seconde cause de l'inégalité des Esprits.*

Que les hommes doivent aux passions l'at-

tention propre à seconder les idées que le hazard leur offre ; que l'inégalité de leur esprit dépend en partie de l'inégale force de leurs passions.

Que la force inégale des passions est par quelques-uns regardée comme l'effet d'une certaine organisation, & par conséquent comme un pur don de la Nature.

SECTION IV.

Que les hommes communément bien organisés sont tous susceptibles du même degré de passion : leur force inégale est toujours en eux l'effet de la différence des positions où le hazard nous place : que le caractere original de chaque homme (comme l'observe Pascal) n'est que le produit de ses premieres habitudes.

CHAP. I. *Du peu d'influence de l'organisation & du tempérament sur les passions & le caractere des hommes.*

CHAP. II. *Des changements survenus dans le caractere des Peuples, & des causes qui les ont produits.*

CHAP. III. *Des changements survenus dans le caractere des particuliers.*

Qu'ils sont l'effet d'un changement dans leur position, leur intérêt & dans les idées qu'en conséquence leur suggere le sentiment de l'amour d'eux-mêmes.

CHAP. IV. *De l'amour de soi.*
Que ce sentiment, effet nécessaire de la sensibilité physique, est commun à tous les hommes : qu'il allume en tous le desir du pouvoir.
Que ce desir, comme je le montre dans les Chapitres suivants, y engendre l'envie, l'amour des richesses, des honneurs, de la gloire, de la considération, de la justice, de la vertu, de l'intolérance, enfin toutes les passions factices, dont l'existence suppose celle des sociétés.
Que ces diverses passions propres à mettre en action l'égale aptitude que tous les hommes ont à l'esprit, ne sont réellement en eux que le desir du pouvoir déguisé sous des noms différents.
CHAP. V. *De l'amour des richesses & de la gloire.*
Effet immédiat du pouvoir.
CHAP. VI. *De l'envie.*
Effet immédiat de l'amour du pouvoir.
CHAP. VII. *De la Justice.*
CHAP. VIII. *De la Justice considérée dans l'homme.*
CHAP. IX. *De la Justice considérée dans l'homme & les peuples policés.*
CHAP. X. *Que le particulier, comme les Nations, n'estime dans la justice que la considération & le pouvoir qu'elle lui procure.*
CHAP. XI. *Que l'amour du pouvoir dans toute espece de gouvernement, est le seul moteur des hommes.*
CHAP. XII. *De la vertu.*
Effet immédiat de l'amour du pouvoir.
CHAP. XIII. *De la maniere dont la plu-*

part des Européens considerent la vertu.
Que s'ils l'honorent dans la spéculation, c'est un effet de leur éducation.
Que s'ils la méprisent dans la pratique, c'est un effet de la fortune de leur gouvernement.
Que leur amour pour la vertu est toujours proportionné à l'intérêt qu'ils ont de la pratiquer. D'où il suit que c'est toujours au desir du pouvoir & de la considération qu'il faut rapporter l'amour pour la vertu.
CHAP. XIV. *Que l'amour du pouvoir est dans l'homme la disposition la plus favorable à la vertu.*
CHAP. XV. *De l'intolérance civile.*
Effet immédiat de l'amour du pouvoir.
Que cette intolérance présage la ruine des Empires.
CHAP. XVI. *Que l'intolérance est souvent fatale aux Princes.*
CHAP. XVII. *Que la flatterie n'est pas moins agréable aux peuples qu'aux Souverains.*
CHAP. XVIII. *De l'intolérance Religieuse.*
Effet immédiat de l'amour du pouvoir.
CHAP. XIX. *L'intolérance & la persécution ne sont pas de commandement divin.*
CHAP. XX. *L'intolérance fondement de la grandeur du Clergé.*
CHAP. XXI. *Impossibilité d'étouffer dans l'homme le sentiment : moyen de s'opposer à ses effets.*
Qu'on peut, d'après ce que j'ai dit, tirer cette conclusion, c'est que toutes les passions factices ne sont proprement en nous que l'amour du pouvoir déguisé sous des noms différents, & que cet amour de la puissance n'est lui-même qu'un pur effet de la sensibilité physique.

CHAP. XXII. *Généalogie des passions.*

Qu'il soit de cette généalogie que tous les hommes communément bien organisés sont susceptibles de l'espece de passion propre à mettre en action l'égale aptitude qu'ils ont à l'esprit.

Mais ces passions ne peuvent-elles s'allumer aussi vivement dans tous ? ma réponse à cette objection, c'est qu'une passion telle, par exemple, que l'amour de la gloire, peut s'exalter dans l'homme au même degré de force que le sentiment de l'amour de lui-même.

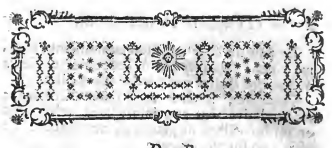
CHAP. XXIII. *De la force du sentiment de l'amour de soi.*

Que la force de ce sentiment est dans tous les hommes plus que suffisant pour les douer du degré d'attention qu'exige la découverte des plus hautes vérités.

CHAP. XXIV. *Que la découverte des grandes idées est l'effet de la constance dans l'attention.*

Il résulte de cette Section que l'inégalité des esprits ne peut être dans les hommes communément bien organisés qu'un pur effet de la différence de leur éducation, dans laquelle différence je comprends celle des positions où le hazard les place.

Fin de la Table Sommaire du Tome premier.



DE L'HOMME, DE SES FACULTÉS INTELLECTUELLES, ET DE SON ÉDUCATION.

CHAPITRE I.

Des points de vue divers sous lesquels on peut considérer l'homme : de ce que peut sur lui l'éducation.

LA science de l'homme prise dans toute son étendue est immense, son étude longue & pénible. L'homme est un modele exposé à la vue des différens artistes : chacun en considere quelques faces, aucun n'en fait le tour.

Le peintre & le musicien connoissent l'homme; mais relativement à l'effet des couleurs & des sons sur les yeux & sur les oreilles.

Corneille, Racine & Voltaire l'étudient; mais relativement aux impressions qu'excitent en lui les actions de grandeur, de tendresse, de pitié, de fureur, &c.

Les Moliere & les Lafontaine ont considéré les hommes sous d'autres points de vue.

Dans l'étude que le philosophe en fait, son objet est leur bonheur. Ce bonheur est dépendant & des loix sous lesquelles ils vivent, & des instructions qu'ils reçoivent.

La perfection de ces loix & de ces instructions suppose la connoissance préliminaire du cœur, de l'esprit humain, de leurs diverses opérations, enfin des obstacles qui s'opposent aux progrès des sciences, de la morale, de la politique & de l'éducation.

Sans cette connoissance, quel moyen de rendre les hommes meilleurs & plus heureux! Le philosophe doit donc s'élever jusqu'au principe simple & productif de leurs facultés intellectuelles & de leurs passions, ce principe seul qui peut lui révéler le degré de perfection auquel peuvent se porter leurs loix & leurs instructions, & lui découvrir quelle est sur eux la puissance de l'éducation.

Dans l'homme j'ai regardé l'esprit, la vertu & le génie comme le produit de l'instruction. Cette idée présentée dans le livre de l'*Esprit* me paroît toujours vraie; mais peut-être n'est-elle pas assez prouvée. On est convenu avec moi que l'éducation avoit sur le génie, sur le caractere des hommes & des peuples, plus

d'influence qu'on ne l'avoit cru ; c'eſt tout ce qu'on m'a accordé.

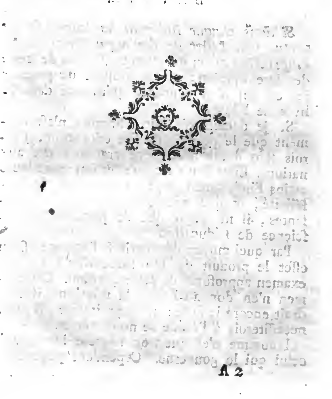
L'examen de cette opinion ſera le premier de cet ouvrage. Pour élever l'homme, l'inſtruire & le rendre heureux ; il faut ſavoir de quelle inſtruction & de quel bonheur il eſt ſuſceptible.

Avant d'entrer en matiere, je dirai un mot,

1°. De l'importance de cette queſtion.

2°. De la fauſſe ſcience à laquelle on donne encore le nom d'éducation.

3°. De la ſécherèſſe du ſujet & de la difficulté de le traiter.



CHAPITRE II.

Importance de cette question.

S'IL est vrai que les talents & les vertus d'un peuple assurent & sa puissance & son bonheur, nulle question plus importante que celle-ci.

SAVOIR.

Si dans chaque individu les talents & les vertus sont l'effet de son organisation ou de l'instruction qu'on lui donne. Je suis de cette derniere opinion, & me propose de prouver ici ce qui n'est peut-être qu'avancé dans le livre de l'*Esprit.*

Si je démontrois que l'homme n'est vraiment que le produit de son éducation, j'aurois sans doute révélé une grande vérité aux nations. Elles sauroient qu'elles ont entre leurs mains l'instrument de leur grandeur & de leur félicité, & que pour être heureuses & puissantes, il ne s'agit que de perfectionner la science de l'éducation.

Par quel moyen découvrir si l'homme est en effet le produit de son instruction ? par un examen approfondi de cette question. Cet examen n'en donna-t-il pas la solution, il faudroit encore le faire : il seroit inutile, il nous nécessiteroit à l'étude de nous-mêmes.

L'homme n'est que trop souvent inconnu à celui qui le gouverne. Cependant pour diri-

ger les mouvements de la poupée humaine, il faudroit connoître les fils qui la meuvent. Privée de cette connoiſſance, qu'on ne s'étonne pas ſi les mouvements ſont ſouvent ſi contraires à ceux que le légiſlateur en attend.

Un ouvrage où l'on traite de l'homme, s'y fût-il gliſſé quelques erreurs, eſt toujours un ouvrage précieux.

Quelle maſſe de lumieres la connoiſſance de l'homme ne jetteroit-elle pas ſur les diverſes parties de l'adminiſtration !

L'habileté de l'écuyer conſiſte à ſavoir tout ce qu'il peut faire exécuter à l'animal qu'il dreſſe, & l'habileté du miniſtre à connoître tout ce qu'il peut faire exécuter aux peuples qu'il gouverne.

La ſcience de l'homme * 1. fait partie de la ſcience du gouvernement. Le miniſtre doit y joindre celle des affaires. * 2. C'eſt alors qu'il peut établir de bonnes loix.

Que les philoſophes pénétrent donc de plus en plus dans l'abyme du cœur humain : qu'ils y cherchent tous les principes de ſon mouvement, & que le miniſtre profitant de leurs découvertes, en faſſe ſelon les temps, les lieux & les circonſtances, une heureuſe application.

Regarde-t-on la connoiſſance de l'homme comme abſolument néceſſaire au légiſlateur ? rien de plus important que l'examen d'un problême qui la ſuppoſe.

Si les hommes perſonnellement indifférents à cette queſtion, ne la jugeoient que relativement à l'intérêt public, ils ſentiroient que de tous les obſtacles à la perfection de l'éducation, le plus grand, c'eſt de regarder les

talents & les vertus comme un effet de l'organisation. Nulle opinion ne favorise plus la paresse & la négligence des instituteurs. Si l'organisation nous fait presque en entier ce que nous sommes, à quel titre reprocher au maitre l'ignorance & la stupidité de ses éleves? Pourquoi, dira-t-il, imputer à l'instruction les torts de la nature? que lui répondre? & lorsqu'on admet un principe, comment en nier la conséquence immédiate?

Au contraire si l'on prouve que les talents & les vertus sont des acquisitions, on aura éveillé l'industrie de ce même maître & prévenu sa négligence: on l'aura rendu plus soigneux, & d'étouffer les vices, & de cultiver les vertus de ses disciples.

Le génie plus ardent à perfectionner les instruments de l'éducation, appercevra peut-être dans une infinité de ces attentions de détail, regardées maintenant comme inutiles les germes cachés de nos vices, de nos vertus, de nos talents & de notre sottise. Or qui sait à quel point le génie porteroit alors ses découvertes * 3? Ce dont on est sûr, c'est qu'on ignore maintenant les vrais principes de l'éducation, & qu'elle est jusqu'au-jourd'hui presqu'entiérement réduite à l'étude de quelques sciences fausses, auxquelles l'ignorance est préférable.



CHAPITRE III.

De la fausse science ou de l'ignorance acquise.

L'HOMME n'aît ignorant: il ne naît point sot, & ce n'est pas même sans peine qu'il le devient. Pour être tel & parvenir à éteindre en soi jusqu'aux lumieres naturelles, il faut de l'art & de la méthode: il faut que l'instruction ait entassé en nous erreurs sur erreurs: il faut par des lectures multipliées avoir multiplié ses préjugés.

Parmi les peuples policés, si la sottise est l'état commun des hommes, c'est l'effet d'une instruction contagieuse: c'est qu'on y est élevé par de faux savans, qu'on y lit de sots livres. Or en livres comme en hommes, il y a bonne & mauvaise compagnie. Le bon livre est presque partout le livre défendu * 4. l'esprit & la raison en sollicitent la publication, la bigoterie s'y oppose, elle veut commander à l'univers; elle est donc intéressée à propager la sottise. Ce qu'elle se propose, c'est d'aveugler les hommes, de les égarer dans le labyrinthe d'une fausse science. C'est peu que l'homme soit ignorant. L'ignorance est le point milieu entre la vraie & la fausse connoissance. L'ignorant est autant au dessus du faux savant qu'au dessous de l'homme d'esprit. Ce que desire le superstitieux, c'est que l'homme soit absurde: ce qu'il craint, c'est que l'homme

ne s'éclaire. A qui confie-t-il donc le soin de l'abrutir? A des scholastiques. De tous les enfants d'Adam, ce sont les plus stupides & les plus orgueilleux. *15. „Le pur scholastique, selon Rabelais, tient entre les hommes la place qu'occupe entre les animaux, celui qui ne laboure point comme le bœuf; ne porte point le bât comme la mule, n'aboie point au voleur comme le chien, mais qui semblable au singe, salit tout, brise tout, mord le passant & nuit à tous. „

Le scholastique puissant en mots est foible en raisonnements: aussi que forme-t-il? des hommes savamment absurdes &* 6 orgueilleusement stupides. En fait de stupidité, je l'ai déjà dit, il en est de deux sortes; l'une naturelle, l'autre acquise; l'une l'effet de l'ignorance, l'autre celui de l'instruction. Entre ces deux especes d'ignorance ou de stupidité, quelle est la plus incurable? La derniere. L'homme qui ne sait rien peut apprendre; il ne s'agit que d'en allumer en lui le desir. Mais qui sait mal & a par degré perdu sa raison en croyant la perfectionner, a trop chérement acheté sa sottise, pour jamais y renoncer (a). L'esprit s'est-il chargé du poids d'une savante ignorance? il ne s'éleve plus jusqu'à la vérité. Il a perdu la tendance qui le portoit vers elle. La connoissance de ce qu'il sa-

(a) Un jeune peintre, d'après la mauvaise maniere de son maître, fait un tableau, le présente à Raphaël. Que pensez-vous de ce tableau, lui dit-il, *que vous sauriez bientôt quelque chose*, répond Raphaël, *si vous ne saviez rien.*

voit eſt en partie attachée à l'oubli de ce qu'il fait. Pour placer un certain nombre de vérités dans ſa mémoire, il faudroit ſouvent en déplacer le même nombre d'erreurs. Or ce déplacement demande du temps ; & s'il ſe fait enfin, c'eſt trop tard qu'on devient homme. On s'étonne de l'âge où le devenoient les Grecs & les Romains. Que de talents divers ne montroient-ils pas dès leur adoleſcence ? A vingt ans Alexandre déja homme de lettres & grand capitaine entreprenoit la conquête de l'Orient. A cet âge les Scipion & les Annibal formoient les plus grands projets, & exécutoient les plus grandes entrepriſes. Avant la maturité des ans, Pompée vainqueur en Europe, en Aſie & en Afrique, rempliſſoit l'univers de ſa gloire. Or comment ces Grecs & ces Romains à la fois hommes de lettres, orateurs, capitaines, hommes d'état, ſe rendoient-ils propres à tous les divers emplois de leurs républiques, les exerçoient-ils, & ſouvent même les abdiquoient-ils dans un âge où nul citoyen ne ſeroit maintenant capable de les remplir ? Les hommes d'autrefois étoient-ils différents de ceux d'aujourd'hui ? leur organiſation étoit-elle plus parfaite ? non ſans doute : car dans les ſciences & les arts de la navigation, de la phyſique, de l'horlogerie, des mathématiques, &c. l'on ſait que les modernes l'emportent ſur les anciens.

La ſupériorité que ces derniers ont ſi longtemps conſervée dans la morale, la politique & la légiſlation, doit donc être regardée comme l'effet de leur éducation. Ce n'étoit point alors à des ſcholaſtiques, c'étoit à des philo-

sophes qu'on confioit l'instruction de la jeunesse. L'objet de ces philosophes étoit de former des héros & de grands citoyens. La gloire du disciple réfléchissoit sur le maître : c'étoit sa récompense.

L'objet d'un instituteur n'est plus le même. Quel intérêt a-t-il d'exalter l'ame & l'esprit de ses éleves ? aucun. Que desire-t-il ? d'affoiblir leur caractere, d'en faire des superstitieux, d'éjointer, si je l'ose dire, les ailes de leur génie, d'étouffer dans leur esprit toute vraie connoissance * 7, & dans leur cœur toute vertu patriotique.

Les siecles d'or des scholastiques furent ces siecles d'ignorance, dont avant Luther & Calvin les ténebres couvroient la terre. Alors, dit un philosophe Anglois, la superstition commandoit à tous les peuples. „ Les hommes „ changés comme Nabuchodonosor en brutes „ & en mules étoient scellés, bridés, char„ gés de pesants fardeaux, ils gémissoient sous „ le faix de la superstition ; mais enfin quel„ ques-unes des mules venant à se cabrer, „ elles renverserent à la fois la charge & le „ cavalier. „

Nulle réforme à espérer dans l'éducation tant qu'elle sera confiée à des scholastiques. Sous de tels instituteurs, la science enseignée ne sera jamais qu'une science d'erreurs ; & les anciens conserveront sur les modernes, tant en morale, qu'en politique & en législation, une supériorité qu'ils devront non à la supériorité de l'organisation, mais comme je l'ai déja dit, à celle de leur instruction.

J'ai montré le vuide des fausses sciences.

J'ai fait sentir toute l'importance de cet ouvrage.

Il me reste à parler de la sécheresse.

CHAPITRE IV.

De la sécheresse de ce sujet, & de la difficulté de le traiter.

L'EXAMEN de la question que je me suis proposé exige une discussion fine & approfondie. Toute discussion de cette espece est ennuyeuse.

Qu'un homme vraiment ami de l'humanité & déja habitué à la fatigue de l'attention, lise ce livre sans dégoût : je n'en serois pas surpris. Son estime sans doute me suffiroit, si pour rendre cet ouvrage utile, je m'étois d'abord proposé de le rendre agréable. Or quelles fleurs jeter sur une question aussi grave & aussi sérieuse. Je voudrois éclairer l'homme ordinaire, & chez presque toutes les nations cet homme est incapable d'attention : ce qui l'applique le dégoûte ; c'est sur-tout en France que ces sortes d'hommes sont les plus communs.

J'ai passé dix ans à Paris, l'esprit de bigoterie & de fanatisme n'y regnoit point encore. Si j'en crois le bruit public, c'est maintenant en France l'esprit du jour. Quant aux gens du monde, ils sont de plus en plus indifférents aux ouvrages de raisonnement. Rien ne les pique que la peinture d'un ridicule, * 8. qui satisfait leur malignité sans les arracher à leur

pareſſe. Je renonce donc à l'eſpoir de leur plaire. Quelque peine que je me donnaſſe, je ne répandrois jamais aſſez d'agrément ſur un ſujet auſſi ſec, auſſi ſérieux.

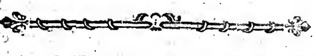
J'obſerverai cependant que ſi l'on juge des François par leurs ouvrages, ou ce peuple eſt moins léger & moins frivole * 9 qu'on ne le croit; où l'eſprit de ſes ſavants eſt très-différent de l'eſprit de la nation. Les idées de ces derniers m'ont paru grandes & élevées. Qu'ils écrivent donc & ſoient aſſurés, malgré les partialités nationales, qu'ils trouveront partout de juſtes appréciateurs de leur mérite. Je ne leur recommande qu'une choſe, c'eſt d'oſer quelquefois dédaigner l'eſtime d'une ſeule nation, & de ſe rappeller qu'un eſprit vraiment étendu, ne s'attache qu'à des ſujets intéreſſants pour tous les peuples.

Celui que je traite eſt de ce genre. Je ne rappellerai les principes de l'*Eſprit* que pour les approfondir davantage, les préſenter ſous un point de vue nouveau, & en tirer de nouvelles conſéquences.

En géométrie tout problême non exactement réſolu, peut devenir l'objet d'une nouvelle démonſtration. Il en eſt de même en morale & en politique.

Qu'on ne ſe refuſe donc pas à l'examen d'une queſtion ſi importante, & dont la ſolution d'ailleurs exige l'expoſition de vérités encore peu connues.

La différence des eſprits eſt-elle l'effet de la différence, ou de l'organiſation, ou de l'éducation? c'eſt l'objet de ma recherche.



SECTION I.

L'éducation nécessairement différente des différents hommes, est peut-être la cause de cette inégalité des esprits jusqu'à présent attribuée à l'inégale perfection des organes.



CHAPITRE I.

Nul ne reçoit la même éducation.

J'APPRENDS encore : mon instruction n'est point encore achevée. Quand le sera-t-elle ? lorsque je n'en serai plus susceptible : à ma mort. Le cours de ma vie n'est proprement qu'une longue éducation.

Pour que deux individus reçussent précisément les mêmes instructions, que faudroit-il ? qu'ils se trouvassent précisément dans les mêmes positions, dans les mêmes circonstances. Une telle hypothese est impossible. Il est donc évident que personne ne reçoit les mêmes instructions.

Mais pourquoi reculer le terme de notre éducation jusqu'au terme de notre vie ? pourquoi ne la pas fixer au temps spécialement

consacré à l'instruction, c'est-à-dire à celui de l'enfance & de l'adolescence.

Je veux bien me renfermer dans cet espace de temps. Je prouverai pareillement qu'il est impossible à deux hommes d'acquérir précisément les mêmes idées.

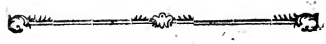
CHAPITRE II.

Du moment où commence l'éducation.

C'EST à l'instant même où l'enfant reçoit le mouvement & la vie qu'il reçoit ses premieres instructions. C'est quelquefois dans les flancs où il est conçu qu'il apprend à connoître l'état de maladie & de santé. Cependant la mere accouche ; l'enfant s'agite, pousse des cris ; la faim l'échauffe ; il sent un besoin, ce besoin desserre ses levres, lui fait saisir & sucer avidement le sein nourricier. Quelques mois s'écoulent, ses yeux se dessillent, ses organes se fortifient : ils deviennent peu à peu susceptibles de toutes les impressions. Alors le sens de la vue, de l'ouie, du goût, du toucher, de l'odorat, enfin toutes les portes de son ame sont ouvertes. Alors tous les objets de la nature s'y précipitent en foule, & gravent une infinité d'idées (*a*) dans sa mémoire. Dans ces premiers moments, quels peuvent être les vrais instituteurs de l'enfance ? les diverses sensations qu'elle éprouve. Ce sont autant d'instructions qu'elle reçoit.

A-t-on donné à deux enfants le même précepteur, leur a-t-il appris à distinguer leurs lettres, à lire, à réciter le catéchisme, &c. on croit leur avoir donné la même éducation. Le philosophe en juge autrement. Selon lui les vrais précepteurs de l'enfance sont les objets qui l'environnent : c'est à ces instituteurs qu'elle doit presque toutes ses idées.

(*b*) Voyez l'éloquent & l'admirable discours de Mr. de Buffon sur l'homme.



CHAPITRE III.

Des instituteurs de l'enfance.

UNE courte histoire de l'enfance de l'homme nous le fera connoître. Voit-il le jour, mille sons frappent ses oreilles, & il n'entend que des bruits confus. Mille corps s'offrent à ses yeux, & ils ne lui présentent que des objets mal terminés. C'est insensiblement que l'enfant apprend à entendre, à voir, à sentir & à rectifier les erreurs d'un sens par un autre sens (*a*).

Toujours frappé des mêmes sensations à la présence des mêmes objets, il en acquiert un souvenir d'autant plus net, que la même action des objets sur lui est plus répétée. On doit regarder leur action comme la partie de son éducation la plus considérable.

Cependant, l'enfant grandit; il marche & marche seul. Alors une infinité de chûtes lui apprennent à conserver son corps dans l'équi-

(*c*) Les sens ne nous trompent jamais. Les objets font toujours sur nous l'impression qu'ils doivent faire. Une tour quarrée me paroît-elle ronde à une certaine distance; c'est qu'à cette distance les rayons réfléchis de la tour doivent se confondre & me la faire paroître telle; c'est qu'il est des cas où la forme réelle des objets ne peut-être constatée que par le témoignage uniforme de plusieurs sens.

libre & à s'assurer sur ses jambes. Plus les chûtes sont douloureuses, plus elles sont instructives, & plus en marchant il devient adroit, attentif & précautionné.

L'enfant s'est-il fortifié? court-il? est-il déja en état de sauter les petits canaux qui traversent & arrosent les bosquets d'un jardin? c'est alors que par des essais & des chûtes répétées, il apprend à proportionner sa secousse à la largeur de ces canaux.

Une pierre se détache-t-elle de leur pourtour? la voit-il se précipiter au fond des eaux, lorsqu'un bois surnage sur leur surface? il acquiert en cet instant la premiere idée de la pesanteur.

Que dans ces canaux il repêche cette pierre & ce bois léger, & que par hazard ou par mal-adresse l'un & l'autre tombent sur son pied, l'inégal degré de douleur occasionnée par la chûte de ces deux corps gravera encore plus profondément dans sa mémoire l'idée de leur pesanteur & de leur dureté inégale.

Lance-t-il cette même pierre contre un des pots de fleurs ou une des caisses d'orangers placés le long de ces mêmes canaux? il apprend que certains corps sont brisés du coup auquel d'autres résistent.

Il n'est point d'homme éclairé qui ne voie dans tous les objets, autant d'instituteurs chargés de l'éducation de notre enfance (a).

(a) Si je décris rapidement les divers états de l'enfance, c'est que je crains d'ennuier le lecteur. Que lui importe le temps que l'enfant met à parcourir ces di-

Mais ces instituteurs ne sont-ils pas les mêmes pour tous ? non : le hazard n'est exactement le même pour personne ; & dans la supposition que ce soit à leur chûte que deux enfants doivent leur adresse à marcher, courir & sauter, je dis qu'il est impossible que leur faisant faire précisément le même nombre de chûtes & de chûtes aussi douloureuses, le hazard fournisse à tous les mêmes instructions.

Transportez deux enfants dans une plaine, un bois, un spectacle, une assemblée, enfin dans une boutique, ces enfants par leur seule position physique, ne seront ni précisément frappés des mêmes objets, ni par conséquent affectés des mêmes sensations. D'ailleurs que de spectacles différents seront, par des accidents journaliers, sans cesse offerts aux yeux de ces mêmes enfants !

Deux freres voyagent avec leurs parents, & pour arriver chez eux ils ont à traverser de longues chaînes de montagnes. L'aîné suit le pere par des chemins escarpés & courts. Que voit-il ? la nature sous toutes les formes de l'horreur ; des montagnes de glaces qui s'enfoncent dans les nues, des masses de rochers suspendues sur la tête du voyageur, des abymes sans fond, enfin les cimes de rocs arides d'où les torrents se précipitent avec un bruit effrayant Le plus jeune a suivi sa mere dans des routes plus fréquentées, où la nature se montre sous les formes les plus agréables. Quels objets se sont offerts à lui ? par-tout

vers états ? il suffit qu'il les parcoure. Il n'est pas nécessaire que ma narration soit aussi longue que l'enfance de l'homme.

des côteaux plantés de vignes & d'arbres fruitiers, par-tout des vallons où ferpentent des ruiffeaux, dont les rameaux entrelacés partagent des prairies peuplées de beftiaux.

Ces deux freres auront dans le même voyage vu des tableaux, reçu des impreffions très-différentes. Or mille hazards de cette efpece peuvent produire les mêmes effets. Notre vie n'eft, pour ainfi dire, qu'un long tiffu d'accidents pareils. Qu'on ne fe flatte donc jamais de pouvoir donner précifément les mêmes inftructions à deux enfants.

Mais quelle influence peut avoir fur les efprits une différence d'inftruction occafionnée par quelque légere différence dans les objets environnants? Eh! quoi; ignoreroit-on encore ce qu'un petit nombre d'idées différentes & combinées avec celles que deux hommes ont déja en commun, peut produire de différence dans leur maniere totale de voir & de juger?

Au refte je veux que le hazard préfente toujours les mêmes objets à deux hommes : les leur offrira-t-il dans le moment où leur ame eft précifément dans la même fituation, & où ces objets en conféquence doivent faire fur eux la même impreffion?

CHAPITRE IV.

De la différente impression des objets sur nous.

QUE des objets différents produisent sur nous des sensations diverses, c'est un fait. Ce que l'expérience nous apprend encore, c'est que les mêmes objets excitent en nous des impressions différentes, selon le moment où ils nous sont présentés : & c'est peut-être à cette différence d'impression, qu'il faut principalement rapporter la diversité & la grande inégalité d'esprit apperçue entre des hommes, qui, nourris dans les mêmes pays, élevés dans les mêmes habitudes & les mêmes mœurs, ont eu d'ailleurs à-peu-près les mêmes objets sous les yeux.

Il est pour l'ame des moments de calme & de repos, où sa surface n'est pas même troublée par le souffle le plus léger des passions. Les objets qu'alors le hazard nous présente, fixent quelquefois toute notre attention : on en examine plus à loisir les différentes faces, & l'empreinte qu'ils font sur notre mémoire en est d'autant plus nette & d'autant plus profonde.

Les hazards de cette espece sont très-communs, sur-tout dans la premiere jeunesse. Un enfant fait une faute & pour le punir on l'enferme dans sa chambre ; il y est seul. Que faire ? il voit des pots de fleurs sur la fenêtre : il les cueille ; il en considere les couleurs, il

en obſerve les nuances ; ſon déſœuvrement ſemble donner plus de fineſſe au ſens de ſa vue. Il en eſt alors de l'enfant comme de l'aveugle. Si communément il a le ſens de l'ouïe & du tact plus fin que les autres hommes, c'eſt qu'il n'eſt pas diſtrait comme eux par l'action de la lumiere ſur ſon œil ; c'eſt qu'il en eſt d'autant plus attentif, d'autant plus concentré en lui-même, & qu'enfin pour ſuppléer au ſens qui lui manque, il a, comme le remarque M. Diderot, le plus grand intérêt de perfectionner les ſens qui lui reſtent.

L'impreſſion que font ſur nous les objets, dépend principalement du moment où ces objets nous frappent. Dans l'exemple ci-deſſus, c'eſt l'attention que l'éleve eſt, pour ainſi dire, forcé de prêter aux ſeuls objets qu'il ait ſous les yeux, qui dans les couleurs & la forme des fleurs, lui fait découvrir des différences fines, qu'un regard diſtrait ou un coup d'œil ſuperficiel ne lui eût pas permis d'appercevoir. C'eſt une punition ou un hazard pareil, qui ſouvent décide le goût d'un jeune homme, en fait un peintre de fleurs, lui donne d'abord quelque connoiſſance de leur beauté, enfin l'amour des tableaux de cette eſpece. Or à combien de hazards & d'accidents ſemblables l'éducation de l'enfance n'eſt-elle pas ſoumiſe ? & comment imaginer qu'elle puiſſe être la même pour deux individus ? que d'autres cauſes d'ailleurs s'oppoſent à ce que les enfants, ſoit dans les colleges, ſoit dans la maiſon paternelle, reçoivent les mêmes inſtructions !

CHAPITRE V.

De l'éducation des colleges.

On veut que les enfants aient reçu les mêmes instructions, lorsqu'ils ont été élevés dans les mêmes colleges. Mais à quel âge y entrent-ils? à sept ou huit ans. Or à cet âge ils ont déja chargé leur mémoire d'idées, qui dues en partie au hazard, en partie acquises dans la maison paternelle, sont dépendantes de l'état, du caractere, de la fortune & des richesses de leurs parents. Faut-il donc s'étonner si les enfants entrés au college avec des idées souvent si différentes, montrent plus ou moins d'ardeur pour l'étude, plus ou moins d'ardeur pour certains genres de science, & si leurs idées déja acquises se mêlant à celles qu'on leur donne en commun dans les écoles les changent & les alterent considérablement? des idées ainsi altérées se combinant de nouveau entr'elles, doivent souvent donner des produits inattendus. De-là cette inégalité des esprits, & cette diversité de goûts observée dans les éleves du même college (*a*).

En est-il ainsi de l'éducation domestique?

(*a*) J'observerai d'ailleurs que c'est au hazard, c'est-à-dire, à ce que le maître n'enseigne pas, que nous devons la plus grande partie de notre instruction. Celui dont le savoir se borneroit aux vérités qu'il tient de sa gouvernante ou de son précepteur, & aux faits contenus dans le petit nombre de livres qu'on lit dans ses classes, seroit, sans contredit, le plus sot enfant du monde.

CHAPITRE VI.

De l'éducation domestique.

CETTE sorte d'éducation est sans doute la plus uniforme : elle n'est plus la même. Deux freres élevés chez leurs parents ont le même précepteur, ont à-peu-près les mêmes objets sous les yeux ; ils lisent les mêmes livres. La différence de l'âge est la seule qui paroisse devoir en mettre dans leur instruction. Veut-on la rendre nulle ? suppose-t-on à cet effet deux freres jumeaux ? soit : mais auront-ils eu la même nourrice : qu'importe ? il importe beaucoup. Comment douter de l'influence du caractere de la nourrice sur celui du nourrisson ? on n'en doutoit pas du moins en Grece, & l'on en est assuré par le cas qu'on y faisoit des nourrices Lacédémoniennes.

En effet, dit Plutarque, si le Spartiate encore à la mamelle ne crie point, s'il est inaccessible à la crainte & déja patient dans la douleur, c'est sa nourrice qui le rend tel. Or en France que j'habite, comme en Grece, le choix d'une nourrice ne peut dont être indifférent.

Mais je veux que la même nourrice ait allaité ces jumeaux & les ait élevés avec le même soin. S'imagine-t-on que remis par elle à leurs parents, les peres & meres aient pour ces deux enfants précisément le même degré de tendresse, & que la préférence donnée

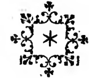
ſans s'en appercevoir à l'un des deux, n'ait nulle influence ſur ſon éducation ? Veut-on encore que le pere & la mere les chériſſent également ? en ſera-t-il de même des domeſtiques ? le précepteur n'aura-t-il pas un bien-aimé ? l'amitié qu'il témoignera à l'un des deux enfants ſera-t-elle long-temps ignorée de l'autre ? l'humeur ou la ſévérité de ſes leçons, ne produiront-elles ſur eux aucun effet ? ces deux jumeaux enfin jouiront-ils tous deux de la même ſanté ?

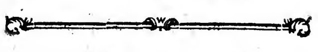
Dans la carriere des arts & des ſciences que tous deux parcouroient d'abord d'un pas égal, ſi le premier eſt arrêté par quelque maladie, s'il laiſſe prendre au ſecond trop d'avance ſur lui, l'étude lui devient odieuſe. Un enfant perd-il l'eſpoir de ſe diſtinguer ? eſt-il forcé dans un genre de reconnoître un certain nombre de ſupérieurs ? il devient dans ce même genre incapable de travail & d'une application vive. La crainte même du châtiment eſt alors impuiſſante. Cette crainte fait contracter à un enfant l'habitude de l'attention, lui fait apprendre à lire, lui fait exécuter tout ce qu'on lui commande : mais elle ne lui inſpire pas cette ardeur ſtudieuſe, ſeul garant des grands ſuccès. C'eſt l'émulation qui produit les génies, & c'eſt le deſir de s'illuſtrer qui crée les talents. C'eſt du moment où l'amour de la gloire ſe fait ſentir à l'homme & ſe développe en lui, qu'on peut dater les progrès de ſon eſprit. Je l'ai toujours penſé, la ſcience de l'éducation n'eſt peut-être que la ſcience des moyens d'exciter l'émulation. Un ſeul mot l'éteint ou l'allume. L'éloge donné au ſoin avec lequel un enfant examine un objet, & au

compte

compte exact qu'il en rend, a quelquefois suffi pour le douer de cette espece d'attention à laquelle il a dû dans la suite la supériorité de son esprit. L'éducation reçue, ou dans les colleges, ou dans la maison paternelle, n'est donc jamais la même pour deux individus.

Passons de l'éducation de l'enfance à celle de l'adolescence. Qu'on ne regarde pas cet examen comme superflu. Cette seconde éducation est la plus importante. L'homme alors a d'autres instituteurs qu'il est utile de faire connoître. D'ailleurs c'est dans l'adolescence que se décident nos goûts & nos talents. Cette seconde éducation la moins uniforme & la plus abandonnée au hazard, est en même-temps la plus propre à confirmer la vérité de mon opinion.





CHAPITRE VII.

De l'éducation de l'adolefcence.

C'EST au fortir du college, c'eft à notre entreé dans le monde que commence l'éducation de l'adolefcence. Elle eft moins la même : elle eft plus variée que celle de l'enfance, mais plus dépendante du hazard & fans doute plus importante. L'homme alors eft affiégé par un plus grand nombre de fenfations. Tout ce qui l'environne le frappe & le frappe vivement.

C'eft dans l'âge où certaines paffions s'éveillent, que tous les objets de la nature agiffent & pefent le plus fortement fur lui. C'eft alors qu'il reçoit l'inftruction la plus efficace, que fes goûts & fon caractere fe fixent, & qu'enfin plus libre & plus lui-même, les paffions allumées dans fon cœur déterminent fes habitudes & fouvent toute la conduite de fa vie.

Dans les enfants la différence de l'efprit & du caractere, n'eft pas toujours extrêmement fenfible. Occupés du même genre d'études, foumis à la même regle, à la même difcipline, & d'ailleurs fans paffions, leur extérieur eft affez le même. Le germe dont le développement doit mettre un jour tant de différence dans leurs goûts, ou n'eft point encore formé, ou eft encore imperceptible. Je compare deux enfants à deux hommes affis fur un même tertre, mais dans une direction diffé-

rente. Qu'ils se levent & suivent, en marchant la direction dans laquelle ils se trouvent; ils s'éloigneront insensiblement & se perdront bientôt de vue, à moins qu'en changeant de nouveau leur direction, quelqu'accident ne les rapproche.

La ressemblance des enfants est dans les colleges l'effet de la contrainte. En sortent-ils? la contrainte cesse. Alors commence, comme je l'ai dit, la seconde éducation de l'homme; éducation d'autant plus soumise au hazard, qu'en entrant dans le monde, l'adolescent se trouve au milieu d'un plus grand nombre d'objets. Or, plus les objets environnants sont multipliés & variés, moins le pere ou le maître peut s'assurer du résultat de leur impression; moins l'un & l'autre ont de part à l'éducation d'un jeune homme.

Les nouveaux & principaux Instituteurs de l'adolescent, sont la forme du gouvernement sous laquelle il vit, & les mœurs que cette forme de gouvernement donne à une nation.

Maitres & disciples tout est soumis à ces instituteurs : ce sont les principaux : cependant ce ne sont pas les seuls de la jeunesse. Au nombre de ces instituteurs je compte encore le rang qu'un jeune homme occupe dans le monde; son état d'indigence ou de richesses, les sociétés dans lesquelles il se lie (*a*); enfin ses amis, ses lectures & ses maîtresses.

(*a*) Cherche-t-on la compagnie des hommes instruits? vit-on habituellement avec ses supérieurs en esprit? on s'éclaire; c'est, me disoit un jour un auteur célebre, au desir que j'eus toujours de m'entretenir avec de tels hommes, que je dois mes foibles talents.

Or c'eſt du hazard qu'il tient ſon état d'opulence ou de pauvreté : le hazard préſide au choix de ſes ſociétés, * 10 de ſes amis, de ſes lectures & de ſes maîtreſſes. Il nomme donc la plupart de ſes inſtituteurs. De plus, c'eſt le hazard qui le plaçant dans telles ou telles poſitions, allume, éteint ou modifie ſes goûts & ſes paſſions, & qui par conſéquent a la plus grande part à la formation même de ſon caractere. Le caractere eſt dans l'homme l'effet immédiat des ſituations où il ſe trouve.

Les caracteres les plus tranchés ſont quelquefois le produit d'une infinité de petits accidents. C'eſt d'une infinité de fils de chanvre que ſe compoſent les plus gros cables * 11. Il n'eſt point de changement que le hazard ne puiſſe occaſionner dans le caractere d'un homme. Mais pourquoi ces changements s'opérent-ils preſque toujours à ſon inſçu ? c'eſt que pour les appercevoir, il faudroit qu'il portât ſur lui-même l'œil le plus ſévere & le plus obſervateur. Or le plaiſir, la frivolité, l'ambition, la pauvreté &c. le détournent également de cette obſervation. Tout le diſtrait de lui-même. On a d'ailleurs tant de reſpect pour ſoi, tant de vénération pour ſa conduite, on la regarde comme le produit de réflexions ſi ſages & ſi profondes, qu'on s'en permet rarement l'examen. L'orgueil s'y refuſe & l'on obéit à l'orgueil.

Le hazard a donc ſur notre éducation une influence néceſſaire & conſidérable. Les événements de notre vie ſont ſouvent le produit des plus petits hazards. Je ſais que cet aveu répugne à notre vanité. Elle ſuppoſe toujours de grandes cauſes à des effets qu'elle regarde

comme grands. C'eſt pour détruire les illuſions de l'orgueil qu'empruntant le ſecours des faits, je prouverai que c'eſt aux plus petits accidens, que les citoyens les plus illuſtres ont été quelquefois redevables de leurs talents. D'où je conclurai que le hazard agiſſant de la même maniere ſur tous les hommes, ſi ſes effets ſur les eſprits ordinaires ſont moins remarqués, c'eſt uniquement parce que ces ſortes d'eſprits ſont moins remarquables.



CHAPITRE VIII.

Des hazards auxquels nous devons souvent les hommes illustres.

POUR premier exemple je citerai M. de Vaucanson. Sa dévote mere avoit un Directeur : il habitoit une cellule à laquelle la salle de l'horloge servoit d'antichambre. La mere endoit de fréquentes visites à ce directeur. Son fils l'accompagnoit jusque dans l'antichambre. C'est-là que seul & désœuvré il pleuroit d'ennui, tandis que sa mere pleuroit de repentir. Cependant comme on pleure & qu'on s'ennuie toujours le moins qu'on peut : comme dans l'état de désœuvrement il n'est point de sensations indifférentes, le jeune Vaucanson bientôt frappé du mouvement toujours égal d'un balancier, veut en connoître la cause. Sa curiosité s'éveille. Pour la satisfaire il s'approche des planches où l'horloge est renfermée. Il voit à travers les fentes l'engrainement des roues, découvre une partie de ce mécanisme, dévine le reste, projette une pareille machine, l'exécute avec un couteau & du bois, & parvient enfin à faire une horloge plus ou moins parfaite. Encouragé par ce premier succès, son goût pour les mécaniques se décide ; ses talents se développent, & le même génie qui lui avoit fait exécuter une horloge en bois, lui laisse entrevoir dans la perspective la possibilité du flûteur automate.

Un hazard de la même espece alluma le génie de Milton. Cromwel meurt : son fils lui succede : il est chassé de l'Angleterre. Milton partage son infortune, perd la place de Secrétaire du protecteur ; il est emprisonné, puis relâché, puis forcé de s'exiler. Il se retire enfin à la campagne, & là dans le loisir de la retraite & de la disgrace, il compose le poëme, qui projeté dans sa jeunesse, l'a placé au rang des plus grands hommes.

Si Shakespear eût, comme son pere, toujours été marchand de laine, si sa mauvaise conduite ne l'eût forcé de quitter son commerce & sa province ; s'il ne se fût point associé à des libertins, n'eût point volé de daims dans le parc d'un Lord, n'eût point été poursuivi pour ce vol, n'eût point été réduit à se sauver à Londres, à s'engager dans une troupe de comédiens, & qu'enfin ennuyé d'être un acteur médiocre * 12, il ne se fût pas fait auteur, le sensé Shakespear, n'eut jamais été le célebre Shakespear, & quelqu'habileté qu'il eût porté dans son commerce de laine son nom n'eût point illustré l'Angleterre.

C'est un hazard à-peu-près semblable qui décida le goût de Moliere pour le théâtre. Son grand-pere aimoit la comédie, il l'y menoit souvent, le jeune homme vivoit dans la dissipation : le pere s'en appercevant demande en colere, si l'on veut faire de son fils un comédien. *Plût-à-Dieu !* répond le grand-pere, *qu'il fût aussi bon acteur que Montrose.* Ce mot frappe le jeune Moliere : il prend en dégoût son métier ; & la France doit son plus grand comique au hazard de cette réponse.

Mosiere tapissier habile, n'eût jamais été cité parmi les grands hommes de sa nation.

Corneille aime : il fait des vers pour sa maîtresse, devient poëte, compose Mélite, puis Cinna, Rodogune &c. il est l'honneur de son pays, un objet d'émulation pour la postérité. Corneille sage fût resté avocat : il eût composé des factures oubliées comme les causes qu'il eût défendu. Et c'est ainsi que la dévotion d'une mere, la mort d'un Cromwel, un vol de daims, l'exclamation d'un vieillard & la beauté d'une femme, ont en des genres différens, donné cinq hommes illustres à l'Europe (*a*).

Je ne finirois pas si je voulois donner la liste de tous les écrivains célebres par leurs talents à de semblables hazards. Plusieurs philosophes adoptent sur ce point mon opinion. M. Bonnet (*b*), comme moi, compare le génie au verre ardent qui ne brûle communément que dans un point. Le génie, selon nous, ne peut être que le produit d'une attention forte & concentrée dans un art ou une science ; mais à quoi rapporter cette attention ? au goût vif qu'on se sent pour cet art ou cette science. Or ce goût n'est pas un pur don de la nature (*c*). Nait-on sans idée ? on nait aussi sans

---

(*a*) On dira sans doute que de semblables hazards ne produisent de tels effets que sur des hommes organisés de certaine maniere. Je répondrai à cette objection dans la section suivante.

(*b*) Voyez son essai analytique des facultés de l'ame.

(*c*) Si les enfants ont rarement le goût qu'on veut

goût. On peut donc les regarder comme des acquisitions (*d*) dues aux positions où l'on se trouve. Le génie est donc le produit éloigné d'événements ou de hazards semblables à ceux que j'ai cités * 14.

M. Rousseau n'est pas de cet avis. Lui-même cependant est un exemple du pouvoir du hazard.

En entrant dans le monde la fortune l'attache à la suite d'un ambassadeur. Une tracasserie avec ce ministre lui fait abandonner la carriere politique * 15, & suivre celle des arts & des sciences ; il a le choix entre l'éloquence & la musique. Egalement propre à réussir dans ces deux arts, son goût est quelque temps incertain : un enchaînement particulier de circonstances lui fait enfin préférer l'éloquence : un enchaînement d'une autre espece eût pu en faire un musicien. Qui sait si les faveurs d'une belle cantatrice n'eussent pas produit en lui cet effet. * 16. Nul ne peut du moins assurer que du Platon de la France, l'amour alors n'en eût pas fait l'Orphée. Mais quel accident particulier fit entrer M. Rousseau dans la carriere de l'éloquence ? c'est son secret ; je l'ignore. Tout ce que je puis dire, c'est

---

leur inspirer, c'est la faute de leurs instituteurs, & non celle de leur organisation.

(*d*) La seule disposition qu'en naissant l'homme apporte à la science, est la faculté de comparer & de combiner. En effet toutes les opérations de son esprit se réduisent nécessairement à l'observation des rapports, que les objets ont entr'eux & avec lui. J'examinerai dans la section suivante, ce qui est en nous cette faculté.

qu'en ce genre son premier succès suffisoit pour fixer son choix.

L'Académie de Dijon avoit proposé un prix d'éloquence. Le sujet étoit bizarre (*e*). Il s'agissoit de savoir, *si les sciences étoient plus nuisibles qu'utiles à la société.* La seule maniere piquante de traiter cette question, c'étoit de prendre parti contre les sciences. M. Rousseau le sentit. Il fit sur ce plan un discours éloquent qui méritoit de grands éloges & qui les obtint. Ce succès fit époque dans sa vie. De-là sa gloire, ses infortunes & ses paradoxes.

Frappé des beautés de son propre discours, les maximes de l'orateur * 17 deviennent bientôt celles du philosophe; & dès ce moment livré à l'amour du paradoxe, rien ne lui coûte. Faut-il pour défendre son opinion, soutenir que l'homme absolument brute, l'homme sans art, sans industrie & inférieur à tout sauvage connu, est cependant & plus vertueux & plus heureux que le citoyen policé de Londres & d'Amsterdam? il le soutient.

Dupe de sa propre éloquence, content du titre d'orateur, il renonce à celui de philosophe, & ses erreurs deviennent les conséquences de son premier succès. De moindres causes ont souvent produit de plus grands effets. Aigri ensuite par la contradiction, ou peut-être trop amoureux de la singularité, M. Rousseau quitte Paris & ses amis. Il se retire à Montmorenci.

(*e*) Celui qui proposa ce prix crut apparemment que le seul moyen d'être aussi estimable que tout autre, c'est que tout autre fût aussi ignorant que lui.

* 18. Il y compose, y publie son Emile ; y est poursuivi par l'envie, l'ignorance & l'hypocrisie. Estimé de toute l'Europe pour son éloquence, il est persécuté en France. On lui applique ce passage ; *cruciatur ubi est, laudatur ubi non est* (*f*). Obligé enfin de se retirer en Suisse, de plus en plus irrité contre la persécution, il y écrit la fameuse lettre adressée à l'archevêque de Paris ; & c'est ainsi que toutes les idées d'un homme, toute sa gloire & ses infortunes, se trouvent souvent enchaînées par le pouvoir invisible d'un premier événement. M. Rousseau, ainsi qu'une infinité d'hommes illustres, peut donc être regardé comme un des chefs-d'œuvres du hazard.

Qu'on ne me reproche point de m'être arrêté à considérer les causes auxquelles les grands hommes ont été si souvent redevables de leurs talents : mon sujet m'y forçoit. Je ne me suis point appesanti sur les détails. Je savois qu'amoureux des grands talents, peu importe au public les petites causes qui les produisent. Je vois avec plaisir un fleuve rouler majestueusement ses flots à travers la plaine ; mais c'est avec effort que mon imagination remonte jusqu'à ses sources, pour y rassembler le volume des eaux nécessaires à son cours. C'est en masse que les objets se présentent à nous : c'est avec peine qu'on se prête à leur décomposition. Je me persuade difficilement que la comete qui traverse impétueusement

(*f*) Cette sentence est applicable à presque tous les philosophes dont les écrits ont obtenu l'estime publique.

notre univers & le menace de ruine, ne soit qu'un composé plus ou moins grand d'atômes invisibles.

En morale comme en physique, le grand seul nous frappe. On suppose toujours de grandes causes à de grands effets. On veut que des signes dans le ciel annoncent la chûte ou les révolutions des empires. Cependant que de croisades entreprises ou suspendues, de révolutions exécutées ou prévenues, de guerres allumées ou éteintes par les intrigues d'un prêtre, d'une femme ou d'un ministre. C'est faute de mémoire ou d'anecdotes secrettes, qu'on ne retrouve pas par-tout le gant de la duchesse de Marleborough (*g*).

Qu'on applique aux simples citoyens ce que je dis des empires. L'on voit pareillement que leur élévation ou leur abaissement, leur bonheur ou leur malheur sont le produit d'un certain concours de circonstances & d'une infinité de hazards imprévus & stériles en apparence. Je compare les petits accidents qui préparent les grands événements de notre vie, à la partie chevelue d'une racine, qui s'insinuant insensiblement dans les fentes d'un rocher, y grossit pour le faire un jour éclater.

(*g*) Une grande âcreté dans la matiere séminale alluma, disent les médecins, la violente passion d'Henri VIII pour les femmes. C'est donc à cette âcreté que l'Angleterre eut la destruction du papisme. L'histoire perdroit peut-être de sa noblesse & de sa dignité, si l'on étoit toujours attentif à remonter ainsi jusqu'aux causes secrettes des grands événements ; mais elle en seroit bien plus instructive.

Le hazard a (*h*) & aura donc toujours part à notre éducation, & ſur-tout à celle des hommes de génie. En veut-on augmenter le nombre dans une nation ? qu'on obſerve les moyens dont ſe ſert le hazard, pour inſpirer aux hommes le deſir de s'illuſtrer. Cette obſervation faite, qu'on les place à deſſein & fréquemment dans les mêmes poſitions, où le hazard les place rarement, c'eſt le ſeul moyen de les multiplier.

L'éducation morale de l'homme eſt maintenant preſqu'en entier abandonnée au hazard. Pour la perfectionner, il faudroit en diriger le plan relativement à l'utilité publique, la fonder ſur des principes ſimples & invariables. C'eſt l'unique maniere de diminuer l'influence que le hazard a ſur elle, & de lever les contradictions qui ſe trouvent & doivent néceſſairement ſe trouver entre tous les divers préceptes de l'éducation actuelle.

(*h*) J'avertis le lecteur que par ce mot de hazard, j'entends l'enchaînement inconnu des cauſes propres à produire tel ou tel effet, & que je n'emploie jamais ce mot dans une autre ſignification.

CHAPITRE IX.

Des causes principales de la contradiction des préceptes sur l'éducation.

EN Europe & sur-tout dans les pays catholiques, si tous les préceptes de l'éducation sont contradictoires, c'est que l'instruction publique y est confiée à deux puissances, dont les intérêts sont opposés, & dont les préceptes en conséquence doivent être contraires & différents.

L'une est la puissance spirituelle :
L'autre est la puissance temporelle.

La force & la grandeur de cette derniere dépend de la force & de la grandeur même de l'empire auquel elle commande. Le prince n'est vraiment fort que de la force de sa nation. Qu'elle cesse d'être respectée, le prince cesse d'être puissant. Il desire & doit desirer que ses sujets soient braves, industrieux, éclairés & vertueux. En est-il ainsi de la puissance spirituelle ? non : son intérêt n'est pas le même. Le pouvoir du prêtre est attaché à la superstition & à la stupide crédulité des peuples. Peu lui importe qu'ils soient éclairés ; moins ils ont de lumieres, plus ils sont dociles à ses décisions. L'intérêt de la puissance spirituelle n'est pas lié à l'intérêt d'une nation, mais à l'intérêt d'une secte.

Deux peuples font en guerre; qu'importe au pape lequel des deux fera esclave ou maître, si le vainqueur doit lui être aussi soumis que le vaincu! Que les François succombent sous les efforts des Portugais; que la maison de Bragance monte sur le trône des Bourbons, le pape ne voit dans cet événement qu'un accroissement à son autorité. Qu'est-ce que le sacerdoce exige d'une nation? une soumission aveugle, une crédulité sans bornes & une crainte puérile & panique. Que cette nation d'ailleurs se rende célebre par ses talents ou ses vertus patriotiques, c'est ce dont le clergé s'occupe peu. Les grands talents & les grandes vertus sont presqu'inconnues en Espagne, en Portugal & par-tout où la puissance spirituelle est la plus redoutée.

L'ambition, il est vrai, est commune aux deux puissances; mais les moyens de la satisfaire sont bien différents. Pour s'élever au plus haut point de la grandeur, l'une doit exalter dans l'homme, & l'autre y détruire les passions.

Si c'est à l'amour du bien public, de la justice, de la richesse, de la gloire, que la puissance temporelle doit ses guerriers, ses magistrats, ses négociants & ses savants; si c'est par le commerce de ses villes, la valeur de ses troupes, l'équité de son sénat, le génie de ses savants, que le prince rend sa nation respectable aux autres nations, les passions fortes & dirigées au bien général servent donc de base à sa grandeur.

C'est au contraire sur la destruction de ces mêmes passions que le corps ecclésiastique fon-

de la ſienne. Le prêtre eſt ambitieux, mais l'ambition lui eſt odieuſe dans le laïc. Elle s'oppoſe à ſes deſſeins. Le projet du prêtre eſt d'éteindre en l'homme tout deſir, de le dégoûter de ſes richeſſes, de ſon pouvoir, & de profiter de ſon dégoût pour s'approprier l'un & l'autre * 19. Ce qu'on peut aſſurer, c'eſt que le ſyſtême religieux a toujours été dirigé ſur ce plan.

Au moment où le Chriſtianiſme s'établit, que prêcha-t-il? *la communauté des biens.* Qui ſe préſenta pour dépoſitaire des biens mis en commun? le prêtre. Qui viola ce dépôt & s'en fit propriétaire? le prêtre, lorſque le bruit de la fin du monde ſe répandit. Qui l'accrédita? le prêtre. Ce bruit étoit favorable à ſes deſſeins, il eſpéra que frappés d'une terreur panique, les hommes ne connoîtroient plus qu'une ſeule affaire, (affaire vraiment importante) celle de leur ſalut. La vie, leur diſoit-on, n'eſt qu'un paſſage. Le ciel eſt là vraie patrie des hommes: pourquoi donc ſe livrer à des affections terreſtres? Si de tels diſcours n'en détacherent point entiérement le laïc, ils attiédirent du moins en lui l'amour de la parenté, de la gloire, du bien public & de la patrie. Les héros alors devinrent plus rares, & les ſouverains frappés de l'eſpoir d'une grande puiſſance dans les cieux, conſentirent quelquefois à remettre au ſacerdoce, une partie de leur autorité ſur la terre. Le prêtre s'en ſaiſit, & pour ſe la conſerver décrédita la vraie gloire & la vraie vertu. Il ne ſouffrit plus qu'on honorât les Minos, les Licurgues, les Codrus, les Ariſtides, les Thimoléons, enfin

tous les défenseurs & les bienfaiteurs de leur patrie. Ce furent d'autres modeles qu'il proposa. Il inscrivit d'autres noms dans le calendrier ; & l'on le vit à ceux des anciens héros, substituer celui d'un S. Antoine, d'un S. Crépin, d'une Sainte Claire, d'un S. Fiacre, d'un S. François, enfin le nom de tous ces solitaires qui, dangereux à la société par l'exemple de leurs folles vertus, se retiroient dans les cloîtres & dans les déserts, pour y végéter & y mourir inutiles.

D'après de tels modeles le sacerdoce se flatta d'accoutumer les hommes à regarder la vie comme un court voyage. Il crut qu'alors sans desirs pour les biens terrestres, sans amitié pour ceux qu'ils rencontreroient dans leur voyage, ils deviendroient également indifférents à leur propre bonheur & à celui de leur postérité. En effet, si la vie n'est qu'une couchée, pourquoi mettre tant d'intérêt aux choses d'ici bas ? un voyageur ne fait pas réparer les murs du cabaret, où il ne doit passer qu'une nuit.

Pour assurer leur grandeur & satisfaire leur ambition, les puissances spirituelles & temporelles dûrent donc en tous pays employer des moyens très-différents. Chargées en commun de l'instruction publique, elles ne purent donc jamais graver dans les cœurs & les esprits que des préceptes contradictoires & relatifs à l'intérêt, que l'une eût d'allumer & l'autre d'éteindre les passions. (*a*)

(*a*) Vouloir détruire les passions dans les hommes, c'est vouloir y détruire l'action. Le théologien im-

C'eſt la probité cependant que prêchent également ces deux puiſſances ; j'en conviens. Mais ni l'une ni l'autre ne peuvent attacher à ce mot la même ſignification ; & ſous le gouvernement du pape, Rome moderne n'a certainement pas de la vertu la même idée, qu'en avoit l'ancienne Rome ſous le conſulat du premier des Brutus.

L'aurore de la raiſon commence à poindre, les hommes ſavent déja que pour tous, les mêmes mots ne ſont pas repréſentatifs des mêmes idées. En conſéquence qu'exigent-ils aujourd'hui d'un auteur ? qu'il attache une idée nette aux expreſſions dont il ſe ſert. Le regne de l'obſcure ſcholaſtique peut diſparoître ; les théologiens n'en impoſeront peut-être pas toujours aux peuples & aux gouvernements. Ce qu'on peut aſſurer, c'eſt qu'ils ne conſerveront pas du moins leur puiſſance par les mêmes moyens qu'ils l'ont acquiſe ; les temps & les circonſtances ont changé. On convient enfin aujourd'hui de la néceſſité des paſſions : on ſait que c'eſt à leur conſervation qu'eſt attachée celle des empires. Les paſſions en effet ſont des deſirs vifs : ces deſirs peuvent être également conformes ou contraires au bien public. Si l'avarice & l'intolérance ſont des paſſions nuiſibles & criminelles, il en eſt autrement du deſir de s'illuſtrer par des talents & des vertus patriotiques * 21. En anéantiſſant les deſirs, on

---

ſulte-t-il aux paſſions ? c'eſt la pendule qui ſe moque de ſon reſſort, & l'effet qui méconnoît ſa cauſe ?

anéantit l'ame, & tout homme sans passions n'a en lui ni principe d'action, ni motif pour se mouvoir.

Vous êtes, ô ministres catholiques, riches, puissants sur la terre; mais votre pouvoir peut être détruit avec celui des nations auxquelles vous commandez. Augmentez leur abrutissement, & ces nations vaincues par d'autres, cesseront de vous être soumises. Il faut pour votre intérêt même, que les passions & les besoins continuent de vivifier l'homme. Pour les étouffer en lui, il faudroit changer sa nature.

O vénérables théologiens! ô brutes! ô mes freres! abandonnez ce projet ridicule : étudiez le cœur humain, examinez les ressorts qui le meuvent : & si vous n'avez encore aucune idée nette de la morale & de la politique * 22, abstenez-vous de l'enseigner. L'orgueil vous a trop long-temps égarés. Rappellez-vous la fable ingénieuse de la naissance de Momus. Au moment qu'il vit le jour, dit un grand poëte, le Dieu enfant remplit l'Olympe de ses cris. La cour céleste en fut assourdie : pour l'appaiser chacun lui fit un don. Jupiter venoit alors de créer l'homme; il en fit présent à Momus, & depuis l'homme fut toujours la poupée de la folie. Or parmi les poupées de cette espece, la plus triste, la plus orgueilleuse & la plus ridicule, fut un docteur. * 23. O poupée théologienne! ne vous obstinez plus à vouloir détruire les passions; ce sont les principes de vie d'un état. * 24. Occupez-vous du soin de les diriger au bien général; essayez de tracer à ce sujet le plan d'une instruction dont les

principes ſimples & clairs tendent tous au bonheur public.

Qu'on eſt loin d'un tel plan d'inſtruction! peu d'accord avec eux-mêmes, les parents & les maîtres ignorent également ce qu'ils doivent enſeigner aux enfants. Ils n'ont encore ſur l'éducation que des idées confuſes, & de-là la contradiction révoltante de tous leurs préceptes.



CHAPITRE X.

Exemple des idées ou préceptes contradictoires reçus dans la premiere jeunesse.

QU'ON me pardonne si pour faire plus vivement sentir la contradiction de tous les préceptes de notre éducation, je suis forcé de descendre à un ton peu noble: le sujet l'exige. C'est dans les maisons religieuses & destinées à l'instruction des jeunes filles que ces contradictions sont les plus frappantes. J'entre donc au couvent. Il est huit heures du matin: c'est le temps de la conférence, celui où dans un discours sur la pudeur, la supérieure prouve qu'une pensionnaire ne doit jamais lever les yeux sur un homme. Neuf heures sonnent; le maître à danser est au parloir. Formez bien vos pas, dit-il à son écoliere: levez cette tête & regardez toujours votre danseur. Or lequel croire du maître de danse ou de la prieure? la pensionnaire l'ignore, & n'acquiert, ni les graces que le premier veut lui donner, ni la réserve que la seconde lui prêche. Or à quoi rapporter ces contradictions dans l'instruction, sinon aux desirs contradictoires qu'ont les parents, que leur fille soit à la fois agréable & réservée, & qu'elle joigne la pruderie du cloître aux graces du théâtre? ils veulent concilier les inconciliables. (a)

(a) On desire qu'une fille soit vraie & ingénue.

L'instruction Turque est peut-être la seule conséquence à ce qu'en ce pays l'on exige des femmes * 25.

Les préceptes de l'éducation seront incertains & vagues tant qu'on ne les rapportera point à un but unique. Quel peut-être ce but? le plus grand avantage public; c'est-à-dire, le plus grand plaisir & le plus grand bonheur du plus grand nombre des citoyens.

Les parents perdent-ils cet objet de vue? ils errent çà & là dans les voies de l'instruction. La mode seule est leur guide. Ils apprennent d'elle que pour faire de leur fille une Musicienne, il faut lui payer un Maître de Musique; & ils ignorent que pour lui donner des idées nettes de la vertu, il faut pareillement lui payer un Maître de Morale.

Lorsqu'une Mere s'est chargée de l'éducation de sa fille, elle lui dit le matin en mettant son rouge, que la beauté n'est rien, que la bonté & les talents sont tout: (b) L'on entre en ce moment à la toilette de la Mere: chacun répete à la petite fille qu'elle est jolie: on ne la loue pas une fois l'an sur ses talents (a) &

On lui présente un époux: il ne lui plaît pas: elle le dit: on le trouve mauvais. Les parents veulent donc qu'elle soit vraie ou fausse, suivant l'intérêt qu'ils ont, qu'elle soit l'une ou l'autre.

(b) Assure-t-on une fille que sans talent on reste sans époux? elle apprendra demain que la plus sotte de ses compagnes a fait un excellent mariage, parce qu'elle avoit tant de dot, & qu'on n'épouse plus que la dot.

(c) Si l'on ne loue communément que la beauté dans une fille, c'est que la beauté est réellement la

ſon humanité : d'ailleurs les ſeules récompenſes promiſes à ſon application, à ſes vertus, ſont des parures, & l'on veut cependant que la petite fille ſoit indifférente à ſa beauté. Quelle confuſion une telle conduite ne doit-elle pas jetter dans ſes idées !

L'inſtruction d'un jeune homme n'eſt pas plus conſéquente. Le premier devoir qu'on lui preſcrit, c'eſt l'obſervation des loix : le ſecond c'eſt leur violation, lorſqu'on l'offenſe, il doit en cas d'inſulte ſe battre ſous peine de déshonneur. Lui prouve-t-on que c'eſt par des ſervices rendus à la patrie qu'on obtient la conſidération de ce monde & la gloire céleſte ? quels modeles d'imitation lui propoſe-t-on ? un moine, un dervis fanatique & fainéant, dont l'intolérance a porté le trouble & la déſolation dans les empires.

Un pere vient de recommander à ſon fils la fidélité à ſa parole. Un théologien ſurvient & dit à ce fils, qu'on n'en eſt pas tenu envers les ennemis de Dieu ; que Louis XIV. par cette raiſon révoqua l'édit de Nantes donné par ſes ancêtres ; que le Pape a décidé cette queſtion, en déclarant nul tout traité contracté entre les Princes hérétiques & catholiques, en accordant enfin aux derniers le droit de le violer, s'ils ſont les plus forts.

Un Prédicateur prouve en chaire que le Dieu des Chrétiens eſt un Dieu de vérité : que c'eſt

---

qualité la plus intéreſſante, la plus déſirable dans celle à qui l'on fait viſite, & dont on n'eſt ni le mari ni l'ami, & que chez les femmes les hommes ne ſont jamais qu'en viſite.

à leur haine pour le mensonge qu'on reconnoît ses adorateurs, * 26. Est-il descendu de chaire? il convient qu'il est très-prudent de la taire, * 27 que lui-même en louant la vérité se garde bien de la dire. * 28 L'homme en effet qui dans les pays catholiques, écriroit l'histoire vraie de son temps, souleveroit contre lui tous les adorateurs de ce Dieu de vérité. * 29 Dans de tels pays, l'homme à l'abri de la persécution est le muet, le sot ou le menteur.

Qu'à force de soins un instituteur parvienne enfin à inspirer à son éleve la douceur de l'humanité, le Directeur entre & dit à cet éleve, qu'on peut pardonner aux hommes leurs vices & non leurs erreurs; que dans ce dernier cas l'indulgence est un crime, & qu'il faut brûler quiconque ne pense pas comme lui.

Telle est l'ignorance & la contradiction du théologien, qu'il déclame encore contre les passions au moment même qu'il veut exciter l'émulation de son disciple. Il oublie alors que l'émulation est une passion, & même une passion très-forte, à en juger par ses effets.

Tout est donc contradiction dans l'éducation. Quelle en est la cause? l'ignorance où l'on est des vrais principes de cette Science; l'on n'en a que des idées confuses. Il faudroit éclairer les hommes : le prêtre s'y oppose. La vérité luit-elle un moment sur eux? il en absorbe les rayons dans les ténebres de sa scholastique. L'erreur & le crime cherchent tous deux l'obscurité, l'une des mots, * 30 l'autre de la nuit. Qu'au reste l'on ne rapporte point à la seule théologie toutes les contradictions de notre éducation: il en est aussi qu'on doit aux vices des gouvernements. Comment persuader à

l'adolefcent d'être fidele, d'être fûr dans la fociété & d'y refpecter les fecrets d'autrui, lorfqu'en Angleterre même; le Gouvernement, fous le prétexte même le plus frivole, ouvre les lettres des particuliers & trahit la confiance publique ? comment fe flatter de lui infpirer l'horreur de la délation & de l'efpionnage, s'il voit les efpions, honorés, penfionnés & comblés de bienfaits ?

On veut qu'au fortir du college, un jeune homme fe répande dans le monde, qu'il s'y rende agréable, qu'il y foit toujours chafte : eft-ce au moment où le befoin d'aimer fe fait le plus vivement fentir ; qu'infenfible aux attraits des femmes (*a*), un jeune homme peut vivre fans defir au milieu d'elles ? la ftupidité paternelle s'imagineroit-elle, lorfque le gouvernement fait bâtir des falles d'opéra ; lorfque l'ufage en ouvre l'entrée à la jeuneffe, que jaloufe de fa virginité elle voie toujours d'un œil indifférent, un fpectacle où les tranfports, les plaifirs & le pouvoir de l'amour, font peints des plus vives couleurs, & où cette paffion

(*a*) Je fuppofe qu'on voulût réellement attiédir dans les jeunes gens les defirs de l'amour ; que faire ? inftituer des exercices violents & en infpirer le goût à la jeuneffe. L'exercice eft en ce genre le fermon le plus efficace. Plus on tranfpire, plus l'on dépenfe d'efprits animaux, moins il refte de force pour l'amour. La froideur & l'indifférence des fauvages du Canada, tiennent à la fatigue & à l'épuifement éprouvés dans des chaffes longues & pénibles.

pénetre dans les ames par les organes de tous les sens ? (*b*)

Je ne finirois pas si je voulois donner la liste de toutes les contradictions de l'éducation Européenne & sur-tout de la papiste. Dans le brouillard de ses préceptes, comment reconnoître le sentier de la vertu ? le Catholique s'en écarte donc souvent. Aussi sans principes fixes à cet égard, c'est aux positions où il se trouve, aux livres, aux amis, & enfin aux maîtresses que le hazard lui donne, qu'il doit ses vices ou ses vertus. Mais est-il un moyen de rendre l'éducation de l'homme plus indépendante du hazard, & comment faire pour y réussir ?

N'enseigner que le vrai. L'erreur se contredit toujours : la vérité jamais.

Ne point abandonner l'éducation des citoyens à deux puissances qui, divisées d'intérêt, enseigneront toujours deux morales * 33 contradictoires.

Par quelle fatalité, dira-t-on, presque tous les peuples ont ils confié au sacerdoce l'instruction morale de leur jeunesse ! qu'est-ce que la

---

(*b*) Qu'on ne conclue point de ce trait, que je veuille détruire les salles d'Opéra ou de la Comédie. Je ne condamne ici que la contradiction entre nos usages & les préceptes actuels de notre morale. Je ne suis, ni ennemi des spectacles, ni sur ce point de l'avis de M. Rousseau. Les spectacles, sont sans contredit un plaisir. Or il n'est point de plaisir qui, dans les mains d'un Gouvernement sage, ne puisse devenir un principe productif de vertu, lorsqu'il en est la récompense.

morale des Papiſtes ? un composé de ſuperſtitions. Cependant il n'eſt rien qu'à l'aide de la ſuperſtition, le ſacerdoce n'exécute. C'eſt par elle qu'il dépouille les Magiſtrats de leur autorité, & les Rois de leur pouvoir légitime : c'eſt par elle qu'il ſoumet les Peuples, qu'il acquiert ſur eux une puiſſance ſouvent ſupérieure aux loix ; & par elle enfin qu'il corrompt juſqu'aux principes de la morale. Quel remede à ce mal ? il n'en eſt qu'un : c'eſt de refondre en entier cette ſcience. Il faudroit qu'un nouvel eſprit préſidât à la formation de ſes nouveaux principes, & que tous tendiſſent à l'avantage public.

Il eſt temps que ſous le titre de ſaints Miniſtres de la Morale, les Magiſtrats la fondent ſur des principes ſimples, clairs, conformes à l'intérêt général, & dont tous les citoyens puiſſent ſe former des idées également juſtes & préciſes. Mais la ſimplicité & l'uniformité de ces principes conviendroit-elle aux différentes paſſions des hommes ?

Leurs deſirs peuvent être différents, mais leur maniere de voir eſt eſſentiellement la même : ils agiſſent mal & voient bien. Tous naiſſent avec l'eſprit juſte ; tous ſaiſiſſent la vérité, lorſqu'on la leur préſente clairement. Quant à la jeuneſſe, elle en eſt d'autant plus avide, qu'elle a moins d'habitude à rompre & d'intérêt à voir les objets différents de ce qu'ils ſont. Ce n'eſt pas ſans peine qu'on parvient à fauſſer l'eſprit des jeunes gens. Il faut pour cet effet toute la patience & tout l'art de l'éducation actuelle : encore entrevoient-ils de temps en temps à la lueur de la raiſon naturelle, la fauſſeté des opinions dont on a chargé leur mémoire.

Que ne les effacent-ils, pour leur ſubſtituer des idées nouvelles? un pareil changement dans les idées ſuppoſe du temps & des ſoins, & cette tâche eſt trop pénible pour la plupart des hommes, qui ſouvent deſcendent au tombeau, ſans avoir encore acquis d'idées nettes & préciſes de la vertu.

Quand en auront-ils de ſaines? lorſque le ſyſtême religieux ſe confondra avec le ſyſtême du bonheur national; lorſque les Religions, inſtruments habituels de l'ambition ſacerdotale, le deviendront de la félicité publique.

Eſt-il poſſible d'imaginer une telle Religion, l'examen de cette queſtion mérite l'attention du ſage. Je jetterai donc en paſſant un coup-d'œil ſur les fauſſes Religions.



CHAPITRE XI.

Des fausses Religions.

TOUTE *Religion*, dit Hobbes, *fondée sur la crainte d'un pouvoir invisible, est un conte qui avoué d'une nation porte le nom de religion, désavoué de cette même nation, porte le nom de superstition.* Les neuf incarnations de Wistnou sont religion aux Indes, & conte à Nuremberg.

Je ne m'autoriserai point de cette définition pour nier la vérité de la religion. Si j'en crois ma nourrice & mon précepteur, toute autre religion est fausse : la mienne seule est la vraie (*a*). Mais est-elle reconnue pour telle par l'univers ? non ; la terre gémit encore sous une multitude de temples consacrés à l'erreur. Il n'en est aucune qui ne soit la religion de quelques contrées.

L'Histoire des Numas, des Zoroastres, des Mahomets & de tant de fondateurs de cultes modernes, nous apprend que toutes les re-

(*a*) Peut-être cette assertion paroîtra-t-elle absurde. Au reste cette absurdité m'est commune avec tous les hommes. Ce ridicule en moi, comme en eux, est l'effet de l'orgueil. Si chacun croit sa religion la meilleure, c'est que chacun se dit : *qui ne pense pas comme moi, a tort.* Je le dis donc, comme les autres.

ligions peuvent être considérées comme des institutions politiques, qui ont une grande influence sur le bonheur des nations. Je pense donc puisque l'esprit humain produit encore de temps en temps des religions nouvelles, qu'il est important pour les rendre le moins malfaisantes possible, d'indiquer le plan à suivre dans leur création.

Toutes les religions sont fausses, à l'exception de la religion chrétienne, mais je ne la confonds pas avec le Papisme.



CHAPITRE XII.

Le Papiſme eſt d'inſtitution humaine.

LE Papiſme n'eſt aux yeux d'un homme ſenſé qu'une pure idolâtrie. * 32. L'Egliſe Romaine n'y voyoit ſans doute qu'une inſtitution humaine, lorſqu'elle faiſoit de cette religion un uſage ſcandaleux, un inſtrument de ſon avarice & de ſa grandeur ; qu'elle s'en ſervoit pour favoriſer les projets criminels des Papes & légitimer leur avidité & leur ambition. Mais ces imputations, diſent les Papiſtes, ſont calomnieuſes.

Pour en prouver la vérité, je demande s'il eſt vraiſemblable que des Chefs d'Ordres monaſtiques regardaſſent la religion comme divine, lorſque pour s'enrichir eux & leurs couvents, ils défendoient aux moines d'enterrer en terre ſainte quiconque mourroit ſans rien leur laiſſer ; s'ils étoient eux-mêmes dupes d'une croyance publiquement profeſſée, lorſqu'ils ſe rendoient * 33 propriétaires des biens qu'en qualité d'économes des pauvres, ils devoient leur diſtribuer ; ſi les Papes croyoient réellement pratiquer la juſtice & l'humilité, lorſqu'ils ſe déclaroient les diſtributeurs des royaumes de l'Amérique ſur leſquels ils n'avoient aucun droit ; lorſque par une ligne de démarquation, ils partageoient cette partie du monde * 34 entre les Eſpagnols & les Portugais ; lorſqu'ils prétendoient enfin commander

aux Princes, ordonner de leur temporel & disposer arbitrairement des couronnes.

O Papistes ! examinez quelle fut en tous les siecles la conduite de votre Eglise ! Eut-elle intérêt d'entretenir garnison Romaine dans tous les empires, & de s'attacher un grand nombre d'hommes ? (c'est l'intérêt de toute secte ambitieuse.) Elle institua un grand nombre d'Ordres religieux ; fit construire & renter un grand nombre de monasteres ; eut enfin l'adresse de faire soudoyer cette milice ecclésiastique, par les nations même où elle l'établissoit.

Le même motif lui faisant desirer la multiplication du clergé séculier, elle multiplia les sacrements ; & les peuples pour se les faire administrer, furent forcés d'augmenter le nombre de leurs prêtres. Il égala bientôt celui des sauterelles de l'Egypte. Comme elles, ils dévorerent les moissons ; & ces prêtres séculiers & réguliers, furent entretenus aux dépens des nations catholiques. Pour lier ces Prêtres plus étroitement à ses intérêts & jouir sans partage de leur affection, l'Eglise voulut encore que célibataires forcés ; ils vécussent sans femmes, sans enfants ; mais d'ailleurs dans un luxe & une aisance qui de jour en jour leur rendit leur état plus cher. Ce n'est pas tout, pour accroître encore & sa richesse & son pouvoir, l'Eglise Romaine tenta sous le nom du denier de St. Pierre ou autre de lever des impôts dans tous les royaumes. Elle ouvrit à cet effet une banque entre le ciel & la terre, & fit sous le nom d'indulgence, payer argent comptant dans ce monde, des billets à ordre directement tirés sur le paradis.

Or lorſqu'en tous les ſiecles on voit le ſacerdoce ſacrifier conſtamment la vertu au deſir de la grandeur & de la richeſſe : lorſqu'en étudiant l'hiſtoire des papes, de leur politique, de leur ambition, de leurs mœurs, enfin de leur conduite, on la trouve ſi différente de celle preſcrite par l'évangile, comment imaginer que les chefs de cette religion, aient vu en elle autre choſe qu'un moyen d'envahir la puiſſance & les tréſors de la terre * 35. D'après les mœurs & la conduite des moines, du clergé & des pontifes, un réformé peut, je crois, montrer pour la juſtification de ſa croyance & l'avantage des nations, que le papiſme ne fut jamais qu'une inſtitution humaine. Mais pourquoi les religions n'ont-elles été juſqu'à préſent que locales ? ſeroit-il poſſible d'en concevoir une qui devint univerſelle ?



CHAPITRE XIII.

De la Religion univerſelle.

UNE religion univerſelle ne peut être fondée que ſur des principes éternels, invariables, & qui, ſuſceptibles comme les propoſitions de la géométrie, des démonſtrations les plus rigoureuſes, ſoient puiſées dans la nature de l'homme & des choſes. Eſt-il de tels principes, & ces principes connus peuvent-ils également convenir à toutes les nations, oui: ſans doute: & s'ils varient, ce n'eſt que dans quelques-unes de leurs applications aux contrées différentes où le hazard place les divers peuples.

Mais entre les principes ou loix convenables à toutes les ſociétés, quelle eſt la premiere & la plus ſacrée? celle qui promet à chacun la propriété de ſes biens, de ſa vie & de ſa liberté.

Eſt-on propriétaire incertain de ſa terre? on ne laboure point ſon champ, on ne cultive point ſon verger. Une nation eſt bientôt ravagée & détruite par la famine. Eſt-on propriétaire incertain de ſa vie & de ſa liberté? l'homme toujours en crainte eſt ſans courage & ſans induſtrie: uniquement occupé de ſa conſervation perſonnelle & reſſerré en lui-même, il ne porte point ſes vues au dehors, il n'étudie point la ſcience de l'homme, il n'en obſerve ni les deſirs, ni les paſſions. Ce n'eſt ce-

pendant que dans cette connoiſſance préliminaire, qu'on peut puiſer celle des loix les plus conformes au bien public.

Par quelle fatalité de telles loix ſi néceſſaires aux ſociétés, leur ſont-elles encore inconnues? pourquoi le ciel ne les leur a-t-il pas révélées? le ciel, répondrai-je, a voulu que l'homme par ſa raiſon coopérât à ſon bonheur & que dans les ſociétés nombreuſes * 36, le chef-d'œuvre d'une excellente légiſlation fût comme celui des autres ſciences, le produit de l'expérience & du génie.

Dieu a dit à l'homme, je t'ai créé, je t'ai donné cinq ſens, je t'ai doué de mémoire & par conſéquent de raiſon. J'ai voulu que ta raiſon d'abord aiguiſée par le beſoin, éclairée enſuite par l'expérience, pourvût à ta nourriture, t'apprît à féconder la terre, à perfectionner les inſtruments du labourage, de l'agriculture, enfin toutes les ſciences de la premiere néceſſité: j'ai voulu que cultivant cette même raiſon, tu parvinſſes à la connoiſſance de mes volontés morales, c'eſt-à-dire, de tes devoirs envers la ſociété, des moyens d'y maintenir l'ordre, enfin à la connoiſſance de la meilleure légiſlation poſſible.

Voilà le ſeul culte auquel je veux que l'homme s'éleve, le ſeul qui puiſſe devenir univerſel, le ſeul digne d'un Dieu & qui ſoit marqué de ſon ſceau & de celui de la vérité. Tout autre culte porte l'empreinte de l'homme, de la fourberie & du menſonge. La volonté d'un Dieu juſte & bon, c'eſt que les fils de la terre ſoient heureux & qu'ils jouiſſent de tous les plaiſirs compatibles avec le bien public.

Tel eſt le vrai culte, celui que la Philoſo-

phie doit révéler aux nations. Nuls autres faints dans une telle religion que les Bienfaiteurs de l'humanité, que les Licurgues, les Solons, les Sydney, que les inventeurs de quelque art, de quelque plaifir nouveau, mais conformes à l'intérêt général : nuls autres réprouvés au contraire que les malfaiteurs envers la fociété & les atrabilaires ennemis de fes plaifirs.

Les prêtres feront-ils un jour les apôtres d'une telle religion ? l'intérêt le leur défend. Les nuages répandus fur les principes de la morale & de la légiflation, (qui ne font effentiellement que la même fcience,) y ont été amoncélés par leur politique. Ce n'eft plus déformais que fur la deftruction de la plûpart des Religions, qu'on peut dans les empires jetter les fondements d'une morale fainte. Plût-à-Dieu que les prêtres, fufceptibles d'une ambition noble, euffent cherché dans les principes conftitutifs de l'homme, les loix invariables fur lefquelles la nature & le ciel veulent qu'on édifie le bonheur des fociétés ! plût-à-Dieu que les fyftêmes religieux puffent devenir le palladium de la félicité publique ! c'eft aux prêtres qu'on en confieroit la garde. Ils jouiroient d'une gloire & d'une grandeur fondée fur la reconnoiffance publique. Ils pourroient fe dire chaque jour, c'eft par nous que les mortels font heureux. Une telle grandeur, une gloire auffi durable, leur paroît vile & méprifable. Vous pouviez, ô Miniftres des autels ! devenir les idoles des hommes éclairés & vertueux ! vous avez préféré de commander à des fuperftitieux & à des efclaves : vous vous êtes rendus odieux aux bons citoyens, parce que vous êtes la plaie des na-

tions, l'inftrument de leur malheur & les deftructeurs de la vraie morale.

La morale fondée fur des principes vrais, eft la feule vraie religion. Cependant s'il étoit des hommes dont la crédulité avide * 37 ne trouvât à fe fatisfaire que dans une religion myftérieufe, que les amis du merveilleux fachent du moins parmi les Religions de cette efpece, quelle eft celle dont l'établiffement feroit le moins funefte aux nations.





CHAPITRE XIV.

Des conditions sans lesquelles une Religion est destructive du bonheur national.

UNE religion intolérante, une religion dont le culte exige une dépense considérable, est sans contredit une religion nuisible. Il faut qu'à la longue son intolérance dépeuple l'Empire, & que son culte trop coûteux le ruine.
* 38. Il est des Royaumes Catholiques où l'on compte à peu près quinze mille couvents, douze mille prieurés, quinze mille chapelles, treize cent abbayes, quatre-vingt-dix mille prêtres employés à desservir quarante-cinq mille paroisses, où l'on compte en outre une infinité d'Abbés, de Séminaristes & d'Ecclésiastiques de toute espece. Leur nombre total compose au moins celui de trois-cent mille hommes. Leur dépense (*a*) suffiroit à l'entretien

(*a*) Dans tous pays où l'on comptera 3000, 000 tant Curés, qu'Evêques, Prélats, Moines, Prêtres, Chanoines &c., il faut qu'en logement, chauffage: nourriture, vêtement &c.; (chaque Prêtre l'un portant l'autre coûte au moins par jour un écu à l'Etat. Or pour subvenir à cet entretien, quelles sommes prodigieuses en fonds de terres, rentes, dixmes, pensions, impôts de messes, construction de bâtiments, réparations de Presbyteres & de Chapelles, fonds de jardin, trésors de Paroisses & de Confrairies, ornements d'Eglise, argenterie, aumônes, loua-

d'une marine & d'une armée de terre formidable. Une religion aussi à charge à un Etat * 39, ne peut être long-temps la religion d'un Empire.

---

ges de chaises, baptêmes, offrandes, mariages, enterrements, services, quêtes, dispenses, honoraires de Prédicateurs, Missions &c. le Sacerdoce ne leve-t-il pas sur une Nation ?

En dixmes seules le Clergé tire des terres cultivées d'un Royaume presqu'autant de produit que tous ses propriétaires. En France l'arpent de terre labourable loué six ou sept livres, rapporte à peu près vingt ou vingt-deux minots de bled à 4 au septier. Le Prêtre pour sa dixme en récolte deux. Le prix de ces deux minots peut-être bon an mal an, évalué à 9 ou 10 livres. Le Prêtre récolte en sus 50 bottes de paille estimées 6 livres. Plus la dixme de l'avoine & de sa paille estimées 40 ou 50 sols. Total 17 livres 10 s. que le prêtre tire en trois ans du même arpent de terre, dont le propriétaire ne tire que 18 ou 21 livres, & sur laquelle somme ce Propriétaire est obligé de payer la dixieme, d'entretenir sa ferme, de supporter les non-valeurs, les banqueroutes du fermier & les corvées.

D'après ce calcul qu'on juge de l'immense richesse des Prêtres. En réduit-on le nombre à 2000,000? leur entretien monteroit encore à 6000,000 livres par jour, & par conséquent à deux cent dix millons par an. Or quelle flotte & quelle armée de terre ne soudoieroit-on pas avec cette somme ? un Gouvernement sage ne peut donc s'intéresser à la conservation d'une Religion si dispendieuse & si à charge aux sujets. En Autriche, en Espagne, en Baviere & peut-être même en France, les Prêtres, (déduction faite des intérêts payés aux rentiers) sont plus riches que les Souverains.

Quel remede à cet abus ? il n'en est qu'un : c'est

éclairé & policé * 40. Un peuple qui s'y soumet, ne travaille plus que pour l'entretien du luxe & de l'aisance des Prêtres, & chacun des citoyens n'est qu'un serf du Sacerdoce.

Pour être bonne, il faut qu'une religion soit, & peu coûteuse * 41. & tolérante. Il faut que son Clergé ne puisse rien sur le Citoyen. La crainte du Prêtre dégrade l'esprit & l'ame, abrutit l'un, avilit l'autre. Armera-t-on toujours d'un glaive les Ministres des autels? ignore-t-on les barbaries commises par leur intolérance? que de sang répandu par elle! la terre en est encore abreuvée. Pour assurer la paix des Na-

---

de diminuer le nombre des Prêtres; mais il est des Religions (telle est la Catholique) dont le culte en suppose un grand nombre. Il faut en ce cas changer ce culte, & du moins diminuer le nombre des Sacrements. Moins il y aura de Prêtres, moins il faudra de fonds pour leur entretien. Mais ces fonds sont sacrés. Pourquoi? seroit-ce parce qu'ils sont en partie usurpés sur les pauvres? le Clergé n'en est que dépositaire. Il ne peut donc prélever sur ces mêmes biens que les gages absolument nécessaires à l'entretien des Administrateurs. J'observerai même à ce sujet que la Puissance temporelle étant spécialement chargée de veiller au bonheur temporel des peuples, elle a droit de se charger elle-même de l'administration des legs faits à l'indigence, & de rentrer dans tous les fonds que les Moines ont volé aux pauvres. Mais quel usage en faire? les employer exactement au soulagement des malheureux, soit par des aumônes, soit par des diminutions d'impôts, soit par l'acquisition de petits domaines: qui, distribués à ceux que leur misere en a dépouillés, les rendroit Citoyens en les rendant Propriétaires.

tions, ce n'eſt point aſſez de la tolérance civile. L'Eccléſiaſtique doit concourir au même but. Tout dogme eſt un germe de diſcorde & de crime jetté entre les hommes. Quelle eſt la religion vraiment tolérante ? celle, ou qui n'a, comme la païenne, aucun dogme, ou qui ſe réduit, comme celle des philoſophes, à une morale ſaine & élevée, qui ſans doute ſera un jour la religion de l'Univers.

Il faut de plus qu'une Religion ſoit douce & humaine.

Que ſes cérémonies n'aient rien de triſte & de ſevere;

Qu'elle préſente par-tout des ſpectacles pompeux & des fêtes * 42 agréables;

Que ſon culte excite des paſſions, mais des paſſions dirigées au bien général; la religion qui les étouffe produit des Talapoins, des Bonzes, des Bramines & jamais de Héros, d'hommes illuſtres & de grands citoyens.

Une religion eſt-elle gaie ? ſa gaieté ſuppoſe une noble confiance dans la bonté de l'Etre ſuprême. Pourquoi en faire un tyran Oriental, lui faire punir des fautes légeres par des châtiments éternels ? Pourquoi mettre ainſi le nom de la divinité au bas du portrait du diable ? Pourquoi comprimer les ames ſous le poids de la crainte, briſer leurs reſſorts, & d'un adorateur de Jeſus, faire une ſclave vil & puſillanime ? ce ſont les méchants qui peignent Dieu méchant. Qu'eſt-ce que leur dévotion ? un voile à leurs crimes.

Une religion s'écarte du but politique qu'elle ſe propoſe, lorſque l'homme juſte, humain envers ſes ſemblables; lorſque l'homme diſtingué par ſes talents & ſes vertus, n'eſt point aſſuré

de la faveur du ciel; lorsqu'un desir momentané, un mouvement de colere, ou l'omission d'une messe, peut à jamais l'en priver.

Que les récompenses célestes ne soient point dans une religion le prix de quelques pratiques minutieuses, qui donnent des idées petites de l'Eternel & fausses de la vertu: de telles récompenses ne doivent point s'obtenir par le jeûne, le cilice, l'obéissance aveugle & la discipline.

L'homme qui place ces pratiques au nombre des vertus, y peut placer aussi l'art de sauter, de danser, de voltiger sur la corde. Qu'importe aux nations qu'un jeune homme se fesse ou fasse le saut périlleux.

Si l'on a jadis divinisé la fievre, pourquoi n'a-t-on pas encore divinisé le bien public? pourquoi ce Dieu n'a-t-il pas encore son culte, son temple & ses Prêtres * 43? Par quelle raison enfin faire une vertu sublime de l'abnégation de soi-même? l'humanité est dans l'homme la seule vertu vraiment sublime: c'est la premiere & peut-être la seule que les Religions doivent inspirer aux hommes; elle renferme en elle presque toutes les autres.

Qu'au couvent l'on ait l'humilité en vénération: à la bonne heure. Elle favorise la vileté & la paresse * 44 monastique. Mais cette humilité doit-elle être la vertu d'un peuple? non, le noble orgueil fut toujours celle d'une nation célebre. C'est le mépris des Grecs & des Romains pour les peuples esclaves, c'est le sentiment juste & fier de leurs forces & de leur courage, qui concurremment avec leurs loix, leur soumit l'univers. L'orgueil, dira-t-on, attache l'homme à la terre. Tant mieux, l'orgueil a donc

ſon utilité. Loin de combattre, que la religion fortifie dans l'homme l'attachement aux choſes terreſtres, que tout citoyen s'occupe du bonheur, de la gloire & de la puiſſance de ſa patrie : que la religion panégyriſte de toute action conforme à l'avantage du plus grand nombre, ſanctifie tout établiſſement utile, & ne le détruiſe jamais. Que l'intérêt des puiſſances ſpirituelle & temporelle ſoit un & toujours le même : que ces deux puiſſances ſoient réunies comme à Rome, dans les mains des Magiſtrats * 45, que la voix du ciel ſoit déſormais celle du public ; & que les oracles des Dieux confirment toute loi avantageuſe au Peuple.



CHAPITRE XV.

Parmi les fausses Religions quelles ont été les moins nuisibles au bonheur des sociétés.

LA premiere que je cite, c'est la Religion païenne. Mais lors de son institution, cette prétendue Religion n'étoit proprement que le systême allégorisé de la Nature. Saturne étoit le temps, Cérès la matiere, Jupiter l'esprit générateur * 46. Toutes les fables de la Mythologie n'étoient que les emblémes de quelques principes de la Nature. En la considérant comme systéme religieux, étoit-il si absurde (*a*) d'honorer sous divers noms les différents attributs de la Divinité?

Dans les Temples de Minerve, de Vénus, de Mars, d'Apollon, & de la Fortune, qu'adoroit-on? Jupiter, tour-à-tour considéré comme sage, comme beau, comme fort, comme éclairant & fécondant l'Univers. Est-il plus raisonnable d'édifier sous les noms de S. Eustache, de S. Martin ou de S. Roch, des églises à l'Etre supréme? mais les Païens s'agenouilloient devant des statues de bois ou de pierre. Les Catholiques en font autant; & si l'on en juge par les signes extérieurs, ils ont souvent

(*a*) Nous sommes étonnés de l'absurdité de la Religion païenne. Celle de la Religion Papiste étonnera bien davantage un jour la Postérité.

pour leurs Saints plus de vénération que pour l'Eternel.

Au reſte je veux que la Religion païenne ait été réellement la plus abſurde : c'eſt un tort à une Religion d'être abſurde : ſon abſurdité peut avoir des conſéquences funeſtes. Cependant ce tort n'eſt pas le plus grand de tous, & ſi ſes principes ne ſont pas entiérement deſtructifs du bonheur public, & que ſes maximes puiſſent s'accorder avec les loix & l'utilité générale, c'eſt encore la moins mauvaiſe de toutes.

Telle étoit la Religion païenne. Jamais d'obſtacles mis par elle aux projets d'un Législateur patriote. Elle étoit ſans dogmes, par conſéquent humaine & tolérante. Nulle diſpute, nulle guerre entre ſes Sectateurs que ne pût prévenir l'attention la plus légere des Magiſtrats. Son culte d'ailleurs n'exigeoit point un grand nombre de Prêtres, & n'étoit point néceſſairement à charge à l'Etat.

Les Dieux Lares & domeſtiques ſuffiſoient à la dévotion journaliere des particuliers. Quelques Temples élevés dans de grandes villes, quelques Colleges de Prêtres, quelques fêtes pompeuſes ſuffiſoient à la dévotion nationale. Ces fêtes célébrées dans les temps où la ceſſation des travaux de la campagne permet à ſes habitants de ſe rendre dans les villes, devenoient pour eux des plaiſirs. Quelques magnifiques que fuſſent ces fêtes, elles étoient rares & par conſéquent peu diſpendieuſes. La Religion païenne n'avoit donc eſſentiellement aucun des inconvénients du Papiſme.

Cette Religion des Sens étoit d'ailleurs la plus faite pour des hommes, la plus propre

à produire ces impreſſions fortes, qu'il eſt quelquefois néceſſaire au Législateur de pouvoir exciter en eux. Par elle l'imagination toujours tenue en action ſoumettoit la Nature entiere à l'empire de la Poéſie, vivifioit toutes les parties de l'Univers, animoit tout. Le ſommet des montagnes, l'étendue des plaines, l'épaiſſeur des forêts, la ſource des ruiſſeaux, la profondeur des mers, étoient par elle peuplés d'Orcades, de Faunes, de Nappées, de Hamadriades, de Tritons, de Néreïdes. Les Dieux & les Déeſſes vivoient en ſociété avec les mortels, prenoient part à leurs fêtes, à leurs guerres, à leurs amours. Neptune alloit ſouper chez le roi d'Ethiopie. Les Belles & les Héros s'aſſeyoient parmi les Dieux; Latone avoit ſes autels; Hercule déifié épouſoit Hébé. Les Héros moins célebres habitoient les champs & les bocages de l'Eliſée. Ces champs embellis depuis par l'imagination brûlante du Prophete qui y tranſporta les Houris, étoient le ſéjour des guerriers & des hommes illuſtres en tous les genres. C'eſt-là qu'Achille, Patrocle, Ajax, Agamemnon & tous les guerriers qui combattoient ſous les murs de Troye, s'occupoient encore d'exercices militaires: c'eſt-là que les Pindare & les Homere célébroient encore les jeux Olympiques & les exploits des Grecs.

L'eſpece d'exercice & de chant qui ſur la terre avoit fait l'occupation des Héros & des Poëtes, tous les goûts enfin qu'ils y avoient contractés, les ſuivoient encore dans les enfers. Leur mort n'étoit proprement qu'une prolongation de leur vie.

Cette Religion donnée, quel devoit être le

desir le plus vif, l'intérêt le plus puissant des Païens ? celui de servir leur Patrie par leurs talents ? leur courage, leur intégrité, leur générosité & leurs vertus. Il étoit important pour eux de se rendre chers à ceux avec qui ils devoient, dans les enfers, continuer de vivre après leur mort. Loin d'étouffer l'enthousiasme qu'une Législation sage donne pour la vertu & les talents, cette religion l'excitoit encore. Convaincus de l'utilité des passions, les anciens Législateurs ne se proposoient point de les étouffer. Que trouver chez un peuple sans desir ? sont-ce des Commerçans, des Capitaines, des Soldats, des Hommes de Lettres, des Ministres habiles ? non : mais des Moines.

Un peuple sans industrie, sans courage, sans richesses, sans science, est l'esclave né de tout voisin assez audacieux pour lui donner des fers. Il faut des passions aux hommes ; & la Religion païenne n'en éteignoit point en eux le feu sacré & vivifiant. Peut-être celle des Scandinaves, peu différente de celle des Grecs & des Romains, portoit-elle encore plus efficacement les hommes à la vertu. La Réputation étoit le Dieu de ces peuples. C'étoit de ce seul Dieu que les Citoyens attendoient leur récompense. Chacun vouloit être le fils de la Réputation. Chacun honoroit dans les Bardes, les Distributeurs de la gloire & les Prêtres du Temple de la Renommée (*b*). Le silence des

(*b*) L'avantage de cette Religion sur les autres est inappréciable : elle ne récompense que les talents & les actions utiles à la Patrie : & le Paradis est dans les autres le prix du jeûne, de la retraite, de

Bardes étoit redouté des Guerriers & des Princes mêmes. Le mépris étoit le partage de quiconque n'étoit pas fils de la Réputation. Le langage de la flatterie étoit alors inconnu aux Poëtes. Séveres & incorruptibles habitants d'un pays libre, ils ne s'étoient point encore avilis par la bassesse de leurs éloges. Nul d'entr'eux n'eût osé célébrer un nom que l'estime publique n'eût pas déja consacré. Pour obtenir cette estime, il falloit avoir rendu des services à la Patrie. Le desir religieux & vif d'une renommée immortelle excitoit donc les hommes à s'illustrer par leurs talents & leurs vertus. Que d'avantages une telle Religion, plus pure d'ailleurs que la païenne, ne pourroit-elle pas procurer à une Nation!

Mais comment établir cette religion dans une société deja formée? on sait quel est l'attachement du peuple pour son culte, pour ses Dieux actuels, & son horreur pour un culte nouveau. Quel moyen de changer à cet égard les opinions reçues?

Ce moyen est peut-être plus facile qu'on ne pense. Que chez un peuple la raison soit tolérée, elle substituera la religion de la Renommée à toute autre. N'y substituât-elle que le Déisme, quel bien n'auroit-elle pas fait à l'humanité! mais le culte rendu à la Divinité se conserveroit-il long-temps pur? le peuple est grossier, la superstition est sa religion. Les Temples élevés d'abord à l'Eternel seroient bientôt

---

la macération & de vertus aussi folles qu'inutiles à la société.

bientôt consacrés, à ses diverses perfections : l'ignorance en feroit autant de Dieux. Soit ; & jusques-là que le Magistrat la laisse faire. Mais qu'arrivée à ce terme, ce même Magistrat attentif à diriger la marche de l'ignorance, & sur-tout de la superstition, ne la perde point de vue ; qu'il la reconnoisse quelque forme qu'elle prenne ; qu'il s'oppose à l'établissement de tout dogme, de tous principes contraires à ceux d'une bonne morale ; c'est-à-dire, à l'utilité publique.

Tout homme est jaloux de sa gloire. Un Magistrat, comme à Rome, réunit-il en sa personne le double emploi de Sénateur & de Ministre des autels, * 47 le Prêtre sera toujours en lui subordonné au Sénateur, & la religion toujours subordonnée au bonheur public.

L'abbé de St. Pierre l'a dit : le Prêtre ne peut être réellement utile, qu'en qualité d'officier de morale. Or qui mieux que le Magistrat peut remplir cette noble fonction ? Qui mieux que lui peut faire sentir, & les motifs d'intérêt général sur lesquels sont fondées les loix particuliéres, & l'indissolubilité du lien qui unit le bonheur des individus au bonheur général.

Quelle puissance n'auroit pas sur les esprits une instruction morale donnée par un sénat ? avec quels respects les peuples n'en recevroient-ils pas les décisions ? c'est uniquement du Corps Législatif qu'on peut attendre une Religion bienfaisante, & qui d'ailleurs peu couteuse & tolérante, n'offriroit que des idées grandes & nobles de la Divinité, n'allumeroit dans les ames que l'amour des talents & des vertus, n'auroit enfin comme la

Législation que la félicité des peuples pour objet.

Que des Magistrats éclairés soient revêtus de la puissance temporelle & spirituelle, toute contradiction entre les préceptes religieux & patriotiques disparoîtra : tous les Citoyens adopteront les mêmes principes de morale & se formeront la même idée, d'une Science, dont il est si important que tous soient également instruits.

Peut-être s'écoulera-t-il plusieurs siecles avant de faire dans les fausses Religions les changements qu'exige le bonheur de l'humanité. Qu'arrivera-t-il jusqu'à ce moment ? que les hommes n'auront que des idées confuses de la morale ; idées qu'ils devront à la différence de leurs positions, & au hazard qui ne plaçant jamais deux hommes précisément dans le même concours des circonstances, ne leur permettra jamais de recevoir les mêmes instructions & d'acquérir les mêmes idées. D'où je conclus que l'inégalité actuelle apperçue entre l'esprit des divers hommes, ne peut être regardée comme une preuve de leur inégale aptitude à en avoir.

NOTES.

1. LA ſcience de l'homme eſt la ſcience des Sages. Les intrigants ſe croyent à cet égard fort ſupérieurs au Philoſophe. Ils connoiſſent en effet mieux que lui la cotterie du Miniſtre : ils conçoivent en conſéquence la plus haute idée de leur mérite. Sont-ils curieux de l'apprécier? qu'ils écrivent ſur l'homme, qu'ils publient leurs penſées ; & le cas qu'en fera le public, leur apprendra celui qu'ils doivent en faire eux-mêmes.

2. Le Miniſtre connoît mieux que le Philoſophe le détail des affaires. Ses connoiſſances en ce genre ſont plus étendues : mais ce dernier a plus le loiſir d'étudier le cœur humain & le connoît mieux que le Miniſtre. L'un & l'autre par leurs divers genres d'étude ſont deſtinés à s'entr'éclairer. Que l'homme en place qui veut le bien, ſe faſſe ami & protecteur des Lettres. Avant la défenſe faite à Paris de ne plus imprimer que des Catéchiſmes & des Almanacs, ce fut aux brochures multipliées des gens inſtruits, que la France, dit-on, dut le bienfait de l'exportation des grains. Des Savants en démontrerent les avantages. Le Miniſtre qui ſe trouvoit alors à la tête des finances, profita de leurs lumieres.

3. A quelque dégré de perfection qu'on portât l'éducation, qu'on n'imagine cependant pas qu'on fit des gens de génie de tous les

hommes à portée de la recevoir. On peut par son secours exciter l'émulation des citoyens, les habituer à l'attention, ouvrir leurs cœurs à l'humanité, leur esprit à la vérité, faire enfin de tous les citoyens, sinon des gens de génie, du moins des gens d'esprit & de sens. Mais comme je le prouverai dans la suite de cet ouvrage, c'est tout ce que peut la science perfectionnée de l'éducation & c'est assez. Une nation généralement composée de pareils hommes, seroit sans contredit, la premiere de l'univers.

4. A Vienne, à Paris, à Lisbonne & dans tous les pays catholiques, on permet la vente des Opéras, des Comédies, des Romans & même de quelques bons livres de Géométrie & de Médecine. En tout autre genre l'ouvrage supérieur & réputé tel du reste de l'Europe, est un ouvrage proscrit. Tels sont ceux des Voltaire, des Marmontel, des Rousseau, des Montesquieu, &c. En France l'approbation du censeur est pour l'Auteur presque toujours un certificat de sottise. Elle annonce un livre sans ennemis, dont on dira d'abord du bien parce qu'on n'en pensera point, parce qu'il n'excitera point l'envie, ne blessera l'orgueil de personne, & ne répétera que ce que tout le monde fait. L'éloge général & du moment est presque toujours exclusif de l'éloge à venir.

5. Le Scholastique, dit le proverbe Anglois, n'est qu'un pur âne, qui n'ayant, ni la douceur du vrai Chrétien, ni la raison du Philosophe, ni l'affabilité du Courtisan, n'est qu'un objet ridicule.

6. Quelle est la science des scholastiques?

celle d'abuſer des mots & d'en rendre la ſignification incertaine. C'étoit par la vertu de certains mots barbares, qu'autrefois les Magiciens édifioient, détruiſoient les châteaux enchantés ou du moins leur apparence. Les Scholaſtiques, héritiers de la puiſſance des anciens Magiciens, ont, par la vertu de certains mots inintelligibles, pareillement donné l'apparence d'une ſcience aux plus abſurdes rêveries. S'il eſt un moyen de détruire leurs enchantements, c'eſt de leur demander la ſignification préciſe des mots dont ils ſe ſervent. Sont-ils forcés d'y attacher des idées nettes, le charme ceſſe & le preſtige de la ſcience diſparoît. Qu'on ſe défie donc de tout écrit où l'on fait trop fréquemment uſage du langage de l'école. La langue uſuelle ſuffit preſque toujours à quiconque a des idées claires. Quiconque veut inſtruire & non duper les hommes, doit parler leur langue.

7. Il eſt peu de pays où l'on étudie la ſcience de la Morale & de la Politique. On permet rarement aux jeunes gens d'exercer leur eſprit ſur des ſujets de cette eſpece. Le Sacerdoce ne veut pas qu'ils contractent l'habitude du raiſonnement. Le mot *raiſonnable*, eſt aujourd'hui devenu ſynonime d'*incrédule*. Le Clergé ſoupçonne apparemment que les motifs de la Foi, comme les foibles aîles données à Mercure, ſont trop petites pour la ſoutenir. *Pour être Philoſophe*, dit Mallebranche, *il faut voir évidemment*, & *pour être Fidele, il faut croire aveuglément.* Mallebranche ne s'apperçoit pas que de ſon Fidele, il fait un ſot. En effet, en quoi conſiſte la ſottiſe? A croire ſans un motif ſuffiſant pour

croire : on me citera à ce sujet la foi du Charbonnier. Il étoit dans un cas particulier, il parloit à Dieu, Dieu l'éclairoit intérieurement. Tout homme qui sans être ce Charbonnier, se vante d'une foi aveugle & d'une croyance sur *ouï-dire*, est donc un homme énorgueilli de sa sottise.

8. Qu'on s'amuse un moment de la peinture d'un ridicule, rien de mieux. Tout excellent tableau de cette espece, suppose beaucoup d'esprit dans le Peintre qui le dessine. Que lui doit la Société ? un tribut de reconnoissance & d'éloge proportionné au mal, dont la délivre le ridicule jetté sur tels ou tels défauts. Une Nation qui mettroit de l'importance à ce service, se rendroit elle-même ridicule. „ Qu'importe, dit un Anglois, que „ tel Bourgeois soit singulier dans son hu„ meur, tel Petit-Maître recherché dans ses „ habits, que telle Coquette enfin soit mi„ naudiere, elle peut rougir, blanchir, mou„ cheter son visage & coucher avec son Amant „ sans envahir ma propriété ou diminuer mon „ commerce. L'ennuyeux froissement d'un „ évantail qui s'ouvre & se ferme sans cesse, „ n'ébranle point nos constitutions. „ Une Nation trop occupée de la coquetterie d'une femme ou de la fatuité d'un Petit-Maître, est à coup sûr une Nation frivole.

9. Toutes les Nations ont reproché aux François leur frivolité. „ Si le François, di„ soit autrefois Mr. de Saville, est si frivo„ le, l'Espagnol si grave & si superstitieux, „ l'Anglois si sérieux & si profond, c'est un „ effet de la différente forme de leur Gouverne„ ment. C'est à Paris que doit se fixer l'homme

» curieux de bijoux & de perles sans rien dire : » c'est à Madrid, à Lisbonne, que doit habiter » quiconque aime à se donner la discipline & » à voir brûler ses semblables, & c'est à Lon- » dres enfin que doit vivre quiconque veut » penser & faire usage de la faculté qui dis- » tingue principalement l'homme de la brute. » Selon M. de Saville, il n'est que trois objets » dignes de réflexion ; la Nature, la Religion » & le Gouvernement. Or, le François, » ajoute-t-il, n'ose penser sur ces objets. » Ses livres insipides pour des hommes, ne » peuvent donc amuser que des femmes. La » liberté seule, éleve l'esprit d'une Nation, » & l'esprit de la Nation celui des Ecrivains. » En France les ames sont sans énergie. Le seul » Auteur estimable que j'en aime, c'est Mon- » tagne. Peu de ses Concitoyens sont dignes de » l'admirer : pour le sentir, il faut penser, & » pour penser, il faut être libre ».

10. Les Jésuites offrent un exemple frappant du pouvoir de l'éducation. Si leur ordre a produit peu d'hommes de génie dans les Arts & les Sciences ; s'ils n'ont point eu de Newton en Physique, de Racine dans le Tragique, d'Huygens en Astronomie, de Pot en Chymie, de Locke, de Bacon, de Voltaire, de la Fontaine, &c. Ce n'est pas que ces Religieux ne se recrûtassent parmi les Ecoliers de leurs Colleges, qui annonçoient le plus de génie. On sait d'ailleurs que les Jésuites, dans le silence de leurs maisons, n'étoient distraits de leurs études par aucun soin, que leur genre de vie enfin étoit le plus favorable à l'acquisition des talents. Pourquoi donc ont-ils donné si peu d'hommes illustres à l'Europe ? C'est qu'en-

tourés de fanatiques & de superstitieux, un Jésuite n'ose penser que d'après ses Supérieurs : c'est que d'ailleurs forcés de s'appliquer quelques années à l'étude des Casuistes & de la Théologie, cette étude répugne à la saine raison, & doit la corrompre en lui. Comment conserver sur les bancs un esprit juste ? L'habitude de le sophistiquer le fausse ?

11. Si tous les Savoyards ont, à certains égards le même caractere, c'est que le hazard les place dans des dispositions à-peu-près semblables, & que tous reçoivent à-peu-près la même éducation. Pourquoi tous sont-ils voyageurs ? C'est qu'il faut de l'argent pour vivre, & qu'ils n'en ont point chez eux. Pourquoi sont-ils laborieux ? C'est que tous sont indigens, c'est que sans secours, sans protection dans le pays où ils se transplantent, ils y ont faim & que le pain ne s'acquiert que par le travail. Pourquoi sont-ils fideles & actifs ? C'est que pour être employés de préférence aux Nationaux, il faut qu'ils les surpassent en activité. Pour quelle raison enfin sont-ils tous économes ? C'est qu'attachés, comme tous les hommes, à leur pays natal, ils en sortent gueux pour y rentrer riches, & y vivre des épargnes qu'ils auront faites. Supposons donc qu'on eût le plus grand intérêt d'inspirer à un jeune homme les vertus d'un Savoyard : que faire ? le placer dans la même position ; confier quelque temps son éducation au malheur & à l'indigence. Le besoin & la nécessité sont de tous les Instituteurs les seuls dont les leçons sont toujours écoutées & les conseils toujours efficaces. Mais si les mœurs nationales ne permettent point de leur donner une pareille éducation, quelle autre

y fubftituer ? Je l'ignore : nulle qui foit auffi fûre. Il ne faudra donc pas s'étonner, s'il n'acquiert aucune des vertus qu'on defiroit en lui. Qui peut être furpris du peu de fuccès d'une éducation infuffifante ?

12. Shakespear ne jouoit bien qu'un feul rôle : c'étoit le Spectre dans Hamlet.

13. Voyez l'extrait du Dictionnaire de Moréri ; l'extrait de la République des Lettres, Janvier 1685 ; dans ce dernier ouvrage on lit cette phrafe : „ C'eft à une Dame à laquelle „ on donnoit à Rouen le nom de Melite, que „ la France doit le grand Corneille. „ C'eft pareillement à l'amour que l'Angleterre doit fon célebre Hogarth.

14. La plupart des hommes de génie veulent dès leur premiere jeuneffe avoir annoncé ce qu'ils doivent être ; c'eft leur manie. Se prétendent-ils d'une race fupérieure à celle des autres hommes ? A la bonne heure : qu'on ne difpute pas fur ce point avec leur vanité : on les fâcheroit, mais qu'on ne les en croye pas fur leur parole, on fe tromperoit. Rien de plus illufoire & de plus incertain que ces premieres annonces. Newton & Fontenelle n'étoient que des écoliers médiocres. Les claffes font peuplées de jolis enfants, le monde l'eft de fots hommes.

15. La vie ou la mort, la faveur ou la difgrace d'un Patron décide fouvent de notre état & de notre profeffion. Que d'hommes de génie l'on doit à des accidents de cette efpece. Le menfonge, la baffeffe & la frivolité regnent-ils dans une Cour ? y vit-on fans refpect pour la vérité, l'humanité & la poftérité ? Qui doute qu'une difgrace, une injuftice ne foit quelque-

fois salutaire au Courtisan, qu'un exil qui lui rappelle ce que l'homme se doit à lui-même, qui l'enleve à la dissipation de la Cour, au vuide de ses conversations, & le force enfin à l'étude & à la méditation, ne puisse quelquefois occasionner en lui le développement des plus grands talents.

16. M. Rousseau n'est point insensible; & la preuve sont les injures même qu'il dit aux femmes. Chacune lui peut appliquer ce vers.

„ *Tout, jusqu'à tes mépris, m'a prouvé ton amour* „.

17. M. Rousseau, dans ses ouvrages, m'a toujours paru moins occupé d'instruire que de séduire ses Lecteurs. Toujours Orateur & rarement Raisonneur, il oublie que dans les discussions philosophiques, s'il est quelquefois permis de faire usage de l'Eloquence, c'est uniquement lorsqu'il s'agit de faire vivement sentir toute l'importance d'une opinion déja reconnue pour vraie. Faut-il, par exemple, retirer les Athéniens de leur assoupissement, & les armer contre Philippe? c'est alors que Demosthene doit déployer toute la force de l'éloquence; mais s'il s'agit d'une opinion nouvelle, l'examen en appartient à la discussion. Qui veut alors être éloquent, s'égare. Qui fait si dans la Chambre des Communes d'Angleterre, l'on est toujours assez attentif à l'usage différent, qu'on doit y faire de l'éloquence & de l'esprit de discussion?

18. M. Rousseau connut à Montmorency, M. le Maréchal de Luxembourg, ce Seigneur l'aima, honora en lui les talents, le protégea,

& par cette protection acquit un droit sur la reconnoissance de tous les Gens de Lettres. Que les Savants ne rougissent point de louer un Grand, pourquoi lui refuser les éloges qu'il mérite? Oublieroient-ils que si les Nations ont besoin de lumieres, les Savants on besoin de Protecteurs. L'amitié de M. de Luxembourg ne put, il est vrai, soustraire M. Rousseau à la persécution; mais peut-être le caractere de ce Seigneur étoit-il foible, peut-être l'hypocrisie des méchants est-elle plus puissante que la protection des bons & des Grands. On peut ajouter à la louange de M. de Luxembourg, qu'il ne prodigua jamais ses bienfaits à ces insectes de la Littérature, qui font la honte de leur Protecteur. Une faveur bannale accordée, dit Milord Shaftesbury, à ces Ecrivains médiocres & vils, qui s'introduisent par bassesse dans la familiarité d'un Grand, n'est point une preuve de son amour pour les Lettres. J'ai vu, ajoute-t-il, des gens en place s'annoncer comme les Protecteurs des Savants, & s'installer en cette qualité, *Grands-Maîtres de l'Ordre des lettres*. Leurs bienfaits trop souvent prodigués à la médiocrité, étoient plus nuisibles aux sciences, que ne l'eût été leur indifférence. Des récompenses mal placées, découragent les vrais talents. En vain dira-t-on que le mérite littéraire ne peut être connu des gens en place, qui l'aiment & le recherchent, le public instruit leur indiquera toujours l'homme qu'ils doivent honorer de leur faveur. Le mérite ne souffre point, & n'est point incognito exposé ou sur la paille de la misere, ou sous le couteau de la superstition. Les Grands, toujours à portée de le secourir, peuvent donc toujours prétendre à l'estime & à la reconnoissance de la partie du

D 6

genre humain la plus savante & la plus éclairée. Voyez advice to an author. part. 2, §. 1, p. 229.

19. Douze ou quinze millions saisis en Espagne sur deux Procureurs Jésuites du Paraguai, prouvent qu'en prêchant le détachement des richesses, les Jésuites n'ont jamais été dupes de leurs sermons.

20. De tous les Contes, les plus ridicules sont ceux que les Moines font de leurs Fondateurs. Ils disent, par exemple, „ qu'à la vue d'une biche poursuivie par des loups, Saint Lomer, „ leur ordonna de s'arrêter, ce qu ils firent incontinent „.

„ Que Saint Florent, faute de Berger, ordonna à un ours qu'il rencontra, de mener „ paître ses brebis, & que l'ours les menoit „ paître tous les jours.

„ Que Saint François saluoit les oiseaux, leur „ parloit, leur faisoit commandement d'ouir la „ parole de Dieu, lesquels oiseaux entendant „ parler Saint François, se réjouissoient d'une „ façon merveilleuse, allongeant le col, en„ tr'ouvrant le bec.

„ Que ce même Saint François passa huit jours „ avec une cigale, chanta un jour entier avec „ un rossignol, guérit un loup enragé, & lui „ dit ; mon frere le loup, tu dois me promettre „ que tu ne seras plus à l'avenir aussi ravissant „ que tu l'as été : ce que le loup promit en in„ clinant la tête. Alors Saint François lui dit, „ donne moi la foi : ce que disant, Saint Fran„ çois lui tendit la main, pour la recevoir : & „ le loup levant doucement sa patte droite, la „ mit entre les mains de Saint François „. On lit aussi de plusieurs autres Saints qu'ils se plaisoient à deviser avec les brutes.

21. On n'attache certainement pas d'idée nette au mot, *Passions*, lorsqu'on les regarde comme nuisibles. Ce n'est qu'une vraie dispute de mots. Les Théologiens eux-mêmes n'ont jamais dit que la passion vive de l'amour de Dieu fût un crime. Ils n'ont point condamné Décius pour s'être voué dans les champs de la guerre aux Dieux infernaux. Ils n'ont point reproché à Pélopidas cet amour vif de la Patrie, qui l'arma contre les Tyrans, & l'engagea dans l'entreprise la plus périlleuse. Nos desirs sont nos moteurs, & c'est la force de nos desirs qui détermine celle de nos vices & de nos vertus. Un homme sans desir & sans besoin, est sans esprit & sans raison. Nul motif ne l'engage à combiner ni à comparer ses idées entr'elles. Plus l'homme approche de cet état d'apathie, plus il est stupide. Si les Souverains de l'Orient sont en général si peu éclairés, c'est que l'esprit est fils du desir & du besoin. Or, les Sultans n'approuvent ni l'un ni l'autre. Il n'est point de plaisir qu'un simple acte de volonté ne leur procure : l'esprit leur est donc presque toujours inutile. Le seul cas où il leur devient nécessaire, c'est lorsque jaloux du titre de Conquérant, ils veulent envahir le sceptre d'un voisin puissant. Dans toute autre position, exiger des lumieres d'un Despote, c'est vouloir un effet sans cause. Compter dans un Gouvernement arbitraire sur l'esprit d'un Monarque né sur le trône, c'est folie. Aussi sauf le hazard d'une éducation singuliere, est-il peu de Souverains absolus & éclairés : aussi l'Histoire ne compte-t-elle communément au nombre des grands Rois, que les Henri IV, les Frédéric, les Catherine II, &c. & ceux d'entre les Princes dont l'éducation fut dure, & qui

d'ailleurs eurent une fortune à faire, & mille obstacles à surmonter.

22. Un dévot peut exceller en Géométrie, en certain genre de Peinture; mais vu la contradiction actuelle qui se trouve entre l'intérêt public & l'intérêt du Prêtre, on ne peut sans inconséquence être à la fois pieux & homme d'Etat, dévot & bon citoyen; c'est-à-dire, honnête homme. C'est une vérité que démontrera la suite de cet Ouvrage.

23. C'étoit autrefois le Petit-Maître, aujourd'hui c'est le Théologien qui fait tout, sans avoir rien appris. L'interroge-t-on sur la nature des animaux? ce sont, dit-il, de pures machines. Mais sur quel motif appuie-t-il sa décision? a-t-il en qualité, ou de chasseur, ou d'observateur, étudié la nature & les mœurs des animaux? non: il n'a élevé ni chien, ni chat, pas même des moineaux; mais il est docteur, & du moment qu'il en prend le bonnet, il se croit comme l'Empereur de la Chine, obligé par l'étiquette de son état, de répondre à tout ce qu'on lui apprend, *je le Savois*. L'on supposoit le sage des Stoïciens habile & versé dans tous les Arts & les Sciences; c'étoit l'homme universel. Il en est de même du Théologien: il est Poëte, Géometre, Physicien, Horloger, &c. Qu'il ait tous ces talents, j'y consens: mais qu'on ne m'oblige point de lire ses vers & d'acheter ses montres. Me permettroit-il de lui donner un conseil: ce seroit avant de parler des animaux de consulter les Ouvrages de M. de Buffon, & trois ou quatre Lettres données au Journal étranger par un Observateur exact & un bon Ecrivain. Qu'il s'abstienne d'attaquer sur ce point mes sentiments. J'ai donné, dit-on, de l'esprit & de la raison aux

Brutes. C'est une politesse que je fis aux Docteurs. Quelle fut votre reconnoissance, ô ingrats !

24. Le propre des Gouvernements despotiques est d'affoiblir dans l'homme le mouvement des passions. Aussi la consomption est-elle la maladie mortelle de ces empires : aussi les peuples soumis à cette forme de Gouvernement, n'ont-ils communément ni l'audace, ni le courage des Républicains. Ces derniers même n'ont excité notre admiration que dans ces momens de crise où leurs passions étoient le plus en effervescence. Dans quels temps les Hollandois & les Suisses faisoient-ils des actions surhumaines ? lorsqu'ils étoient animés de deux sortes de passions, l'une la vengeance, l'autre la haine des tyrans. Il faut des passions à un Peuple : c'est une vérité qui n'est plus maintenant ignorée que du gardien des Capucins.

25. Le Turc croit la femme formée pour le plaisir de l'homme, & créée pour irriter ses desirs. Telle est, dit-il, l'intention marquée de la Nature. Or qu'en Turquie, l'on permette à l'art d'ajouter encore aux beautés des femmes, qu'on leur ordonne même de perfectionner en elles les moyens de charmer, rien de plus simple. Quel abus faire de la beauté dans le Serrail où elle est renfermée ? supposons, si l'on veut un pays où les femmes soient en commun. Plus dans ce pays elles inventeroient de moyens de séduire, plus elles multiplieroient les plaisirs de l'Homme. Quelque degré de perfection qu'elles atteignissent en ce genre, on peut assurer que leur coquetterie n'auroit rien de contraire au bonheur public. Tout ce que l'on pourroit encore exiger d'elles, c'est qu'elles conçussent tant de vénération pour leur beauté & leurs faveurs, qu'elles

cruſſent n'en devoir faire part qu'aux hommes déja diſtingués par leur génie, leur courage ou leur probité. Leurs faveurs par ce moyen deviendroient un encouragement aux talents & aux vertus. Mais en Turquie ſi les femmes peuvent ſans inconvénient s'inſtruire de tous les arts de la volupté, en ſeroit-il de même dans un pays, où comme en Europe, elles ne ſont ni renfermées, ni communes, où comme en France toutes les maiſons ſont ouvertes? s'imagine-t-on qu'en multipliant dans les femmes les moyens de plaire, on augmentât beaucoup le bonheur des époux? J'en doute, & juſqu'à ce qu'on ait fait quelque réforme dans les loix du mariage, ce que l'art pourroit ajouter aux beautés naturelles du Sexe ſeroit peut-être en contradiction avec l'uſage que les loix Européennes lui permettent d'en faire.

26. Il eſt des hommes qui ſe croient vrais, parce qu'ils ſont médiſants. Rien de plus différent que la vérité & la médiſance: l'une toujours indulgente eſt inſpirée par l'humanité. L'autre toujours aigre, eſt fille de l'orgueil, de la haine, de l'humeur & de l'envie. Le ton & les geſtes de la médiſance décelent toujours quel en eſt le pere.

27. Si l'on ne peut ſans crime taire la vérité aux Peuples & aux Souverains, quel homme a toujours été juſte & ſans reproche à cet égard?

28. Qu'à la lecture de l'hiſtoire eccléſiaſtique un jeune italien s'indigne des crimes & de la ſcélérateſſe des Pontifes, qu'il doute de leur infaillibilité, quel doute impie s'écrie ſon Précepteur? mais répond l'éleve, je dis ce que je penſe: ne m'avez-vous pas toujours défendu de men-

tir ? oui dans les cas ordinaires ; mais en faveur de l'Eglife le menfonge eft un devoir. Et quel intérêt prenez-vous au Pape ? le plus grand, repliquera le Maître. Si le Pape eft reconnu infaillible, nul ne peut réfifter à fes volontés. Les peuples lui doivent être aveuglément foumis. Or quelle confidération ce refpect pour le Pape ne refléchit-il pas fur tout le corps eccléfiaftique & par conféquent fur moi ?

29. Quiconque en écrivant l'hiftoire, en altere les faits, eft un mauvais citoyen. Il trompe le public & le prive de l'avantage ineftimable qu'il pourroit retirer de cette lecture. Mais dans quel empire trouver un Hiftorien vrai & réellement adorateur du Dieu de vérité ? eft-ce en France, en Portugal, en Efpagne ? non, mais dans un pays libre & reformé.

30. Pourquoi les difputes théologiques fur la Grace font-elles interminables? c'eft qu'heureufement pour les difputans, ni les uns, ni les autres n'ont d'idées nettes de ce dont ils parlent. En préfentent-ils de plus claires dans leurs définitions de la Divinité ? le Cardinal du Perron après avoir dans un difcours prouvé l'exiftence de Dieu à Henri III, lui dit, fi votre Majefté le defire, je lui en prouverai tout auffi évidemment la non exiftence.

31. Pourquoi la plupart des hommes éclairés regardent-ils toute religion comme imcompatible avec une bonne morale ? c'eft que les Prêtres de toute religion fe donnent pour les feuls juges de la bonté ou de la méchanceté des actions humaines : c'eft qu'ils veulent que les décifions théologiques foient regardées comme le vrai code de la Morale. Or le prêtre eft un homme. En cette qualité, il juge conformément à fon inté-

rêt. Son intérêt est presque toujours contraire à l'intérêt public. La plupart de ses jugements sont donc injustes. Telle est cependant la puissance du prêtre sur l'esprit des peuples, qu'ils ont pour les sophismes de l'école, souvent plus de vénération que pour les saines maximes de la Morale. Quelles idées nettes les peuples pourroient-ils s'en former ? les décisions de l'église aussi variables que ses intérêts, y portent sans cesse confusion, obscurité & contradiction. Qu'est-ce que l'église substitue aux vrais principes de la Justice ? des observances & des cérémonies ridicules. Aussi dans ses discours sur Tite-Live, Machiavel attribue-t-il l'excessive méchanceté des Italiens à la fausseté & à la contradiction des préceptes moraux de la Religion Catholique.

32. L'homme, disoit Fontenelle, a fait Dieu à son image & ne pouvoit faire autrement. C'est sur les Cours Orientales que les moines ont modelé la Cour céleste. Le prince d'Orient invisible à la plupart de ses sujets, n'est accessible qu'à ses seuls Courtisans. Les plaintes du peuple ne parviennent à lui que par l'organe de ses favoris. Les moines sous le nom de Saints ont pareillement environné de favoris le trône du Monarque de l'univers, & ont voulu que les graces célestes ne s'obtinssent que par l'intercession de ces Saints. Mais pour se les rendre favorables, que faire ? les Prêtres assemblés à cet effet déciderent qu'en bois sculpté, ou non sculpté, l'on placeroit des images dans les églises, qu'on s'agenouilleroit devant elles, comme devant celles du Très-Haut ; que les signes extérieurs de l'adoration seroient les mêmes pour l'Eternel & ses favoris, & qu'enfin honorés par les Chrétiens comme les Pénates & les Fétiches par les Païens

& les Sauvages. St. Nicolas en Russie, par exemple, & St. Janvier à Naples auroient plus de considération & attireroient plus de respect que Dieu lui-même.

C'est sur ces faits que sont fondées les accusations portées contre les Eglises Grecques & Latines. C'est à la derniere sur-tout qu'on doit le rétablissement du Fétichisme. Ainsi la France a dans St. Denis un Fétiche national, dans Ste. Génevieve une Fétiche de la capitale; & il n'est point de communauté ni de citoyen qui sous les noms de Pierre, de Claude ou de Martin, n'ait encore son Fétiche particulier.

33. Point de ruses, de mensonges, de prestiges, d'abus de confiance, enfin de moyens vils & bas que les prêtres n'aient employés pour s'enrichir. Les Capitulaires recueillis par Baluze, *T.* 2, nous instruisent de la maniere dont autrefois les Ecclésiastiques parvinrent en France à se faire payer la dixme. „ Ils firent descendre „ du Ciel une lettre de Jesus-Christ. Par cette „ lettre le Sauveur menace les Païens, les Sorciers & ceux qui ne paient point la dixme, de „ frapper leurs champs de stérilité, & d'envoyer „ dans leurs maisons des serpents ailés, pour „ dévorer les tettons de leurs femmes ". Cette premiere lettre n'ayant point réussi, les Ecclésiastiques ont recours au diable : ils le produisent (voyez les mêmes Capitulaires, *T.* 1.) dans une assemblée de la Nation, & le diable devenu tout-à-coup apôtre & missionnaire y prend à cœur le salut des François. Il tâche de les rappeller à leur devoir par des châtimens salutaires. „ Ouvrez enfin les yeux, disoit le Clergé, le „ diable lui-même est l'auteur de la derniere fa„ mine, lui-même a dévoré les grains dans ces

„ épis ; redoutez sa fureur. Au milieu des cam-
„ pagnes il a déclaré par des hurlements affreux
„ qu'il exerceroit ces plus cruels châtiments sur
„ les Chrétiens endurcis qui nous refusent la dix-
„ me. " Tant d'impostures de la part du Clergé prouvent qu'au temps de Charlemagne les gens pieux étoient les seuls qui payassent la dixme. Dans la supposition que le Clergé eût eu le droit de la lever, il n'eut point eu recours successivement à Dieu & au diable. Ce fait m'en rappelle un autre de la même espece : c'est le sermon d'un Curé sur le même sujet : „ ô mes chers pa-
„ roissiens, disoit-il, ne suivez point l'exemple
„ de ce malheureux Caïn, mais bien celui du bon
„ Abel : Caïn ne vouloit jamais payer la dixme,
„ ni aller à la messe : Abel au contraire la payoit
„ & toujours du plus beau & du meilleur, & il
„ ne failloit pas un seul jour d'ouir la messe. "

Grotius dit au sujet de ces dixmes & donations que le scrupule de Tibere pour accepter de tels dons, devroit faire honte aux moines.

34. Les papes par leurs prétentions ridicules sur l'Amérique ont donné l'exemple de l'iniquité ont légitimé toutes les injusticesqu'y ont exercées les Chrétiens.

Un jour qu'on examinoit dans la chambre des Communes, si tel canton situé sur les confins du Canada devoit appartenir à la France, un des membres de la Chambre se leve & dit : » cette
„ question, Messieurs, est d'autant plus délicate,
„ que les François ainsi que nous, sont très-
„ persuadés que ce terrein n'appartient point aux
„ naturels du pays. "

35. Que d'après ces faits les papistes vantent encore la grande perfection où leur religion porte les mœurs, ils ne feront point de proselites.

Pour éclaircir les prétentions de ces papiftes qu'on fe demande quel eft l'objet de la fcience de la Morale ; l'on voit que ce ne peut être que le *Bonheur général*; que fi l'on exige des vertus dans les particuliers, c'eft que les vertus des membres font la félicité du tout. On voit que le feul moyen de rendre à la fois les peuples éclairés, vertueux & fortunés, c'eft d'affurer par de bonnes loix les propriétés des citoyens, c'eft d'éveiller leur induftrie, de leur permettre de penfer & de communiquer leurs penfées. Or la religion papifte eft-elle la plus favorable à de telles loix ? les hommes font-ils en Italie & en Portugal, plus affurés qu'en Angleterre de leur vie & de leurs biens ? y jouiffent-ils d'une plus grande liberté de penfer ? le Gouvernement y a-t-il de meilleures mœurs ? y eft-il moins dur, par conféquent plus refpectable ? l'expérience ne prouve-t-elle pas au contraire, que les Luthériens, les Calviniftes de l'Allemagne font mieux gouvernés & plus heureux que les Catholiques, & que les Cantons proteftans de la Suiffe font plus riches & plus puiffants que les Cantons papiftes. La Religion Reformée tend donc plus directement au bonheur public que la Catholique, elle eft donc plus favorable à l'objet que fe propofe la Morale. Elle infpire donc de meilleures mœurs, & dont l'excellence n'a d'autre mefure que la félicité même des peuples.

36. Il eft de grandes, il eft de petites Sociétés. Les Loix de ces dernieres font fimples, parce que leurs intérêts le font : elles font conformes à l'intérêt du plus grand nombre, parce qu'elles fe font du confentement de tous : elles font enfin très-exactement obfervées, parce que le bonheur de chaque individu eft attaché

à leur observation : c'est le bon sens qui dicte les Loix des petites Sociétés : c'est le génie qui dicte celles des grandes.

Mais qui peut déterminer les hommes à former des Sociétés nombreuses ? le hazard, l'ignorance des inconvéniens attachés à de telles Sociétés, enfin, le desir de conquérir, la crainte d'être subjugué, &c.

37. Shaftesbury dans son traité de l'enthousiasme parle d'un Evêque, qui ne trouvant point encore dans le catéchisme Catholique de quoi satisfaire son insatiable crédulité, se mit encore à croire les contes des Fées.

38. Il en est du Papisme, comme du Despotisme ; l'un & l'autre dévorent le pays où ils s'établissent. Le plus sûr moyen d'affoiblir les Puissances de l'Angleterre & de la Hollande, seroit d'y établir la Religion catholique.

39. Si notre Religion, disent les Papistes, est très-coûteuse, c'est que les instructions y sont très-multipliées. Soit : mais quel est le produit de ces instructions ? les hommes en sont-ils meilleurs ? non. Que faire pour les rendre tels ? Partager la dixme de chaque Paroisse entre les Paysans qui cultiveront le mieux leurs terres & feront les actions les plus vertueuses. Le partage de cette dixme formera plus de travailleurs & d'hommes honnêtes, que les prônes de tous les Curés.

40. L'histoire d'Irlande nous apprend, *T.* I. *p.* 303, que cette Isle fut toujours exposée autrefois à la voracité d'un Clergé très-nombreux. Les Poëtes, Prêtres du pays, y jouissoient de tous les avantages, immunités & priviléges des Prêtres catholiques. Comme ces derniers ils y étoient entretenus aux dépens du public. Les

Poëtes en conféquence fe multiplierent à tel point que Hugh alors Roi d'Irlande, fentit la néceffité de décharger fes fujets d'un entretien fi onéreux. Ce Prince aimoit fes peuples : il étoit courageux, il entreprit de détruire les Prêtres, ou du moins d'en diminuer extrêmement le nombre ; il y réuffit.

En Penfilvanie, point de Religion établie par le Gouvernement : chacun y adopte celle qu'il veut. Le Prêtre n'y coûte rien à l'Etat : c'eft aux habitans à s'en fournir felon leur befoin, à fe cottifer à cet effet. Le Prêtre y eft comme le Négociant entretenu aux dépens du confommateur. Qui n'a point de Prêtre & ne confomme point de cette denrée ne paye rien. La Penfilvanie eft un modele dont il feroit à propos de tirer copie.

41. Numa lui-même n'avoit inftitué que quatre Veftales & un très-petit nombre de Prêtres.

42. Entre la Religion Païenne & la Papifte, je trouve, difoit un Anglois, la même différence qu'entre l'Albane & Calot. Le nom du premier me rappelle le tableau agréable de la naiffance de Vénus ; celui du fecond le tableau grotefque de la tentation de S. Antoine.

43. Les Romains confacrerent fous le regne de Numa un Temple à la bonne Foi : la dédicace de ce Temple les rendit quelque temps fideles à leurs traités.

44. Quiconque affecte tant d'humilité & s'accoutume de bonne heure à regarder la vie comme un pélérinage, ne fera jamais qu'un Moine & ne contribuera jamais au bonheur de l'humanité.

45. La réunion des deux Puiffances fpirituelle & temporelle dans les mains d'un Def-

pote seroit, dit-on, dangereuse ; je le crois. En général tout Despote uniquement jaloux de satisfaire ses caprices, s'occupe peu du bonheur national : la félicité de ses sujets lui est indifferente. Il feroit souvent usage de la Puissance spirituelle pour légitimer ses fantaisies & ses cruautés ; mais il n'en feroit pas de même si l'on ne confioit cette puissance qu'au Corps de la Magistrature.

46. Pourquoi Jupiter étoit-il le dernier des Enfants de Saturne ? c'est que l'Ordre & la Génération, successeurs du Cahos & de la Stérilité, étoient, selon les Philosophes, le dernier produit du Temps. Pourquoi Jupiter en qualité de générateur, étoit-il le Dieu de l'air ? C'est, disoient ces Philosophes, que les végétaux, les fossils, les minéraux, les animaux, enfin tout ce qui existe, transpire, s'exhale, se corrompt & remplit l'air de principes volatils. Ces principes échauffés mis en action par le feu solaire, il faut que l'air dépense alors en nouvelles générations les sels & les esprits reçus de la putréfaction. L'air, principe unique de la génération & de la corruption, leur paroissoit donc un immense océan agité par des principes nombreux & différents. C'est dans l'air que nageoient, selon eux, les semences de tous les Etres, qui toujours prêts à se reproduire, attendoient pour cet effet le moment où le hazard les déposât dans une matrice convenable. L'atmosphere à leurs yeux étoit, pour ainsi dire, toujours vivant, toujours chargé d'acide pour ronger, & de germes pour engendrer. C'étoit le vaste récipient de tous les principes de la vie.

Les Titans & Janus, selon les anciens, étoient pareillement l'emblême du Cahos, Vénus ou

ou l'Amour celui de l'attraction, ce principe productif de l'ordre & de l'harmonie de l'univers.

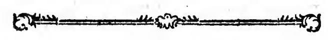
47. La réunion des Puissances temporelle & spirituelle dans les mêmes mains est indispensable. On n'a rien fait contre le Corps Sacerdotal, lorsqu'on l'a simplement humilié. Qui ne l'anéantit point, suspend & ne détruit pas son crédit. Un Corps est immortel : une circonstance favorable, la confiance d'un Prince, un mouvement dans l'Etat, suffit pour lui rendre son premier pouvoir. Il reparoît alors armé d'une puissance d'autant plus redoutable, qu'instruit des causes de son abaissement, il est plus attentif à les détruire. Le Clergé d'Angleterre est aujourd'hui sans puissance, mais il n'est point anéanti. Qui peut donc répondre, disoit un Lord, que reprenant son premier crédit, ce Corps ne reprenne sa premiere férocité & ne répande un jour autant de sang qu'il en a déja fait couler. Un des plus grands services à rendre à la France, seroit d'employer une partie des revenus trop considérables du Clergé à l'extinction de la dette nationale. Que diroient les Ecclésiastiques, si, juste à leur égard, on leur conservoit leur vie durant, tout l'usufruit de leurs bénéfices & qu'on n'en disposât qu'à leur mort ? Quel mal de faire rentrer tant de biens dans la circulation ?





SECTION II.

Tous les hommes communément bien organisés ont une égale aptitude à l'esprit



CHAPITRE I.

Toutes nos idées nous viennent par les Sens : en conséquence on a regardé l'esprit comme un effet de la plus ou moins grande finesse de l'organisation.

LORSQU'ÉCLAIRÉ par Locke, l'on sait que c'est aux organes des sens qu'on doit ses idées & par conséquent son esprit, lorsqu'on remarque des différences & dans les organes & dans l'esprit de divers hommes, l'on doit communément en conclure que l'inégalité des esprits est l'effet de l'inégale finesse de leurs sens.

Une opinion si vraisemblable & si analogue aux faits (*a*) doit être d'autant plus générale-

(*a*) C'est par le moyen des analogies qu'on parvient quelquefois aux plus grandes découvertes ; mais dans quels cas doit-on se contenter de la preuve des analogies ? Lorsqu'il est impossible d'en acquérir d'autres.

ment adoptée, qu'elle favorise la paresse humaine & lui épargne la peine d'une recherche inutile.

Cependant si des expériences contraires prouvoient que la supériorité de l'esprit n'est point proportionnée à la plus ou moins grande perfection des cinq sens, c'est dans une autre cause qu'on seroit forcé de chercher l'explication de ce phénomene.

Deux opinions partagent aujourd'hui les Savants sur cet objet. Les uns disent : *l'esprit est l'effet d'une certaine espece de tempérament & d'organisation intérieure* ; mais aucun n'a par une suite d'observations encore déterminé l'espece d'organe, de tempérament ou de nourriture qui produit l'esprit (*a*). Cette assertion

---

Cette espece de preuve est souvent trompeuse. A-t-on toujours vu les animaux se multiplier par l'accouplement des mâles avec les femelles ? On en conclut que cette maniere est la seule dont les Etres puissent se régénérer. Il faut pour nous détromper, que des Observateurs exacts & scrupuleux enferment un puceron dans un bocal, qu'ils découpent des polypes, & prouvent par des expériences réitérées, qu'il est encore dans la nature d'autres manieres dont les animaux peuvent se reproduire.

(*b*) Quelques Médecins, entr'autres M. Lausel de Magny, a dit que les tempéraments les plus forts & les plus courageux étoient les plus spirituels. Cependant on n'a jamais cité Racine, Boileau, Pascal, Hobbes, Toland, Fontenelle, &c. comme des hommes forts & courageux. D'autres ont prétendu que les bilieux & les sanguins étoient à la fois, & les plus ingénieux & les moins capables d'une attention constante, mais peut-on être en même temps incapable d'attention & doué de grands talents? Croit-on que sans application Locke & Newton

vague & destituée de preuves, se réduit donc à ceci. *L'esprit est l'effet d'une cause inconnue ou d'une qualité occulte, à laquelle je donne le nom de tempérament ou d'organisation.*

Quintilien, Locke & moi disons ;

L'inégalité des Esprits est l'effet d'une cause connue & cette cause est la différence de l'éducation.

Pour justifier la premiere de ces opinions, il eût fallu montrer par des observations répétées que la supériorité de l'esprit n'appartenoit réellement qu'à telle espece d'organe & de tempérament. Or ces expériences sont à faire. Il paroit donc que si des principes que j'ai admis, l'on peut clairement déduire la cause de l'inégalité des Esprits, c'est à cette derniere opinion qu'il faut donner la préférence.

Une cause connue rend-elle compte d'un fait? pourquoi le rapporter à une cause inconnue, à une qualité occulte, dont l'existence toujours incertaine, n'explique rien qu'on ne puisse expliquer sans elle?

---

fussent jamais parvenus à leurs sublimes découvertes?

Quelques-uns ont observé que le Méditatif & le Spirituel étoit ordinairement mélancolique. Ils ne se sont pas apperçus qu'ils prenoient en lui l'effet pour la cause, que le spirituel n'étoit point tel parce qu'il étoit mélancolique, mais mélancolique, parce que l'habitude de la méditation le rendoit tel.

Plusieurs enfin ont fait dépendre l'esprit de la mobilité des nerfs: mais les femmes sont très-vivement affectées. La mobilité de leurs nerfs devroit donc leur assurer une grande supériorité sur les hommes. Ont elles en conséquence plus d'esprit? Non: quelle idée nette d'ailleurs se former de cette mobilité plus ou moins grande des sens?

Pour montrer *que tous les hommes communément bien organisés ont une égale aptitude à l'esprit* (*a*), il faut remonter au principe qui le produit : quel est-il ?

(*a*) M. Locke avoit sans doute entrevu cette vérité, lorsque parlant de l'inégale capacité des esprits, il croit appercevoir entr'eux moins de différence qu'on ne l'imagine. ,, Je crois, dit-il, p. 2. de son Education, ,, pouvoir assurer que de cent hommes, il y en a ,, plus de 90 qui sont ce qu'ils sont, bons ou mauvais, ,, utiles ou nuisibles à la Société par l'instruction qu'ils ,, ont reçue. C'est de l'éducation que dépend la grande ,, différence apperçue entr'eux. Les moindres & les plus ,, insensibles impressions reçues dans notre enfance ont ,, des conséquences très-importantes & d'une longue ,, durée. Il en est de ces premieres impressions comme ,, d'une riviere dont on peut sans peine détourner les ,, eaux en divers canaux par des routes tout-à-fait contraires, de sorte que par la direction insensible que ,, l'eau reçoit au commencement de sa source, elle ,, prend différents cours & arrive enfin dans des lieux ,, fort éloignés les uns des autres : c'est, je pense, avec ,, la même facilité qu'on peut tourner les esprits des ,, enfants du côté qu'on veut ,,. Dans ce passage à la vérité, Locke n'affirme point expressément que tous les ,, hommes communément bien organisés aient une égale aptitude à l'esprit ; mais il y dit ce dont il avoit été, pour ainsi dire, témoin, & ce que lui avoit appris l'expérience journaliere. Ce Philosophe n'avoit point réduit toutes les facultés de l'esprit à la capacité de sentir ; principe qui seul peut résoudre cette question.

Quintilien qui, si long-temps chargé de l'instruction de la jeunesse, avoit encore sur cet objet plus de connoissances pratiques que Locke, est aussi plus hardi dans ses assertions. Il dit L. 1. Inst. Orat. ,, C'est une erreur ,, de croire qu'il y a peu d'hommes qui naissent avec ,, la faculté de bien saisir les idées qu'on leur présente,

Dans l'homme tout est sensation physique. Peut-être n'ai-je pas assez développé cette vérité dans le livre de *l'Esprit*. Que dois-je donc me proposer ? De démontrer rigoureusement ce que je n'ai peut-être fait qu'indiquer & de prouver que toutes les opérations de l'esprit se réduisent à sentir. C'est ce principe qui seul nous explique comment il se peut que ce soit à nos sens que nous devions nos idées, & que ce ne soit cependant pas, comme l'expérience le prouve, à l'extrême perfection de ces mêmes sens que nous devons la plus ou moins grande étendue de notre esprit.

Si ce principe concilie deux faits en appa-

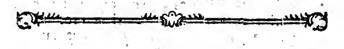
„ & d'imaginer) que la plupart perdent leur „ temps & leurs peines à vaincre la paresse innée „ de leur esprit. Le grand nombre au contraire pa- „ roît également organisé pour penser & retenir avec „ promptitude & facilité. C'est un talent aussi na- „ turel à l'homme que le vol aux oiseaux, la cour- „ se aux chevaux & la férocité aux bêtes farou- „ ches. La vie de l'ame est dans son activité & son „ industrie ; ce qui lui a fait attribuer une origine „ céleste. Les Esprits lourds & inhabiles aux Scien- „ ces ne sont pas plus dans l'ordre de la Nature, „ que les monstres & les phénomenes extraordinai- „ res. Ces derniers sont rares. D'où je conclus qu'il „ se trouve dans les enfants, de grandes ressources „ qu'on laisse échapper avec l'âge. Alors il est évi- „ dent que ne n'est point à la Nature, mais à notre „ négligence, qu'on doit s'en prendre „.

L'opinion de Quintilien, celle de Locke également fondées sur l'expérience & l'observation & les preuves dont je me suis servi pour en démontrer la vérité, doivent, je pense, suspendre sur cet objet le jugement trop précipité du Lecteur.

rence ſi contradictoires, j'en conclurai que la ſupériorité de l'eſprit, n'eſt ni le produit du tempérament, ni de la plus ou moins grande fineſſe des ſens, ni d'une qualité occulte, mais l'effet de la cauſe très-connue de l'éducation ; & qu'enfin aux aſſertions vagues & tant de fois répétées à ce ſujet, l'on peut ſubſtituer des idées très-préciſes.

Avant d'entrer dans l'examen détaillé de cette queſtion, je crois, pour y jetter plus de clarté & n'avoir rien à démêler avec les Théologiens, devoir d'abord diſtinguer l'eſprit, de ce qu'on appelle l'ame.





CHAPITRE II.

Différence entre l'Esprit & l'Ame.

IL n'est point de mots parfaitement synonimes. Cette vérité ignorée des uns, oubliée des autres a fait souvent confondre l'esprit & l'amé. Mais quelle différence mettre entr'eux & qu'est-ce que l'ame ? La regarde-t-on d'après les anciens & les premiers Peres de l'Eglise, comme une matiere extrêmement fine & déliée & comme le feu électrique qui nous anime. Rappellerai-je ici tout ce qu'en ont pensé les divers Peuples, & les différentes sectes des Philosophes ? Ils ne s'en formoient que des idées vagues, obscures & petites. Les seuls qui sur ce sujet s'exprimoient avec sublimité, étoient les Parsis. Prononçoient-ils une oraison funebre sur la tombe de quelque grand homme ! Ils s'écrioient ; " ô Terre ! ô Mere commune des hu-
„ mains ! reprends du corps de ce Héros ce
„ qui t'appartient : que les parties aqueuses
„ renfermées dans ses veines, s'exhalent dans
„ les airs, qu'elles retombent en pluie sur les
„ montagnes, enflent les ruisseaux, fertilisent
„ les plaines & roulent à l'abîme des mers
„ d'où elles sont sorties ! Que le feu concentré
„ dans ce corps se rejoigne à l'astre, source de
„ la lumiere & du feu ! que l'air comprimé
„ dans ses membres rompe sa prison ! Que les
» vents les dispersent dans l'espace ! Et toi en-

„ fin, souffle de vie, si par impossible, tu es
„ un Etre particulier, réunis-toi à la Substance
„ inconnue qui t'a produit ! Ou si tu n'es qu'un
„ mêlange des éléments visibles, après t'être
„ dispersé dans l'Univers, rassemble de nouveau
„ les parties éparses, pour former encore un
„ citoyen aussi vertueux ! „

Telles étoient les images nobles & les expressions sublimes qu'employoit l'enthousiasme des Parsis, pour exprimer les idées qu'ils avoient de l'ame. La Philosophie moins hardie dans ses conjectures, n'ose décrire sa nature, ni résoudre cette question. Le Philosophe marche, mais appuyé sur le bâton de l'expérience; il avance, mais toujours d'observations en observations; *il s'arrête où l'observation lui manque.* Ce qu'il sait, c'est que l'homme sent, c'est qu'il est en lui un principe de vie, & que sans les aîles de la Théologie, on ne s'éleve point jusqu'à la connoissance & à la nature de ce principe.

Tout ce qui dépend de l'observation est du ressort de la Métaphysique Philosophique; au-delà tout appartient à la Théologie (*a*) ou à la Métaphysique Scholastique.

(*a*) Quelques-uns doutent que la Science de Dieu, ou la Théologie soit une Science. Toute Science, disent-ils, suppose une suite d'observations. Or quelles observations faire sur un Etre invisible & incompréhensible ? La Théologie n'est donc point une Science. En effet que désigne le mot DIEU ? La cause encore inconnue de l'ordre & du mouvement. Or que dire d'une cause inconnue ? Attache-t-on d'autres idées à ce mot DIEU ? On tombe, comme le prouve M. Robinet, dans mille contradictions. Un

Mais pourquoi la raison humaine éclairée par l'observation, n'a-t-elle pas jusqu'à présent pu donner une définition claire, ou pour parler plus exactement une description nette & détaillée du principe de la vie ? C'est que le principe échappe encore à l'observation la plus délicate : elle a plus de prise sur ce qu'on appelle esprit. On peut d'ailleurs examiner le principe & penser sur ce sujet sans avoir à redouter l'ignorance & le fanatisme des bigots. Je considérerai donc quelques-unes des différences remarquables entre l'esprit & l'ame.

PREMIERE DIFFÉRENCE.

L'ame existe en entier dans l'Enfant comme dans l'Adolescent. L'enfant est comme l'homme sensible au plaisir & à la douleur physique : mais il n'a, ni autant d'idées, ni par conséquent autant d'esprit que l'adulte. Or si l'enfant a autant d'ame, sans avoir autant d'esprit,

---

Théologien observe-t-il les courbes décrites par les astres ? En conclut-il qu'il est une force qui les meut ? *Cœli enarrant gloriam Dei* ? Ce Théologien n'est plus alors qu'un Physicien ou un Astronome.

,, Nul doute, disent les Lettrés Chinois, qu'il n'y ,, ait dans la Nature, *un Principe puissant & ignoré de* ,, *ce qui est* : mais lorsqu'on divinise ce principe in,, connu, *la création d'un Dieu n'est plus alors que la* ,, *Déification de l'ignorance humaine.* ,, Je ne suis pas de l'avis des Lettrés Chinois, quoique forcé de convenir avec eux, que la Théologie, c'est-à-dire, la Science de Dieu ou de l'incompréhensible n'est point une Science particuliere. Qu'est-ce donc que la Théologie ? Je l'ignore.

l'ame n'eſt donc pas l'eſprit (*b*). En effet, ſi l'ame & l'eſprit étoient un & la même choſe, pour expliquer la ſupériorité de l'adulte ſur celle de l'enfant, il faudroit admettre plus d'ame dans l'adulte, & convenir que ſon ame a pris une croiſſance proportionnée à celle de ſon corps : ſuppoſition abſolument gratuite & inutile, lorſqu'on diſtingue l'eſprit de l'ame ou du principe de vie.

SECONDE DIFFÉRENCE.

L'ame ne nous abandonne qu'à la mort. Tant que je vis, j'ai une ame. En eſt-il ainſi de l'eſprit ? non : je le perds quelquefois de mon vivant ; parce que de mon vivant je puis perdre la mémoire, & que l'eſprit eſt preſqu'en entier l'effet de cette faculté. Si les Grecs donnoient le nom de Mnémoſyne à la mere des Muſes, c'eſt qu'obſervateurs attentifs de l'homme, ils s'étoient apperçus que ſon jugement, ſon eſprit &c. étoient en grande partie le produit de ſa Mémoire (*c*).

(*b*) On refuſe à l'enfant le pouvoir de pécher avant ſept ans. Pourquoi ? C'eſt qu'avant cet âge il eſt cenſé n'avoir encore aucune idée nette du bien & du mal. Cet âge paſſé, s'il eſt réputé pécheur, c'eſt qu'alors il eſt cenſé avoir acquis aſſez d'idées entre le juſte & l'injuſte. L'eſprit eſt donc regardé par l'Egliſe même comme une acquiſition, & par conſéquent comme très-différent de l'ame.

(*c*) L'eſprit ou l'intelligence eſt auſſi dans les animaux l'effet de leur mémoire. Si le chien vient à mon appel, c'eſt qu'il ſe reſſouvient de ſon nom. S'il m'obéit, lorſque je prononce ces mots : *Tints*

Qu'un homme soit privé de cet organe, de quoi peut-il juger? est-ce des sensations passées; non: il les a oubliées. Est-ce des sensations présentes? mais pour juger entre deux sensations actuelles, il faut encore que l'organe de la mémoire les prolonge du moins assez long-temps pour lui donner le loisir de les *comparer entr'elles*, c'est-à-dire, *d'observer alternativement la différente impression qu'il éprouve à la présence de deux objets.* Or, sans le secours d'une mémoire conservatrice des impressions reçues, comment appercevoir des différences, même entre des impressions présentes & qui chaque instant seroient & senties & de nouveau oubliées. Il n'est donc point de jugement, d'idées, ni d'esprit sans mémoire. S'il ne répond pas aux questions qu'on lui fait, c'est ou parce que les diverses expressions de la langue ne lui rappellent plus d'idéées distinctes, ou parce qu'en écoutant les derniers mots d'une phrase, il oublie ceux qui les précédent. Consulte-t-on l'expérience? on reconnoît que c'est à la mémoire, (dont l'existence suppose la faculté de sentir) que l'homme doit & ses idées & son esprit. Point de sensations sans ame; mais sans

---

beau, prends garde à toi, ne touche pas-là, c'est qu'il se souvient que je suis fort & que je l'ai battu.

A la foire, qui fait exécuter aux animaux tant de tours de souplesse? la crainte du fouet dont le geste, le regard, la parole du Maître leur rappelle le souvenir. Si mon chien me fixe, c'est qu'il veut lire dans mes yeux ma colere ou mon mécontentement, & savoir en conséquence, s'il doit m'approcher ou me fuir. Mon chien doit donc son intelligence à sa mémoire.

mémoire, point d'expérience, point de comparaison d'objets, point d'idées ; & l'homme seroit dans sa vieillesse ce qu'il étoit dans son enfance (*d*).

On est réputé imbécille lorsqu'on est ignorant; mais on l'est réellement, lorsque l'organe de la mémoire ne fait plus ses fonctions (*e*). Or sans perdre l'ame, on peut perdre la mémoire. Il ne faut pour cet effet qu'une chûte, une apoplexie, un accident de cette espece. L'esprit differe donc essentiellement de l'ame, en ce qu'on peut perdre l'une de son vivant, & qu'on ne perd l'autre qu'avec la vie.

TROISIEME DIFFÉRENCE.

J'ai dit que l'esprit de l'homme se composoit de l'assemblage de ses idées. Il n'est point d'esprit sans idées.

En est-il ainsi de l'ame? non: ni la pensée, ni l'esprit ne sont nécessaires à son existence.

(*d*) Si les Théologiens conviennent que l'Enfant & l'imbécille ne péchent point, & que l'un & l'autre ont une ame, il faut que dans l'homme le péché n'appartienne point essentiellement à son ame.

(*e*) Le fameux M. Ernaud, Instituteur des Muets & des Sourds; dit dans un Mémoire présenté à l'Académie des Sciences à Paris, que si les Sourds & Muets n'ont que de courts intervalles de jugements, s'ils réfléchissent peu, si leur esprit est foible & leur raison momentanée, c'est que la mémoire est presque toujours assoupie en eux, & qu'en conséquence leurs idées & leurs actions sont & doivent être sans suite.

Tant que l'homme est sensible, il a une ame. C'est donc la faculté de sentir qui en forme l'essence. Qu'on dépouille l'ame de ce qui n'est pas proprement elle, c'est-à-dire, de l'organe Physique du souvenir, quelle faculté lui reste-t-il? celle de sentir. Elle ne conserve pas même alors la connoissance de son existence; parce que cette connoissance suppose enchaînement d'idées & par conséquent mémoire. Tel est l'état de l'ame, lorsqu'elle n'a fait encore aucun usage de l'organe Physique du souvenir.

L'on perd la mémoire par un coup, une chûte, une maladie. L'ame est-elle privée de cet organe? elle doit sauf un miracle ou une volonté expresse de Dieu, se trouver alors dans le même état d'imbécillité où elle étoit dans le germe de l'homme. La pensée n'est donc pas absolument nécessaire à l'existence de l'ame. L'ame n'est donc en nous que la faculté de sentir, & c'est la raison pour laquelle, comme le prouve Locke & l'expérience, toutes nos idées nous viennent par nos sens.

C'est à ma mémoire que je dois mes idées comparées & mes jugements, & à mon ame que je dois mes sensations; ce sont donc proprement (*f*) mes sensations & non mes pen-

(*f*) M. Marion, Régent de Philosophie au Collège de Navarre & plusieurs Professeurs à son exemple, ont soutenu que toutes les opérations de l'esprit s'expliquoient par le seul mouvement des esprits animaux & les traces imprimées dans la mémoire. D'où il suit que les esprits animaux mis en mouvement

fées, comme le prétend Descartes, qui me prouvent l'existence de mon ame. Mais qu'est-ce en nous que la faculté de sentir? Est-elle immortelle & immatérielle? La raison humaine l'ignore & la révélation nous l'apprend. Peut-être m'objectera-t-on que si l'ame n'est autre chose que la faculté de sentir, son action, comme celle du corps frappant un autre corps, est toujours nécessité, & que l'ame en ce sens, doit être regardée comme purement passive. Aussi Mallebranche l'a-t-il crue telle (*g*), & son systême a été publiquement enseigné. Si les Théologiens d'aujourd'hui le condamnent, ils tomberont avec eux-mêmes dans une contradiction dont ils s'embarrassent peu. Au reste, tant que les hommes naîtront sans idées du vice, de la vertu, &c. quelque systême qu'adoptent les Théologiens, ils ne me prouveront jamais que la pensée soit l'essence de l'ame, & que l'ame ou la faculté de sentir ne puisse exister en nous, sans que cette faculté soit mise en action; c'est-à-dire, sans que nous ayons d'idées ou de sensations.

L'orgue existe, lors même qu'elle ne rend

---

par les objets extérieurs pourroient produire en nous des idées indépendamment de ce qu'on appelle l'ame. L'esprit, selon ces Professeurs, est donc très-distinct de l'ame.

(*g*) Selon Mallebranche, c'est Dieu qui se manifeste à notre entendement; c'est à lui que nous devons toutes nos idées. Mallebranche ne croyoit donc pas que l'ame pût les produire par elle-même: L'Eglise Catholique n'a pas condamné cette doctrine.

pas de sons. L'homme est dans l'état de l'orgue, lorsqu'il est dans le ventre de sa mere, lorsqu'accablé de fatigues & troublé par aucun rêve, il est enseveli dans un sommeil profond. D'ailleurs si toutes nos idées peuvent être rangées sous quelques-unes des classes de nos connoissances, & si l'on peut vivre sans idées de Mathématiques, de Physique, de Morale, d'Horlogerie, &c. Il n'est donc pas métaphysiquement impossible d'avoir une ame sans avoir d'idées.

Les Sauvages en ont peu, & n'en ont pas moins une ame. Il en est qui n'ont ni idées de justice, ni même de mots pour exprimer cette idée. On raconte qu'un sourd & muet ayant tout-à-coup recouvré l'ouïe & la parole, avoua qu'avant sa guérison, il n'avoit d'idées, ni de Dieu, ni de la mort.

Le Roi de Prusse, le Prince Henri, Hume, Voltaire, &c. n'ont pas plus d'ame que Bertier, Lignac, Séguy, Gauchat, &c. Les premiers cependant sont en esprit aussi supérieurs aux seconds, que ces derniers le sont aux singes & autres animaux qu'on montre à la Foire.

Pompignan, Chaumeix, Caveirac (*h*), &c. ont sans doute peu d'esprit; & cependant l'on dira toujours d'eux, cela parle, cela écrit, & cela même a une ame. Or si pour avoir peu d'esprit, on n'en a pas moins d'ame, les idées

(*h*) Le nom de tous ces Polissons n'est connu en Allemagne & dans toute l'Europe que par les petits écrits de M. de Voltaire. Sans lui leur existence seroit ignorée.

n'en font donc pas partie : elles ne font donc pas essentielles à son être. L'ame peut donc exister indépendamment de toutes idées & de tout esprit.

Rassemblons à la fin de ce Chapitre les différences les plus remarquables entre l'ame & l'esprit.

La premiere, c'est qu'on n'aît avec toute son ame & non avec tout son esprit.

La seconde, c'est qu'on peut perdre l'esprit de son vivant, & qu'on ne perd l'ame qu'avec la vie.

La troisieme, c'est que la pensée n'est pas nécessaire à l'existence de l'ame.

Telle étoit sans doute l'opinion des Théologiens, lorsqu'ils soutenoient, d'après Aristote, que c'étoit aux sens que l'ame devoit ses idées. Qu'on n'imagine point en conséquence pouvoir regarder l'esprit comme entiérement indépendant de l'ame. Sans la faculté de sentir, la mémoire productrice de notre esprit, seroit sans fonctions : elle seroit nulle (*i*). L'existence de nos idées & de

---

(*i*) Le Livre de l'*Esprit* dit que la mémoire n'est en nous qu'une sensation continuée mais affoiblie. Dans le vrai la mémoire n'est qu'un effet de la faculté de sentir.

(*k*) On me demandera peut-être qu'est-ce que la faculté de sentir, & qui produit en nous ce phénomene ? voici ce qu'à l'occasion de l'ame des animaux pense un fameux Chymiste Anglois.

On reconnoît, dit il, dans les Corps, deux sortes de propriétés, les unes dont l'existence est permanente & inaltérable : telles sont l'impénétrabilité, la pe-

notre esprit suppose celle de la faculté de sentir. Cette faculté est l'ame elle-même. D'où

---

santeur, la mobilité, &c. Ces qualités appartiennent à la Physique générale.

Il est dans ces mêmes Corps d'autres propriétés dont l'existence fugitive & passagere est tour-à-tour produite & détruite par certaines combinaisons, analyses ou mouvements dans les parties internes. Ces sortes de propriétés forment les différentes branches de l'Histoire Naturelle, de la Chymie, &c. elles appartiennent à la Physique particuliere.

Le fer, par exemple, est un composé de Phlogistique & d'une terre particuliere. Dans cet état de composition, il est soumis au pouvoir attractif de l'aimant. Décompose-t-on le fer? cette propriété est anéantie. L'aimant n'a nulle action sur une terre ferrugineuse dépouillée de son phlogistique.

Lorsqu'on combine ce métal avec une autre substance telle que l'acide vitriolique, cette union détruit pareillement dans le fer la propriété d'être attiré par l'aimant.

L'alkali fixe & l'acide nitreux ont chacun en particulier une infinité de qualités diverses: mais il ne reste aucun vestige de ces qualités, lorsqu'unis ensemble, l'un & l'autre forment le salpêtre.

Dans la chaleur ordinaire de l'atmosphere, l'acide nitreux se dégage de tout autre corps pour se combiner avec l'alkali fixe.

Que l'on expose cette combinaison au degré de chaleur propre à faire entrer le nitre en une fusion rouge, & qu'on y ajoute une matiere inflammable quelconque, l'acide nitreux abandonne l'alkali fixe pour s'unir au principe inflammable, & dans l'acte de cette union, naît cette force élastique dont les effets sont si surprenants dans la poudre à canon.

On détruit toutes les propriétés de l'alkali fixe, lorsqu'on le combine avec du sable & que l'on en forme du verre, dont la transparence & l'indissolu-

je conclus que si l'ame n'est pas l'esprit, l'esprit est l'effet de l'ame ou de la faculté de sentir (*k*).

---

bilité, la puissance électrique, &c. sont, si je l'ose dire, autant de nouvelles créations, qui produites par ce mélange, sont détruites par la décomposition du verre.

Or dans le regne animal pourquoi l'organisation ne produiroit-elle pas pareillement cette singuliere qualité qu'on appelle facilité de sentir. Tous les phénomenes de Médecine & d'Histoire Naturelle prouvent évidemment que ce pouvoir n'est dans les animaux que le résultat de la structure de leur corps, que ce pouvoir commence avec la formation de leurs organes, se conserve tant qu'ils subsistent, & se perd enfin par la dissolution de ces mêmes organes.

Si les Métaphysiciens me demandent ce qu'alors devient dans l'animal la *Faculté de sentir*; ce que devient, leur répondrai-je, dans le fer décomposé la qualité d'être attiré par l'aimant.

i Voyez *Treatise on the principules of Chimistry*.



CHAPITRE III.

Des objets sur lesquels l'Esprit agit.

QU'EST-CE que la Nature? L'assemblage de tous les Etres. Quel peut-être dans l'univers l'emploi de l'esprit? Celui d'observateur des rapports que les objets ont entr'eux & avec nous. Les rapports des objets avec moi sont en petit nombre. On me présente une rose: sa couleur, sa forme & son odeur me plaisent ou me déplaisent. Tels sont ses rapports avec moi. Tout rapport de cette espece se réduit à la maniere agréable ou désagréable dont un objet m'affecte. C'est l'observation finie de tels rapports qui constitue & le goût & ses regles.

Quant aux rapports des objets entr'eux, ils sont aussi multipliés qu'il est, par exemple, d'objets divers auxquels je puis comparer la forme, la couleur, ou l'odeur de ma rose. Les rapports de cette espece sont immenses; & leur observation appartient plus directement aux sciences.

CHAPITRE IV.

Comment l'Esprit agit.

TOUTES les opérations de l'esprit se réduisent à l'observation des ressemblances & des différences, des convenances & des disconvenances que les divers objets ont entr'eux & avec nous. La justesse de l'esprit dépend de l'attention plus ou moins grande avec laquelle on fait ces observations.

Veux-je connoître les rapports de certains objets entr'eux? Que fais-je? Je place sous mes yeux, ou rends presents à ma mémoire plusieurs ou au moins deux de ces objets : ensuite je les compare. Mais qu'est-ce que comparer? *C'est observer alternativement & avec attention l'impression différente que font sur moi ces deux objets présents ou absents* (a). Cette observation faite, je juge; c'est-à-dire, *je rapporte exactement l'impression* que j'ai

(a) Si la mémoire conservatrice des impressions reçues me fait éprouver dans l'absence des objets, à peu près les mêmes sensations qu'ont excité en moi leur présence, il est indifférent relativement à la question que je traite, que les objets sur lesquels je porte un jugement, soient présents à mes yeux ou à ma mémoire.

reçue. Ai-je, par exemple, grand intérêt de distinguer entre deux nuances presqu'imperceptibles de la même couleur, laquelle est la plus foncée; j'examine long-temps & successivement les morceaux de draps teints de ces deux nuances; *je les compare, c'est-à-dire, je les regarde alternativement.* Je me rends très-attentif à l'impression différente que font sur mon œil les rayons réfléchis des deux échantillons, & je juge enfin que l'un est plus foncé que l'autre; c'est-à-dire, je rapporte exactement l'impression que j'ai reçue. Tout autre jugement seroit faux. Tout jugement n'est donc *que le récit de deux sensations, ou actuellement éprouvées, ou conservées dans ma mémoire* (*b*).

Lorsque j'observe les rapports des objets avec moi, je me rends pareillement attentif à l'impression que j'en reçois. Cette impression est agréable. Or, dans l'un ou l'autre cas, qu'est-ce *que juger? C'est dire ce que je sens.* Suis-je frappé à la tête? la douleur est-elle vive? le simple récit de la sensation que j'éprouve, forme mon jugement.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que je viens de dire, c'est qu'à l'égard des jugements portés sur les rapports que les objets ont entr'eux ou avec nous; il est une différence qui peu importante en apparence, mérite cependant d'être remarquée.

Lorsqu'il s'agit de juger du rapport des objets

(*b*) Sans mémoire, comme je l'ai prouvé dans le Chapitre précédent, point de jugement.

entr'eux, il faut pour cet effet en avoir au moins deux ſous les yeux. Mais ſi je juge du rapport d'un objet avec moi, il eſt évident, puiſque tout objet peut exciter une ſenſation, qu'un ſeul ſuffit pour produire un jugement.

Je conclus de cette obſervation que toute aſſertion ſur le rapport des objets entr'eux, ſuppoſe comparaiſon de ces objets, toute comparaiſon une peine ; toute peine, un intérêt puiſſant pour ſe la donner. Et qu'au contraire, lorſqu'il s'agit du rapport d'un objet avec moi ; c'eſt à-dire, d'une ſenſation, cette ſenſation ſi elle eſt vive devient elle-même l'intérêt puiſſant qui me force à l'attention.

Toute ſenſation de cette eſpece emporte donc toujours avec elle un jugement. Je ne m'arrêterai pas davantage à cette obſervation, & répéterai, d'après ce que j'ai dit ci-deſſus, que dans tous les cas, *juger* eſt *ſentir*.

Cela poſé, toutes les opérations de l'eſprit ſe réduiſent à des pures ſenſations. Pourquoi donc admettre en nous une faculté de juger diſtincte de la faculté de ſentir ? Mais cette opinion eſt générale ; j'en conviens : elle doit même l'être. L'on s'eſt dit, je ſens & je compare. Il eſt donc en moi une faculté de juger & de comparer diſtincte de la faculté de ſentir. Ce raiſonnement ſuffit pour en impoſer à la plupart des hommes. Cependant pour en appercevoir la fauſſeté, il ne faut qu'attacher une idée nette au mot *comparer*. Ce mot éclairci, on reconnoît qu'il ne déſigne aucune opération réelle de l'eſprit ; que l'opération de comparer, comme je l'ai déja dit, n'eſt autre choſe *que ſe rendre attentif aux impreſſions différentes qu'excitent en nous des objets, ou actuellement ſous nos yeux, ou préſents*

à notre mémoire. Et qu'en conséquence tout jugement ne peut être que le *prononcé des sensations éprouvées*.

Mais si les jugements portés d'après la comparaison des objets physiques ne sont que de pures sensations, en est-il ainsi de toute autre espece de jugement ?



CHAPITRE

CHAPITRE V.

Des jugements qui résultent de la comparaison des idées abstraites, Collectives, &c.

LEs mots *foiblesse*, *force*, *petitesse*, *grandeur*, *crime*, &c. ne sont représentatifs d'aucune substance ; c'est-à-dire, d'aucun corps. Comment donc réduire à de pures sensations les jugements résultants de la comparaison de pareils mots ou idées ? Ma réponse, c'est que ces mots ne nous présentant aucune idée, il est impossible, tant qu'on ne les applique point à quelqu'objet sensible & particulier, qu'on porte sur eux aucun jugement. Les applique-t-on à dessein ou sans s'en appercevoir à quelqu'objet déterminé ? L'application faite, alors le mot de *grandeur* exprimera un rapport, c'est-à-dire, une certaine différence ou ressemblance observée entre des objets présents à nos yeux ou à notre mémoire. Or, le jugement porté sur des idées devenues physiques par cette application, ne sera, comme je le répete, que le *prononcé des sensations éprouvées*.

On me demandera peut-être par quel motif les hommes ont inventé & introduit dans le langage, de ces expressions, si je l'ose dire, algébraïques, qui jusqu'à leur application à des objets semblables n'ont aucune signification réelle, & ne sont représentatives d'aucune idée déterminée. Je répondrai que les hommes ont par ce moyen cru pouvoir se communiquer plus facile-

ment, plus promptement & même plus clairement leurs idées. C'est la raison pour laquelle ils ont dans toutes les langues créé tant de mots adjectifs & substantifs à la fois si vagues (*a*) & si utiles. Prenons pour exemples de ces expressions insignifiantes, celle de *ligne* considérée en Géométrie indépendamment de sa longueur, largeur & épaisseur. Ce mot en ce sens ne rappelle aucune idée à l'esprit. Une pareille ligne n'existe point dans la nature : l'on ne s'en forme point d'idée. Que prétend donc le Maître en se servant de cette expression ? Simplement avertir son dis-

(*a*) Dans la composition de la langue d'un peuple poli, il entre toujours une infinité de pronoms, de conjonctions, enfin de ces mots qui vuides de sens en eux-mêmes, empruntent leurs différentes significations des expressions auxquelles on les unit, ou des phrases dans lesquelles on les emploie. L'invention de la plupart de ces mots est due à la crainte qu'eurent les Peuples de trop multiplier les signes de leurs langues, & au desir de se communiquer plus facilement leurs idées. Si les hommes en effet eussent été obligés de créer autant de mots qu'il est de choses auxquelles on peut appliquer, par exemple, les adjectifs, *blanc*, *fort*, *gros*, comme un *gros cable*, un *gros bœuf*, un *gros arbre*, &c. il est évident que la multiplicité des expressions nécessaires pour rendre leurs idées, eût surchargé leur mémoire. Ils ont donc cru devoir inventer des mots qui, n'étant eux-mêmes représentatifs d'aucune idée réelle, n'ayant qu'une signification locale, & n'exprimant enfin que le rapport des objets entr'eux, rappelleroient cependant à leur esprit des idées distinctes au moment même, où ces mêmes mots seroient unis aux objets dont ils désignent les rapports.

ciple de porter toute son attention sur le corps considéré comme long, & sans égard à ses autres dimensions.

Lorsque pour la facilité du calcul, on substitue dans cette Science les lettres *A* & *B* à des quantités fixes ; ces lettres présentent-elles aucunes idées ? désignent - elles aucune grandeur réelle ? Non. Or ce qui s'exprime dans le langage algébraïque par *A* & par *B*, s'exprime dans la langue usuelle par les mots *foiblesse*, *force*, *petitesse*, *grandeur*, &c. Ces mots ne désignent qu'un rapport vague de choses vagues entr'elles, & ne nous présentent d'idées nettes & réelles qu'au moment où l'on les applique à un objet déterminé, & qu'on compare cet objet à un autre. C'est alors que ces mots mis, si je l'ose dire, en équation ou en comparaison, expriment très-précisément le rapport des objets entr'eux. Jusqu'à ce moment, le mot de grandeur, par exemple, rappellera à mon esprit des idées très-différentes, selon que je les appliquerai à une mouche ou à une baleine. Il en est de même de ce qu'on appelle dans l'homme l'idée ou la pensée. Ces expressions sont insignifiantes en elles-mêmes. Cependant à combien d'erreurs n'ont-elles pas donné naissance ; combien de fois n'a-t-on pas soutenu dans les écoles, que *la pensée n'appartenant pas à l'étendue & à la matiere*, il étoit évident que l'ame étoit spirituelle. Je n'ai, je l'avoue, jamais rien compris à ce savant galimathias. Que signifie en effet le mot *penser*? ou ce mot est vuide de sens, ou comme se *mouvoir*, il exprime simplement une maniere d'être de l'homme. Or, dire qu'un mode ou une maniere d'être n'est point un corps ou n'a point d'étendue, rien de plus clair. Mais faire de ce

mode un Etre & même un Etre ſpirituel : rien, ſelon moi, de plus abſurde.

Quoi de plus vague encore que le mot *crime*? Pour que ce terme collectif rappelle à mon eſprit une idée nette & déterminée, il faut que je l'applique à un vol, à un aſſaſſinat ou à quelqu'action pareille. Les hommes n'ont inventé ces ſortes de mots que pour ſe communiquer plus facilement ou du moins plus promptement leurs idées. Je ſuppoſe qu'on crée une ſociété où l'on ne veuille admettre que des honnêtes gens. Pour s'éviterla peine de tranſcrire le long catalogue de toutes les actions qui doivent en exclure, on dira en un ſeul mot, qu'on en bannit tout homme taché de quelque crime. Mais de quelle idée nette ce mot *crime* ſera-t-il alors repréſentatif? d'aucune. Ce mot uniquement deſtiné à rappeller au ſouvenir de cette ſociété, les actions nuiſibles dont ſes membres peuvent ſe rendre coupables, l'avertit ſeulement d'inſpecter leur conduite. Ce mot enfin n'eſt proprement qu'un ſon & une maniere plus courte & plus abrégée de réveiller à cet égard l'attention de la ſociété.

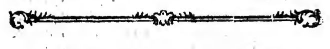
Auſſi dans la ſuppoſition, où forcé de déterminer les peines dues au crime, je duſſe m'en former des idées claires & préciſes, il faudroit alors que je rappellaſſe ſucceſſivement à ma mémoire les tableaux des différents forfaits que l'homme peut commettre ; que j'examinaſſe leſquels de ces forfaits ſont les plus nuiſibles à la ſociété, & que je portaſſe enfin un jugement qui ne ſeroit, comme je l'ai dit tant de fois, que le *prononcé des ſenſations reçues à la préſence de divers tableaux de ces crimes.*

Toute idée quelconque, peut donc en derniere analyſe ſe réduire toujours à des faits ou ſen-

fations phyfiques. Ce qui jette quelqu'obfcurité fur les difcuffions de cette efpece eft la fignification incertaine & vague d'un certain nombre de mots, & la peine qu'il faut quelquefois fe donner pour en extraire des idées nettes. Peut-être eft-il auffi difficile d'analyfer quelques-unes de ces expreffions & de les rappeller, fi je l'ofe dire, à leurs idées conftituantes, qu'il l'eft en Chimie de décompofer certains corps. Qu'on emploie cependant à cette décompofition la méthode, l'attention néceffaire, l'on eft fûr du fuccès.

Ce que j'ai dit fuffit pour convaincre le lecteur éclairé, que toute idée & tout jugement peut fe ramener à une fenfation. Il feroit donc inutile, pour expliquer les différentes opérations de l'efprit, d'admettre en nous une faculté de juger & de comparer diftincte de la faculté de fentir. Mais quel eft, dira-t-on, le principe ou motif qui nous fait comparer les objets entr'eux, & qui nous donne l'attention néceffaire pour en obferver les rapports ? L'intérêt qui eft pareillement, comme je vais le montrer, un effet de la fenfibilité phyfique.





CHAPITRE VI.

Point d'intérêt, point de comparaison des Objets entr'eux.

TOUTE comparaison des objets entr'eux, suppose attention, toute attention suppose peine, & toute peine un motif pour se la donner. S'il étoit un homme sans desir, & qu'un tel homme pût exister, il ne compareroit point les corps entr'eux, il ne prononceroit aucun jugement. Mais dans cette supposition, il pourroit encore juger l'impression immédiate des objets sur lui : oui, lorsque cette impression seroit forte. Sa force devenue un *motif d'attention*, emporteroit avec elle un *jugement*. Il n'en seroit pas de même si cette sensation étoit foible : il n'auroit alors ni connoissance, ni souvenir des jugements qu'elle auroit occasionnés. Un homme est environné d'une infinité d'objets ; il est nécessairement affecté d'une infinité de sensations, il porte donc une infinité de jugements ; mais il les porte à son insçu. Pourquoi ? c'est que la nature des jugements suit celle de ses sensations. Ne font-elles sur lui qu'une trace légere effacée aussi-tôt que sentie ? Les jugements portés sur ces fortes de sensations sont de la même espece, il n'en a point de connoissance. Il n'est point d'homme en effet qui sans s'en appercevoir, ne fasse tous les jours une infinité de raisonnements dont il n'a pas de connoissance. Je prends pour

exemple ceux qui précedent presque tous les mouvements rapides de notre corps.

Lorsque dans un ballet, Vestris fait plutôt une cabriole qu'un entrechat ; lorsque dans la salle d'armes Moté, tire plutôt la tierce que la quarte, il faut, s'il n'est point d'effet sans cause, que Vestris & Moté y soient déterminés par un raisonnement trop rapide, pour être, si je l'ose dire ; apperçu. Tel est celui que je fais, lorsque j'oppose ma main au corps prêt à frapper mon œil. Il se réduit à-peu-près à ceci.

L'expérience m'apprend que ma main résiste sans douleur au choc d'un corps qui me priveroit de la vue : mes yeux d'ailleurs me sont plus chers que ma main : je dois donc exposer ma main pour sauver mes yeux.

Il n'est personne qui ne fasse en pareil cas le même raisonnement; mais ce raisonnement d'habitude n'est pas cette raison si rapide, qu'on a plutôt mis la main devant les yeux, qu'on ne s'est apperçu & de l'action & du raisonnement dont cette action est l'effet. Or que de sensations de la nature de ces raisonnements habituels ! que de sensations foibles qui ne fixant point notre attention, ne peuvent produire en nous, ni connoissance ni souvenir !

Il est des moments où les plus fortes sont, pour ainsi dire, nulles. Je me bats ; je suis blessé. Je poursuis le combat & ne m'apperçois pas de ma blessure.. Pourquoi ? c'est que l'amour de ma conservation, la colere, le mouvement donné à mon sang, me rendent insensible au coup qui, dans tout autre moment, eût fixé toute mon attention, Il est au contraire des moments où j'ai connoissance des sensations les plus légeres ; c'est lorsque des passions telles que la crainte, l'amour

de la gloire, l'avarice, l'envie &c. concentrent tout notre esprit sur un objet. Suis-je conjuré ? il n'est point de geste, de regard qui échappe à l'œil inquiet & soupçonneux de mes complices. Suis-je peintre ? tout effet singulier de lumiere me frappe. Suis-je Jouaillier ? il n'est point de tache dans un diamant que je n'apperçoive. Suis-je envieux ? il n'est point de défaut dans un grand homme que mon œil perçant ne découvre. Au reste ces mêmes passions qui concentrent toute mon attention sur certains objets, me rendent à cet égard susceptible des sensations les plus fines, m'endurcissent aussi contre toute autre espece de sensations.

Que je sois amant, jaloux, ambitieux, inquiet ; si dans cette situation de mon ame, je traverse les magnifiques palais des souverains ; envain suis-je frappé par les rayons réfléchis des marbres, des statues, des tableaux qui m'environnent : il faut pour réveiller mon attention, qu'un objet inconnu, nouveau, & tout-à-coup offert à mes yeux, fasse sur moi une impression vive. Faute de cette impression, je marche sans voir, sans entendre & sans connoissance des sensations que j'éprouve.

Au contraire si dans le calme des desirs je parcoure ces mêmes palais, sensible alors à toutes les beautés dont l'art & la nature les embellissent, mon ame ouverte à toutes les impressions, se partagera entre toutes celles qu'elle reçoit. Je ne serai pas à la vérité, doué comme l'amant & l'ambitieux de cette vue aiguë & perçante qu'ils portent sur tout ce qui les intéresse ; je n'appercevrai point comme eux, ce qui n'est pour ainsi dire visible qu'aux yeux des passions. Je serai

moins finement, mais plus généralement sensible.

Qu'un homme du monde & qu'un botaniste se promenent le long d'un canal ombragé de chênes antiques & bordé d'arbustes & de fleurs odorantes ; le premier uniquement frappé de la limpidité des eaux, de la vétusté des chênes, de la variété des arbustes, de l'odeur suave des fleurs, n'aura pas les yeux du botaniste, pour observer les ressemblances & les différences qu'ont entr'eux ces fleurs & ces arbustes. Sans intérêt pour les remarquer, il sera sans attention pour les appercevoir. Il recevra des sensations, il portera des jugements & n'en aura point de connoissance. C'est le botaniste jaloux de la réputation, le botaniste scrupuleux observateur de ces fleurs & de ces arbustes divers, qui seul peut se rendre attentif aux différentes sensations qu'il en éprouve & aux divers jugements qu'il en porte (*a*).

Au reste si la connoissance, ou la non-connoissance de ces impressions, ne changent point leur nature, il est donc vrai, comme je l'ai dit plus haut, que toutes nos sensations emportent avec elles un jugement dont l'existence ignorée lorsqu'elles n'ont pas fixé notre attention, n'en est cependant pas moins réelle.

Il résulte de ce Chapitre que tous les jugements occasionnés par la comparaison des objets entr'eux, supposent en nous intérêt de les comparer. Or cet intérêt nécessairement fondé

(*a*) Il n'est point en effet de souvenir sans attention, ni d'attention sans intérêt.

fur l'amour de notre bonheur, ne peut être qu'un effet de la fenfibilité phyfique, puifque toutes nos peines & nos plaifirs y prennent leur fource. Cette queftion examinée, j'en conclurai que la douleur & le plaifir phyfique eft le principe ignoré de toutes les actions des hommes (b).

(b) En plufieurs endroits de fon Emile, M. Rouffeau nie que la fenfibilité Phyfique foit le principe de toutes les actions de l'homme, mais les raifons fur lefquelles il fe fonde, prouvent qu'il n'a pas férieufement médité cette queftion.

CHAPITRE VII.

La sensibilité physique est la Cause unique de nos actions, de nos pensées, de nos passions, & de notre sociabilité.

ACTION.

C'EST pour se vêtir, pour parer sa maîtresse ou sa femme, leur procurer des amusements, nourrir soi & sa famille, & jouir enfin du plaisir attaché à la satisfaction des besoins physiques, que l'artisan & le paysan pensent, imaginent & travaillent. La sensibilité physique est donc l'unique moteur de l'homme. (*a*) Il n'est donc suf-

(*a*) Ce qu'on appelle peine ou plaisir intellectuel doit toujours se rapporter à quelque peine ou à quelque plaisir Physique. Deux exemples feront la preuve de cette vérité.

Qui nous fait aimer jusqu'au petit jeu? seroient-ce les sensations agréables qu'il excite en nous? non: on l'aime, parce qu'il nous délivre de la peine de l'ennui, & nous soustrait à cette absence d'impression toujours sentie comme un mal-aise & une douleur Physique.

Qui nous fait aimer le gros jeu? l'amour de l'argent. Qui nous fait aimer l'argent? le goût des commodités, le besoin des amusements, le desir de s'arracher à des peines & de se procurer des plaisirs Physiques. Ne peut-on pas encore aimer dans le gros jeu l'émotion qu'il produit en nous? sans doute. Mais

ceptible, comme je vais le prouver, que de deux especes de plaisirs & de peines. L'une sont

---

Mais l'émotion sentie au moment où je vais perdre ou gagner mille, deux mille, ou si l'on veut dix mille Louis, prend sa source, ou dans la crainte d'être privé des plaisirs dont je jouis, ou dans l'espoir de goûter ceux que me procureroit un accroissement dans ma fortune. Cette émotion ne seroit-elle pas aussi dans quelques hommes l'effet de l'orgueil? Il en est d'assez superbes pour se sentir humiliés, lorsque la fortune les abandonne; fût-ce au jeu des épingles. Mais cet orgueil est rare. D'ailleurs ce même orgueil, comme la preuve s'en trouve dans le Livre de l'Esprit, Chap. 13. Disc. 3., n'est encore qu'un des effets de la sensibilité Physique. L'amour du jeu a donc pour principe, ou la crainte de l'ennui, par conséquent de la douleur, ou l'espoir du plaisir Physique.

En est-il ainsi du plaisir intérieur éprouvé, lorsqu'on secoure un malheureux, lorsqu'on fait un acte de libéralité? ce plaisir sans doute est très-vif. Toute action de cette espece doit être louée de tous, parce qu'elle est utile à tous. Mais qu'est-ce qu'un homme humain? celui pour qui le spectacle de la misere d'autrui est un spectacle douloureux.

Né sans idée, sans vice & sans vertu, tout jusqu'à l'humanité est dans l'homme une acquisition; c'est à son éducation qu'il doit ce sentiment. Entre tous les divers moyens de l'inspirer, le plus efficace, c'est à l'aspect d'un malheureux, d'accoutumer l'enfant, pour ainsi dire, dès le berceau à se demander par quel hazard il n'est point exposé, comme cet infortuné, aux intempéries de l'air, à la soif, à la faim, à la douleur, &c. L'Enfant a-t-il contracté l'habitude de s'identifier avec les malheureux, cette habitude prise, il est d'autant plus touché de leur misere qu'en déplorant leur sort, c'est sur l'humanité en général & par conséquent sur lui-

les peines & les plaisirs physiques, l'autre sont les peines & les plaisirs de prévoyance ou de mémoire.

---

même en particulier qu'il s'attendrit. Une infinité de sentiments divers se mêlent alors à ce premier sentiment, & de leur assemblage se compose ce sentiment total de plaisir dont jouit une ame noble en secourant un misérable, sentiment qu'elle n'est pas toujours en état d'analyser.

On soulage les Malheureux.

1. Pour s'arracher à la douleur Physique de les voir souffrir.

2 Pour jouir du spectacle d'une reconnoissance qui produit du moins en nous l'espoir confus d'une utilité éloignée.

3. Pour faire un acte de puissance, dont l'exercice nous est toujours agréable, parce qu'elle rappelle toujours à notre esprit l'image des plaisirs attachés à cette puissance.

4. Parce que l'idée de bonheur s'associe toujours dans une bonne éducation avec l'idée de bienfaisance, & que cette bienfaisance, en nous conciliant l'estime & l'affection des hommes, peut, ainsi que les richesses, être regardée comme un pouvoir ou un moyen de se soustraire à des peines & de se procurer des plaisirs.

Voilà comme d'une infinité de sentiments divers se forme le sentiment total de plaisirs qu'on éprouve dans l'exercice de la bienfaisance.

J'en ai dit assez pour fournir à l'homme d'esprit le moyen de décomposer pareillement toute autre espece de plaisir réputé intellectuel, & de le rappeller à de pures sensations.

DOULEUR.

Je ne connois que deux sortes de douleur, la douleur actuelle & la douleur de prévoyance. Je meurs de faim ; j'éprouve une douleur actuelle. Je prévois que je mourrai bientôt de faim ; j'éprouve une douleur de prévoyance dont l'impression est d'autant plus forte que cette douleur doit être plus prochaine & plus vive. Le criminel qui marche à l'échaffaut, n'éprouve encore aucun tourment ; mais la prévoyance qui lui rend son supplice présent, le commence (*b*).

REMORDS.

Le remords n'est que la prévoyance des peines physiques auxquelles le crime nous expose. Le remords est par conséquent en nous l'effet de la sensibilité physique. Je frissonne à l'aspect des feux, des roues, des fouets qu'allument, courbent & tressent au Tartare l'imagination du peintre ou du poëte. Un homme est-il sans crain-

(*b*) Nul doute que la prévoyance ne nous fasse dans ces affreux moments éprouver une sensation physiquement douloureuse. Qu'est-ce que la prévoyance ? un effet de la mémoire. Or le propre de la mémoire est de mettre jusqu'à un certain point les organes dans la contraction où les mettra plus fortement le supplice. Il est donc évident que toutes les peines & les plaisirs réputés intérieurs, sont autant de sensations Physiques, & qu'on ne peut entendre par ces mots *d'intérieurs* ou *d'extérieurs* que les impressions excitées ou par la mémoire, ou par la présence même des objets.

te ; est-il au-dessus des loix ? c'est sans repentir qu'il commet l'action malhonnête qui lui est utile ; pourvu néanmoins qu'il n'ait point encore contracté d'habitude vertueuse. Cette habitude prise, on n'en change point sans éprouver un mal-aise & une inquiétude secrette à laquelle on donne encore le nom de remords. L'expérience nous apprend que toute action qui ne nous expose, ni aux peines légales, ni à celle du deshonneur, (c) est en général une action toujours exécutée sans remords. Solon & Platon aimoient les femmes & même les jeunes gens, & l'avouoient (d). Le vol n'étoit point puni à Sparte, & les Lacédémoniens voloient sans remords. Les princes d'Orient peuvent impunément charger leurs sujets d'impôts, & ils les en accablent. L'Inquisiteur peut impunément brûler quiconque ne pense pas comme lui, sur certains points métaphysiques, & c'est sans

(c) Si le deshonneur ou le mépris des hommes nous est insupportable, c'est qu'il nous présage des malheurs; c'est que le deshonoré est en partie privé des avantages attachés à la réunion des hommes en Société; c'est que le mépris annonce peu d'empressement de leur part à nous obliger; c'est qu'il nous présente l'avenir comme vuide de plaisirs, & rempli de peines, que toutes sont réductibles à des peines Physiques.

(d) Les Gaulois étoient autrefois divisés en une infinité de *Clubs* ou *Sociétés particulieres*. Ces Sociétés étoient composées d'une douzaine de ménages dont les femmes étoient en commun. L'on vivoit avec elles sans remords : mais l'on n'eût osé aimer une femme d'un autre Club : la Loi le défendoit, & le remords commence où l'impunité cesse.

remords qu'il venge par des tourmens affreux ; l'offense légere que fait à sa vanité la contradiction d'un Juif ou d'un Incrédule. Les remords doivent donc leur existence à la crainte du supplice ou de la honte toujours réductible, comme je l'ai déja dit, à une peine physique.

AMITIÉ.

C'est pareillement de la sensibilité physique que découlent les larmes dont j'arrose l'urne de mon ami. La mort me l'a-t-il enlevé ? je regrette en lui l'homme dont la conversation m'arrachoit à l'ennui, à ce mal-aise de l'ame qui réellement est une peine physique : je pleure celui qui eût exposé sa vie & sa fortune pour me soustraire à la mort & à la douleur, & qui sans cesse occupé de ma félicité, vouloit par des plaisirs de toute espece donner sans cesse plus d'extensité à mon bonheur. Qu'on descende, qu'on fouille au fond de son ame, l'on n'apperçoit dans tous ces sentiments, que les développements du plaisir & de la douleur physique. Que ne peut cette douleur ? Par elle le Magistrat enchaîne le vice & désarme l'assassin.

PLAISIR.

Il est deux sortes de plaisirs, comme il est deux sortes de douleurs : l'un est plaisir physique, l'autre le plaisir de prévoyance. Un homme aime-t-il les belles esclaves & les beaux tableaux ? s'il découvre un trésor il est transporté. Cependant dira-t-on, il n'éprouve encore aucun plaisir physique : j'en conviens. Mais il acquiert en ce moment les moyens de

se procurer les objets de ses desirs. Or cette prévoyance d'un plaisir prochain, est déja un plaisir.

Sans amour pour les belles esclaves & les beaux tableaux, il eût été indifférent à la découverte de ce trésor.

Les plaisirs de prévoyance supposent donc toujours l'existence des plaisirs des sens. C'est l'espoir de jouir demain de ma Maîtresse qui me rend heureux aujourd'hui. La prévoyance ou la mémoire convertit en jouissance réelle l'acquisition de tout moyen propre à me procurer des plaisirs. Par quel motif en effet éprouvai-je une sensation agréable chaque fois que j'obtiens un nouveau degré d'estime, de considération, de richesses & sur-tout de pouvoir? c'est que je regarde le pouvoir comme le plus sûr moyen d'accroître mon bonheur.

POUVOIR.

Les hommes s'aiment eux-mêmes: tous desirent d'être heureux & croient qu'ils le seroient parfaitement, s'ils étoient revêtus du degré de puissance nécessaire pour leur procurer toute espece de plaisir. Le desir du pouvoir prend donc sa source dans l'amour du plaisir.

Supposons un homme absolument insensible. Mais il seroit, dira-t-on, sans idées, par conséquent une pure statue. Soit: admettons cependant qu'il pût exister & même penser: Quel cas feroit-il du pouvoir & du sceptre des Rois? aucun. En effet quel degré de bonheur cet immense pouvoir ajouteroit-il à la félicité d'un homme impossible.

Si la puissance est si desirée de l'ambitieux,

c'eſt comme un moyen d'acquérir des plaiſirs. Le pouvoir eſt comme l'argent, une monnoie. L'effet du pouvoir & de la Lettre de change eſt le même. Suis-je muni d'une telle Lettre ! je touche à Londres ou à Paris cent mille francs ou cent mille écus & par conſéquent tous les plaiſirs dont cette ſomme eſt repréſentative. Suis-je muni d'une Lettre de commandement ou de pouvoir ? Je tire pareillement à vue ſur mes concitoyens telle quantité de denrées ou de plaiſirs. Les effets de la richeſſe & du pouvoir ſont à-peu-près ſemblables, parce que la richeſſe eſt un pouvoir.

Dans un pays où l'argent ſeroit inconnu, de quelle maniere percevroit-on les impôts ? en nature, c'eſt-à-dire, en blés, vin, beſtiaux, fourages, grains, gibier, &c. De quelle maniere y feroit-on le commerce ? par échange. L'argent doit donc être regardé comme une marchandiſe portative avec laquelle on eſt convenu pour la facilité du commerce d'échanger toutes les autres marchandiſes. En ſeroit-il de même des dignités & des honneurs avec leſquels les peuples policés, récompenſent les ſervices rendus à la Patrie ? Pourquoi non ? Que ſont les honneurs ? une monnoie pareillement repréſentative de toute eſpece de denrées & de plaiſirs. Suppoſons un pays où la monnoie des honneurs n'eût point cours ; ſuppoſons un Peuple trop libre & trop fier pour ſupporter une trop grande inégalité dans les conditions des citoyens & donner aux uns trop d'autorité ſur les autres : de quelle maniere ce peuple récompenſeroit-il les actions grandes & utiles à la Patrie ? Par des biens & des plaiſirs en nature, c'eſt-à-dire, par le tranſport de tant de grains,

biere, foin, vin, &c. dans la cave ou le grenier d'un Héros, par le don de tant d'arpens de terre à défricher, ou de tant de belles esclaves. C'étoit par la possession de Brizéis (e) que les Grecs récompensoient la valeur d'Achille. Quelle étoit chez les Scandinaves, les Saxons, les Scythes, les Celtes, les Samnites, les Arabes, (f) la récompense du courage, des talents & des vertus, tantôt une invitation à des festins où nourris de mets délicats, abreuvés de liqueurs agréables, les Guerriers écoutoient avec transport les chansons des Bardes.

Il est donc évident que si l'argent & les honneurs sont chez la plupart des Peuples policés les récompenses des actions vertueuses, c'est comme représentatifs des mêmes biens & des mêmes plaisirs que les Peuples pauvres & libres accordoient en nature, à leurs Héros, & pour l'acquisition desquels ces Héros s'exposoient aux

(e) Dans l'Isle de Rimini, nul ne peut se marier qu'il n'ait tué un ennemi & n'en ait apporté la tête. Le vainqueur de deux ennemis a droit d'épouser deux Femmes, ainsi de suite jusqu'à cinquante. A quelles causes attribuer l'établissement d'une pareille coutume ? à la position des insulaires qui par-tout environnés de Nations ennemies, ne pourroient leur résister, si pour exciter perpétuellement la valeur de leurs Citoyens, il n'attachoient les plus grandes récompenses au courage.

(f) Entre les présents que les Caravanes font encore aujourd'hui aux Arabes du désert, les plus agréables sont des filles nubiles. C'étoit le tribut que les Sarrasins Vainqueurs exigeoient jadis des Vaincus. Abdérame, après la conquête des Espagnes, exigea du petit Prince des Asturies un tribut annuel de cent belles filles.

plus grands dangers. Aussi dans la supposition où ces dignités & ces honneurs ne fussent plus représentatifs de ces denrées & de ces plaisirs, dans l'hypothèse où ces honneurs ne seroient que de vains titres (*g*), ces titres appréciés à leur juste valeur, cesseroient bientôt d'être un objet de desir. Il faut pour aller à la sappe que l'écu donné au Soldat soit représentatif d'une pinte d'eau-de-vie & de la nuit d'une vivandiere. Les Soldats d'autrefois & les Soldats d'aujourd'hui sont les mêmes (*h*). L'homme n'a

(*g*) Si dans les pays despotiques le ressort de la gloire est comunément très-foible, c'est que la gloire n'y donne aucune espece de pouvoir; c'est que tout pouvoir est absorbé dans le despote : c'est qu'en ces pays un Héros couvert de gloire n'est point à l'abri de l'intrigue du plus vil Courtisan; c'est qu'il n'a la propriété ni de ses biens, ni de sa liberté; c'est qu'enfin il est, à l'ordre du Souverain, jetté dans les prisons, dépouillé de ses richesses de ses honneurs, & privé de la vie même.

Pourquoi l'Anglois ne voit-il dans la plupart des Seigneurs étrangers que des valets décorés & des victimes parées de guirlandes ? c'est qu'un paysan est plus vraiment grand en Angleterre, que ne l'est ailleurs un homme en place. Ce paysan est libre; il peut-être impunément vertueux : il ne voit rien au-dessus de lui que la Loi.

C'est le desir de la gloire qui dans les Républiques pauvres doit être le plus puissant principe de leur activité, & c'est le desir de l'argent, fondé sur l'amour du luxe, qui dans les pays despotiques est le principe d'action & la force motrice des Nations soumises à ce Gouvernement.

(*h*) On sait que l'irruption de Brennus en Italie ne fut pas la premiere, mais la cinquieme qu'y firent

pas changé, & pour les mêmes récompenses, il fera en tous les temps à-peu-près les mêmes actions. Le suppose-t-on indifférent au plaisir & à la douleur ? il est sans action ; il n'est susceptible ni de remords, ni d'amitié, ni enfin de l'amour des richesses & du pouvoir ; parce qu'on est nécessairement insensible au moyen d'acquérir du plaisir, lorsqu'on l'est au plaisir même. Ce qu'on cherche dans la richesse & la puissance, c'est le moyen de se soustraire à des peines, & de se procurer des plaisirs physiques. Si l'acquisition de l'or & du pouvoir est toujours un plaisir, c'est que la prévoyance & la mémoire convertit en plaisir réel tous les moyens d'en avoir.

La conclusion générale de ce chapitre, c'est que dans l'homme tout est sentir ; vérité dont je donnerai encore une preuve nouvelle, en montrant que la sociabilité n'est en lui qu'une conséquence de cette même sensibilité.

---

les Gaulois. Avant lui Bellovesus y étoit descendu. Mais comment ce chef engageoit-il ses compatriotes à le suivre au-delà des Alpes ? en leur envoyant du vin d'Italie. „ Goûtez ce vin, leur écrivoit-il, & si „ vous le trouvez bon, venez avec moi faire la con„ quête du pays qui le produit. „



CHAPITRE VIII.

De la Sociabilité.

L'HOMME est de sa nature & frugivore & carnacier. Il est d'ailleurs foible, mal armé & par conséquent exposé à la voracité des animaux plus forts que lui. L'homme, ou pour se nourrir, ou pour se soustraire à la fureur du tigre & du lion dut donc se réunir à l'homme. L'objet de cette réunion fut d'attaquer, de tuer les animaux (*a*); ou pour les manger, ou pour défendre contr'eux les fruits ou les légumes qui lui servoient de nourriture. Cependant l'homme se multiplia, & pour vivre il lui fallut cultiver la terre. Pour l'engager à semer, il falloit que la récolte appartînt à l'agriculteur. A cet effet les citoyens firent entr'eux des conventions & des loix. Ces loix resserrerent les liens d'une union qui fondée sur leurs besoins, étoit l'effet immédiat de la sensibilité physique (*b*). Mais leur sociabilité ne peut-elle pas être regardée

(*a*) Il y a, dit-on, en Afrique une espece de chiens sauvages qui, par le même motif vont en meute faire la guerre aux animaux plus forts qu'eux.

(*b*) De ce que l'homme est sociable, on en a conclu qu'il étoit bon. On s'est trompé. Les Loups font société & ne sont pas bons. J'ajouterai même que si l'homme, comme le dit M. de Fontenelle, a fait Dieu à son image, le portrait effrayant qu'il fait de la Divinité doit rendre la bonté de l'homme

comme une qualité innée, (c) une efpece de beau moral ? Ce que l'expérience nous apprend à ce fujet, c'eft que dans l'homme comme dans l'animal, la fociabilité eft l'effet du befoin. Si celui de fe défendre raffemble en troupeau ou fociété les animaux pâturans, tels que les bœufs, les chevaux &c. le befoin d'attaquer, chaffer & combattre leur proie, réunit pareillement en fociété les animaux carnaciers tels que les renards & les loups.

L'intérêt & le befoin font le principe de toute fociabilité. Ce principe (dont peu d'Ecrivains ont donné des idées nettes) eft donc le feul qui uniffe les hommes entr'eux. Auffi la force de leur union eft-elle toujours proportionnée à celle & de l'habitude & du befoin. Du moment

---

très fufpecte. On reproche à Hobbes cette maxime : *l'Enfant robufte eft l'enfant méchant* : il n'a fait cependant que répéter en d'autres termes ce vers fi admiré de Corneille.

Qui peut tout ce qu'il veut, veut plus que ce qu'il doit.

Et cet autre vers de la Fontaine.

La raifon du plus fort eft toujours la meilleure.

Ceux qui font le Roman de l'homme, blâment cette maxime de Hobbes : ceux qui en font l'Hiftoire l'admirent, & la néceffité des Loix en prouve la vérité.

(c) La curiofité que certaines gens regardent comme une paffion innée, eft en nous l'effet du defir d'être heureux & d'améliorer de plus en plus notre état, elle n'eft que le développement de la fenfibilité Phyfique.

où le jeune Sauvage (*d*) & le jeune Sanglier sont en état de pourvoir à leur nourriture & à leur défense, ils quittent, l'un la cabane, l'autre la bagne de ses parents (*e*).

L'aigle méconnoît ses aiglons au moment qu'assez rapides pour fondre sur leur proie, ils peuvent se passer de son secours.

Le lien qui unit les enfants au pere & les peres aux enfants est moins fort qu'on ne l'imagine. La trop grande force de ce lien feroit même funeste aux Etats. La premiere passion du citoyen doit être celle des Loix & du bien public

(*e*) Il en est, disent la plupart des Voyageurs, de l'attachement des Negres pour leurs Enfants, comme de celui des animaux pour leurs petits. Cet attachement cesse lorsque les petits peuvent eux-mêmes pourvoir à leurs besoins. Voyez *T. I.* des Mélanges intéressants des voyages d'Asie, d'Amérique, &c.

Les Anxicos, dit à ce sujet Dapper dans son voyage d'Afrique, mangent leurs Esclaves ; la chair humaine n'est pas moins commune dans leurs marchés que la chair de bœufs dans nos boucheries. Le Pere se repaît de la chair de son fils, le fils de celle de son pere ; les freres & sœurs se mangent, & la mere se nourrit sans horreur de l'enfant qui vient de naître. Les Negres enfin, dit le P. Labbat, sans reconnoissance, sans affection pour leurs parents, sont aussi sans compassions pour les malades : c'est chez ces peuples, ajoute-t-il, qu'on voit des meres assez inhumaines pour abandonner dans les Campagnes leurs enfants à la voracité des Tigres.

(*e*) Rien de plus commun en Europe que de voir des fils délaisser leur pere, lorsque vieux, infirme, incapable, de travailler, il ne vit plus que d'aumônes. On voit dans les campagnes un pere nourrir 7 ou 8 Enfants, & 7 ou huit enfants ne-

public. Je le dis à regret, l'amour filial doit être subordonné dans l'homme à l'amour patriotique. Si ce dernier amour ne l'emporte sur tous les autres, où trouver une mesure du vice & de la vertu? dès-lors il n'en est plus & toute morale est détruite.

Par quelle raison en effet auroit-on par-dessus tout recommandé aux hommes l'amour de Dieu, ou de la justice? c'est qu'on a confusément senti le danger auquel les exposeroit un trop excessif amour de la parenté. Qu'on en légitime l'excès, qu'on le déclare le premier des amours, un fils est dès-lors en droit de piller son voisin, ou de voler le trésor public, soit pour soulager le besoin d'un Pere, soit pour augmenter son aisance. Autant de familles, autant de petites Nations qui divisées d'intérêt, seront toujours armées les unes contre les autres.

Tout Ecrivain qui, pour donner bonne opinion de son cœur, fonde la sociabilité sur un autre principe que sur celui des besoins Physiques & habituels, trompe les esprits foibles & leur donne de fausses idées de la Morale.

La nature a voulu sans doute que la reconnoissance & l'habitude fussent dans l'homme une espece de gravitation qui le portât à l'amour de ses parents: mais elle a voulu aussi que l'homme trouvât dans le desir naturel de l'indépendance une force répulsive qui diminuât du moin-

---

pouvoir nourrir un pere. Si tous les fils ne sont pas aussi durs, s'il en est de tendres & d'humains c'est à l'éducation & à l'exemple qu'ils doivent leur humanité. La Nature en avoit fait de petits sangliers.

la trop grande force de cette gravitation (*f*). Aussi la fille sort-elle joyeuse de la maison de sa mere, pour passer dans celle de son mari. Aussi le fils quitte-t-il avec plaisir les foyers paternels pour occuper une place dans l'Inde, exercer une charge en Province, ou simplement pour voyager.

Malgré la prétendue force du sentiment & de l'amitié & de l'habitude, l'on change à Paris tous les jours de quartier, de connoissances & d'amis. Veut-on faire des dupes ? l'on exagere la force du sentiment & de l'amitié; l'on traite la sociabilité *d'amour ou de principe inné*. Peut-on de bonne foi oublier qu'il n'est qu'un principe de cette espece, la sensibilité physique ?

C'est à ce seul principe que l'on doit & l'amour de soi & l'amour si puissant de l'indépendance : si les hommes étoient comme l'on dit, portés l'un vers l'autre par une attraction forte & mutuelle, le Législateur céleste leur eût-il commandé de s'aimer, leur eût-il ordonné d'aimer leurs Peres & Meres ? (*g*). Ne se fût-il pas reposé de ce soin sur la Nature, qui, sans le secours d'aucune loi, force l'homme de manger & boire, lorsqu'il a faim & soif, d'ouvrir ses yeux à la lumiere & de retirer son doigt du feu ?

(*f*) L'homme hait la dépendance. De-là peut-être sa haine pour ses pere & mere, & ce proverbe fondé sur une observation commune & constante, *l'amour des parents descend & ne remonte pas.*

(*g*) Le commandement d'aimer ses pere & mere prouve, que l'amour des parents est plus l'ouvrage de l'habitude & de l'éducation que de la Nature.

Les Voyageurs ne nous apprennent point que 'amour de l'homme pour ses semblables soit si ommun qu'on le prétend. Le navigateur échap- ié du naufrage & jetté sur une côte inconnue e va pas les bras ouverts se jetter au col du remier homme qu'il y rencontre. Il se tapit u contraire dans un buisson : c'est de-là qu'il tudie les mœurs des habitants, & de-là qu'il ort tremblant pour se présenter à eux.

Mais qu'un de nos vaisseaux Européens abor- e une Isle inconnue, les Sauvages, dira-t-on, 'accourent-ils pas en foule vers le navire ? ette vue sans doute les surprend. Les Sauvages ont frappés de la nouveauté de nos habits, de os parures, de nos armes, de nos outils. Ce pectacle excite leur étonnement. Mais quel de- r succede en eux à ce premier sentiment ? ce- ii de s'approprier les objets de leur admiration. evenus alors moins gais & plus rêveurs, ils occupent des moyens d'enlever par adresse ou ır force, ces objets de leurs desirs : ils épient cet effet le moment favorable de voler, de ller & massacrer les Européens qui, dans leur onquête du Mexique & du Pérou, leur ont avance donné l'exemple de pareilles injusti- es & cruautés.

La conclusion de ce Chapitre, c'est que les incipes de la Morale & de la Politique, com- e tous les principes des autres Sciences, doi- ent s'établir sur un grand nombre de faits & observations. Or, que résulte-t-il des obser- ıtions faites jusqu'à présent, sur la Morale ? est que l'amour des hommes pour leurs sem- ables est un effet de la nécessité de s'entre-se- ourir, & d'une infinité de besoins dépendante

de cette même ſenſibilité phyſique, que je regarde comme le principe de nos actions, de nos vices & de nos vertus.

En conſervant mon opinion ſur ce point, je crois devoir défendre le livre de l'Eſprit contre les imputations odieuſes du cagotiſme & de l'ignorance.



CHAPITRE IX.

Juſtifications des principes admis dans le Livre de l'Eſprit.

LORSQUE le livre de l'Eſprit parut, les Théologiens me traiterent de corrupteur des mœurs. Ils me reprochoient d'avoir ſoutenu d'après Platon, Plutarque & l'expérience, que l'amour des femmes avoit quelquefois excité les hommes à la vertu.

Le fait cependant eſt notoire ! leur reproche eſt donc abſurde. Si le pain, leur dit-on, peut être la récompenſe du travail & de l'induſtrie, pourquoi pas les femmes (*a*) ? tout objet deſiré peut devenir un encouragement à la vertu, lorſqu'on n'en obtiendra la jouiſſance que par des ſervices rendus à la Patrie.

(*a*) Si le beſoin de la faim eſt le principe de tant d'actions, & s'il a tant de pouvoir ſur l'homme, comment imaginer que le beſoin des femmes ſoit ſur lui ſans puiſſance ? qu'au moment où l'adoleſcent eſt échauffé des premiers rayons de l'amour, on lui en propoſe les plaiſirs comme prix de ſon application qu'on lui rappelle juſques dans les bras de ſa maîtreſſe, que c'eſt à ces talents & à ces vertus qu'il doit ſes faveurs, ce jeune homme docile, appliqué, vertueux, goûtera alors d'une maniere utile à ſa ſanté, à ſon ame, à ſon eſprit, enfin au public, les mêmes plaiſirs dont il n'eût joui dans une autre poſition, qu'en s'épuiſant, en s'abrutiſſant, en ſe ruinant & en vivant dans la crapule.

Dans les siecles où les invasions des Peuples du Nord & les incursions d'une infinité de brigands tenoient toujours les citoyens en armes, où les femmes, souvent exposées aux insultes d'un ravisseur, avoient perpétuellement besoin de défenseurs; quelle vertu devoit être la plus honorée ? La valeur. Aussi les faveurs des femmes étoient-elles la récompense des plus vaillans : aussi tout homme jaloux de ces mêmes faveurs, devoit-il pour les obtenir, s'élever à ce haut degré de courage qui animoit encore il y a quatre siecles tous les preux Chevaliers.

L'amour du plaisir fut donc en ces siecles le principe productif de la seule vertu connue, c'est-à-dire, de la valeur. Aussi lorsque les mœurs changerent, lorsque la Police plus perfectionnée mit la vierge timide à l'abri de toute insulte, alors la beauté (car tout se tient dans un Gouvernement) moins exposée aux outrages d'un ravisseur, honora moins ses défenseurs. Si l'enthousiasme des femmes pour la valeur décrut alors dans la proportion de leur crainte : si l'estime conservée encore aujourd'hui pour le courage n'est plus qu'une estime de tradition; si dans ce siecle l'amant le plus jeune, le plus assidu, le plus complaisant & sur-tout le plus riche, est communément l'amant préféré, qu'on ne s'en étonne point ; tout est ce qu'il doit être.

Les faveurs des femmes, selon les changements arrivés dans les mœurs & les Gouvernements, ou sont, ou cessent d'être des encouragements à certaines vertus. L'amour en lui-même n'est donc point un mal. Pourquoi regarder ses plaisirs comme la cause de la corruption politique des mœurs ? les hommes ont eu dans

tous les temps à-peu-près les mêmes besoins, & dans tous les temps ils les ont satisfaits. Les siecles où les peuples ont été plus adonnés à l'amour, furent ceux où les hommes étoient les plus forts & les plus robustes. L'Edda, les Poésies Erses, enfin toute l'histoire nous apprend que les siecles réputés héroïques & vertueux, n'ont pas été les plus tempérans.

La jeunesse est fortement attirée vers les femmes : elle est plus avide de plaisir que l'âge avancé, cependant elle est communément plus humaine & plus vertueuse ; elle est au moins plus active, & l'activité est une vertu.

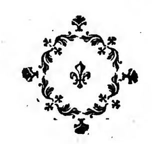
Ce n'est ni l'amour, ni ses plaisirs qui corrompirent l'Asie, amollirent les mœurs des Medes, des Assyriens, des Indiens &c. Les Grecs, les Sarrasins, les Scandinaves n'étoient ni plus réservés, ni plus chastes que ces Perses & ces Medes, & cependant ces premiers peuples n'ont jamais été cités parmi les Peuples efféminés & moux.

S'il est un moment où les faveurs des femmes puissent devenir un principe de corruption, c'est lorsqu'elles sont vénales ; lorsqu'on achete leur jouissance, lorsque l'argent, loin d'être la récompense du mérite & des talents, devient celle de l'intrigue, de la flatterie, & qu'enfin un Satrape ou un Nabab, peut à force d'injustices & de crimes, obtenir du Souverain le droit de molester, de piller les Peuples de son Gouvernement & de s'en approprier les dépouilles.

Il en est des femmes, comme des honneurs, ces objets communs du desir des hommes ; les honneurs sont-ils le prix de l'iniquité ; faut-il pour y parvenir flatter les Grands, sacrifier le

foible au puiſſant & l'intérêt d'une Nation à l'intérêt d'un Soudan ? alors les honneurs ſi heureuſement inventés pour la récompenſe & la décoration du mérite & des talents, deviennent une ſource de corruption. Les femmes, comme les honneurs peuvent donc, ſelon les temps & les mœurs, ſucceſſivement devenir des encouragements au vice ou à la vertu.

La corruption politique des mœurs ne conſiſte donc que dans la dépravation des moyens employés pour ſe procurer des plaiſirs. Le Moraliſte auſtere qui prêche ſans ceſſe contre les plaiſirs, n'eſt que l'écho de ſa mie ou de ſon Confeſſeur. Comment éteindre tout deſir dans les hommes ſans détruire en eux tout principe d'action ! celui qu'aucun intérêt ne touche, n'eſt bon à rien & n'a d'eſprit en rien.



CHAPITRE X.

Que les Plaisirs des Sens sont à l'insçu même des Nations leurs plus puissants Moteurs.

LES moteurs de l'homme sont les plaisirs & la douleur physique. Pourquoi la faim est-elle le principe le plus habituel de son activité ? c'est qu'entre tous les besoins, ce dernier est celui qui se renouvelle le plus souvent & qui commande le plus impérieusement. C'est la faim & la difficulté de pourvoir à ce besoin, qui, dans les forêts donne aux animaux carnaciers tant de supériorité d'esprit sur l'animal pâturant. C'est la faim qui fournit aux premiers cent moyens ingénieux d'attaquer, de surprendre le gibier : c'est la faim qui retenant six mois entiers le Sauvage sur les lacs & dans les bois, lui apprend à courber son arc, à tresser ses filets, à tendre des pieges à sa proie. C'est encore la faim qui chez les peuples policés, met tous les citoyens en action, leur fait cultiver la terre; apprendre un métier & remplir une charge. Mais dans les fonctions de cette charge, chacun oublie le motif qui la lui fait exercer; c'est que notre esprit s'occupe, non du besoin, mais des moyens de le satisfaire. Le difficile n'est pas de manger, mais d'apprêter le repas.

Plaisir & douleur sont & seront toujours l'u-

Nulle passion n'opere de plus grand changement dans l'homme. Son empire s'étend

---

comment se persuader que dans ceux-ci l'amour des talents ait été fondé sur l'amour des plaisirs Physiques & sur-tout sur celui des femmes? comment concilier ces inconciliables? Pour cet effet supposons qu'il en soit d'un homme à talents comme d'un avare. Si ce dernier se prive aujourd'hui du nécessaire, c'est dans l'espoir de jouir demain du superflu. L'avare desire-t-il un beau château & l'homme à talents une belle femme? si pour acheter l'un & l'autre, il faut de grandes richesses & une grande réputation, ces deux hommes travaillent chacun de leur côté à l'accroissement, l'un, de son trésor, l'autre de sa renommée. Or dans l'espace de temps employé à l'acquisition de cet argent & de cette renommée, s'ils ont vieilli, s'ils ont contracté des habitudes qu'ils ne puissent rompre sans des efforts dont l'âge les ait rendu incapables, l'avare & l'homme à talents mourront, l'un sans château, l'autre sans maîtresse.

Ce n'est pas uniquement entre ces deux hommes, mais entre la coquette & ce même avare qu'on rencontre encore une infinité de ressemblances. Tous deux plus heureux qu'on ne le pense, le sont de la même maniere. L'avare comptant son or, jouit de la possession prochaine de tous les objets dont l'or peut être l'échange; & la coquette se mirant dans sa gloire, jouit pareillement d'avance de tous les hommages que lui procureront ses graces & sa beauté. Ce que je leur conseille à tous deux, c'est de s'en tenir là. Qu'ils n'aient ni châteaux, ni amans: ils éprouveroient dans la jouissance des objets de leurs desirs, des dégoûts inconnus avant elle.

L'état de desir est un état de plaisir. Les châteaux, les amans & les femmes que les richesses, la beauté & les talents peuvent leur procurer, est un plaisir de prévoyance sans doute moins vif, mais plus durable que le plaisir réel & physique. Le corps s'épuise,

jusque sur les brutes. L'animal timide & tremblant à l'approche de l'animal même le plus fort, est enhardi par l'amour. A l'ordre de l'amour, l'animal s'arrête, dépouille toute crainte, attaque & combat des animaux ses égaux ou même ses supérieurs en force. Point de dangers, point de travaux dont l'amour s'étonne. Il est la source de la vie. A mesure que ses desirs s'éteignent, l'homme perd son activité ; & par degré la mort s'empare de lui.

Plaisir & douleur physique, voilà les seuls & vrais ressorts de tout Gouvernement. On n'aime point proprement la gloire, les richesses & les honneurs, mais les plaisirs seuls dont cette gloire, ces richesses & ces honneurs sont représentatifs. Et quoi qu'on dise, tant qu'on donnera pour boire à l'ouvrier pour l'exciter au travail, il faudra convenir du pouvoir qu'ont sur nous les plaisirs des sens.

Lorsque j'ai dit dans le livre de l'*Esprit* que c'étoit sur la tige de la douleur & du plaisir physique que se recueilloient toutes nos peines & nos plaisirs, j'ai révélé une grande vérité. Que s'ensuit-il ? que ce n'est point dans la jouissance de ces mêmes plaisirs que peut consister la dépravation politique des mœurs. Qu'est-ce en effet qu'un peuple efféminé & corrompu ? celui qui s'approprie par des moyens vicieux les mêmes plaisirs que les

---

l'imagination jamais. Aussi de tous les plaisirs, ces derniers sont-ils en général ceux qui, dans le total de notre vie, nous donnent la plus grande somme de bonheur.

Nations illuſtres acquierent par des moyens vertueux.

Les déclamations de quelques Moraliſtes ne prouveront jamais rien contre un Auteur, dont l'expérience juſtifie & confirme les principes.

Qu'on ne regarde pas cette diſcuſſion ſur la ſenſibilité phyſique comme étrangere à mon ſujet. Que me ſuis-je propoſé? De faire voir que tous les hommes communément bien organiſés, ont une égale aptitude à l'eſprit. Qu'ai-je fait pour y parvenir? j'ai diſtingué l'eſprit de l'ame. J'ai prouvé que l'ame n'eſt en nous que la faculté de ſentir; que l'eſprit en eſt l'effet: que dans l'homme tout eſt ſenſation: que la ſenſibilité phyſique eſt par conſéquent le principe de ſes beſoins, de ſes idées, de ſes jugements, de ſes volontés, de ſes actions, & qu'enfin ſi tout eſt explicable par la ſenſibilité phyſique, il eſt inutile d'admettre en nous d'autres facultés. (c)

L'Homme eſt une machine qui miſe en mouvement par la ſenſibilité phyſique doit faire tout ce qu'elle exécute. C'eſt la roue qui mue par un torrent, éleve les piſtons & après eux les eaux deſtinées à ſe dégorger dans les baſſins préparés à la recevoir.

Après avoir ainſi montré qu'en nous tout ſe

(c) Outre la faculté de ſentir, l'homme, dit-on, eſt encore doué de celle de ſe reſſouvenir. Je le ſais; mais comme l'organe de la mémoire eſt phyſique, que ſon office conſiſte à nous rendre préſentes les impreſſions paſſées, & qu'il faut pour cet effet, qu'elle excite en nous des ſenſations actuelles, je ne ſuis pas moins en droit d'aſſurer que dans l'homme tout eſt ſentir.

réduit à sentir, à se ressouvenir, & qu'on ne sent, que par les cinq Sens, pour découvrir ensuite si le plus ou moins grand esprit est l'effet de la plus ou moins grande perfection des organes, il s'agit d'examiner si dans le fait, la supériorité de l'esprit est toujours proportionnée à la finesse des sens & à l'étendue de la mémoire. Si l'expérience prouvoit le contraire, nul doute que la constante inégalité des esprits, ne dépendît d'une autre cause.

C'est donc au seul examen de ce fait que se réduit maintenant la question proposée ; c'est à cet examen qu'on en devra la solution.



CHAPITRE XI.

De l'inégale étendue de la mémoire.

JE ne ferai sur cette matiere que répéter ce que j'ai déja dit dans le livre de l'*Esprit* & j'observerai.

1. Que les Hardouins, les Longuerues, les Scaligers, enfin tous ces prodiges de mémoire, ont eu communément peu de génie & qu'on ne les plaça jamais à côté des Machiavels, des Newtons & des Tacites.

2. Que pour faire des découvertes en quelque genre que ce soit & mériter le titre d'Inventeur ou d'homme de génie; s'il faut comme le prouve Descartes, encore plus méditer qu'apprendre, la grande mémoire doit être exclusive du grand esprit (*a*).

(*a*) Les Mémoires extraordinaires font les Erudits; la méditation fait les hommes de génie. L'esprit original, l'esprit à soi suppose comparaison des objets entr'eux, & appercevance de rapports inconnus aux hommes ordinaires. Il n'en est pas ainsi de l'esprit du monde. Ce dernier est un composé de goût & de mémoire. Qui sait le plus de traits d'Histoire, de bons mots, d'anecdotes curieuses, est le plus agréable dans la conversation. Newton, Locke, Corneille étoient entendus de peu de gens. L'esprit profond n'est pas au ton du plus grand nombre. Si l'homme du monde n'est ni bon Poëte, ni bon Peintre, ni bon Philosophe, ni grand Ca-

Qui veut acquérir une grande mémoire, doit la cultiver, la fortifier par un exercice journalier. Qui veut acquérir une certaine tenue dans la méditation, doit pareillement en fortifier en lui l'habitude par un exercice journalier. Or le tems passé à méditer, n'est point employé à placer des faits dans mon souvenir. L'homme qui compare & médite beaucoup a donc communément d'autant moins de mémoire qu'il en fait moins d'usage. Au reste que sert une grande mémoire ? la plus ordinaire suffit au besoin d'un grand homme. Qui sait sa langue a déjà beaucoup d'idées. Pour mériter le titre d'homme d'esprit, que faut-il ? les comparer entr'elles & parvenir par ce moyen à quelque résultat neuf & intéressant, ou comme utile, ou comme agréable. La mémoire chargée de tous les mots d'une langue & par conséquent de toutes les idées d'un Peuple, est la palette chargée d'un certain nombre de couleurs. Le Peintre a sur cette palette la matiere premiere d'un excellent tableau : c'est à lui à les mêler & à les étendre de maniere qu'il en résulte une grande vérité dans sa teinte, une grande force dans son coloris, enfin un tableau.

La mémoire ordinaire a même plus d'étendue qu'on ne pense. En Allemagne & en An-

---

pitaine, il est du moins très-aimable. Si la réputation ne s'étend point au-delà de son cercle, c'est qu'il n'écrit point, c'est qu'il ne perfectionne aucune science, & qu'il ne se rend point utile aux hommes, & ne doit par conséquent en obtenir que peu d'estime.

gleterre, presque point d'homme bien élevé, qui ne sache trois ou quatre langues (*b*). Or, si l'étude de ces langues est comprise dans le plan ordinaire de l'instruction, elle ne suppose donc qu'une organisation commune. Tous les hommes sont donc doués par la Nature (*c*), de plus de mémoire que n'en exige la découverte des plus grandes vérités. Sur quoi j'observerai que si la supériorité de l'esprit, comme le remarque M. Hobbes, consiste principalement dans la connoissance de la vraie signification des mots, & s'il n'est point d'homme qui dans la seule méditation de ceux de sa langue, ne trouve plus de questions à discuter qu'il n'en résoudroit dans le cours d'une longue vie, personne ne peut se plaindre de sa mémoire. Il en est, dit-on, de vives & de lentes. On a,

---

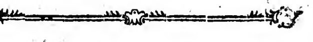
(*b*) Si le François ne sait que sa propre langue, c'est un effet de son éducation & non de son organisation; qu'il passe quelques années à Londres ou à Florence, il saura bientôt l'Anglois ou l'Italien.

(c) La Nature, dit-on, donne à chaque Nation quelque qualité ou quelque génie particulier. Point de Nation en Europe qui, d'après les Prussiens, n'ait fait des changements dans ses exercices, dans ses évolutions militaires, & ne l'ait fait avec succès. Mais trop frappées du brillant de ces évolutions, les nations se sont-elles occupées des moyens d'exciter le courage de leurs Soldats. J'en doute. Les Européens n'ont pas les mêmes motifs qu'avoient les Grecs & les Romains pour exposer leur vie dans les combats. Aussi le courage des armées ne se manifeste-t-il plus par des entreprises aussi hardies, & se réduira-t-il peut-être dans chaque guerrier à ce seul point de n'être pas le premier à fuir.

à la vérité une mémoire vive des mots de sa propre langue, une mémoire plus lente de ceux d'une langue étrangère, sur-tout si on la parle rarement. Mais qu'en conclure ? Sinon qu'on a un souvenir plus ou moins prompt des objets, selon qu'ils sont plus ou moins familiers. Il n'est qu'une différence réelle & remarquable entre les différentes mémoires, c'est l'inégalité de leur étendue. Or, si tous les hommes communément bien organisés sont, comme je l'ai prouvé, doués d'une mémoire suffisante pour s'élever aux plus hautes idées, le génie n'est donc pas le produit de la grande mémoire. Qu'on lise à ce sujet le Chap. 3, Discours 3, de l'*Esprit*. J'y considere cette question sous toutes les faces. Mon opinion a paru généralement adoptée, parce que l'expérience en confirme la vérité, & prouve qu'en général, ce n'est point au défaut de mémoire qu'il faut rapporter le défaut d'esprit.

Le regardera-t-on comme un effet de l'inégale perfection des autres organes ? Je vais l'examiner.





CHAPITRE XII.

De l'inégale perfection des organes des Sens.

SI dans les hommes tout est *sentir physiquement*, ils ne different donc entr'eux, que dans la nuance de leurs sensations. Les cinq sens en sont les organes : ce sont les cinq portes par où les idées vont jusqu'à l'ame. Mais ces portes sont également ouvertes dans tous, & selon la structure différente des organes de la vue, de l'ouie, (*a*) du toucher, du goût & de l'odorat ; chacun ne doit-il pas sentir, goûter, toucher, voir & entendre différemment ? Entre les hommes enfin ne sont-ce pas les plus finement organisés qui doivent avoir le plus d'esprit (*b*) & peut-être les seuls qui puissent en avoir ?

(*a*) Qu'on ne suppose pas néanmoins une extrême différence dans l'organisation commune des hommes. Tous n'ont pas les mêmes oreilles, cependant dans un concert, au mouvement de certains airs, tous les Musiciens, tous les Danseurs d'un Opéra & tous les Soldats d'un bataillon partent également en mesure.

(*b*) Entre les hommes les plus parfaitement organisés, s'il en est peu de spirituels, c'est, dit-on, parce que l'esprit est l'effet combiné de la finesse des Sens & de la bonne éducation. Soit : mais dans cette supposition, il feroit du moins impossible qu'une bonne éducation sans une finesse particuliere & re-

L'expérience, répondrai-je, n'eſt pas ſur ce point d'accord avec le raiſonnement: elle démontre bien que c'eſt à nos ſens que nous devons nos idées, mais elle ne démontre point que l'eſprit ſoit toujours en nous proportionné à la fineſſe plus ou moins grande de ces mêmes ſens. Les Femmes, par exemple, dont la peau plus délicate que celle des Hommes leur donne plus de fineſſe dans le ſens du toucher, n'ont pas plus d'eſprit (c) qu'un Voltaire, que cet homme peut-être le plus étonnant de tous par la fécondité, l'étendue & la diverſité de ſes talents.

Homere & Milton furent aveugles de bonne heure. Un aveuglement ſi prématuré ſuppoſoit quelque vice dans l'organe de leur vue: cependant quelle imagination plus forte & plus bril-

---

marquable des Sens, pût former de grands hommes. Or ce fait eſt démenti par l'expérience.

(c) L'organiſation des deux ſexes eſt ſans doute très-différente à certains égards; mais cette différence doit-elle être regardée comme la cauſe de l'infériorité de l'eſprit des femmes? non: la preuve du contraire, c'eſt que nulle femme n'étant organiſée comme un homme, nulle en conſéquence ne devroit avoir autant d'eſprit. Or les Saphos, les Hyppathies, les Elizabeths, les Catherines II, &c. ne le cédent point aux hommes en génie. Si les femmes leur ſont en général inférieures, c'eſt qu'en général elles reçoivent encore une plus mauvaiſe éducation. Comparons enſemble des perſonnes de conditions très-différentes, telles que les Princeſſes & les femmes de chambre. Je dis qu'en ces deux états les femmes ont communément autant d'eſprit que leurs maris. Pourquoi? c'eſt que les deux ſexes y reçoivent une auſſi mauvaiſe éducation.

sante ! On en peut dire autant de M. de Buffon ; il a les yeux myopes, & cependant quelle tête plus vaste & quel style plus coloré (*d*). Parmi ceux dont le sens de l'ouie est le plus fin, en est-il de supérieurs aux Saints Lamberts, aux Saurins, aux Nivernois, &c. Ceux dont le sens du goût & de l'odorat sont le plus exquis, ont-ils plus de génie que Diderot, Rousseau, Marmontel, Duclos, &c. De quelque maniere qu'on interroge l'expérience, elle répondra toujours que la plus ou moins grande supériorité des esprits est indépendante de la plus ou moins grande perfection des organes des sens, & que tous les hommes communément bien organisés sont doués par la nature de la finesse des sens nécessaire, pour s'élever aux plus grandes découvertes en Mathématique, Chymie, Politique, Physique, &c. (*e*)

(*d*) On n'a point observé que le sens de la vue fût dans les plus grands Peintres de beaucoup supérieur en finesse à celui des autres hommes.

(*e*) Dans la supposition où le plus ou moins d'esprit dépendît de la finesse plus ou moins grande des Sens, il est probable que les diverses températures de l'air, la différence des latitudes & des aliments, auroient quelqu'influence sur les esprits, qu'en conséquence la contrée la plus favorisée du Ciel produiroit les habitants les plus spirituels. Or depuis le commencement des siecles, comment imaginer que ces habitants n'eussent pas acquis une supériorité marquée sur les autres Nations, qu'ils ne se fussent pas donné les meilleures Loix, qu'ils n'eussent pas en conséquence été les mieux gouvernés, qu'ils n'eussent pas à la longue asservi les autres Nations, & enfin produit en tous les genres le plus grand nombre d'Hommes célebres ?

Si la sublimité de l'esprit supposoit une si grande perfection dans les organes, avant d'engager un homme dans des études difficiles & de le faire entrer par exemple, dans la carriere des Lettres ou de la Politique : il faudroit donc examiner s'il a l'œil de l'Aigle, le tact de la Sensitive, le nez du Renard & l'oreille de la Taupe.

Les Chiens & les Chevaux sont, dit-on, d'autant plus estimés qu'ils sortent de telle ou telle race. Avant d'employer un homme, il faudroit donc demander s'il est fils d'un pere spirituel ou stupide. On ne fait aucune de ces questions ; pourquoi ? C'est que les peres les plus spirituels n'engendrent souvent que les plus sots enfants ; c'est que les hommes les mieux organisés n'ont souvent que peu d'esprit, & qu'enfin

---

Le climat générateur d'un tel peuple est encore inconnu. L'Histoire ne montre en aucun d'eux une constante supériorité d'esprit sur les autres : elle prouve au contraire que depuis Deli jusqu'à Petersbourg, tous les peuples ont été successivement imbécilles & éclairés ; que dans les mêmes positions, toutes les Nations, comme le remarque M. Robertson, ont les mêmes Loix, le même esprit, & qu'on retrouve par cette raison chez les Américains les mœurs des anciens Germains.

La différence de la latitude & de la nourriture n'a donc aucune influence sur les Esprits : & peut-être en a-t-elle moins qu'on ne pense sur les Corps. En effet si la plupart des Politiques calculent la population des villes ou des empires, d'après la liste de leurs morts, ils ont donc observé qu'au moins dans une grande partie de l'Europe, la durée de la vie étoit à peu près la même.

l'expérience prouve l'inutilité de pareilles questions. Ce qu'elle nous apprend à ce sujet, c'est qu'il est des hommes de génie de toute espece de taille & de tempérament? qu'il en est de sanguins, de bilieux, de flegmatiques, de grands, de petits, de gras, de maigres, de robustes, de délicats, de mélancoliques, * 2. Que les hommes les plus forts, les plus vigoureux, ne sont pas toujours les plus spirituels (*f*).

Mais supposons dans un homme un sens extrêmement fin; qu'arriveroit-il? que cet homme éprouveroit des sensations inconnues au commun des hommes; qu'il sentiroit ce qu'un moindre degré de finesse dans l'organisation ne permet pas aux autres de sentir. En auroit-il plus d'esprit? Non: parce que ces sensations toujours stériles jusqu'au moment où l'on les compare, conserveroient toujours entr'elles les mêmes rapports (*g*). Supposons l'esprit proportionné à la fi-

---

(*f*) M. Rousseau, P. 300 & 323 de son Emile, dit, „ Plus un enfant se sent fort & robuste, plus il devient censé & judicieux. Pour tirer parti des instruments de notre intelligence, il faut que le corps soit robuste & sain. „ La bonne constitution du corps rend les opérations de l'esprit faciles & sûres. Mais que M. Rousseau consulte l'expérience, il verra que les maladifs, les délicats & les bossus, ont autant d'esprit que les droits & les bien portans. Pascal, Pope, Boileau, Scarron en sont la preuve.

(*g*) Une sensation n'est dans la mémoire qu'un fait de plus, qu'on y peut remplacer par un autre. Or un fait n'ajoute rien à l'aptitude que les hommes ont à l'esprit, parce que cette aptitude n'est autre chose que le pouvoir d'observer les rapports qu'ont entr'eux les objets divers.

nesse des sens. Il est des vérités qui ne pourroient être apperçues que de dix ou douze hommes de la terre les mieux organisés. L'esprit humain ne seroit donc point susceptible de perfectibilité. J'ajouterai même que ces hommes si finement organisés parviendroient nécessairement dans les sciences à des résultats incommunicables aux hommes ordinaires. Or, on ne connoit point de tels résultats.

Il n'est point de vérités renfermées dans les ouvrages des Lockes & des Newtons qui ne soient maintenant saisies de tous les hommes, qui communément bien organisés, n'ont cependant rien de supérieur dans les sens de la saveur, de l'odorat, de la vue, de l'ouie & du toucher.

Je pourrois même ajouter (puisqu'il n'est rien de similaire dans la nature (*h*) qu'entre les hommes les plus finement organisés, il faut qu'à certains égards, chacun le soit encore supérieurement

(*h*) La dissemblance des Etres existe-t-elle dans leurs germes ou dans leur développement ? je l'ignore. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la même race de bestiaux se fortifie ou s'affoiblit, s'éleve ou s'abaisse selon l'espece ou l'abondance des pâturages. Il en est de même des chênes. Si l'on en voit de petits, de grands, de droits, de courbés, aucun enfin qui soit absolument semblable à un autre, c'est peut-être qu'aucun ne reçoit exactement la même culture, n'est placé à la même veine de terre. Or, dans les Etres inanimés le temps de leur développement répond à celui de l'éducation des hommes qui peut-être ne sont jamais les mêmes, parce qu'aucun, comme je l'ai prouvé Section I. ne peut recevoir précisément les mêmes instructions.

ment aux autres. Tout homme en conséquence devroit donc éprouver des sensations, acquérir des idées incommunicables à ses compatriotes. Or il n'est point d'idées de cette espece. Quiconque en a de nettes, les transporte facilement aux autres. Il n'en est donc point auxquelles ne puissent atteindre les hommes communément bien organisés.

La cause qui pourroit le plus efficacement influer sur les esprits, seroit sans doute la différence des latitudes & de la nourriture. Or, comme je l'ai déja dit, le gras Anglois qui se nourrit de beurre & de viandes sous un climat de brouillards, n'a certainement pas moins d'esprit que le maigre Espagnol qui ne vit que d'ail & d'oignons dans un climat très-sec. M. Schaw Médecin Anglois, qui par la fidélité & l'exactitude de ses observations, ne mérite pas moins notre croyance, que par la date peu éloignée de son voyage en Barbarie, dit au sujet des Maures : „ Le peu de progrès de ces peuples dans „ les Arts & dans les Sciences, n'est l'effet d'aucune incapacité ou stupidité naturelle. Les „ Maures ont l'esprit délié & même du génie. „ S'ils ne l'appliquent point à l'étude des sciences, c'est que sans motifs d'émulation, leur „ Gouvernement ne leur laisse ni la liberté ni „ le repos nécessaire pour les cultiver & les perfectionner. Les Maures nés esclaves comme la „ plupart des Orientaux, doivent être ennemis „ de tout travail, qui n'a pas directement leur „ intérêt personnel & présent pour objet. “

Ce n'est qu'à la liberté qu'il appartient d'allumer chez un peuple le feu sacré de la gloire & de l'émulation. S'il est des siecles où semblables à ces oiseaux rares apportés par un coup de vent,

les grands hommes apparoissent tout-à-coup dans un Empire; qu'on ne regarde point cette apparition comme l'effet d'une cause physique, mais morale. Dans tout Gouvernement où l'on récompensera les talents, ces récompenses, comme les dents du serpent de Cadmus, produiront des hommes. Si les Descartes, les Corneilles, &c. illustrerent le regne de Louis XIII; les Racines, les Bailes, &c. celui de Louis XIV; les Voltaires, les Montesquieus, les Fontenelles, celui de Louis XV, c'est que les Arts & les Sciences furent sous ces différents regnes successivement protégés par Richelieu, Colbert & le feu Duc d'Orléans, Régent. Les grands hommes, quelque chose qu'on ait dit, n'appartiennent ni au regne d'Auguste, ni à celui de Louis XIV, mais au regne qui les protege.

Soutient-on que c'est au premier feu de la jeunesse, &, si je l'ose dire, à la fraicheur des organes, qu'on doit les belles compositions des grands hommes; l'on se trompe. Racine, avant trente ans, donna l'Alexandre & l'Andromaque, mais à cinquante il écrivit Athalie, & cette derniere piece n'est certainement pas inférieure aux premieres (a). Ce ne sont pas même les lé-

---

(a) Au bout d'un certain nombre d'années, on n'est plus, dit-on, le même composé. Le Voltaire de soixante ans n'est plus le Voltaire de trente. Soit: cependant l'un & l'autre ont également d'esprit. Si deux hommes sans être parfaitement similaires, peuvent sauter aussi haut, courir aussi vîte, tirer aussi juste, jouer aussi bien à la paume; deux hommes, sans être précisément les mêmes peuvent donc avoir également d'esprit.

geres indispositions qu'occasionne une santé plus ou moins délicate, qui peuvent éteindre le génie.

On ne jouit pas tous les ans de la même santé & cependant l'Avocat gagne ou perd tous les ans à-peu-près le même nombre de causes, le Médecin tue ou guérit à-peu-près le même nombre de malades, & l'homme de génie que ne distraient ni les affaires, ni les plaisirs, ni les passions vives, ni les maladies graves, rend tous les ans à-peu-près le même nombre de productions.

Quelque différente que soit la nourriture des Nations, la latitude qu'elles habitent (*b*), enfin leur tempérament, ces différences n'augmentent ni ne diminuent l'aptitude que les hommes ont à l'esprit. Ce n'est donc ni de la force

(*b*) L'aptitude à l'esprit, comme je le montrerai ci-après, n'est que l'aptitude à voir les ressemblances & les différences, les convenances & les disconvenances qu'ont entr'eux les objets divers. Que la diversité des températures, la différence des climats, en occasionnent dans les mœurs & les inclinations d'un Peuple; que les Sauvages chasseurs dans les pays de bois deviennent Pasteurs dans les pays de pâturages, cela se peut, mais il n'en est pas moins vrai qu'en toutes les diverses contrées, les peuples apperçoivent toujours les mêmes rapports entre les objets. Aussi du moment où les hommes errans se sont réunis en Nations, où les marais ont été desséchés & les forêts abattues, la diversité des climats n'ont point eu d'influence sensible sur les esprits. Aussi trouve-t-on en Suede & en Dannemarck d'aussi bons Géometres, Chymistes, Physiciens, Moralistes, &c. qu'en

du corps (c), ni de la fraîcheur des organes, ni de la plus ou moins grande finesse des sens, que dépend la plus ou moins grande supériorité de l'esprit. Au reste, c'est peu que l'expérience démontre la vérité de ce fait; je puis encore prouver que si ce fait existe, c'est qu'il ne peut exister autrement; & qu'ainsi c'est dans une cause encore inconnue qu'il faut chercher l'explication du phénomene de l'inégalité des esprits.

Pour confirmer la vérité de cette opinion, je crois qu'après avoir démontré que dans les hommes tout est sentir, il faut penser que s'ils different entr'eux, ce n'est que dans la nuance de leurs sensations.

Grece & en Egypte. " Le climat de la Perse, dit „ Chardin, est le plus propre à entretenir la vigueur „ du corps & de l'esprit. „ Ce climat cependant ne donne point au Persan plus de génie qu'au François.

(c) La supériorité de l'esprit est-elle indépendante, de la plus ou moins grande force de tempérament, & de la finesse plus ou moins grande des Sens, où chercher la cause de cette supériorité? dans la perfection, dira-t-on, de l'organisation intérieure. Mais, répondrai je, si dans la pendule la perfection intérieure de la machine se manifeste par la précision avec laquelle elle marque l'heure, dans l'homme la perfection intérieure de son organisation, se manifeste pareillement, (du moins quant à l'esprit) par celle des cinq Sens auxquels il doit toutes ses idées. La perfection de l'organisation extérieure suppose donc celle de l'intérieure. Or pour prouver que cette derniere espece de perfection ne peut rien sur les esprits, il suffit de montrer (conformément à l'expérience) que leur supériorité est entiérement indépendante de la plus ou moins grande finesse des cinq Sens.

CHAPITRE XIII.

De la maniere différente de sentir.

LEs hommes ont des goûts différents ; mais ces goûts peuvent être également l'effet, ou de leur habitude & de leur éducation diverse, ou de l'inégale finesse de leur organisation. Que le Negre, par exemple, sente plus de desir pour le teint noir d'une beauté Afriquaine, que pour les lis & les roses de nos Européennes, c'est en lui l'effet de l'habitude. Que l'homme selon le pays qu'il habite, soit plus ou moins sensible à tel ou tel genre de Musique, & devienne en conséquence susceptible de telles ou telles impressions, c'est encore un effet de l'habitude. Tous les goûts factices & produits par une éducation différente ne sont point ici l'objet de mon examen : je n'y traiterai que la différence des goûts occasionnés par la pure différence des sensations reçues à la présence des mêmes objets.

Pour savoir exactement quelle peut être cette différence, il faudroit avoir été successivement soi & les autres. Or on n'a jamais été que soi. Ce n'est donc qu'en considérant avec une très-grande attention les impressions diverses que les mêmes objets paroissent faire sur les différents hommes, qu'on peut en ce genre parvenir à quelque découverte. S'examine-t-on soi-même sur ce point ? On sent que si son voisin voyoit quarré ce qu'on voit rond ; si le lait paroissoit blanc à l'un & rouge à l'autre, & qu'en-

fin certains hommes n'apperçussent qu'un chardon dans une rose, & que deux monstres dans une d'Egmont & une Forcalquier, il seroit impossible que les hommes pussent s'entendre & se communiquer leurs idées. Or ils s'entendent & se les communiquent. Les mêmes objets excitent donc en eux à peu près les mêmes impressions.

Pour jetter plus de clarté sur cette question, voyons dans un même exemple en quoi les hommes différent & se ressemblent.

Ils se ressemblent tous en ce point : c'est que tous veulent se soustraire à l'ennui ; c'est qu'en conséquence tous veulent être émus ; c'est que plus une impression est vive, plus elle leur est agréable, si cette impression néanmoins n'est pas portée jusqu'au terme de la douleur.

Ils différent en ceci, c'est que le dégré d'émotion que l'un regarde comme l'excès du plaisir, est quelquefois pour l'autre un commencement de douleur. L'œil de mon ami peut être blessé du dégré de lumiere qui m'est agréable ; & cependant lui & moi convenir que la lumiere est le plus bel objet de la nature. Or d'où vient cette uniformité de jugement avec cette différence dans la sensation ? de ce que cette différence est peu considérable, & de ce qu'une vue tendre éprouve dans un foible dégré de lumiere, le même plaisir, qu'une vue forte ressent à la clarté d'un plus grand jour. Que je passe du Physique au Moral, j'apperçois encore moins de différence dans la maniere dont les hommes sont affectés des mêmes objets, & je retrouve en conséquence chez les Chinois, (*a*) tous les

(a) Dans tout ce qui n'a point un rapport immé-

proverbes de notre Europe. D'où je conclus que de légeres différences dans l'organisation des divers Peuples, ne doivent être comptées pour rien ; puisqu'en comparant les mêmes objets, tous les peuples parviennent aux mêmes résultats.

L'invention des mêmes Arts par-tout où l'on a eu les mêmes besoins, où ces Arts ont été également encouragés par le Gouvernement, est une nouvelle preuve de l'inégalité essentielle des Esprits. Pour confirmer cette vérité, je pourrois encore citer la ressemblance apperçue entre les Loix & les Gouvernements des divers Peuples. L'Asie, dit M. Poivre, peuplée en grande partie par les Malais, est gouvernée par nos anciennes Loix féodales. Le Malais, comme nos ancêtres, n'est point agricole, mais il a, comme eux, la valeur la plus déterminée (*b*) & la plus téméraire. Le courage,

---

diat & particulier aux Mœurs & au Gouvernement Oriental, point de proverbes plus semblables que les Proverbes Allemands & Chinois.

(*b*) Si les Malais, dit M. Poivre, eussent été plus voisins de la Chine, cet Empire eût été bientôt conquis, & la forme de son Gouvernement changée. Rien, dit cet Auteur, n'égale l'amour des Malais pour le pillage & la rapine : mais sont-ils les seuls peuples voleurs ? Qui lit l'Histoire, apprend que cet amour du vol est malheureusement commun à tous les hommes ; il est fondé sur leur paresse. En général ils aiment mieux vivre de rapine, d'incursions, & s'exposer trois ou quatre mois de l'année aux plus grands dangers, que de s'assujettir aux travaux journaliers de la culture. Mais pourquoi tous les peuples ne sont-ils pas voleurs ? c'est que pour

comme quelques-uns le répétent encore, n'eft donc point un effet particulier de l'organifation Européenne. Les hommes font plus femblables entr'eux qu'on ne l'imagine. S'ils différent c'eft dans la nuance de leurs fenfations. La Poéfie, par exemple, fait prefque fur tous une impreffion agréable. Chacun récite avec un enthoufiafme prefqu'égal cet hymne à la lumiere qui commence le troifieme chant du Paradis perdu. Mais, dira-t-on, fi ce morceau admiré de tous, plaît également à tous, c'eft que peignant les magnifiques effets de la lumiere, le Poëte fe fert d'un mot qui n'exprimant aucune nuance de jour en particulier, permet à chacun de colorer les objets de la teinte de lumiere la plus agréable à fes yeux. Soit : mais fi la lumiere ne faifoit pas fur tous une impreffion vive & forte, feroit-elle univerfellement regardée comme l'objet le plus admirable de la Nature ? Le tourbillon de feu où prefque toutes les Nations ont placé le trône de la Divinité ne prouve-t-il pas l'uniformité d'impreffions (c) reçues en la préfence des mé-

---

voler, il faut être environné de Nations volables, c'eft-à-dire, de peuples agriculteurs & riches; faute de quoi, un peuple n'a que le choix de labourer ou de mourir de faim.

Chaque pays à fes Malais. Dans les pays catholiques, le Clergé pille, comme eux, les dixmes des récoltes : & ce que le Malais exécute par violence & par la force des armes, le Prêtre le fait par la rufe & la terreur panique.

(c) Pour preuve de la différence des fenfations éprouvées à la vue des mêmes objets, on cite l'exemple des Peintres qui donnent une teinte de jaune ou

mes objets. Sans cette uniformité que des Philosophes peu exacts ont pris pour la notion du beau & du bon absolu, sur quel fondement eût-on établi les regles du goût ?

Les simples & magnifiques tableaux de la Nature frappent tous les hommes. Ces tableaux font-ils sur chacun d'eux précisément la même impression ; non : mais, comme l'expérience le prouve, une impression à peu près semblable. Aussi les objets extrêmement agréables aux uns, sont-ils toujours plus ou moins agréables aux autres. En vain répéteroit-on que l'uniformité d'impressions produites par la beauté des descriptions de la Poésie, n'est qu'apparente, qu'elle est en partie l'effet de la signification incertaine des mots, & d'un vague dans les expressions (*d*), parfaitement corres-

de, gris à toutes leurs figures : mais si ce défaut dans leur coloris étoit l'effet d'un vice dans l'organe de leurs yeux, & qu'ils vissent réellement du jaune & du gris dans tous les objets, ils en verroient aussi dans le blanc de leur palette, & peindroient blanc, quoiqu'ils vissent gris.

(*d*) Si l'on me redemandoit encore pourquoi l'on a dans chaque langue créé tant de mots dont la signification est incertaine, j'ajouterois, à ce que j'ai dit à ce sujet Chap, 5. de cette Section, que le besoin a présidé à la formation des langues, qu'en cherchant dans l'invention des mots, à se communiquer plus facilement leurs idées, les hommes ont senti que s'ils créoient autant de mots, qu'il est, par exemple, de degrés différents de grandeur, de lumiere, de grosseur, &c. leur multiplicité surchargeroit leur mémoire ; qu'il falloit par conséquent conserver à certains mots cette signification

pondant aux diverses sensations éprouvées à l'aspect des mêmes objets. En admettant ce fait, il seroit encore vrai qu'il est des ouvrages généralemeut estimés & par conséquent des regles de goût dont l'observation produit sur tous la sensation du beau. Qu'on examine profondément cette question ; & l'on appercevra dans la maniere différente dont les hommes sont affectés des mêmes objets, que cette différence d'impression appartient moins encore à leur Physique qu'à leur Morale.

Le résultat de ce Chapitre, c'est que la diversité des goûts des hommes ne suppose que peu de différence dans la nuance de leurs sensations : c'est que l'uniformité de leurs jugements prouvée par l'uniformité des proverbes des Nations, par la ressemblance de leurs Loix & de leur Gouvernement, par le goût que toutes ont pour la Poésie, & pour les simples & magnifiques tableaux de la Nature, démontre que les mêmes objets font à peu près les mêmes impressions sur tous les hommes ; que s'ils different, ce n'est jamais que dans la nuance de leurs sensations (e)

---

vague, qui rend leur application plus générale & l'étude des langues plus courte.

(e) Si la Nature, comme on le dit, donnoit aux hommes des dispositions si inégales à l'esprit, pourquoi dans les arts de la Danse, de la Musique, du Dessin, &c. les amateurs n'égaleroient-ils presque jamais leurs Maîtres ? Pourquoi l'inégale disposition de la Nature n'équivaudroit-elle pas dans les premiers au petit degré d'attention, que les derniers peut-être portent de plus à l'étude de leur art.

CHAPITRE XIV.

La petite différence apperçue entre nos sensations, n'a nulle influence sur les Esprits.

LES hommes à la présence des mêmes objets peuvent sans doute éprouver des sensations différentes : mais peuvent-ils en conséquence appercevoir des rapports différents entre ces mêmes objets ? Non : & supposé, comme je l'ai dit ailleurs que la neige parût aux uns d'une nuance plus blanche qu'aux autres, tous conviendroient également que la neige est le plus blanc de tous les corps.

Pour que les hommes apperçussent des rapports différents entre les mêmes objets, il faudroit que ces objets excitassent en eux des impressions d'une nature tout-à-fait particuliere ; que le charbon en feu glaçât les uns ; que l'eau condensée par le froid brûlât les autres ; que tous les objets de la Nature s'offrissent à chaque individu dans une chaîne de rapports tout-à-fait différente ; & qu'enfin les hommes fussent les uns à l'égard des autres, ce qu'ils sont par rapport à ces insectes dont les yeux taillés en facettes, voient les objets sous de formes sans contredit très-diverses.

Dans cette supposition les individus n'auroient nulle analogie dans leurs idées & leurs sentiments. Les hommes ne pourroient, ni se communiquer leurs lumieres, ni perfectionner leur raison, ni travailler en commun à l'im-

menſe édifice des Arts & des Sciences. Or l'expérience prouve que les hommes font tous les jours de nouvelles découvertes, qu'ils ſe communiquent leurs idées & que les Arts & les Sciences ſe perfectionnent. Les hommes apperçoivent donc les mêmes rapports entre les objets.

La jouiſſance d'une belle femme peut porter dans l'âme de mon voiſin plus d'ivreſſe que dans la mienne : mais cette jouiſſance eſt pour moi, comme pour lui, le plus vif des plaiſirs. Que deux hommes reçoivent le même coup, ils éprouvent peut-être deux impreſſions différentes : mais qu'on double, triple, quadruple la violence de ce coup, la douleur qu'ils reſſentiront ſera dans chacun d'eux pareillement double, triple, quadruple.

Suppoſons la différence de nos ſenſations à l'aſpect des mêmes objets plus conſidérable qu'elle ne l'eſt réellement, il eſt évident, que les objets conſervans entr'eux les mêmes rapports, nous frapperoient dans une proportion toujours conſtante & uniforme. Mais, dira-t-on, cette différence dans nos ſenſations ne peut-elle changer nos affections morales, & ce changement produire, & la différence & l'inégalité des eſprits ? Je réponds à cette objection que toute diverſité d'affection (*a*) occaſionnée par quelque différence dans l'organiſation phyſique, n'a, comme l'expérience le prouve, nulle influence ſur les eſprits. On peut donc

(*a*) Les ſeules affections dont l'influence ſur les eſprits ſoit ſenſible, ſont les affections dépendantes de l'éducation & des préjugés.

préférer le verd au jaune, & comme Dalembert & Clairaut, être également grand Géometre : on peut donc avec des palais inégalement délicats, être également bon Poëte, bon Dessinateur, bon Physicien. On peut donc enfin avec un goût pour le doux ou le salé, le lait ou l'anchois, être également grand Orateur & grand Médecin &c. Tous ces goûts divers ne sont en nous que des faits isolés & stériles. Il en est de même de nos idées, jusqu'au moment où l'on les compare entr'elles. Or pour se donner la peine de les comparer, il faut y être excité par quelqu'intérêt. Cet intérêt donné & ces idées comparées, pourquoi les hommes parviennent-ils aux mêmes résultats ? C'est que malgré la différence de leurs affections, & l'inégale perfection de leurs organes, tous peuvent s'élever aux mêmes idées. En effet, tant que l'échelle des proportions dans laquelle les objets nous frappent, n'est pas rompue, nos sensations conservent toujours entr'elles le même rapport. Une rose d'une couleur très-foncée & comparée à une autre rose, paroît foncée à tous les yeux. Nous portons les mêmes jugements sur les mêmes objets. Nous pouvons donc toujours acquérir le même nombre d'idées, par conséquent la même étendue d'esprit.

Les hommes communément bien organisés, sont comme certains corps sonores, qui sans être exactement les mêmes, rendent cependant le même nombre de sons (*b*).

(*b*) Certains corps sonores rendent les mêmes nombre de sons, mais non des sons du même genre :

Le résultat de ce Chapitre, c'est que les hommes appercevant toujours les mêmes rapports entre les mêmes objets, l'inégale perfection de leurs sens, n'a nulle influence sur leurs esprits. Rendons cette vérité plus frappante, en attachant une idée nette au mot *Esprit.*

---

il en est de même de notre esprit, il rend, si je l'ose dire, des idées ou des images également belles, mais différentes, selon les objets divers dont le hazard a chargé notre mémoire.

N'ai-je présent à mon souvenir que les neiges, les glaçons, les tempêtes du Nord, que les laves enflammées du Vésuve ou de l'Ethna? avec ces matériaux, quel tableau composer? celui des montagnes qui défendent l'entrée des jardins d'Armide. Mais si ma mémoire au contraire ne me rappelle que des images riantes, que les fleurs du printemps, les ondes argentées des ruisseaux, la mousse des gazons & le dais odoriférant des orangers, que composerai-je avec ces objets agréables? le bosquet où l'amour entraîne Renaud. Le genre de nos idées & de nos tableaux ne dépend donc point de la nature de notre esprit, le même dans tous les hommes, mais de l'espece d'objets que le hazard grave dans leur mémoire & de l'intérêt qu'ils ont de les combiner.



CHAPITRE XV.

De l'Esprit.

Qu'est-ce que l'Esprit en lui-même, *l'aptitude à voir les ressemblances & les différences, les convenances & les disconvenances qu'ont entr'eux les objets divers.* Mais quel est dans l'homme le principe productif de son esprit ? Sa sensibilité physique, sa mémoire & surtout l'intérêt qu'il a de combiner ses sensations entr'elles (*a*). L'esprit n'est donc en lui que le *résultat de ses sensations comparées*, & le bon esprit consiste dans la justesse de leur comparaison.

Tous les hommes, il est vrai, n'éprouvent pas précisément les mêmes sensations, mais tous sentent les objets dans une proportion

(*a*) Supposons qu'en chaque genre de science & d'art, les hommes eussent comparé entr'eux tous les objets & tous les faits déja connus, & qu'ils fussent enfin parvenus à découvrir tous leurs divers rapports : les hommes alors n'ayant plus de nouvelles combinaisons à faire, ce qu'on appelle l'esprit n'existeroit plus. Alors tout seroit science, & l'esprit humain nécessité à se reposer, jusqu'à ce que la découverte de faits inconnus lui permît de nouveau de les comparer & de les combiner entr'eux, seroit la mine épuisée qu'on laisse reposer, jusqu'à la formation de nouveaux filons.

toujours la même. Tous ont donc une égale aptitude à l'Esprit (*b*).

En effet si, comme l'expérience le prouve, chaque homme apperçoit les mêmes rapports entre les mêmes objets : si chacun d'eux convient de la vérité des propositions géométriques ; si d'ailleurs nulle différence dans la nuance de leurs sensations, ne change leur maniere de voir ; si (pour en donner un exemple sensible) au moment où le soleil s'éleve

---

(*b*) Il suit de cette définition de l'esprit, que si toutes ses opérations se réduisent à voir les ressemblances & les différences, les convenances & les disconvenances qu'ont entr'eux les objets divers, les hommes, comme on l'a tant de fois répété, ne naissent point avec tel ou tel génie particulier.

L'acquisition des divers talents est dans les hommes l'effet de la même cause, c'est-à-dire, du desir de la gloire & de l'attention dont ce desir les doue. Or l'attention peut également se porter à tout, s'appliquer indifféremment aux objets de la Poésie, de la Géométrie, de la Physique, de la Peinture, &c. comme la main de l'Organiste peut indifféremment se porter sur chacune des touches de l'orgue. Si l'on me demande pourquoi les hommes ont rarement du génie en différents genres, c'est, répondrai-je, que la science est en chaque genre la matiere premiere de l'esprit, comme l'ignorance, si je l'ose dire, la matiere premiere de la sottise, & qu'on est rarement savant en deux genres. Peu d'hommes joignent, comme un Buffon & un Dalembert, à la science d'un Newton ou d'un Euler, l'art si difficile de bien écrire. Je ne répéterai point, d'après l'ancien proverbe, *qu'on naît Poëte & qu'on devient Orateur*, mais j'assurerai au contraire, puisque toutes nos idées nous viennent par les sens, *qu'on ne n'ait point, mais qu'on devient ce qu'on est.*

du sein des mers, tous les habitants des mêmes côtes, frappés au même instant de l'éclat de ses rayons, le reconnoissent également pour l'astre le plus brillant de la Nature, il faut avouer que tous les hommes portent ou peuvent porter les mêmes jugements sur les mêmes objets, qu'ils peuvent atteindre aux mêmes vérités (*c*), & qu'enfin si tous n'ont pas dans le fait également d'esprit (*d*), tous du moins en ont également en puissance, c'est-à-dire, en aptitude à en avoir (*e*).

(*c*) Pour atteindre à certaines idées, il faut méditer. Chacun en est-il capable ! Oui : lorsqu'un intérêt puissant l'anime. Cet intérêt le doue alors d'une force d'attention, sans laquelle on peut, comme je l'ai déja dit, être savant & jamais homme d'esprit. C'est la méditation qui seule peut nous révéler ces vérités premieres, générales, les clefs & les principes des sciences. C'est à la découverte de ces vérités qu'on devra toujours le titre de grand Philosophe, parce qu'en tout genre de science, ce sera toujours la généralité des principes, l'étendue de leur application, & enfin la grandeur des ensembles, qui constituera le génie philosophique.

(*d*) Quelques-uns, comme je l'ai déja dit, attribuent au physique différent des Latitudes, la différence des esprits. Mais pour prouver ce fait, il faudroit, d'après la définition donnée de l'esprit, pouvoir nommer un pays où les hommes n'apperçussent, ni la différence, ni la ressemblance, ni la convenance, ni la disconvenance des objets entr'eux & avec nous. Or ce climat est encore à découvrir.

(*e*) C'est parce que l'esprit est rare qu'on le prend pour un don particulier de la Nature. Un Alchymiste, un joueur de Gobelets, étoient des hommes rares dans les siecles d'ignorance. Aussi les prenoit-on pour

Je n'insisterai pas davantage sur cette question, je me contenterai de rappeller à ce sujet une observation que j'ai déja faite dans le livre de l'Esprit. Elle est vraie.

Qu'on présente, dis-je, à divers hommes une question simple, claire & sur la vérité de laquelle ils soient indifférents, tous porteront le même jugement (*f*) parce que tous appercevront les

des sorciers ou des Etres surnaturels. Ce n'est cependant pas qu'il soit très-difficile d'éblouir & de duper des sots par des prestiges ou des tours d'adresse. L'étonnant en ce genre, c'est que des hommes puissent s'occuper sérieusement de tours & d'art aussi futiles. Or il en est de même de l'esprit. Si l'aptitude à en avoir est commune, rien de si rare que le desir vif & constant d'en acquérir. Il est dit-on, peu d'hommes de génie; pourquoi? c'est qu'il est peu de Gouvernements qui proportionnent sa récompense à la peine, que suppose l'acquisition des grands talents.

En comparant les Alchymistes, les Joueurs de Gobelets aux gens d'esprit, mon but n'est pas d'avilir les derniers par une comparaison humiliante; je veux simplement montrer dans la rareté même de l'esprit, la cause qui le fait depuis si long-temps regarder comme un don de la nature : je veux détruire le merveilleux & non le mérite de l'esprit. On lui doit la perfection de la Médecine, de la Chirurgie, de tous les arts & de toutes les sciences utiles. Rien par conséquent sur la terre de plus respectable que l'esprit. Aussi n'est-il point de nation vraiment éclairée sur ses intérêts, qui n'ait pour l'esprit une estime proportionnée à l'utilité de l'art ou de la science qu'il perfectionne.

(*f*) Les hommes sont-ils d'avis différent sur la même question? cette différence est toujours l'effet, ou

mêmes rapports entre les mêmes objets. Tous sont donc nés avec l'esprit juste. Or il en est du mot *Esprit juste*, comme de celui d'*Humanité éclairée*. Cette espece d'humanité condamne-t elle un assassin au supplice ? elle ne s'occupe en cet instant que du salut d'une infinité de citoyens honnêtes. L'idée de justice & par conséquent de presque toutes les vertus se trouve donc comprise dans la signification étendue du mot *Humanité*. Il en est de même du mot *Esprit juste*. Cette expression prise dans sa signification étendue, renferme pareillement toutes les différentes sortes d'esprit. Ce qu'au moins l'on peut assurer, c'est qu'en nous, si tout est sensation, & comparaison entre nos sensations, il n'est d'autre sorte d'esprit que celui qui compare, & compare juste.

La conclusion générale de ce que j'ai dit sur l'égale aptitude qu'ont à l'esprit les hommes communément bien organisés, c'est qu'une fois convenu :

Que dans les hommes tout est sentir ;

---

de ce qu'ils ne s'entendent pas, ou de ce qu'ils n'ont pas les mêmes objets présents à leurs yeux & à leur souvenir, ou enfin de ce qu'indifférents à la question même, ils mettent peu d'intérêt à son examen & peu d'importance à leur jugement.

Or supposons que forcés à l'attention par un intérêt puissant & commun, les hommes s'entendissent, qu'ils eussent d'ailleurs les mêmes objets présents à leurs yeux ou à leur mémoire. Je dis qu'appercevant les mêmes rapports entre les objets, ils en porteroient le même jugement. D'où je conclus que tous ont du moins également d'esprit en puissance, c'est-à-dire, une égale aptitude à en avoir.

Qu'ils ne sentent & n'acquierent d'idées, que par les cinq sens ;

Que la finesse plus ou moins grande de ces cinq sens, en changeant la nuance de leurs sensations, ne change point le rapport des objets entr'eux.

Il est évident, puisque l'esprit consiste dans la connoissance de ces mêmes rapports, que la plus ou moins grande supériorité de l'esprit est indépendante de la perfection plus ou moins grande de l'organisation. Aussi les Femmes dont le sens du toucher est plus délicat que celui des Hommes, ne leur sont-elles point supérieures en lumieres. Il est, je crois, difficile de se refuser à cette conclusion.

Mais dira-t-on, si l'on regarde ce témoignage universel rendu à la vérité des propositions géométriques, comme une preuve démonstrative que tous les hommes communément bien organisés apperçoivent les mêmes rapports entre les objets, pourquoi ne pas regarder pareillement la différence d'opinions en matiere de Morale, Politique & Métaphysique, comme la preuve qu'au moins dans ces dernieres Sciences, les hommes n'apperçoivent plus les mêmes rapports entre les mêmes objets.

CHAPITRE XVI.

Cause de la différence d'opinion en Morale, Politique & Métaphysique.

LA marche de l'esprit humain est toujours la même. L'application de l'esprit à tel ou tel genre d'étude ne change point cette marche. Les hommes apperçoivent-ils dans certaines Sciences les mêmes rapports entre les objets qu'ils comparent, ils doivent nécessairement appercevoir ces mêmes rapports dans toutes. Cependant l'observation ne s'accorde point avec le raisonnement. Mais cette contradiction n'est qu'apparente. La vrai cause en est facile à découvrir. En la cherchant on voit par exemple, que si tous les hommes conviennent de la vérité des démonstrations géométriques.

C'est qu'ils sont indifférents à la vérité ou à la fausseté de ces démonstrations.

C'est qu'ils attachent non-seulement des idées nettes, mais encore les mêmes idées aux mots employés dans cette science.

C'est qu'enfin ils se font la même image du cercle, du quarré, du triangle, &c.

Au contraire en Morale, Politique, & Métaphysique, si les opinions des hommes sont très-différentes.

C'est qu'en ce genre ils n'ont pas toujours intérêt de voir les choses telles qu'elles sont réellement.

C'est qu'ils n'ont souvent que des idées obs-

cures & confuses des questions qu'ils traitent.

C'est qu'ils pensent plus souvent d'après les autres que d'après eux.

C'est qu'enfin ils n'attachent point les mêmes idées aux mêmes mots.

Je choisis pour exemple ceux de *bon*, *intérêt* & *vertu*.

DU MOT BON.

Prend-on ce mot dans toute l'étendue de sa signification ; pour s'assurer si les hommes peuvent se former la même idée, sachons la maniere dont l'Enfant l'acquiert.

Pour fixer son attention sur ce mot, on le prononce en lui montrant quelque sucrerie ou ce qu'on appelle des *bons bons*. Ce mot pris dans sa signification la plus simple, n'est d'abord appliqué qu'à ce qui flatte le goût de l'enfant & excite une sensation agréable dans son palais.

Veut-on ensuite donner à ce mot une idée un peu plus étendue ? on l'applique indifféremment à tout ce qui plaît à cet enfant, c'est-à-dire, à l'animal, à l'homme, au camarade avec lequel il joue & s'amuse. En général tant qu'on n'attache cette expression qu'à des objets physiques, tels sont, par exemple, une étoffe, un outil, une denrée, les hommes s'en forment à-peu-près la même idée, & cette expression rappelle du moins confusément à leur mémoire l'idée de tout ce qui peut être immédiatement bon (*a*) pour eux.

(*a*) C'est de cet adjectif *bon* qu'on a fait le substantif *bonté*, pris par tant de gens pour un Être

Prend-on enfin ce mot dans une signification encore plus étendue, l'applique-t-on à la Morale & aux actions humaines ? on sent qu'alors cette expression doit nécessairement renfermer l'idée de quelque utilité publique, & que pour convenir en ce genre de ce qui est bon, il faut être précédemment convenu de ce qui est utile. Or la plupart des hommes ignorent même que l'avantage général soit la mesure de la bonté des actions humaines.

Faute d'une éducation saine, les hommes n'ont de la bonté morale que des idées obscures. Ce mot *bonté* arbitrairement employé par eux, ne rappelle à leur souvenir que les diverses applications qu'ils en ont entendu faire ; * 3. applications toujours différentes & contradictoires, selon la diversité, & des intérêts, & des positions de ceux avec lesquels ils vivent. Pour convenir universellement de la signification du mot *bon* appliqué à la morale, il faudroit qu'un excellent dictionnaire en eût déterminé le sens précis. Jusqu'à la rédaction de cet ouvrage, toute dispute sur ce sujet est interminable. Il en est de même du mot Intérêt.

---

réel, ou du moins pour une qualité inhérente à certains objets. Devroit-on ignorer que dans la Nature, il n'est point d'Etre nommé *bonté* ; que cette bonté n'est qu'un nom donné par les hommes à ce que chacun d'eux regarde comme *bon* pour lui, & qu'enfin ce mot *bonté*, comme celui de grandeur, est une de ces expressions vagues, vuides de sens ; & qui ne présentent d'idée distincte qu'au moment où, malgré soi & sans s'en appercevoir, on en fait l'application à quelqu'objet particulier.

INTÉRÊT.

Parmi les hommes peu ſont honnêtes, & le mot *Intérêt* doit en conſéquence réveiller dans la plupart d'entr'eux l'idée d'un intérêt pécuniaire, ou d'un objet auſſi mépriſable. Une ame noble & élevée en a-t-elle la même idée? non; ce mot lui rapelle uniquement le ſentiment de l'amour de ſoi. Le vertueux n'apperçoit dans l'*intérêt* que le reſſort puiſſant & général qui, moteur de tous les hommes, les porte tantôt au vice, tantôt à la vertu. Mais les Jéſuites attachoient-ils à ce mot une idée auſſi étendue, lorſqu'ils combattoient mon opinion? je l'ignore. Ce que je ſais, c'eſt qu'alors Banquiers, Commerçans, Banqueroutiers, ils devoient avoir perdu de vue toute idée d'intérêt noble: c'eſt que ce mot ne dèvoit réveiller en eux que l'idée d'intrigue & d'intérêt pécuniaire.

Or un vil intérêt leur ordonnoit de pourſuivre un homme perſécuté. Peut-être en adoptoient-ils en ſecret les opinions. La preuve, c'eſt un Ballet donné à Rouen en 1750, dont l'objet étoit de montrer que *le plaiſir forme la Jeuneſſe aux vraies vertus*, c'eſt-à-dire, *premiere entrée aux vertus civiles; ſeconde entrée, aux vertus guerrieres; troiſieme entrée, aux vertus propres à la Religion.* Ils avoient dans ce Ballet prouvé cette vérité par les danſes. La Religion perſonnifiée y avoit un pas de deux avec le plaiſir, & pour rendre le plaiſir plus piquant, diſoient alors les Janſéniſtes, les Jéſuites, l'ont mis en culotte (*b*). Or ſi le plaiſir, ſelon eux, peut

(*b*) Il faut rendre juſtice aux Jéſuites, cette ac-

peut tout sur l'homme, que ne peut sur lui l'intérêt ? Tout intérêt ne se réduit-il pas en nous à la recherche du plaisir (*h*) ?

---

cusation est fausse. Ils sont rarement libertins. Le Jésuite contenu par sa regle, indifférent au plaisir est tout entier à l'ambition. Ce qu'il désire, c'est de s'asservir par la force ou la séduction les riches & les puissants de la terre. Né pour leur commander, les Grands sont à ses yeux des Pantins, qu'il fait mouvoir par les fils de la direction & de la confession. Son mépris intérieur pour eux, se cache sous les apparences du respect. Les Grands s'en contentent, & sont, sans s'en appercevoir, réduits par lui à l'état de Marionnettes. Ce que le Jésuite ne peut opérer par la séduction, il l'exécute par la force. Qu'on ouvre les annales de l'histoire, on y voit ces mêmes Jésuites allumer les flambeaux de la sédition à la Chine, au Japon, en Ethiopie, & dans tous les pays où ils prêchent l'Evangile de paix. On apprend qu'en Angleterre, ils chargerent la mine destinée à faire sauter le Parlement ; qu'en Hollande, ils firent assassiner le Prince d'Orange ; en France, Henri IV : qu'à Geneve, ils donnerent le signal de l'escalade, que leur main souvent armée de stylet, a rarement cueilli les plaisirs, & qu'enfin leurs péchés ne sont pas des foiblesses, mais des forfaits.

(*h*) Pourquoi donc les Jésuites s'éleverent-ils alors avec tant de fureur contre moi ? Pourquoi alloient-ils dans toutes les grandes Maisons déclamer contre l'*Esprit*, en défendre la lecture & répéter sans cesse, Comme le pere Cannaye au Maréchal d'Hocquincourt, *point d'esprit*, *Messeigneurs*, *point d'esprit* ? c'est qu'uniquement jaloux de commander, le Jésuite désira toujours l'aveuglement des peuples. En effet les hommes sont-ils éclairés sur le principe qui les meut, savent-ils que toujours dirigés dans leur conduite par un intérêt vil ou noble, ils obéissent toujours à cet intérêt ; que c'est à leur Loix & nom

Plaiſirs & douleurs ſont les moteurs de l'Univers. Dieu les a déclarés tels à la terre, en créant le paradis pour les vertus & l'enfer pour les crimes. L'Egliſe Catholique elle-même en eſt convenue, lorſque dans la diſpute de Mrs. Boſſuet & Fénelon, elle décida qu'on n'aimoit point Dieu * 4. pour lui-même, c'eſt-à-dire, indépendamment des peines & des récompenſes dont il eſt le diſpenſateur. L'on a donc toujours été convaincu que l'homme mû par le ſentiment de l'amour de ſoi, n'obéit jamais qu'à la loi de ſon intérêt (*i*).

Que prouve ſur ce ſujet la diverſité d'opi-

à leurs dogmes qu'ils doivent leur génie & leur vertu; qu'avec la forme du Gouvernement de Rome & de Sparte, l'on créeroit encore des Romains & des Spartiates; & qu'enfin par une ſage diſtribution des peines & des récompenſes, de la gloire & de l'infamie, l'on peut toujours lier l'intérêt particulier à l'intérêt public, & néceſſiter les citoyens à la vertu. Alors quel moyen de cacher aux peuples l'inutilité & même le danger du Sacerdoce. Ignoreroient-ils long-temps que la chose vraiment importante au bonheur des peuples, n'eſt point la création des Prêtres, mais des Loix ſages & des Magiſtrats inſtruits. Plus les Jéſuites ont été frappés de la vérité de ce principe, plus ils ont craint pour leur autorité, plus ils ont été ſoigneux d'obſcurcir l'évidence d'un tel principe.

(*i*) Le guerrier veut-il s'avancer? Il deſire la guerre. Mais qu'eſt-ce que le ſouhait de la guerre dans l'Officier ſubalterne? C'eſt le ſouhait d'une augmentation de ſix ou ſept cents francs d'appointements, le ſouhait de la dévaſtation des Empires, de la mort des amis, des connoiſſances avec leſquelles il vit & qui lui ſont ſupérieurs en grade.

nions ? Rien, sinon qu'on ne s'entend point L'on ne s'entend guere mieux, lorsqu'on parle de vertu.

VERTU.

Ce mot rappelle souvent des idées, très-différentes, selon l'état & la position où l'on se trouve, la société où l'on vit, le pays & le siecle où l'on naît. Que dans la coutume de Normandie un Cadet profitât, comme Jacob, de la faim ou de la soif de son frere pour lui ravir son droit d'aîneſſe, ce seroit un fripon déclaré tel dans tous les Tribunaux. Qu'un homme à l'exemple de David, fit périr le mari de sa maîtreſſe ; on ne le citeroit point au nombre des vertueux, mais des scélérats. On auroit beau dire qu'il a fait une bonne fin : les aſſaſſins en font quelquefois une pareille, & ne sont point donnés pour des modeles de vertu.

Jusqu'à ce qu'on ait attaché des idées nettes à ce mot, on dira donc toujours de la vertu ce que les Pirrhoniens disoient de la vérité. *Elle est comme l'orient, différente, selon le point de vue d'où l'on la considere.*

Dans les premiers siecles de l'Eglise, les Chrétiens étoient en horreur aux Nations : ils craignoient de n'être point tolérés : que prêchoient ils alors ? l'indulgence & l'amour du prochain. Le mot vertu rappelloit alors à leur mémoire l'idée d'humanité & de douceur. La conduite de leur Maître les confirmoit dans cette idée. Jésus doux avec les Eſſéniens, les Juifs & les Payens, ne portoit point de haine aux Romains. Il pardonnoit aux Juifs leurs injures, à Pilate ses injustices : il recommandoit par-tout la charité. En est-il de même aujourd'hui ? non : la

haine du prochain, la barbarie sous les noms de zele & de police, sont en France, en Espagne & en Portugal, maintenant comprises dans l'idée de vertu.

L'Eglise naissante, quelle que fût la Religion d'un homme, honoroit en lui la probité & s'occupoit peu de sa croyance. „ Celui-là, dit St. „ Justin, est chrétien qui est vertueux ; fût-il „ d'ailleurs Athée ". *Et quicumque secundum rationem & verbum vixere, Christiani sunt quamvis Athei.*

Jésus préféroit (*k*) dans ses paraboles, l'incrédule Samaritain au dévot Pharisien. St. Paul n'étoit guere plus difficile que Jésus & S. Justin. Cornelius Chap. 10. v. 2. des Actes des Apôtres est cité comme un homme Religieux, parce qu'il étoit honnête : * 5. néanmoins il n'étoit pas encore chrétien. Il est dit pareillement d'une certaine Lidie Chap. 16. v. 14. des mêmes Actes, qu'elle servoit Dieu : elle n'avoit cependant pas encore entendu St. Paul & ne s'étoit point convertie.

Du temps de Jésus, l'ambition & la vanité n'étoient point comptées parmi les vertus. Le royaume de Dieu n'étoit pas de ce monde. Jésus n'avoit desiré, ni richesses, ni titre, ni crédit en Judée. Il ordonnoit à ses disciples d'abandonner leurs biens pour le suivre. Quelles idées

(*k*) Jésus se déclare par-tout ennemi des Prêtres Juifs. Il leur reproche par-tout leur avarice & leur cruauté. Jésus fut puni de sa véracité. O Prêtres catholiques, vous êtes-vous montrés moins barbares que les Prêtres Juifs ? Et le sincere adorateur de Jésus vous doit-il moins de haine !

a-t-on maintenant de la vertu ? Point de Prélat catholique qui ne brigue des titres, des honneurs. Point d'Ordre Religieux qui ne s'intrigue dans les Cours, qui ne fasse le commerce, qui ne s'enrichisse par la banque. Jésus & ses Apôtres n'avoient pas cette idée de l'honnêteté.

Du temps de ces derniers la persécution ne portoit point encore le nom de charité. Les Apôtres n'excitoient point Tibere à emprisonner le Gentil ou l'Incrédule. Celui qui dans ce siecle eût voulu s'asservir les opinions d'autrui, régner par la terreur, élever le tribunal de l'Inquisition, brûler ses semblables & s'en approprier les richesses, eût été déclaré infâme. L'on n'eût point lu sans horreur les sentences dictées par l'orgueil, l'avarice & la cruauté sacerdotale. Aujourd'hui l'orgueil, l'avarice & la cruauté, sont dans les pays d'Inquisition, mis au rang des vertus.

Jésus haïssoit le mensonge. Il n'eût donc point, comme l'Eglise, obligé Galilée de venir la torche au poing, retracter aux autels du Dieu de vérité, celles qu'il avoit découvertes. L'Eglise n'est plus ennemie du mensonge, elle canonise les fraudes pieuses. * 6.

Jésus fils de Dieu étoit humble ; * 7. & son orgueilleux Vicaire prétend commander aux Souverains, légitimer à son gré le crime, rendre les assassinats méritoires. Il a béatifié Clément. Sa vertu n'est donc pas celle de Jésus.

L'amitié honorée comme vertu chez les Scythes, n'est plus regardée comme telle dans les Monasteres. La regle l'y rend même criminelle. * 8. Le vieillard malade & languissant dans sa cellule y est délaissé par l'amitié & l'humanité.

Eût-on fait aux moines un précepte de la haine mutuelle, il ne feroit pas plus fidélement obfervé dans le Cloître.

Jéfus vouloit qu'on rendit à Céfar ce qui appartient à Céfar; il défendoit de s'emparer par rufe ou par force du bien d'autrui. Mais le mot de *vertu* qui rappelloit alors à la mémoire l'idée de juftice, ne la rappelloit plus du tems de St. Bernard, lorfqu'à la tête des Croifés, il ordonnoit aux Nations de déferter l'Europe pour ravager l'Afie, pour détrôner les Sultans & brifer des Couronnes fur lefquelles ces Nations n'avoient aucun droit.

Lorfque pour enrichir fon Ordre, ce Saint promettoit cent arpens dans le Ciel à qui lui en donneroit dix fur la terre; lorfque par cette promeffe ridicule & frauduleufe, il s'approprioit le patrimoine d'un grand nombre d'héritiers légitimes; il falloit que l'idée de vol & d'injuftice fût alors comprife dans la notion de vertu. * 9.

Quelle autre idée pouvoient s'en former les Efpagnols, lorfque l'Églife leur permettoit d'attaquer Montézuma & les Incas, de les dépouiller de leurs richeffes & de s'affeoir fur les trônes du Mexique & du Pérou ? les Moines, Maîtres alors de l'Efpagne euffent pu la forcer de reftituer aux Mexicains & aux Péruviens, * 10. leur or, leur liberté, leur pays & leur prince : ils pouvoient du moins hautement condamner la conduite des Efpagnols. Que firent alors les Théologiens ? ils fe turent. Ont-ils en d'autres tems montré plus de juftice ? non. Le P. Hennepin Récollet répete fans ceffe qu'il n'eft qu'un feul moyen de convertir les Sauvages, c'eft de

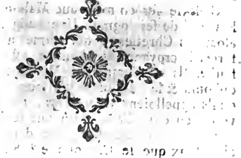
les réduire à l'esclavage (*l*). Un moyen aussi injuste, aussi barbare se, fût-il présenté au Récolet Hennepin, si les Théologiens actuels avoient de la vertu les mêmes idées que Jésus? St. Paul dit expressément que la persuasion est la seule arme que l'on puisse employer à la conversion des Gentils. Quel homme recourroit à la violence pour prouver les vérités géométriques? Quel homme ne sait pas que la vertu se recommande d'elle-même? Quel est donc le cas où l'on peut faire usage des prisons, des tortures & des bûchers? Lorsqu'on prêche le crime, l'erreur & l'absurdité.

C'est le fer en main que Mahomet prouvoit la vérité de ses dogmes. Une Religion, disoient alors les Chrétiens, qui permet à l'homme de forcer la croyance de l'homme, est une Religion fausse. Ils condamnoient Mahomet dans leurs discours & le justifioient par leur conduite. Ce qu'ils appelloient vice en lui, ils l'appelloient vertu en eux. Croiroit-on que le Musulman si dur dans ses principes, fût dans ses mœurs plus doux que le Catholique? Faut-il que le Turc soit tolérant envers le Chrétien, * 11. l'Incrédule, le Juif, le Gentil, & que le Moine à qui sa Religion fait un devoir de l'humanité, brûle en Espagne ses semblables, & précipite en France dans les cachots le Janséniste & le Déiste.

Le Chrétien commettroit-il autant d'abominations, s'il avoit de la vertu les mêmes idées

(*l*) *Voyez* description des mœurs des Sauvages de la Louisiane, *page* 105.

que le fils de Dieu, & si le prêtre docile aux seuls conseils de son ambition, n'étoit sourd à ceux de l'Evangile. Si l'on attachoit une idée nette, précise & invariable au mot vertu, * 12. les hommes n'en auroient pas toujours des idées si différentes & si disparates.



CHAPITRE XVII.

La vertu ne rappelle au Clergé que l'idée de sa propre utilité.

SI presque tous les Corps religieux, dit l'illustre & malheureux Procureur-Général du Parlement de Bretagne, sont par leur institution animés d'un intérêt contraire au bien public, comment se formeroient-ils des idées saines de la vertu? parmi les Prélats, il est peu de Fénélons; * 13 peu d'entr'eux ont ses vertus, son humanité & son désintéressement. Parmi les Moines, on compte beaucoup de Saints, mais peu d'honnêtes gens. Tout Corps Religieux est avide de richesses & de pouvoir; nulle borne à son ambition (*a*). Cent bulles ridicules rendues

(*a*) L'humble Clergé se déclare le premier corps de l'Etat, cependant, (comme l'observe un homme de beaucoup d'esprit), il n'est que trois corps absolument essentiels à l'administration: le premier est le corps de la Magistrature. Il est chargé de défendre ma propriété contre l'usurpation de mon voisin. Le second est le corps de l'armée pareillement chargé de défendre ma propriété contre l'invasion de l'ennemi. Le troisieme est le corps des citoyens qui, nommés à la Perception des impôts, doivent fournir à l'entretien des deux premiers. Que sert l'Ordre du Clergé plus coûteux à l'Etat que les trois autres ensemble? à maintenir les mœurs. On a des mœurs en Pensilvanie & point de Clergé....

par les Papes en faveur des Jésuites en font la preuve. Mais si le Jésuite est ambitieux, l'Eglise l'est-elle moins ? Qu'on ouvre l'Histoire; c'est-à-dire, celle des erreurs & des disputes des Peres, des entreprises du Clergé & des crimes des Papes, par-tout l'on voit la puissance spirituelle ennemie de la temporelle (*b*), oublier que son Royaume n'est pas de ce monde, tenter par des efforts toujours nouveaux, de s'emparer des richesses & du pouvoir de la Terre, vouloir

---

(*b*) L'Eglise, en se déclarant seule Juge de ce qui est péché ou non péché, crut à ce titre pouvoir s'attribuer la souveraine puissance & la suprême Jurisdiction. En effet, si nul n'a droit de punir une bonne action & d'en récompenser une mauvaise, le Juge de leur bonté ou de leur méchanceté est le seul Juge légitime d'une Nation, les Magistrats & les Princes ne sont plus que les exécuteurs de ses Sentences: leur fonction se réduit à celle de bourreau. Ce projet étoit grand; il étoit couvert du voile de la Religion. Il n'allarma pas d'abord les Magistrats. L'Eglise soumise en apparence à leur autorité, attendoit pour les en dépouiller, qu'universellement reconnue pour seule Juge du mérite des actions humaines, cette reconnoissance légitimât ses prétentions. Quel pouvoir les Rois eussent-ils opposés à celui de l'Eglise ? nul autre que la force des armées. Alors esclave de deux Puissances dont les volontés & les Loix eussent été souvent contradictoires, le peuple incertain eût attendu que la force décidât à qui seroit dûe son obéissance.

Ce projet du Clergé n'a point eu, j'en conviens, sa pleine exécution. Mais toujours est-il vrai, malgré la distinction insignifiante du Temporel & du Spirituel, qu'en tout Etat catholique, il est réellement deux Royaumes & deux Maîtres absolus de chaque citoyen.

non-seulement enlever à César ce qui est à César, mais vouloir frapper impunément César. S'il étoit possible que des catholiques superstitieux, conservassent quelqu'idée du juste & de l'injuste, ces catholiques révoltés à la lecture d'une pareille Histoire, auroient le Sacerdoce en horreur.

Un Prince a-t-il permis telle année la suppression de tel impôt? l'année révolue, manque-t-il hautement à sa parole, pourquoi l'Eglise ne lui reproche-t-elle pas publiquement la violation de cette parole? C'est qu'indifférente au bonheur public, à la Justice, à l'humanité, elle ne s'occupe uniquement que de son intérêt. Que le Prince soit tyran, elle l'absout; mais qu'il soit ce qu'elle appelle Hérétique, elle l'anathématise, elle le dépose, elle l'assassine. Qu'est-ce cependant que le crime d'hérésie? Ce mot *Hérésie* prononcé par un homme sage & sans passion, ne signifie autre chose qu'*opinion particuliere*. Ce n'est point d'une telle Eglise qu'il faut attendre des idées nettes de l'équité. Le Clergé n'accordera jamais le nom de vertueuses, qu'aux actions tendantes à l'agrandissement de son pouvoir & de ses richesses. A quelle cause, si ce n'est à l'intérêt du Prêtre, attribuer les décisions contradictoires (c) de la Sorbonne? Sans cet intérêt eût-elle soutenu dans un temps, & toléré dans tous la doctrine régicide des Jésui-

(c) Ce seroit un recueil piquant, que celui des condamnations contradictoires portées par la Sorbonne avant & depuis Descartes, contre presque tout ouvrage de génie.

tes ? Se fût-elle caché l'odieux de cette doctrine ? Eût-elle attendu que le Magiſtrat la lui indiquât ?

Mais en recevant cette doctrine, ſes Docteurs ont montré plus de ſottiſe que de méchanceté. Qu'ils ſoient ſots, j'y conſens : mais peut-on les ſuppoſer honnêtes, lorſqu'on conſidere la fureur avec laquelle ils ſe ſont élevés contre les livres des Philoſophes, & le ſilence qu'ils ont gardé ſur ceux des Jéſuites. En approuvant dans leur aſſemblée (*d*) la morale de ces Religieux ; ou les Docteurs la jugeoient ſaine * 14. ſans l'avoir examinée ; (en ce cas quelle opinion avoir de Juges ſi étourdis ?) ou ils la jugeoient ſaine après l'avoir examinée & reconnue telle ; (en ce cas quelle opinion avoir de Juges auſſi ignorants ?) ou ces Docteurs enfin après l'avoir examinée & trouvée mauvaiſe, l'approuvoient par crainte, * 15. intérêt ou ambition ; (en ce dernier cas, quelle opinion avoir de Juges auſſi fripons ?).

Dans un Journal intitulé *Chrétien ou Religion vengée*, ſi le Théologien Gauchat, déclamateur gagé contre les Philoſophes & les Ecrivains les plus eſtimés de l'Europe, s'eſt toujours tû ſur le compte des Jéſuites, c'eſt qu'il en attendoit protection & bénéfice.

L'intérêt dicta toujours les jugements des Théologiens : on le ſait. Ce n'eſt donc plus aux Sorboniſtes à prétendre au titre de Mo-

(*d*) Il eſt parmi les Docteurs des hommes éclairés & honnêtes ; mais ils ſe rendent rarement à de pareilles aſſemblées : elles ne ſont, dit M. de Voltaire, communément compoſées que de cuiſtres de College,

ralistes, ils ignorent jusqu'aux principes. L'inscription de quelques cadrans solaires, *Quod ignoro, doceo*, devroit être la devise de la Sorbonne. Prendroit-on pour ses guides au ciel & à la vertu, les approbateurs de la morale Jésuitique? Que les Docteurs exaltent encore l'excellence des vertus Théologales. Ces vertus sont locales, la vraie vertu est réputée telle dans tous les siecles & les pays * 16. L'on ne doit le nom de vertueuses qu'aux actions utiles au public & conformes à l'intérêt général. La Théologie a-t-elle toujours éloigné des Peuples la connoissance de cette espece de vertu? en a-t-elle toujours obscurci les idées? c'est un effet de son intérêt: c'est conséquemment à cet intérêt que le Prêtre a par-tout sollicité le privilège exclusif de l'instruction publique. Des Comédiens François élevent un théâtre à Séville, le Chapitre & le Curé le font abattre: ici, leur dit un des Chanoines, notre Troupe n'en souffre point d'autre.

O! homme, s'écrioit autrefois un Sage, qui saura jamais jusqu'où tu portes la folie & la sottise? le Théologien le fait, en rit & en tire bon parti.

Sous le nom de Religion, ce fut toujours l'accroissement de ses richesses (*e*) & de son autorité, que le Théologien poursuivit. Qu'on

(*e*) Pourquoi tout Moine, qui défend avec un emportement ridicule les faux miracles de son fondateur, se moque-t-il de l'existence attestée des Vampires? c'est qu'il est sans intérêt pour le croire. Otez l'intérêt, reste la raison; & la raison n'est pas crédule.

ne s'étonne donc point si l'homme change selon sa position, s'il n'a plus maintenant de la vertu les idées, qu'il en avoit autrefois, & si la morale de Jésus n'est plus celle de ses Ministres.

Ce n'est point uniquement la Secte Catholique; mais toutes les Sectes & tous les Peuples qui, faute d'idées nettes de la probité, en ont eu selon les siecles & les pays divers, des notions très-différentes * 17.



CHAPITRE XVIII.

Des idées différentes que les divers peuples se sont formé de la vertu.

EN Orient & sur-tout en Perse, le célibat est un crime. Rien, disent les Persans, de plus contraire aux vues de la Nature & du Créateur que le célibat (*a*). L'amour est un besoin physique, une sécrétion nécessaire. Doit-on par le vœu d'une continence perpétuelle, s'opposer au vœu de la Nature? Le Dieu qui créa en nous des organes, ne fit rien d'inutile; il voulut qu'on en fit usage.

Le sage Législateur d'Athenes, Solon faisoit peu de cas de la chasteté monacale.* 18. Si dans ses Loix, dit Plutarque, il défendit expressément aux esclaves de se parfumer & d'aimer les jeunes gens, c'est, ajoute cet Historien, que même dans l'amour grec, Solon n'appercevoit rien de déshonnête. Mais ces fiers Républicains qui se livroient sans honte à toutes sortes d'amours, ne se fussent point abaissés au vil métier d'espion & de délateur? ils n'eussent point trahi l'intérêt de la Patrie, ni attenté à la propriété des biens de leurs Concitoyens. Un Grec ou un Romain n'eût point sans rougir, reçu les fers de l'esclavage. Le

(*a*) En Perse, au moment que les enfants atteignent l'âge de puberté, on leur donne une concubine.

vrai Romain ne supportoit pas même sans horreur la vue d'un Despote d'Asie.

Du temps de Caton le Censeur, Euménès vient à Rome. A son arrivée toute la jeunesse s'empresse autour de lui ; le seul Caton l'évite. * 19. Pourquoi, lui demande-t-on, Caton fuit-il un Souverain qui le recherche, un Roi si bon, si ami des Romains ? Si bon qu'il vous plaira, répond Caton, *Tout Prince Despote est un mangeur de chair humaine*, * 20. *que tout Vertueux doit fuir.*

En vain essayeroit-on de nombrer les différentes idées qu'ont eu de la vertu les Peuples, * 21. & les particuliers divers. * 22. Ce qu'on sait, c'est que le Catholique qui se sent plus de vénération pour le Fondateur d'un Ordre de fainéans, que pour un Minos, un Mercure, un Licurgue, &c. n'a sûrement pas d'idées justes de la vertu. Or, tant qu'on n'en attachera pas de nettes à ce mot, il faut, selon le hazard de son éducation, que tout homme s'en forme des idées différentes.

Une jeune fille est élevée par une mere stupide & dévote. Cette fille n'entend appliquer ce mot *vertu* qu'à l'exactitude avec laquelle les Religieuses se fessent, jeûnent & récitent leur rosaire. Le mot *vertu* ne réveillera donc en elle que l'idée de discipline, de haire & de patenôtres.

Une autre fille au contraire est-elle élevée par des parents instruits & patriotes ? N'ont-ils jamais cité devant elle comme vertueuses que les actions utiles à la Patrie ? N'ont-ils loué que les Aries, les Porcies, &c. ? Cette fille aura nécessairement de la vertu, des idées différentes de la premiere. L'une admirera dans

Arie & la force de la vertu & l'exemple de l'amour conjugal ; l'autre ne verra dans cette même Arie qu'une païenne, une femme mondaine, suicide & damnée, qu'il faut fuir & détester.

Qu'on répéte sur deux jeunes gens l'expérience faite sur deux filles ; que l'un d'eux, lecteur assidu de la Vie des Saints, & témoin, pour ainsi dire, des tourments que leur fait éprouver le démon de la chair, les voye toujours se fouetter, se rouler dans les épines, se paitrir des femmes de neige, &c. il aura de la vertu des idées différentes de celui qui, livré à des études plus honnêtes & plus instructives, aura pris pour modeles, les Socrates, les Scipions, les Aristides, les Thimoléons, & pour me rapprocher de mon siecle, les Mirons, les Harlais, les Pibracs, les Barillons * 23. » Ce furent ces Magistrats respectables, ces » illustres victimes de leur amour pour la Pa- » trie, qui par leurs bonnes & sages maximes, » dissiperent, dit le Cardinal de Retz, plus » de factions, que n'en put allumer tout l'or » de l'Espagne & de l'Angleterre ». Il est donc impossible que ce mot *vertu* ne réveille en nous des idées diverses, * selon qu'on lit Plutarque ou la Légende dorée. Aussi, dit M. Hume, a-t-on dans tous les siecles & les pays, élevé des autels à des hommes d'un caractere tout-à-fait différent.

Chez les Païens, c'étoit aux Hercules, aux Castors, aux Cérès, aux Bacchus, aux Romulus qu'on rendoit les honneurs divins, & chez les Musulmans, comme chez les Catholiques, c'est à d'obscurs Dervis, à des Moines vils, enfin à un Dominique, à un Antoine qu'on décerne ces mêmes honneurs.

C'étoit après avoir dompté les monstres & puni les tyrans ; c'étoit par leur courage, leurs talents, leur bienfaisance & leur humanité que les anciens Héros s'ouvroient les portes de l'Olympe : c'est aujourd'hui par le jeûne, la discipline, la poltronnerie, l'aveugle soumission & la plus vile obéissance que le Moine s'ouvre celui du Ciel.

Cette révolution dans les esprits, frappa sans doute Machiavel. Aussi, dit-il, Discours 4. " Toute Religion qui fait un devoir des „ souffrances & de l'humilité ; n'inspire aux „ Citoyens qu'un courage passif ; elle énerve „ leur esprit, l'avilit, le prépare à l'escla„ vage „. L'effet sans doute eût suivi de près cette prédiction, si, comme l'observe M. Hume, les mœurs & les loix des sociétés, ne modifioient le caractere & le génie des Religions.

On a vu dans ces deux Chapitres les idées peu nettes jusqu'à présent attachées aux mots *bon*, *intérêt*, *vertu*. J'ai fait sentir que ces mots toujours arbitrairement employés, rappellent & doivent rappeller des idées différentes, selon la société dans laquelle on vit, & l'application qu'on en entend faire. Qui veut examiner une question de cette espece, doit donc convenir d'abord de la signification des mots. Sans cette convention préliminaire, toute dispute de ce genre devient interminable. Aussi les hommes, sur presque toutes les questions Morales, Politiques & Métaphysiques, s'entendent-ils d'autant moins qu'ils en raisonnent plus.

Les mots une fois définis, une question est résolue presqu'aussi-tôt que proposée. Preuve que tous les esprits sont justes, que tous apper-

çoivent les mêmes rapports entre les objets; preuve qu'en Morale, Politique & Métaphysique, * 25. la diversité d'opinion est uniquement l'effet de la signification incertaine des mots; de l'abus qu'on en fait, & peut-être de l'imperfection des langues. Mais quel remede à ce mal ?



CHAPITRE XIX.

Il est un seul moyen de fixer la signification incertaine des mots, & une seule Nation qui puisse en faire usage.

POUR déterminer la signification incertaine des mots, il faudroit composer un Dictionnaire dans lequel on attacheroit des idées nettes aux différentes expressions. * 26. Cet ouvrage est difficile, & ne peut s'exécuter que chez un Peuple libre. L'Angleterre est peut-être en Europe la seule contrée dont l'Univers puisse attendre & tenir ce bienfait. Mais l'ignorance y est-elle sans protecteur ? nuls pays où quelques particuliers n'aient intérêt d'entremêler les ténébres du mensonge aux lumieres de la vérité. Le desir des aveugles, c'est que l'aveuglement soit universel. Le desir des fripons, c'est que la stupidité s'étende & que les dupes se multiplient. En Angleterre, comme en Portugal, il est de Grands injustes, mais que peuvent-ils à Londres contre un Ecrivain ? Point d'Anglois qui, derriere le rempart de ses Loix, ne puisse braver leur pouvoir, in-

fulter à l'ignorance, à la fuperftition & à la fottife. L'Anglois eft né libre; qu'il profite donc de cette liberté pour éclairer le Monde; qu'il contemple dans les hommages rendus encore aujourd'hui aux Peuples ingénieux de la Grece, ceux que lui rendra la poftérité; & que ce fpectacle l'encourage.

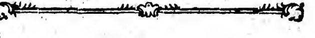
Ce fiecle eft, dit-on, le fiecle de la Philofophie. Toutes les Nations de l'Europe ont en ce genre produit des hommes de génie. Toutes femblent aujourd'hui s'occuper à la recherche de la vérité. Mais dans quel pays peut-on impunément la publier? Il n'en eft qu'un; c'eft l'Angleterre.

Anglois (*a*), ufez de cette liberté, de ce don qui diftingue l'homme de l'efclave vil & de l'animal domeftique, pour difpenfer la lumiere aux Nations! Un tel bienfait vous affure leur éternelle reconnoiffance. Quels éloges refufer à un Peuple affez vertueux pour laiffer fes Ecrivains fixer dans un Dictionnaire la fignification précife de chaque mot, & diffiper par ce moyen l'obfcurité myftérieufe, qui enveloppe encore la Morale, la Politique, la Métaphyfique, la Théologie. * 27. &c. C'eft aux Auteurs d'un tel Dictionnaire qu'il eft réfervé de terminer tant de difputes qu'éternife l'abus * 28. des mots. Eux feuls peuvent réduire la fcience des hommes à ce qu'ils favent réellement.

(*a*) Tout Gouvernement, difent les Anglois, qui défend de penfer & d'écrire fur les objets de l'adminiftration, eft à coup fûr un Gouvernement dont on ne peut rien dire de bon.

Ce Dictionnaire traduit dans toutes les Langues, feroit le recueil général de presque toutes les idées des hommes. Qu'on attache à chaque expression des idées précises, & le Scholastique qui par la magie des mots, a tant de fois bouleversé le monde, ne sera qu'un Magicien sans puissance. Le talisman dans la possession duquel consistoit son pouvoir, sera brisé. Alors tous ces fous qui, sous le nom de Métaphysiciens, errent depuis si long-temps dans le pays des chimeres, & qui sur des outres pleins de vent, traversent en tout sens les profondeurs de l'infini, ne diront plus qu'ils y voient ce qu'ils n'y voient pas, qu'ils savent ce qu'ils ne savent pas. Ils n'en imposeront plus aux Nations. Alors les propositions morales, politiques & métaphysiques devenues aussi susceptibles de démonstration que les propositions de Géométrie, les hommes auront de ces sciences les mêmes idées, parce que tous (comme je l'ai montré) apperçoivent nécessairement les mêmes rapports entre les mêmes objets.

Une nouvelle preuve de cette vérité, c'est qu'en combattant à-peu-près les mêmes faits, soit dans le monde physique, comme le démontre la Géométrie, soit dans le monde intellectuel, comme le prouve la Scholastique, tous les hommes sont en tous les temps à-peu-près parvenus au même résultat.



CHAPITRE XX.

Les excursions des hommes & leurs découvertes dans les Royaumes intellectuels ont toujours été à peu près les mêmes.

ENTRE les pays imaginaires que parcourt l'esprit humain, celui des Fées, des Génies, des Enchanteurs est le premier où je m'arrête. On aime les contes : chacun les lit, les écoute, & s'en fait. Un desir confus du bonheur nous promene avec complaisance dans le pays des prodiges & des chimeres.

Quant aux chimeres, elles sont toutes de la même espece. Tous les hommes desirent des richesses sans nombre, un pouvoir sans bornes, des voluptés sans fin ; & ce desir vole toujours au-delà de la possession.

Quel bonheur seroit le nôtre, disent la plûpart des hommes, si nos souhaits étoient remplis aussi-tôt que formés ! O insensés ! ignorez-vous toujours que c'est dans le desir même que consiste une partie de votre félicité. Il en est du bonheur comme de l'oiseau doré, envoyé par les Fées à une jeune Princesse. L'oiseau s'abat à trente pas d'elle. Elle veut le prendre, s'avance doucement, elle est prête à le saisir : l'oiseau vole à trente pas plus loin, elle s'avance encore, passe plusieurs mois à sa poursuite ; elle est heureuse. Si l'oiseau se fût d'abord laissé prendre, la Princesse l'eût mis en cage, & huit jours après s'en fût dégoûtée.

C'est l'oiseau du bonheur que poursuivent sans cesse l'Avare & la Coquette. Ils ne l'attrappent point, & sont heureux dans leurs poursuites, parce qu'ils sont à l'abri de l'ennui. Si nos souhaits étoient à chaque instant réalisés, l'ame languiroit dans l'inaction, & croupiroit dans l'ennui. Il faut des desirs à l'homme ; il faut pour son bonheur qu'un desir nouveau & facile à remplir, succede toujours au desir satisfait. * 27. Peu d'hommes reconnoissent en eux ces besoins. Cependant c'est à la succession de leurs desirs qu'ils doivent leur félicité.

Toujours impatients de les satisfaire, les hommes bâtissent sans cesse des châteaux en Espagne ; ils voudroient intéresser la Nature entiere à leur bonheur. N'est-elle pas assez puissante pour l'opérer ? C'est à des Etres imaginaires, à des Fées, à des Génies qu'ils s'adressent. S'ils en desirent l'existence, c'est dans l'espoir confus que, favoris d'un Enchanteur, ils pourront par son secours, devenir comme dans les mille & une nuits, possesseurs de la lampe merveilleuse ; & qu'alors rien ne manqueroit à leur félicité.

C'est donc l'amour du bonheur productif de l'avide curiosité & de l'amour du merveilleux, qui chez les divers peuples créa ces Etres surnaturels, qui, sous les noms de Fées, de Génies, de Dives, de Péries, d'Enchanteurs, de Sylphes, d'Ondins &c. n'ont toujours été que les mêmes Etres auxquels on a fait partout opérer à-peu-près les mêmes prodiges. Preuve qu'en ce genre les découvertes ont été à-peu-près les mêmes.

CONTES PHILOSOPHIQUES.

Les contes de cette espece plus graves, plus imposants, mais quelquefois aussi frivoles & moins amusants que les premiers, ont à-peu-près conservé entr'eux la même ressemblance. Au nombre de ces contes à la fois si ingénieux & si ennuyeux, je place le beau Moral (*a*), la bonté naturelle de l'homme, enfin les divers systêmes du monde physique. L'expérience seule devoit en être l'architecte; le Philosophe ne la consulte-t-il pas, n'a-t-il pas le courage de s'arrêter où l'observation lui manque? il croit faire un systême & ne fait qu'un conte.

Ce Philosophe est forcé de substituer des suppositions au vuide des expériences, & de remplir par des conjectures l'intervalle immense, que l'ignorance actuelle & plus encore l'ignorance passée, laisse entre toutes les parties de son systême. Quant aux suppositions, elles sont presque toutes de la même espece. Qui lit les Philosophes anciens, voit que tous adoptent à-peu-près le même plan, & que s'ils different, c'est dans le choix des matériaux employés à la construction de l'Univers.

Dans la nature entiere Thalès ne vit qu'un seul élément; c'étoit le fluide aqueux. Protée ce Dieu Marin, qui se métamorphose en feu, en arbre, en eau, en animal étoit l'emblême de son systême. Héraclite reconnoissoit ce

(*a*) Le beau moral ne se trouve que dans le paradis des fous, où Milton fut pirouetter sans cesse les agnus, les scapulaires, les chapelets, les indulgences.

ce même Prothée dans l'élément de la lumiere. Il ne voyoit dans la terre qu'un globe de feu réduit à l'état de fixité. Anaxamene faisoit de l'air un agent indéfini ; c'étoit le pere commun de tous les éléments. L'air condensé formoit les eaux, l'air encore plus dense formoit la terre. C'étoit aux différents dégrés de densité des airs, que tous les Etres devoient leur existence. Ceux qui d'après ces premiers Philosophes se firent comme eux, les architectes du Palais du monde, & travaillerent à sa construction, tomberent dans les mêmes erreurs. Descartes en est la preuve. C'est de faits en faits qu'on parvient aux grandes découvertes. Il faut s'avancer à la suite de l'expérience, & jamais ne la précéder.

L'impatience naturelle à l'esprit humain & sur-tout aux hommes de génie, ne s'accommode pas d'une marche si lente, * 30. mais toujours si sûre : ils veulent deviner ce que l'expérience seule peut leur révéler. Ils oublient que c'est à la connoissance d'un premier fait, dont pourroient se déduire tous ceux de la nature, qu'est attachée la découverte du système du Monde & que c'est uniquement du hazard, de l'analyse & de l'observation qu'on peut tenir ce premier fait ou principe général.

Avant d'entreprendre d'édifier le Palais de l'Univers, que de matériaux il faut encore tirer des carrieres de l'expérience. Il est temps enfin que tout entier à ce travail, & trop heureux de bâtir de loin en loin quelque partie de l'édifice projetté, les Philosophes disciples plus assidus de l'expérience, sentent que sans elle on erre dans le pays des chimeres, où les hommes dans tous les siecles ont apperçu à-

peu-près les mêmes fantômes, ont toujours embrassé des erreurs, dont la ressemblance prouve à la fois, & la maniere uniforme dont les hommes de tous les climats combinent les mêmes objets, & l'égale aptitude qu'ils ont à l'esprit.

CONTES RELIGIEUX.

Ces sortes de Contes sont moins amusants que les premiers, moins ingénieux que les seconds, & cependant plus respectés, ont armé les Nations les unes contre les autres, ont fait ruisseler le sang humain & porté la désolation dans l'Univers. Sous ce nom de Contes Religieux je comprends généralement toutes les fausses Religions. Elles ont toujours conservé entr'elles la plus grande ressemblance.

Entre les diverses causes auxquelles on peut en rapporter l'invention, * 31. je citerai le desir de l'immortalité pour la premiere. La preuve, si l'on en croit Warburton, & quelques autres Savants, que Dieu est l'auteur de la Loi des Juifs, c'est, disent-ils, qu'il n'est question dans la Loi Mosaïque, ni des peines, ni des récompenses de l'autre vie, ni par conséquent de l'immortalité de l'ame. Or, ajoutent-ils, si la Religion Juive étoit d'institution humaine, les hommes eussent fait de l'ame un Etre immortel : un intérêt vif & puissant les eût porté à la croire telle : * 32. cet intérêt, c'est leur horreur pour la mort & l'anéantissement. Cette horreur eût suffi sans le secours de la révélation, pour leur faire inventer ce dogme. L'homme veut être immortel, & se croiroit

tel, si la dissolution de tous les corps qui l'environnent, ne lui annonçoit chaque instant la vérité contraire. Forcé de céder à cette vérité, il n'en desire pas moins l'immortalité. La chaudiere du rajeunissement d'Eson prouve l'ancienneté de ce desir. Pour le perpétuer, il falloit du moins le fonder sur quelque vraisemblance. A cet effet l'on composa l'ame d'une matiere extrêmement déliée; on en fit un atôme indestructible, survivant à la dissolution des autres parties; enfin un principe de vie.

Cet Etre sous le nom d'Ame (*b*), devoit conserver après la mort, tous les goûts dont elle avoit été susceptible, lors de son union avec le corps. Ce systême imaginé, l'on douta d'autant moins de l'immortalité de son ame, que ni l'expérience, ni l'observation ne pouvoit contredire cette croyance : l'une & l'autre n'avoit point de prise sur un atôme imperceptible. Son existence, à la vérité, n'étoit pas démontrée; mais qu'a-t-on besoin de preuves pour croire ce qu'on desire; & quelle démonstration est jamais assez claire, pour prouver la fausseté d'une opinion qui nous est chere? Il est vrai qu'on ne rencontroit point d'ames en son chemin; & c'est pour rendre raison de ce fait, que les hommes après la création des ames crurent devoir créer le pays de leur habitation. Chaque Nation & même chaque In-

---

(*b*) Les Sauvages ne refusent l'ame à quoi que ce soit. Ils en donnent à leurs fusils, à leurs chaudieres & à leurs briquets. V. le P. Hennepin, voyages de la Louisianne, page 94.

dividu, selon ses goûts & la nature particuliere de ses besoins, en donna un plan particulier. Tantôt les Peuples sauvages transporterent cette habitation dans une forêt vaste, giboyeuse, arrosée de rivieres poissonneuses; tantôt ils la placerent dans un pays découvert, plat, abondant en pâturages, au milieu duquel s'élevoit une fraise grosse comme une montagne, dont on détachoit des quartiers pour sa nourriture & celle de sa famille.

Les peuples moins exposés aux besoins de la faim, & d'ailleurs plus nombreux & plus instruits, y rassemblerent tout ce que la Nature a d'agréable, & lui donnerent le nom d'Elizée. Les Peuples avares le modelerent sur le jardin des Hespérides & y cultiverent des plans, dont la tige d'or portoit des fruits de diamant. Les Nations plus voluptueuses y firent croître des arbres de sucre, & couler des fleuves de lait; ils le peuplerent enfin de Houris. Chaque peuple fournit ainsi le pays des ames de ce qui faisoit sur la terre l'objet de ses desirs. L'imagination dirigée par des besoins, des goûts divers, opéra par-tout de la même maniere, & fut en conséquence peu variée dans l'invention des fausses Religions.

Si l'on en croit le Président de Brosse dans son excellente Histoire du Fétichisme, ou du culte rendu aux objets terrestres, le Fétichisme fut non-seulement la premiere des Religions, mais son culte conservé encore aujourd'hui dans presque toute l'Afrique & surtout en Nigritie, fut jadis le culte universel (c). On sait, ajoute-t-il, que dans les

(c) Si catholique veut dire universel, c'est à tort

Pierres Bœtites c'étoit *Venus Uranie*; que dans la forêt de Dodone, c'étoit les chênes que la Grece adoroit. On fait que les Dieux Chiens, Chats, Crocodiles, Serpents, Eléphants, Lions, Aigles, Mouches, Singes, &c. avoient des autels, non-seulement en Egypte, mais encore en Syrie, en Phénicie & dans presque toute l'Asie. On sait enfin que les Lacs, les Arbres, la Mer & les Rochers informes, étoient pareillement l'objet de l'adoration des Peuples de l'Europe & de l'Amérique. Or une semblable uniformité dans les premieres Religions, en prouve une d'autant plus grande dans les esprits, qu'on retrouve encore cette même uniformité dans des Religions ou plus modernes, ou moins grossieres. Telle étoit la Religion Celtique. Le Mitras des Perses se retrouve dans le Dieu Thot; l'Ariman dans le Loup, Feuris l'Apollon des Grecs, dans le Balder; la Venus dans la Freia, & les Parques dans les trois sœurs Urda, Verandi, Skulda. Ces trois sœurs sont assises à la source d'une fontaine dont les eaux arrosent une des racines du frêne fameux nommé *Ydrasil*. Son feuillage ombrage la Terre; & sa cime élevée au-dessus des Cieux en forme le dais.

Les fausses Religions ont donc presque partout été les mêmes. D'où naît cette uniformité ? De ce que les hommes à-peu-près animés du même intérêt, ayant à-peu-près les mêmes objets à comparer entr'eux & le même

---

que le Papisme en prend le titre. La religion du Fétichisme & celle des Païens ont été les seules vraiment catholiques.

instrument, c'est-à-dire le même esprit pour les combiner, ont dû nécessairement arriver aux mêmes résultats. C'est parce qu'en général, tous sont orgueilleux, que sans aucune révélation particuliere, par conséquent sans preuve, tous regardent l'homme comme l'unique favori du Ciel & comme l'objet principal de ses soins. Ne pourroit-on pas d'après un certain Moine se répéter quelquefois,

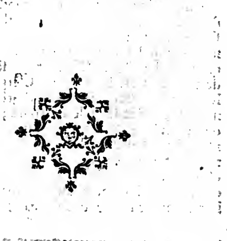
Qu'est-ce qu'un Capucin devant une planete ?

Faut-il fonder sur des faits l'orgueilleuse prétention de l'homme, supposer, comme dans certaines Religions, qu'abandonnant le ciel pour la terre, la Divinité sous la forme d'un poisson, d'un serpent, d'un homme, y venoit jadis en bonne fortune converser avec les mortels ? Faut-il pour preuve de l'intérêt que le Ciel prend aux habitants de la terre, publier des livres où, selon quelques imposteurs, sont renfermés tous les préceptes & les devoirs que Dieu prescrit à l'homme.

Un tel livre, si l'on en croit les Musulmans, composé dans le Ciel, fut apporté sur la terre par l'Ange Gabriel, & remis par cet Ange à Mahomet. Son nom est Le *Koran.* Ouvre-t-on ce livre ? il est susceptible de mille interprétations ; il est obscur, inintelligible ; & tel est l'aveuglement humain, qu'on regarde encore comme divin, un ouvrage où Dieu est peint sous la forme d'un tyran ; où ce Dieu est sans cesse occupé à punir ses esclaves, pour n'avoir pas compris l'incompréhensible, où ce Dieu enfin, auteur de phrases inintelligibles sans le commentaire d'un Iman, n'est

proprement qu'un Législateur stupide, dont les Loix ont toujours besoin d'interprétation. Jusqu'à quand les Musulmans conserveront-ils tant de respect pour un Ouvrage si rempli de sottises & de blasphêmes ?

Au reste, si la Métaphysique des fausses Religions, si l'excursion des Esprits dans le pays des ames, & les découvertes dans les régions intellectuelles ont par-tout été les mêmes, sachons encore si les impostures * 33. du Corps sacerdotal pour le maintien de ces fausses Religions, n'auroient pas en tous les pays conservé entr'elles les mêmes ressemblances.



CHAPITRE XXI.

Impostures des Ministres des fausses Religions.

EN tous pays, & les mêmes motifs d'intérêt, & les mêmes faits à combiner, ont fourni au Corps sacerdotal les mêmes moyens d'en imposer aux Peuples; en tous pays les Prêtres en ont fait usage (*a*).

Un particulier peut être modéré dans ses desirs, être content de ce qu'il possede, un Corps est toujours ambitieux. C'est plus ou moins rapidement, mais c'est constamment qu'il tend à l'accroissement de son pouvoir & de ses richesses. Le désir du Clergé fut en tous les temps d'être puissant & riche. Par quel moyen parvint-il à le satisfaire; par la vente de la crainte, & de l'espérance. Les Prêtres, négociants en gros de cette espece de denrée, sentirent que le débit en étoit sûr & lucratif, & que s'il nourrit le colporteur, qui vend dans les rues l'espoir du gros lot, & le Charlatan qui vend sur des tréteaux l'espoir de la

(*a*) Aux Indes les Prêtres attachent certaines vertus & certaines indulgences à des tisons brûlés, & les vendent fort cher. A Rome le P. Péepe Jésuite vendoit pareillement de petites prieres à la Vierge; il les faisoit avaler aux Poules, & assuroit qu'elles en pondroient mieux.

guérifon & de la fanté, il pourroit pareillement nourrir le Bonze & le Talapouin, qui vendroient dans leurs Temples la crainte de l'Enfer & l'efpoir du Paradis : que fi le Charlatan fait fortune en ne débitant qu'une de ces deux efpeces de denrées, c'eft-à-dire l'efpérance, les Prêtres en feroient une plus grande, en débitant encore la crainte. L'homme, fe font-ils dit, eft timide; ce fera par conféquent fur cette derniere marchandife qu'il y aura le plus à gagner. Mais à qui vendre la crainte ? aux Pécheurs. A qui vendre l'efpoir? aux pénitents. Convaincus de cette vérité, le Sacerdoce comprit qu'un grand nombre d'acheteurs fuppofoit un grand nombre de pécheurs, & que fi les préfents des malades enrichiffent le Médecin, ce feroit les offrandes & les expiations qui déformais enrichiroient les Prêtres; qu'il falloit des malades aux uns & des pécheurs aux autres; le pécheur devient toujours l'efclave du Prêtre. C'eft la multiplication des péchés qui favorife le commerce des Indulgences, des Meffes &c. accroît le pouvoir & la richeffe du Clergé. Mais parmi les péchés, fi les Prêtres n'euffent compté que les actions vraiment nuifibles à la Société, la puiffance facerdotale eût été peu confidérable. Elle ne fe fût étendue que fur un certain nombre de fcélérats & de fripons. Or, le Clergé vouloit même l'exercer fur les hommes vertueux. Pour cet effet il falloit créer des péchés que les honnêtes gens puffent commettre. Les Prêtres voulurent donc que les moindres libertés entre filles & garçons, que le defir feul du plaifir fût un péché. De plus, ils inftituerent un grand nombre de Rits & de

cérémonies superstitieuses ; ils voulurent que tous les Citoyens y fussent assujettis ; que l'inobservation de ces Rits fût réputée le plus grand des crimes, & que la violation de la Loi Rituelle, s'il étoit possible, fût comme chez les Juifs, plus sévérement punie que les forfaits les plus abominables.

Ces Rits & ces Cérémonies plus ou moins nombreux chez les diverses Nations, furent partout à-peu-près les mêmes : par-tout ils furent sacrés, & assurerent au Sacerdoce la plus grande autorité sur les divers Ordres de l'Etat. * 34.

Cependant parmi les Prêtres des différentes Nations, il en fut, qui plus adroits que les autres exigerent du Citoyen, non-seulement l'observation de certains Rits ; mais encore la croyance de certains Dogmes. Le nombre de ces Dogmes insensiblement multiplié par eux, accrut celui des incrédules & des Hérétiques (*b*). Que prétendit ensuite le Clergé ? que l'Hérésie fût punie en eux par la confiscation de leurs biens, & cette Loi augmenta les richesses de l'Eglise ; elle voulut depuis que la mort fût la peine des incrédules, & cette Loi augmenta son pouvoir. Du moment où les Prêtres eurent condamné Socrate, le génie, la vertu & les Rois eux-mêmes, tremblerent devant le Sacerdoce. Son trône eut pour soutien l'effroi & la terreur panique. L'un & l'autre étendant sur les esprits les tenebres de l'ignorance, devinrent d'inébranlables appuis du pouvoir Pontifical. Lorsque l'homme est forcé d'éteindre en lui les lu-

(*b*) On peut dire en Europe, Dieu est au Ciel ; le dire en Bulgarie est une hérésie & une impiété.

mieres de la raison, alors sans connoissance du juste ou de l'injuste, c'est le prêtre qu'il consulte, c'est à ses conseils qu'il s'abandonne.

Mais pourquoi l'homme ne consulteroit-il pas de préférence la Loi naturelle? Les fausses Religions sont-elles mêmes fondées sur cette base commune. J'en conviens : mais la Loi naturelle n'est autre chose que la raison même * 35. Or comment croire à sa raison, lorsqu'on s'en est défendu l'usage? Qui peut d'ailleurs appercevoir les préceptes de la Loi naturelle à travers le nuage mystérieux, dont le Corps sacerdotal les enveloppe? Cette Loi, dit-on, est le canevas de toutes les Religions. Soit : mais le Prêtre a sur ce canevas brodé tant de mysteres que la broderie a entierement couvert le fond. Qui lit l'Histoire, y voit la vertu des peuples diminuer en proportion que leur superstition s'augmente (c). Quel moyen d'instruire un superstitieux de ses devoirs? Est-ce dans la nuit de l'erreur & de l'ignorance qu'il reconnoitra le sentier de la justice? Un pays où l'on ne trouve d'hommes instruits que dans l'ordre sacerdotal, est un pays où l'on ne se formera jamais d'idées nettes & vraies de la vertu.

L'intérêt des Prêtres n'est pas que le Citoyen agisse bien, mais qu'il ne pense point. *Il faut*,

(c) La superstition est encore aujourd'hui la Religion des peuples les plus sages. L'Anglois ne se confesse ni ne fête les Saints. Sa dévotion consiste à ne point travailler, à ne point chanter le Dimanche. L'homme qui ce jour-là joueroit du violon, seroit un impie. Mais il est bon Chrétien, s'il passe ce même jour au cabaret avec des filles.

disent-ils, *que le fils de l'homme sache peu & croie beaucoup* (d).

J'ai montré les moyens uniformes par lesquels les Prêtres acquierent leur puissance; examinons si les moyens par lesquels ils la conservent ne seroient pas encore les mêmes.

(d) Les Prêtres ne veulent pas que Dieu rende à chacun selon ses œuvres, mais selon sa croyance.



CHAPITRE XXII.

De l'uniformité des moyens par lesquels les Ministres des fausses Religions, conservent leur autorité.

DANS toute Religion le premier objet que se proposent les Prêtres, est d'engourdir la curiosité de l'homme & d'éloigner de l'œil de l'examen tout Dogme, dont l'absurdité trop palpable ne lui pourroit échapper.

Pour y parvenir, il falloit flatter les passions humaines; il falloit pour perpétuer l'aveuglement des hommes qu'ils désirassent être aveugles, & eussent intérêt de l'être. Rien de plus facile au Bonze. La pratique des vertus est plus pénible que l'observance des superstitions. Il est moins difficile à l'homme de s'agenouiller aux pieds des autels, d'y offrir un sacrifice, de se baigner dans le Gange * 36. & de manger maigre un vendredi, que de pardonner comme Camille à des citoyens ingrats, que de fouler aux pieds les richesses comme Papirius, que d'instruire l'Univers comme Socrate. Flattons donc, a dit le Bonze, les vices humains; que ces vices soient mes protecteurs: substituons les offrandes & les expiations aux vertus & persuadons aux hommes qu'on peut par certaines cérémonies superstitieuses, blanchir l'ame noircie des plus grands crimes. Une telle doctrine devoit accroître les richesses & le crédit des Bonzes. Ils en sentirent toute l'importance;

ils l'annoncerent, & on l'a reçue avec joie; parce que les Prêtres furent toujours d'autant plus relâchés dans leur morale, & d'autant plus indulgents aux crimes, qu'ils étoient plus séveres dans leur discipline & plus exacts à punir la violation des Rits (*a*).

Tous les Temples devinrent alors l'asyle des forfaits; la seule incrédulité n'y trouva point de refuge. Or s'il est en tout pays peu d'incrédules & beaucoup de méchants, l'intérêt du plus grand nombre fut donc d'accord avec celui des Prêtres.

Entre les Tropiques, dit un navigateur, sont deux Isles en face l'une de l'autre. Dans la premiere, on n'est point honnête si l'on ne croit un certain nombre d'absurdités, & si l'on ne peut sans se toucher, soutenir la plus cuisante démangeaison; c'est à la patience avec laquelle on la supporte, qu'est principalement attaché le nom de vertueux. Dans l'autre Isle, on n'impose nulle croyance aux habitants; l'on peut se gratter où cela démange & même se chatouiller pour se faire rire; mais l'on n'est point réputé vertueux, si l'on n'a fait des actions utiles à la société.

L'absurdité de la morale religieuse n'en devroit-elle pas désabuser les peuples? Un Prêtre, répondrai-je, s'enveloppe-t-il d'un vêtement lugubre? affecte-t-il un maintien austere, un langage obscur? ne parle-t-il qu'au nom de Dieu &

(*a*) Si les Catholiques sont en général sans mœurs, c'est qu'à la pratique des vraies vertus, les Prêtres ont dans la Religion Papiste, toujours substitué celle des cérémonies superstitieuses.

des mœurs ? il séduit le peuple par les yeux & les oreilles. Que d'ailleurs les mots de *mœurs* & de *vertu* soient dans sa bouche des mots vuides de sens, peu importe. Ces mêmes mots prononcés d'un ton mortifié & par un homme vêtu de l'habit de la pénitence, en imposeront toujours à l'imbécillité humaine.

Tels furent les prestiges & si je l'ose dire, la simarre brillante sous laquelle les prêtres cacherent leur ambition & leur intérêt personnel. Leur doctrine fut d'ailleurs févere à certains égards, & sa févérité contribua encore à tromper le vulgaire. C'étoit la boite de Pandore : son dehors éblouissoit, mais elle renfermoit au-dedans le fanatisme, l'ignorance, la superstition & tous les maux, qui successivement ont ravagé la terre. Or je demande, lorsqu'on voit en tous les temps les Ministres des fausses Religions employer les mêmes moyens, pour accroître & leur richesses & leur crédit (*b*), pour conserver leur autorité & multiplier le nombre de leurs esclaves ; lorsqu'on retrouve en tous les pays même absurdité dans les fausses Religions, mêmes impostures dans leurs Ministres & même crédulité dans tous les peuples, * 37. s'il est

(*b*) Si les Prêtres se font par-tout les dépositaires & les distributeurs des aumônes ; c'est que la distribution du reste soutient leur crédit & soudoie les pauvres. Tout moyen d'acquérir argent & crédit paroît légitime aux Prêtres. C'est sans honte que le Clergé Catholique charge des réparations des Eglises les peuples mêmes dont il épuise le trésor. Les Eglises sont les fermes du Clergé, & tout au contraire des riches propriétaires, il a trouvé le moyen de les faire entretenir aux dépens des autres.

possible d'imaginer qu'il y ait essentiellement entre les hommes l'inégalité d'esprit qu'on y suppose.

Je veux que l'esprit & les talents soient l'effet d'une cause particuliere, comment alors se persuader que de grands hommes, que des hommes par conséquent doués de cette singuliere organisation, aient cru les fables du Paganisme, aient adopté la croyance du vulgaire, & se soient faits quelquefois martyrs des erreurs les plus grossieres? Un tel fait inexplicable, tant qu'on considere l'esprit comme le produit d'une organisation plus ou moins parfaite, devient simple & clair, lorsqu'on regarde l'esprit comme une acquisition. On ne s'étonne plus alors que des hommes de génie en certains genres, ne conservent aucune supériorité sur les autres, lorsqu'il s'agit de sciences ou de questions, dont ils ne se sont point occupés & qu'ils ont peu méditées. On sait que dans cette position, le seul avantage de l'homme d'esprit sur les autres, (avantage sans doute considérable) c'est l'habitude qu'il a de l'attention, c'est la connoissance des meilleures méthodes à suivre dans l'examen d'une question, avantage nul., lorsqu'on ne s'occupe point de la recherche de telle vérité.

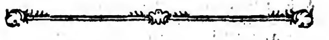
L'uniformité des ruses * 38. employées par les Ministres des fausses Religions ; la ressemblance des fantômes apperçus par eux dans les régions intellectuelles ; * 39. l'égale crédulité des peuples, prouvent donc que la Nature n'a pas mis entre les hommes l'inégalité d'esprit qu'on y suppose, & qu'en Morale, Politique & Métaphysique, s'ils portent sur les mêmes objets des jugements très-différents, c'est un effet

& de leurs préjugés & de la signification indéterminée qu'ils attachent aux mêmes expressions.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que je viens de dire, c'est que si l'esprit se réduit à la science ou à la connoissance des vrais rapports qu'ont entr'eux les objets divers, & si quelle que soit l'organisation des individus, cette organisation comme, le démontre la Géométrie, ne change rien à la proportion constante dans laquelle les objets les frappent, il faut que la perfection plus ou moins grande des organes des Sens, n'ait aucune influence sur nos idées, & que tous les hommes organisés, comme le commun d'entr'eux, aient par conséquent une égale aptitude à l'esprit.

L'unique moyen de rendre encore, s'il est possible, cette vérité plus évidente, c'est d'en fortifier les preuves en les accumulant. Tâchons d'y parvenir par un autre enchaînement de propositions.





CHAPITRE XXIII.

Point de vérité qui ne soit réductible à un fait.

DE l'aveu de presque tous les Philosophes, les plus sublimes vérités une fois simplifiées & réduites à leurs moindres termes, se convertissent en faits, & dès-lors ne présentent plus à l'esprit que cette proposition, *le blanc est blanc, le noir est noir.* * 40. L'obscurité apparente de certaines vérités, n'est donc point dans les vérités mêmes, mais dans la maniere peu nette de les présenter & l'impropriété des mots pour l'exprimer. La réduit-on à un fait simple ? si tout fait peut être également apperçu de tous les hommes * 41. organisés comme le commun d'entr'eux, il n'est point de vérités qu'ils ne puissent saisir. Or pouvoir s'élever aux mêmes vérités, c'est avoir essentiellement une égale aptitude à l'esprit.

Mais est-il bien vrai que toute vérité soit réductible aux propositions claires ci-dessus énoncées ? Je n'ajouterai qu'une preuve à celles qu'en ont déja données les Philosophes. Je la tire de la perfectibilité de l'esprit humain : l'esprit en est susceptible : l'expérience le démontre. Or que suppose cette perfectibilité ? deux choses :

L'une que toute vérité est essentiellement à la portée de tous les esprits ;

L'autre que toute vérité peut être clairement préſentée.

La puiſſance que tous les hommes ont d'apprendre un métier en eſt la preuve. Si les plus ſublimes découvertes des anciens Mathématiciens aujourd'hui compriſes dans les élémens de Géométrie, ſont ſçues des Géometres les moins célebres, c'eſt que ces découvertes ſont réduites à des faits.

Les vérités une fois portées à ce point de ſimplicité, ſi parmi elles il en étoit quelques-unes auxquelles les hommes ordinaires ne puſſent atteindre, c'eſt alors qu'appuyé ſur l'expérience, on pourroit dire que ſemblable à l'aigle, le ſeul d'entre les oiſeaux qui plane au-deſſus des nues & fixe le ſoleil, le génie ſeul peut s'élever aux Royaumes intellectuels, & y ſoutenir l'éclat d'une vérité nouvelle. Or rien de plus contraire à l'expérience. Le génie a-t-il apperçu une telle vérité? la préſente-t-il clairement? à l'inſtant même tous les eſprits ordinaires la ſaiſiſſent & ſe l'approprient. Le génie eſt chef hardi; il ſe fait jour aux régions des découvertes; il y ouvre un chemin, & les eſprits communs ſe précipitent en foule après lui. Ils ont donc en eux la force néceſſaire pour le ſuivre. Sans cette force, le génie y pénétreroit ſeul. Or juſqu'à ce jour, ſon unique privilege fut d'en frayer le premier la route.

Mais s'il eſt un inſtant où les plus hautes vérités deviennent à la portée des eſprits les plus communs, quel eſt cet inſtant? celui où dégagées de l'obſcurité des mots, & réduites à des propoſitions plus ou moins ſimples, elles ont paſſé de l'empire du génie dans celui des Sciences. Juſque-là ſemblables à ces ames errantes,

dit-on, dans les demeures céleftes, attendant l'inftant qu'elles doivent animer un corps & paroitre à la lumiere, ces vérités encore inconnues errent dans les régions des découvertes attendant que le génie les y faififfe & les transporte au féjour terreftre. Une fois defcendues fur terre & déja apperçues des excellents efprits, elles deviennent un bien commun.

Dans ce fiecle, dit Mr. de Voltaire, fi l'on écrit communément mieux en profe que dans le fiecle paffé, à quoi les modernes doivent-ils cet avantage? aux modeles expofés devant eux. Les modernes ne fe vanteroient pas de cette fupériorité, fi le génie du dernier fiecle déja converti en fcience, * 42. ne fût, fi je l'ofe dire, entré dans la circulation. Lorfque les découvertes du génie fe font métamorphofées en fciences, chaque découverte dépofée dans leur temple y devient un bien commun; le temple s'ouvre à tous. Qui veut favoir, fait, & eft à-peu-près sûr de faire tant de toifes de fciences par jour. Le temps fixé pour les apprentiffages en eft la preuve. Si la plupart des arts au degré de perfection où ils font portés maintenant, peuvent être regardés comme le produit des découvertes des hommes de génie mifes bout-à bout, il faut donc pour exercer ces arts, que l'ouvrier réuniffe en lui, & fache heureufement appliquer les idées de ces cent hommes de génie. Quelle plus forte preuve de la perfectibilité de l'efprit humain, & de fon aptitude à faifir toute efpece de vérité!

Si des arts je paffe aux fciences, on reconnoit également que les vérités dont l'appercevance eût autrefois déifié leur inventeur, font

aujourd'hui très-communes. Le systême de Newton est par-tout enseigné.

Il en est de l'auteur d'une vérité nouvelle, comme d'un astronome que le desir de la gloire ou la curiosité fait monter à son observatoire. Il pointe sa lunette vers les cieux. A-t-il apperçu dans leur profondeur quelqu'astre ou quelque Satellite nouveau ? il appelle ses amis : ils montent, regardent à travers la lunette ; ils apperçoivent le même astre, parce qu'avec des organes à peu-près semblables, les hommes doivent découvrir les mêmes objets.

S'il étoit des idées auxquelles les hommes ordinaires ne pussent s'élever, il seroit des vérités qui dans l'étendue des siecles, n'auroient été saisies que de deux ou trois hommes de la terre également bien organisés. Le reste des habitants seroient à cet égard dans une ignorance invincible. La découverte du quarré de l'hypoténuse égal au quarré des deux autres côtés du triangle, ne seroit connu que d'un nouveau Pytagore : l'esprit humain ne seroit point susceptible de perfectibilité : il y auroit enfin des vérités réservées à certains hommes en particulier. L'expérience au contraire nous apprend que les découvertes les plus sublimes clairement présentées, sont conçues de tous : de-là ce sentiment d'étonnement & de honte toujours éprouvés lorsqu'on se dit : *rien de plus simple que cette vérité ; comment ne l'aurois-je pas toujours apperçue ?* Ce langage a sans doute quelquefois été celui de l'envie. Christophe Colomb en est une preuve. Lors de son départ pour l'Amérique, *Rien*, disoient les Courtisans, *de plus fou que cette entreprise*. A son retour, *Rien*, disoient-ils, *de plus facile que cette décou-*

verte. Ce langage souvent celui de l'envie, n'est-il jamais celui de la bonne foi ? N'est-ce pas de la meilleure foi du monde que tout-à-coup frappé de l'évidence d'une idée nouvelle, & bientôt accoutumé à la regarder comme triviale, on croit l'avoir toujours sue.

A-t-on une idée nette d. l'expression d'une vérité ; a-t-on non-seulement dans sa mémoire, mais encore habituellement présentes à son souvenir toutes les idées de la comparaison desquelles cette vérité résulte ; n'est-on enfin aveuglé par aucun intérêt, par aucune superstition ? cette vérité bientôt réduite à ses moindres termes, c'est-à-dire, à cette proposition simple, *le blanc est blanc*, *le noir est noir*, sera conçue presqu'aussi-tôt que proposée.

En effet si les systêmes des Lockes & des Newtons, sans être encore portés au dernier degré de clarté, sont néanmoins généralement enseignés & connu, les hommes organisés, comme le commun d'entr'eux peuvent donc s'élever aux idées de ces grands génies. Or concevoir leurs idées, * 43. c'est avoir la même aptitude à l'esprit. Mais de ce que les hommes atteignent à ces vérités, & de ce que leur Science est en général toujours proportionnée au desir qu'ils ont d'apprendre, peut-on en conclure que tous puissent également s'élever aux vérités encore inconnues ? cette objection mérite un examen.

CHAPITRE XXIV.

L'Esprit nécessaire pour saisir les vérités déja connues, suffit pour s'élever aux inconnues.

UNE vérité est toujours le résultat de comparaisons justes sur les ressemblances & les différences, les convenances ou les disconvenances apperçues entre les objets divers. Un Maître veut-il expliquer à ses Eleves les principes d'une Science & leur en démontrer les vérités déja connues ? que fait-il ? Il met sous les yeux les objets de la comparaison desquels ces mêmes vérités doivent être déduites.

Mais lorsqu'il s'agit de la recherche d'une vérité nouvelle, il faut que l'inventeur ait pareillement sous les yeux les objets de la comparaison desquels doit résulter cette vérité. Mais qui les lui présente ? le hazard. C'est le Maître commun de tous les inventeurs. Il paroît donc que l'esprit de l'homme, soit qu'il suive la démonstration d'une vérité, soit qu'il la découvre, a dans l'un & l'autre cas les mêmes objets à comparer, les mêmes rapports à observer, enfin les mêmes opérations à faire (*a*). L'esprit nécef-

(*a*) Je pourrois même ajouter qu'il faut encore plus d'attention, pour suivre la démonstration d'une vérité déja connue, que pour en découvrir une nouvelle. S'agit il, par exemple, d'une proposition ma-

faire pour atteindre aux vérités déja connues, suffit donc pour parvenir aux inconnues. Peu d'hommes à la vérité s'y élevent; mais cette différence entr'eux est l'effet; 1o. des différentes positions où ils se trouvent & de cet enchaînement de circonstances auquel on donne le nom de hazard; 2o. du desir plus ou moins vif qu'ils ont de s'illustrer, par conséquent de la passion plus ou moins forte qu'ils ont pour la gloire.

Les passions peuvent tout. Il n'est point de fille idiote que l'amour ne rende spirituelle. Que de moyens ne lui fournit-il pas, pour tromper la vigilance de ses parents, pour voir & entretenir son amant? La plus sotte est souvent la plus inventive.

L'homme sans passions est incapable du degré d'application auquel est attachée la supériorité d'esprit, supériorité, dis-je, qui peut-être est moins en nous l'effet d'un effort extraordinaire d'attention, que d'une attention habituelle.

Mais si tous les hommes ont une égale aptitude à l'esprit, qui peut donc produire entr'eux tant de différence?

---

thématique, l'inventeur en ce genre fut déja la Géométrie; il en a les figures habituellement présentes à la mémoire, il se les rappelle, pour ainsi dire, involontairement; son attention enfin peut se porter toute entiere sur l'observation de leurs rapports. Quant à l'Eleve ces mêmes figures n'étant pas aussi habituellement présentes à sa mémoire, son attention est donc nécessairement partagée entre la peine qu'exige, & le rappel de ces figures à son souvenir, & l'observation de leurs rapports.

NOTES.

NOTES.

1. SI les Hommes & fur-tout les Européens, difent les Banians, toujours en crainte, en défiance l'un de l'autre, font toujours prêts à fe combattre & à s'attaquer, c'eft qu'ils font encore animés de l'efprit de leurs premiers parents *Cutteri & Toddicaftrée*. Ce Cutteri fecond fils de *Poutons* & deftiné par Dieu à peupler une des quatre parties du monde, tourne les pas vers l'Occident : le premier objet qu'il rencontre, eft une femme nommée Toddicaftrée : elle eft armée d'un *Chuchery* & lui d'une épée. Dès qu'ils s'apperçoivent, ils s'attaquent, fe frappent ; le combat dure deux jours & demi ; le troifieme, las de battre, ils fe parlent, s'aiment, fe marient, couchent enfemble, ont des fils toujours prêts comme leurs ancêtres, à s'attaquer, lorfqu'ils fe rencontrent.

2. Les plus fpirituels & les plus méditatifs font quelquefois mélancoliques, je le fais. Mais ils ne font pas fpirituels & méditatifs, parce qu'ils font mélancoliques, mais mélancoliques, parce qu'ils font méditatifs. Ce n'eft point en effet à fa mélancolie, c'eft à fes befoins que l'homme doit fon efprit : le befoin feul l'arrache à fon inertie naturelle. Si je penfe, ce n'eft point parce que je fuis fort ou foible, mais parce que j'ai plus ou moins d'intérêt de penfer. Lorfqu'on dit du malheur ; *ce grand Maître de l'homme*, on ne dit rien autre chofe, finon que le malheur & le defir de s'y fouftraire

nous forcent à penser. Pourquoi le desir de la gloire produit-il souvent le même effet? c'est que la gloire est le besoin de quelques-uns. Au reste, ni les Rabelais, ni les Fontenelles, ni les La Fontaines, ni les Scarons n'ont passés pour tristes, & cependant personne ne nie la supériorité plus ou moins grande de leur esprit.

3. Ce que je dis de la bonté peut également s'appliquer à la beauté. L'idée différente qu'on s'en forme dépend presque toujours de l'explication qu'on entend faire de ce mot dans son enfance. M'a-t-on toujours vanté la figure de telle femme en particulier ? cette figure se grave dans ma mémoire comme modele de beauté ; & je ne jugerai plus de celle des autres femmes, que sur la ressemblance plus ou moins grande qu'elles ont avec ce modele. Delà, la diversité de nos goûts, & la raison pour laquelle l'on préferes la femme svelte à la femme grasse, pour laquelle un autre a plus de desir.

4. Cette décision de l'Eglise fait sentir le ridicule d'une critique qui m'a été faite. Comment, disoit-on, ai-je pu soutenir que l'amitié étoit fondée sur un besoin & un intérêt réciproques ? Mais si l'Eglise & les Jésuites eux-mêmes conviennent que Dieu, quelque bon & puissant qu'il soit, n'est point aimé pour lui-même, ce n'est donc point sans cause que j'aime mon ami. Or de quelle nature peut être cette cause ? ce n'est pas de celles qui produisent la haine, c'est-à-dire, un sentiment de mal-aise & de douleur : c'est au contraire de l'espece de celles qui produisent l'amour, c'est-à-dire, un sentiment de plaisir. Les critiques qui m'ont été faites à ce sujet, sont si absur-

tes, que ce n'est pas sans honte, que j'y réponds.

5. La primitive Eglise ne chicanoit pas les gens sur leur croyance. Synésius en est un exemple. Il vivoit dans le cinquieme siecle. Il étoit philosophe Platonicien. Théophile alors Evêque d'Alexandrie, voulant se faire honneur de cette conversion, pria Synésius de se laisser baptiser. Ce philosophe y consentit à condition qu'il conserveroit ses opinions. Peu de temps après les habitants de Ptolémaïde demandent Synésius pour leur Evêque. Synésius refuse l'Episcopat; & tels sont les motifs que dans sa cent cinquieme Lettre il donne à son frere de son refus. " Plus je m'examine,
" dit-il, moins je me sens propre à l'Episco-
" pat: j'ai jusqu'ici partagé ma vie entre l'é-
" tude de la Philosophie & l'amusement. Au
" sortir de mon cabinet je me livre au plai-
" sir. Or il ne faut pas, dit-on, qu'un Evêque
" se réjouisse; c'est un homme divin. Je suis
" d'ailleurs incapable de toute application aux
" affaires civiles & domestiques. J'ai une fem-
" me que j'aime: il me seroit également im-
" possible de la quitter ou de ne la voir qu'en
" secret. Théophile en est instruit; mais ce
" n'est pas tout. L'esprit n'abandonne pas les
" vérités qu'il s'est démontrées. Or les dogmes
" de la Philosophie sont contradictoires à ceux
" qu'un Evêque doit enseigner. Comment prê-
" cher la création de l'ame après le corps; la
" fin du monde, la résurrection, & enfin
" tout ce que je ne crois pas? je ne puis me
" résoudre à la fausseté. Un Philosophe, dira-
" t-on, peut se prêter à la foiblesse du vul-
" gaire, lui cacher des vérités qu'il ne peut

„ pas porter. Oui : mais il faut alors que la „ dissimulation soit absolument nécessaire. Je „ serai Evêque, si je puis conserver mes opinions, en parler avec mes amis ; & si, pour „ entretenir le Peuple dans l'erreur, l'on ne „ me force point à lui conter des fables : „ mais s'il faut qu'un Evêque prêche contre „ ce qu'il pense, & pense comme le Peuple, „ je refuserai l'Episcopat. Je ne sais s'il est des „ vérités qu'on doive cacher au vulgaire ; mais „ je sais qu'un Evêque ne doit pas prêcher „ le contraire de ce qu'il croit. Il faut respecter la vérité comme Dieu, & je proteste devant Dieu que je ne trahirai jamais mes sentiments dans mes prédications „. --- Synésius malgré sa répugnance fut ordonné Evêque & tint parole. Les hymnes qu'il composa ne sont que l'exposition des systêmes de Pytagore, de Platon & des Stoïciens ajustés aux dogmes & au culte des Chrétiens.

6. La pieuse calomnie est encore une vertu de nouvelle création. Rousseau & moi en avons été les victimes. Que de faux passages de nos Ouvrages cités dans les Mandements de saints Evêques ! Il est donc maintenant de saints calomniateurs.

7. Le Clergé qui se dit humble, ressemble à Diogéne dont on voyoit l'orgueil à travers les trous de son manteau.

8. Qu'on lise à ce sujet les derniers Chapitres de la regle de St. Benoît, l'on y verra que si les Moines sont impitoyables & méchants, c'est qu'ils doivent l'être.

En général des hommes assurés de leur subsistance & sans inquiétude à cet égard, sont durs : ils ne plaignent point dans les autres

des maux qu'ils ne peuvent éprouver. D'ailleurs le bonheur ou le malheur des Moines retirés dans un cloître est entiérement indépendant de celui de leurs parents & de leurs Concitoyens. Les Moines doivent donc voir l'homme des villes avec l'indifférence d'un voyageur pour l'animal qu'il rencontre dans les forêts. Ce sont les Loix monastiques qui condamnent le Religieux à l'inhumanité. En effet, qui produit dans les hommes le sentiment de la bienveillance ? Le secours éloigné ou prochain qu'ils peuvent se prêter les uns aux autres. C'est ce principe qui rassembla les hommes en société. Les loix isolent-elles mon intérêt de l'intérêt public ? dès-lors je deviens méchant. De-là la dureté des Gouvernements arbitraires, & la raison pour laquelle les Moines & les Despotes ont en général toujours été les plus inhumains des hommes.

9. L'on croyoit autrefois que ce Dieu, selon les temps divers, pouvoit avoir des idées différentes de la vertu : & l'Eglise s'en est clairement expliquée dans le Concile de Bâle tenu à l'occasion des Hussites. Ceux-ci ayant protesté n'admettre d'autre doctrine que celle contenue dans les Ecritures ; les Peres de ce Concile leur répondirent par la bouche de Casan : „ Que les Ecritures n'étoient point „ absolument nécessaires pour la conservation „ de l'Eglise, mais seulement pour la mieux „ conserver : qu'il falloit toujours interpréter „ l'Ecriture selon le courant de l'Eglise actuelle, qui changeant de sentiment, nous „ oblige de croire que Dieu en change aussi „.

10. On vante beaucoup les restitutions que fait faire la Religion. J'ai vu quelquefois ref-

tituer le cuivre, & jamais l'or. Les Moines n'ont point encore restitué d'héritage, ni les Princes Catholiques les Royaumes envahis en Amérique.

11. C'est une justice de s'armer d'intolérance contre l'intolérant, comme un devoir au Prince d'opposer une armée à une armée ennemie.

12. En ouvrant l'Encyclopédie, Art. *Vertu*, quelle surprise d'y trouver, non une définition de la vertu, mais une déclamation sur ce sujet. *O homme!* s'écrie le Compositeur de cet Article, *veux-tu savoir ce que c'est que Vertu? rentre en toi-même. Sa définition est au fond de ton cœur.* Mais pourquoi ne seroit-elle pas également au fond du cœur de l'Auteur, & supposé qu'elle y fût, pourquoi ne l'eût-il pas donnée? Peu d'hommes, je l'avoue, ont une si bonne opinion de leurs Lecteurs, & si peu d'eux-mêmes. Si cet Ecrivain eût médité plus long-temps le mot *Vertu*, il eût senti qu'elle consiste dans la connoissance de ce que les hommes se doivent les uns aux autres, & qu'elle suppose par conséquent la formation des Sociétés. Avant cette formation, quel bien ou quel mal faire à une Société non encore existante? l'homme des forêts, l'homme nu & sans langage, peut bien acquérir une idée claire & nette de la force ou de la foiblesse, mais non de la justice & de l'équité.

Né dans une Isle déserte, abandonné à moi-même, j'y vis sans vice & sans vertu. Je n'y puis manifester ni l'un, ni l'autre. Que faut-il donc entendre par ces mots *vertueuses* & *vicieuses*? les actions utiles ou nuisibles à la société. Cette idée simple & claire est, à mon-

sens, préférable à toute déclamation obscure, & empoulée sur la vertu.

Un Prédicateur qui ne définit rien dans ses sermons sur la vertu; un Moraliste qui soutient tous les hommes bons & ne croit pas aux injustes, est quelquefois un sot, mais plus souvent un fripon qui veut être cru honnête, simplement parce qu'il est homme.

Pour oser donner le portrait fidele de l'humanité, peut-être faut-il être vertueux & jusqu'à un certain point irréprochable. Ce que je sais c'est que les plus honnêtes ne sont pas ceux qui reconnoissent dans l'homme le plus de vertu. Si je voulois m'assurer de la mienne, je me supposerois Citoyen de Rome ou de la Grece; & me demanderois si, dans la position d'un Codrus, d'un Regulus, d'un Brutus & d'un Leonidas, j'eusse fait les mêmes actions. La moindre hésitation à cet égard m'apprendroit que je suis foiblement vertueux. En tous les genres, les forts sont rares & les tiédes communs.

13. L'humanité de M. Fénélon est célebre. Un jour qu'un Curé se vantoit devant lui d'avoir les Dimanches proscrit les danses de son village, Mr. le Curé, dit l'Archevêque, soyons moins séveres que les autres; abstenons-nous de danser, mais que les Paysans dansent. Pourquoi ne pas leur laisser quelques instants oublier leur malheur? Fénélon, vrai & toujours vertueux, vécut une partie de sa vie dans la disgrace. Bossuet, son rival en génie, étoit moins honnête, il fut toujours en crédit.

14. La Morale des Jésuites & celle de Jésus, n'ont rien de commun: l'une est destructive de l'autre. Ce fait est prouvé par les Extraits qu'en ont donné les Parlements. Mais pourquoi le

clergé a-t-il toujours répété qu'on avoit du même coup détruit les Jésuites & la religion ? c'est que dans la langue Ecclésiastique, religion est synonime de superstition. Or, la superstition ou la Puissance Papale a peut-être réellement souffert de la retraite de ces Religieux. Qu'au reste les Jésuites ne se flattent point de leur rappel en France & en Espagne. On sait de quelles proscriptions leur retour y seroit suivi, à quel excès se porte la cruauté d'un Jésuite offensé.

15. La crainte qu'inspiroient les Jésuites sembloit les mettre au-dessus de toute attaque. Pour braver leur haine & leurs intrigues, il falloit des Chauvelins, des ames nobles, des Citoyens généreux & amis du bien public. Pour détruire un tel Ordre, le courage seul eût-il suffi ? Non, il falloit encore du génie : il falloit pouvoir montrer aux Citoyens le poignard régicide enveloppé du voile du respect & du dévouement ; faire connoître l'hypocrisie des Jésuites à travers le nuage d'encens qu'ils répandoient autour du trône & des autels ; il falloit enfin, pour enhardir la prudence timide des Parlements, leur faire nettement distinguer *l'extraordinaire de l'impossible*.

16. Il en est de l'esprit comme de la vertu. L'esprit appliqué aux vraies sciences de la Géométrie, de la Physique, &c. est esprit dans tous les pays. L'esprit appliqué aux fausses sciences de la Magie, de la Théologie, &c. est local. Le premier de ces esprits est à l'autre ce que la monnoie africaine, nommée la Coquille *Coris*, est à la monnoie d'or & d'argent ; l'une a cours chez quelques nations Nègres, l'autre dans tout l'Univers.

17. Sur quoi doit-on établir les principes d'une bonne morale? sur un grand nombre de faits & d'observations. C'est donc à la formation trop prématurée de certains principes, qu'on doit peut-être attribuer leur obscurité & leur fausseté. En Morale comme en toute autre science, avant d'édifier un systême, que faire? Ramasser les matériaux nécessaires pour le construire. On ne peut pas maintenant ignorer qu'une morale expérimentale & fondée sur l'étude de l'homme & des choses, ne l'emporte autant sur une morale spéculative & théologique, que la Physique expérimentale sur une théorie vague & incertaine. C'est parce que la Morale Religieuse n'eut jamais l'expérience pour base, que l'empire théologique fut toujours réputé le royaume des ténébres.

18. Les Moines eux-mêmes n'ont pas toujours fait le même cas de la pudeur. Quelques-uns sous le nom de Mamillaires ont cru qu'on pouvoit sans péché prendre la gorge d'une Religieuse. Il n'est point d'acte d'impudicité dont la superstition n'ait pas fait quelque part un acte de vertu. Au Japon, les Bonzes peuvent aimer les hommes & non les femmes. Dans certains cantons du Pérou, les actes de l'amour Grec étoient des actes de piété: c'étoit un hommage aux Dieux & qu'on leur rendoit publiquement dans leurs temples.

19. Mde. Makaley, illustre auteur d'une Histoire d'Angleterre, est le Caton de Londres. „ Jamais, dit-elle, la vue d'un despote, ou „ d'un Prince n'a souillé la pureté de mes re- „ gards.

20. Une absurdité commune à tous les Peuples, c'est d'attendre de leur despote, humani-

té, lumieres. Vouloir former de bons écoliers sans punir les pareſſeux & récompenſer les diligents, c'eſt folie. Abolir la loi qui punit le vol & l'aſſaſſinat, vouloir qu'on ne vole ni n'aſſaſſine, c'eſt une volonté contradictoire. Vouloir qu'un prince s'occupe des affaires de l'Etat, & qu'il n'ait point d'intérêt de s'en occuper, c'eſt à-dire, qu'il ne puiſſe être puni, s'il les néglige; vouloir enfin qu'un homme au-deſſus de la loi, c'eſt-à-dire un homme ſans loi, ſoit toujours humain & vertueux, c'eſt vouloir un effet ſans cauſe. Tranſporte-t-on des hommes liés & garottés dans la caverne de l'Ogre, il les dévore. Le Deſpote eſt l'Ogre.

21. Les Calmoucks épouſent tant de femmes qu'ils veulent; ils ont en outre autant de Concubines qu'ils en peuvent nourrir. L'inceſte chez eux n'eſt point un crime. Ils ne voient dans un homme & une femme qu'un mâle & une femelle. Un pere épouſe ſa fille ſans ſcrupule; aucune loi ne le lui défend.

22. Chacun ſe dit, j'ai les plus ſaines idées de la vertu: qui ne penſe pas comme moi a tort. Chacun ſe moque de ſon voiſin. Tout le monde ſe montre au doigt, & ne rit jamais de ſoi que ſous le nom d'autrui. Le même inquiſiteur qui condamnoit Galilée, mépriſoit certainement la ſcélérateſſe & la ſtupidité des juges de Socrate; il ne penſoit pas qu'un jour, il ſeroit, comme eux, le mépris de ſon ſiecle & de la poſtérité. La Sorbonne ſe croit-elle imbécille pour avoir condamné Rouſſeau, Marmontel, Moi, &c.? Non. C'eſt l'étranger qui le croit pour elle.

23. Barillon fut exilé à Amboiſe, & Richelieu qui le relégua, fut le premier des M. ...

tres, dit le Cardinal de Retz, qui osa punir dans les Magistrats, *la noble fermeté avec laquelle ils représentoient au Roi des vérités pour la défense desquelles leur serment les obligeoit d'exposer leur vie.*

24. S'il est vrai que la vertu soit utile aux États, il est donc utile d'en présenter des idées nettes, & de les graver dès la plus tendre enfance dans la mémoire des hommes. La définition que j'en ai donnée dans le livre de l'*Esprit*, Disc. 3. Chap. 13. m'a paru la seule vraie. „ La „ vertu, ai-je dit, n'est autre chose que le desir „ du bonheur public. Le bien général est l'objet „ de la vertu, & les actions qu'elle commande „ sont les moyens dont elle se sert pour remplir „ cet objet. L'idée de la vertu, ai-je ajouté, „ peut donc être par-tout la même. "

Si dans les siecles & les pays divers, les hommes ont paru s'en former des idées différentes, si des Philosophes ont, en conséquence, „ cité „ l'idée de la vertu comme arbitraire, c'est qu'ils „ ont pris pour la vertu même, les divers moyens „ dont elle se sert pour remplir son objet, c'est-„ à-dire, les diverses actions qu'elle comman-„ de. Ces actions ont sans contredit été quel-„ quefois très-différentes, parce que l'intérêt „ des nations change selon les siecles & leur „ position, & qu'enfin le bien public peut jus-„ qu'à un certain point, s'opérer par des moyens „ différents. "

L'entrée d'une marchandise étrangere, aujourd'hui permise en Allemagne comme avantageuse à son commerce & conforme au bien de l'Etat, peut être demain défendue. On peut demain en déclarer l'achat criminel, si par quelques circonstances, cet achat devient préjudi-

ciable à l'intérêt national. „ Les mêmes actions „ peuvent donc successivement devenir utiles „ & nuisibles à un Peuple, mériter tour-à-„ tour le nom de vertueuses ou de vicieuses, „ sans que l'idée de la vertu change, & cesse „ d'être la même „.

Rien de plus d'accord avec la Loi naturelle que cette idée. Imagineroit-on que des principes aussi sains, aussi conformes au bien général, eussent été condamnés? Imagineroit-on qu'on eût poursuivi un homme, „ qui définissant la „ vraie probité, l'habitude des actions utiles à „ la Patrie, regarde comme vicieuse toute ac-„ tion nuisible à la Société? „ N'étoit-il pas évident qu'un tel Ecrivain ne pouvoit avancer de maximes contraires au bien public, sans être en contradiction avec lui-même. Cependant tel fut le pouvoir de l'envie & de l'hypocrisie; que je fus persécuté par le même Clergé, qui sans réclamation, avoit souffert qu'on élevât au Cardinalat l'audacieux Bellarmin, pour avoir soutenu *que si le Pape défendoit l'exercice de la vertu & commandoit le vice, l'Eglise Romaine, sous peine de péché, seroit obligée d'abandonner la vertu pour le vice*, „ *nisi* „ *vellet contrà conscientiam peccare* „. Le Pape, selon ce Jésuite, avoit donc le droit de détruire la Loi Naturelle, d'étouffer dans l'homme toute idée du juste & de l'injuste, & de replonger enfin la Morale dans le cahos dont les Philosophes ont tant de peine à la tirer. L'Eglise devoit-elle approuver ces principes? Pourquoi le Pape en permit-il la publication? c'est qu'ils flattoient son orgueil.

L'ambition Papale, toujours avide de commander, n'est jamais scrupuleuse sur le choix

des moyens. En quel pays la maxime la plus abominable, la plus contraire au bien public, n'est-elle pas tolérée du puissant auquel elle est favorable ? En quel pays a-t-on constamment puni l'homme vil & bas, qui répete sans cesse au Prince, „ Ton pouvoir sur tes sujets est sans „ bornes ; tu peux à ton gré les dépouiller de „ leurs biens, les jetter dans les fers, & les „ livrer au plus cruel supplice „. C'est toujours impunément que le Renard répéte au Lion :

„ *Vous leur fites Seigneur,*
„ *En les croquant beaucoup d'honneur* „.

Les seules phrases qu'on ne répete point sans danger aux Princes, sont celles où l'on fixe les bornes que la justice, le bien public & la Loi naturelle, mettent à leur autorité.

25. Par Métaphysique, je n'entends pas ce jargon inintelligible qui, transmis des Prêtres Egyptiens à Pytagore, de Pytagore à Platon, de Platon à nous, est encore enseigné dans quelques écoles. Par ce mot, j'entends, comme Bacon, la Science des premiers principes de quelque Art ou Science que ce soit. La Poésie, la Musique, la Peinture ont leurs principes fondés sur une observation constante & générale ; elles ont donc aussi leur Métaphysique.

Quant à la Métaphysique scholastique, est-ce une science ? Non : mais, comme je viens de le dire, un jargon : elle n'est goûtée que de l'esprit faux qui s'accommode d'expressions vuides de sens ; que de l'ignorant qui prend les mots pour des choses : & que du fripon qui veut faire des dupes. L'homme sensé la méprise.

Toute Métaphyſique non fondée ſur l'obſervation, ne conſiſte que dans l'art d'abuſer des mots. C'eſt cette Métaphyſique qui, dans le pays des chimeres court : ſans ceſſe après des boules de ſavon, dont elle n'exprima jamais que du vent. Maintenant reléguée dans les Ecoles Théologiques, elle les diviſe encore par ſes ſubtilités ; elle peut encore rallumer le fanatiſme, & faire de nouveau ruiſſeler le ſang humain.

Je compare ces deux ſortes de Métaphyſiques aux deux Philoſophies différentes de Démocrite & de Platon. C'eſt de la terre que le premier s'éleve, par degré, juſqu'au Ciel ; & c'eſt du Ciel que le ſecond s'abaiſſe par degré juſqu'à la terre. Le ſyſtême de Platon eſt fondé ſur les nues, & le ſouffle de la raiſon a déja en partie diſſipé les nuages & le ſyſtême.

26. Les hommes ont toujours été gouvernés par les mots. Diminue-t-on de la moitié le poids de l'écu d'argent, ſi l'on lui conſerve la même valeur numéraire, le Soldat croit avoir à-peu-près la même paye. Le Magiſtrat en droit de juger définitivement juſqu'à la concurrence de certaine ſomme, c'eſt-à-dire, tels poids en argent, n'oſe juger juſqu'à la concurrence de la moitié de cette ſomme. Voilà comme les hommes ſont dupes des mots & de leur ſignification incertaine. Les Ecrivains parleront-ils toujours de *bonnes mœurs*, ſans attacher à ce mot d'idées nettes & préciſes ? Ignoreront-ils que *bonnes mœurs* eſt une des expreſſions vagues, dont chaque Nation ſe forme des idées différentes ; que s'il eſt de *bonnes mœurs univerſelles*, il en eſt auſſi de *locales* ; & qu'en conſéquence, je puis, ſans bleſſer les *bonnes mœurs*, avoir

un Sérail à Constantinople & non à Vienne.

27. Les disputes Théologiques ne sont & ne peuvent jamais être que des disputes de mots. Si ces disputes ont souvent occasionné de grands mouvements sur la terre, c'est que les Princes, dit M. de la Chalotais, séduits par quelques Théologiens, ont pris parti dans ces querelles. Que les Gouvernements les méprisent, les Théologiens, après s'être injuriés, & s'être réciproquement accusés d'hérésie, &c. se lasseront de parler sans s'entendre & sans être entendus. La crainte du ridicule leur imposera silence.

28. C'est à des disputes de mots qu'il faut pareillement rapporter presque toutes ces accusations d'athéisme. Il n'est point d'homme éclairé qui ne reconnoisse une force dans la Nature. Il n'est donc point d'Athée.

Celui-là n'est point Athée qui dit, le mouvement est Dieu; parce qu'en effet le mouvement est incompréhensible, parce qu'on n'en a pas d'idées nettes, parce qu'il ne se manifeste que par les effets, & qu'enfin c'est par lui que tout s'opére dans l'Univers.

Celui-là n'est pas Athée, qui dit, au contraire, le mouvement n'est pas Dieu, parce que le mouvement n'est pas un être, mais une maniere d'être.

Ceux-là ne sont pas Athée, qui soutiennent le mouvement essentiel à la matiere, qui le regardent comme la force invisible & motrice qui se répand dans toutes ses parties. Voit-on les Astres changer continuellement de lieu, se rouler perpétuellement sur leur centre; voit-on tous les Corps se détruire & se reproduire sans cesse sous des formes différentes; voit-on enfin la Nature

dans une fermentation & une dissolution éternelle, qui peut nier que le mouvement ne soit comme l'étendue, inhérent aux Corps; & que le mouvement ne soit cause de ce qui est. En effet, diroit M. Hume, si l'on donne toujours le nom de cause & d'effet à la concurrence de deux faits, & que par-tout où il y a des Corps, il y ait du mouvement, on doit donc regarder le mouvement comme l'ame universelle de la matiere & de la divinité qui seule en pénétre la substance. Mais les Philosophes qui sont de cette derniere opinion sont-ils Athées? Non: ils reconnoissent également une force inconnue dans l'Univers. Ceux-même qui n'ont point d'idées de Dieu, sont-ils Athées? Non: parce que tous les hommes le seroient; parce qu'aucun n'a d'idées nettes de la Divinité; parce qu'en ce genre toute idée obscure est égale à zéro, & qu'enfin avouer l'incompréhensibilité de Dieu, c'est comme le prouve M. Robinet, dire sous un tour de phrase différent, qu'on n'en a point d'idée.

29. Il faut des desirs à l'homme pour être heureux, des desirs qui l'occupent, mais dont son travail ou ses talents puissent lui procurer l'objet. Entre les desirs de cette espece, le plus propre à l'arracher à l'ennui est le desir de la gloire. S'allume-t-il également en tous les pays? Il en est où la recherche de la gloire expose l'homme à trop de dangers Quel motif raisonnable l'exciteroit à cette poursuite dans un Royaume où l'on a si maltraité les Voltaires, les Montesquieux, &c. Si la France, disent les Anglois, est reputée un Pays délicieux, c'est pour le riche qui ne pense point.

30. Loin de condamner l'esprit de systême,

je l'admire dans les grands hommes. C'est aux efforts faits pour défendre ou détruire ces systêmes qu'on doit sans doute une infinité de découvertes.

Qu'on tente donc d'expliquer, s'il est possible, par un seul principe, tous les phénoménes physiques de la nature ; mais, toujours en garde contre ces principes, qu'on les regarde simplement comme une des clefs différentes qu'on peut successivement essayer, dans l'espoir de trouver enfin celle qui doit ouvrir le sanctuaire de la nature. Que sur-tout l'on ne confonde point ensemble les contes & les systêmes : ces derniers veulent être appuyés sur un grand nombre de faits. Ce sont les seuls qu'on puisse enseigner dans les Ecoles publiques : pourvu néanmoins qu'on n'en soutienne point encore la vérité cent ans après que l'expérience en a démontré la fausseté.

31. Pourquoi, demandoit-on à un certain Cardinal, fut-il en tous les temps des Prêtres, des Religions & des Sorciers ? C'est, répondit-il, qu'en tous les temps, il fut des abeilles & des Frélons, des laborieux & des paresseux, des dupes & des fripons.

32. Sans examiner s'il est de l'intérêt public d'admettre le dogme de l'immortalité de l'ame, j'observerai qu'au moins ce dogme n'a pas toujours été regardé publiquement comme utile. Il prit naissance dans les Ecoles de Platon, & Ptolomée Philadelphe, Roi d'Egypte, le crut si dangereux, qu'il défendit, sous peine de mort, de l'enseigner dans ses Etats.

33. On sait que les anciens Druides étoient animés du même esprit que le Prêtre Papiste : qu'ils avoient avant lui inventé l'excommunica-

tion; qu'ils vouloient, comme lui, commander aux Peuples & aux Rois; & qu'ils prétendoient avoir, comme les Inquisiteurs, droit de vie & de mort chez tous les Peuples où ils s'établissoient.

34. J'assistois un jour aux représentations que le Clergé d'une Cour d'Allemagne faisoit à son Prince. J'étois porteur de l'anneau merveilleux qui fait dire & écrire aux hommes, non ce qu'ils veulent que les autres entendent & lisent; mais ce qu'ils pensent réellement. Sans la vertu de mon anneau, je n'aurois jamais sans-doute entendu ni lu le discours suivant.

Lorsque le Clergé croyoit assurer le Prince que la Religion étoit perdue dans ses Etats, que la débauche & l'impiété y marchoient le front levé, que les Saints jours y étoient profanés par le travail, que la liberté de la presse ébranloit les fondements du trône & des autels, & qu'en conséquence les Evêques enjoignoient au Souverain d'armer les Loix contre la liberté de penser, de protéger l'Eglise, & d'en détruire les ennemis; telles sont les paroles que je crus entendre dans cette adresse.

„ Prince, votre Clergé est riche & puissant, „ & voudroit l'être encore davantage. Ce n'est „ point la perte des mœurs & de la Religion, „ c'est celle de son crédit qu'il déplore. Il desire „ le plus grand, & vos Peuples sont sans res- „ pect pour le Sacerdoce. Nous les déclarons „ donc impies: nous vous sommons de rani- „ mer leur piété, & donner à cet effet à votre „ Clergé plus d'autorité sur eux. Le moment „ choisi pour se porter accusateur de vos peu- „ ples & vous irriter contr'eux, n'est peut-être „ pas le plus favorable; jamais vos soldats n'ont

„ été si braves, vos artisans plus industrieux ;
„ vos citoyens plus amis du bien public & par
„ conséquent plus vertueux. On vous dira sans
„ doute que les peuples les plus immédiatement
„ soumis au Clergé, que les Romains moder-
„ nes n'ont, ni la même valeur, ni le même
„ amour pour la Patrie, ni par conséquent la
„ même vertu. On ajoutera peut-être que l'Es-
„ pagne & le Portugal, où le Clergé commande
„ si impérieusement, sont ruinés & dévastés par
„ l'ignorance, la paresse & la superstition, &
„ qu'enfin entre tous les Peuples, ceux qui
„ sont généralement honorés & respectés, sont
„ ces mêmes Peuples éclairés auxquels l'Eglise
„ catholique donnera toujours le nom d'im-
„ pies „.

„ Que votre oreille, ô Prince, soit toujours
„ fermée à de pareilles représentations : que de
„ concert avec son Clergé, elle répande les té-
„ nebres dans son Empire, & sache qu'un peuple
„ instruit, riche & sans superstition est aux
„ yeux du Prêtre un peuple sans mœurs. Sont-
„ ce en effet des Citoyens aisés & industrieux
„ qui, par exemple, auront pour la vertu de
„ la continence tout le respect qu'elle mérite ?
„ Il en est, dira-t-on, à cet égard, du siecle
„ présent, comme des siecles passés. Charle-
„ magne créé saint pour sa libéralité envers le
„ sacerdoce, aimoit les femmes comme Fran-
„ çois I. & Henri VIII. Henri III. Roi de
„ France avoit un goût moins décent. Henri
„ IV, Elisabeth, Louis XIV, la Reine Anne
„ caressoient leurs maîtresses, leurs amants de
„ la même main dont ils terrassoient leurs en-
„ nemis. On ajoutera que les moines eux-
„ mêmes ont presque toujours cueilli en se-

„ cret les plaisirs défendus, & qu'enfin sans „ changer la constitution physique des Ci„ toyens, il est très-difficile de les arracher au „ penchant damnable qui les porte vers les „ femmes. Il est cependant un moyen de les y „ soustraire. C'est de les appauvrir. Ce n'est „ point des corps sains & bien nourris qu'on „ peut chasser le démon de la chair : l'on n'y „ parvient que par la priere & le jeûne.

„ Qu'à l'exemple de quelques-uns de ses voi„ sins, Votre Majesté nous permette donc de „ dépouiller ses sujets de toute superfluité, de „ dimer leurs terres, de piller leurs biens & „ de les tenir au plus étroit nécessaire. Si, tou„ chée de ces pieuses Remontrances, elle se „ rend à nos prieres, que de bénédictions „ accumulées sur elle ? Tout éloge seroit au„ dessus d'une action si méritoire. Mais dans „ un siecle où la corruption infecte tous les „ esprits, où l'impiété endurcit tous les „ cœurs, peut-on espérer que Votre Majesté „ & ses Ministres adoptent un conseil si sa„ lutaire, un moyen si facile d'assurer la con„ tinence de ses sujets.

„ Quant à la profanation des saints jours, „ nos Remontrances à cet égard paroîtront „ encore absurdes. L'homme qui travaille fêtes „ & dimanches, ne s'enivre point, il ne „ court point les femmes ; il ne nuit à per„ sonne, il sert son pays, il accroît l'aisance „ de sa famille, il augmente le commerce de „ sa Nation.

„ De deux Peuples également puissants & „ nombreux, que l'un fête comme en Espagne „ cent trente-deux jours de l'année & quelque„ fois le lendemain ; que l'autre au contraire

„ n'en fête aucun, le dernier de ces Peuples
„ aura 80 ou 90 jours de travail plus que le
„ premier. Il pourra donc fournir à plus bas
„ prix les marchandises de ses manufactures;
„ ses terres seront mieux cultivées, ses moisſ-
„ ſons plus abondantes. Il aura mis la balance
„ du commerce en faveur de ſon pays. Ce
„ dernier Peuple plus riche & plus puiſſant que
„ le premier, pourra donc un jour lui donner
„ la Loi. Rien de commun entre l'intérêt na-
„ tional, & l'intérêt du Clergé. Uniquement
„ jaloux de commander, que veut le Prêtre?
„ Rétrécir l'eſprit des Souverains, éteindre en
„ eux juſqu'aux lumieres naturelles. Un Peuple
„ eſt-il gouverné par de tels Princes? Il eſt tôt
„ ou tard la proie d'un voiſin plus riche, plus
„ éclairé & moins ſuperſtitieux. Auſſi la gran-
„ deur du Clergé Catholique eſt-elle toujours
„ deſtructive de la grandeur d'un Etat. Les Prê-
„ tres déclament-ils contre la profanation des
„ fêtes; qu'on ne s'y trompe pas, ce n'eſt
„ point l'amour de Dieu, c'eſt l'amour de leur
„ autorité qui les anime. Ce que leur apprend
„ à ce ſujet l'expérience, c'eſt que moins un
„ homme fréquente les Temples, moins il a
„ de reſpect pour leurs Miniſtres, & moins
„ ces Miniſtres ont de crédit ſur lui. Or ſi la
„ puiſſance eſt la premiere paſſion du Prêtre,
„ peu lui importe que le jour de fête ſoit pour
„ l'artiſan un jour de débauche, qu'au ſor-
„ tir du Temple il coure les filles & les ca-
„ barets, & qu'enfin les après-vêpres ſoient ſi
„ ſcandaleux. Plus de péchés, plus d'expia-
„ tions, plus d'offrandes, plus le ſacerdoce
„ acquiert de richeſſes & de pouvoir. Quel
„ eſt l'intérêt de l'Egliſe? de multiplier les vi-

„ ces. Que demande-t-elle aux hommes ? d'être „ ſtupides & pécheurs. Voilà, SIRE, ce que „ nous reprochent les impies. Quant à la li„ berté de la preſſe, ſi votre Clergé s'éleve „ ſi violemment contr'elle ; s'il vous redit ſans „ ceſſe qu'elle ſappe les fondements de la foi „ & rend la Religion ridicule, ne l'en croyez „ pas.

„ Ce n'eſt pas que le Clergé ne ſente comme „ le ſolide & l'ingénieux auteur del'*inveſtigator* „ *Anglois*, que la vérité eſt à l'épreuve du ri„ dicule, que le ridicule ne mord point ſur elle „ & qu'il en eſt la pierre de touche. Un ridi„ cule jetté ſur une démonſtration eſt de la „ boue jettée ſur du marbre ; elle le tache un „ inſtant, ſe ſéche ; il pleut & la tache a diſ„ paru. Convenir qu'une Religion ne peut „ ſupporter le ridicule, ce ſeroit en avouer la „ fauſſeté. L'Egliſe Catholique ne répete-t-elle „ pas ſans ceſſe que les portes de l'enfer ne „ prévaudroit jamais contre elle ? Oui : mais „ les Prêtres ne ſont pas la Religion. Le ridi„ cule peut affoiblir leur autorité, peut en„ chaîner leur ambition. Ils crieront donc tou„ jours contre la liberté de la preſſe, exige„ ront que Votre Majeſté interdiſe à ſes ſujets „ le droit d'écrire & de penſer ; qu'elle les „ dépouille à cet égard des privileges de l'hom„ me, & ferme enfin la bouche à quiconque „ pourroit l'inſtruire.

„ Si tant de demandes vous paroiſſent in„ diſcrettes, & que jaloux du bonheur de vos „ Peuples, vous vouliez, SIRE, ne com„ mander qu'à des Citoyens éclairés, ſachez „ que la même conduite qui vous rendra cher „ à vos ſujets & reſpectable à l'étranger, vous

„ fera imputée à crime par votre Clergé. Re„ doutez la vengeance d'un Corps puiffant, „ & pour la prévenir, remettez-lui votre épée, „ c'eft alors qu'affuré de la piété de vos Peu„ ples, le Sacerdoce pourra recouvrer fur eux „ fon ancienne autorité, l'étendre de jour en „ jour, & lorfque cette autorité fera affermie, „ s'en fervir pour vous y foumettre vous„ même :

„ Nous defirons d'autant plus vivement que „ Votre Majefté ait égard à cette fupplique & „ nous octroie notre demande, qu'elle nous dé„ livrera d'une iniquité fourde, & qui n'eft „ pas fans fondement. Il peut s'établir des Qua„ kers dans fes Etats ; ils peuvent fe propofer „ de donner gratis aux Villes, Bourgs, Vil„ lages & Hameaux, toute l'inftruction mo„ rale & religieufe qui leur eft néceffaire. Il „ peut d'ailleurs fe former quelque Compagnie „ de finance qui prenne au rabais l'entre„ prife de cette même inftruction, & la four„ niffe meilleure & à meilleur compte. Qui „ fait s'il ne prendroit point alors envie aux „ Magiftrats de s'emparer de nos richeffes, „ d'acquitter avec nos biens une partie de la „ dette nationale, & par ce moyen de faire „ peut-être de votre nation la plus redoutable „ de l'Europe. Or il nous importe peu, SIRE, „ que vos peuples foient heureux & redoutés, „ mais beaucoup que le Sacerdoce foit riche „ & puiffant.

Voilà ce que me parurent contenir les repréfentations du Clergé. Je ne me laffois point de confidérer l'adreffe, l'habileté avec laquelle les Prêtres avoient en tout pays toujours demandé au nom du Ciel, la puiffance & les

richesses de la terre ; j'admirois la confiance qu'ils avoient toujours eue dans la sottise des Peuples & sur-tout des Puissants. Mais ce qui m'étonnoit encore plus, c'étoit (en me rappellant les siecles d'ignorance) de voir qu'à cet égard la plupart des Souverains avoient toujours été au-delà de l'attente du Clergé...

35. Quelques-uns veulent qu'au moment de notre naissance, Dieu grave en nos cœurs les préceptes de la Loi naturelle. Le contraire est prouvé par l'expérience. Si Dieu doit être regardé comme l'auteur de la Loi naturelle, c'est en tant qu'il est l'auteur de la sensibilité physique, & qu'elle est mere de la raison humaine. cette espece de sensibilité lors de la réunion des hommes en société, les força, comme je l'ai dit, de faire entr'eux des conventions & des Loix, dont la collection compose ce qu'on appelle la Loi naturelle. Mais cette Loi fut-elle la même chez les divers Peuples ? Non : sa plus ou moins grande perfection fut toujours proportionnée aux progrès de l'esprit humain, à la connoissance plus ou moins étendue que les Sociétés acquirent de ce qui leur étoit utile ou nuisible, & cette connoissance fut chez toutes les Nations le produit du temps, de l'expérience & de la raison.

Pour nous faire voir en Dieu l'Auteur immédiat de la Loi naturelle, & par conséquent de toute justice, les Théologiens doivent-ils admettre en lui des passions telles que l'amour ou la vengeance ? Doivent-ils le peindre comme un Etre susceptible de prédilection, enfin comme un assemblage de qualités incohérentes ? Est-ce dans un tel Dieu qu'on peut reconnoître l'Auteur de la justice ? Falloit-il

ainsi

ainsi vouloir concilier les inconciliables & confondre l'erreur avec la vérité, sans s'appercevoir de l'impossibilité d'un tel alliage ? Il est temps que l'homme, sourd aux contradictions théologiques, n'écoute que les seuls enseignements de la Sagesse : sortons, dit S. Paul, de notre assoupissement ; la nuit de l'ignorance est passée ; le jour de la science est venu. Couvrons-nous des armes de la lumiere pour détruire les fantômes des ténébres ; & pour cet effet rendons aux humains leur liberté naturelle & le libre exercice de leur raison.

36. Se peut-il qu'on ait, chez presque tous les Peuples, attaché l'idée de sainteté à l'observation d'une cérémonie rituelle, d'une ablution, &c. Peut-on ignorer encore que les seuls Citoyens constamment vertueux & humains, sont les hommes heureux par leur caractere. En effet quels sont parmi les Dévots les hommes les plus estimables ? Ceux qui, pleins de confiance en Dieu, oublient qu'il est un enfer. Quels sont au contraire parmi ces mêmes Dévots les hommes les plus odieux & les plus barbares ? Ceux qui, timides, inquiets & malheureux, voient toujours l'enfer ouvert sous leurs pas. Pourquoi les Dévotes sont-elles en général le tourment de leur maison, crient-elles sans cesse après leurs valets, en sont-elles si haïes ? C'est que toujours en transe du Diable, elles le voient toujours prêt à les emporter, & que la crainte & le malheur rendent cruel. Si la jeunesse est en général plus vertueuse & plus humaine que la vieillesse, c'est qu'elle a plus de desirs, plus de santé ; qu'elle est plus heureuse. La Nature fut sage,

dit un Anglois, de borner la vie de l'homme à 80 ou 100 ans. Si le Ciel eût prolongé sa vieillesse, l'homme eût été trop méchant.

37. En Tartarie, sous le nom de Dalai Lama, si le Grand Pontife est immortel; en Italie, sous le nom de Pape, le même Pontife est infaillible. Dans le pays des Mongules, si le Vicaire du Grand Lama reçoit le titre de *Kutuchta*, c'est-à-dire, Vicaire du Dieu vivant, en Europe le Pape porte le même nom. A Bagdat, en Tartarie, au Japon, si dans le dessein d'avilir & de soumettre les Rois, les Pontifes, sous les noms de Califes, de Lama, de Daïro, ont fait baiser leurs pieds aux Empereurs: si ces Pontifes ont exigé que montés sur leur Mule, les Empereurs en tinssent la bride & les promenassent ainsi par les rues, le Pape n'a-t-il pas exigé les mêmes complaisances des Empereurs d'Occident? Les Pontifes en tout pays ont donc eu les mêmes prétentions, & les Princes la même soumission.

Si les disputes pour le Califat ont fait en Orient ruisseler le sang humain, les disputes pour la Papauté l'ont pareillement fait couler en Occident. Six Papes assassinerent leurs Prédécesseurs, & se mirent en leur place. Les Papes, dit Baronius, n'étoient point alors des hommes, mais des monstres.

N'a-t-on pas vu par-tout le nom d'Ortodoxie donné à la Religion du plus fort, & celui d'Hérétique à celle du foible? Par-tout le pouvoir Sacerdotal fut protecteur du fanatisme, & le fanatisme du meurtre. Par-tout les hommes se firent brûler pour des sottises théologiques, & donnerent en ce genre les mêmes preuves d'opiniâtreté & de courage,

Mais ce n'est pas uniquement dans les affaires de Religion que les Peuples se sont partout montrés les mêmes : ils n'ont pas moins conservé de ressemblance entr'eux, lorsqu'il s'est agi de quelque changement dans leurs usages & leurs coutumes. Les Tartares Mantchoux, vainqueurs des Chinois, veulent leur couper les cheveux : ces derniers brisent leurs fers, attaquent, défont ces redoutables Mantchoux & triomphent de leurs vainqueurs. Le Czar veut faire raser les Russes ; ils se révoltent. Le Roi d'Angleterre veut donner des culottes aux montagnards Ecossois ; ils s'arment. De l'Orient à l'Occident les Peuples sont donc par-tout les mêmes, & par-tout les mêmes causes élevent & détruisent les Empires.

Lors de la conquête de la Chine, quel Prince en occupoit le trône ? Un imbécile, une idole qu'on n'osoit instruire du mauvais état de ses affaires, & qui toujours encensé par ses favoris, n'avoit autour de lui que des intriguants sans esprit, sans lumiere & sans courage. Qui commandoit aux Empires d'Orient & d'Occident, lorsque Rome & Constantinople furent prises & saccagées par Alaric & Mahomet second ? Des Princes de la même espece. Tel étoit peut-être l'état de la France sous la vieillesse de Louis XIV, lorsqu'elle étoit battue de toutes parts.

La preuve que les hommes sont par-tout les mêmes, c'est l'avilissement & l'ignorance où tombent successivement tous les Peuples, selon l'intérêt que le Gouvernement croit avoir de les abrutir. Un Ministre est-il inepte ? Craint-il, si les Peuples ouvrent les yeux, d'être reconnu pour tel, il les leur tient

fermés ; & la ſtupidité d'un Peuple n'eſt point alors l'effet d'une cauſe phyſique, mais morale.

Une cauſe de la même eſpece n'anime-t-elle pas du même eſprit, ceux que le hazard éleve aux mêmes emplois ? Quel eſt en Eſpagne, en Allemagne, en Angleterre même le premier ſoin de l'homme en place ? Celui de s'enrichir. L'affaire publique ne marche qu'après la ſienne.

Dans les charges inférieures de la judicature, ſi preſque tous les hommes ont la même morgue & la même incapacité pour les affaires d'adminiſtration, à quoi l'attribuer ? au défaut de leur organiſation ? Non : mais à celui de leur inſtruction. Tout homme exercé aux fineſſes de la chicane, accoutumé à ne juger que d'après l'autorité, remonte difficilement juſqu'aux premiers principes des loix ; il agrandit ſa mémoire & retrécit ſon jugement.

Dans l'eſprit comme dans le corps, il n'eſt de parties fortes que les parties exercées. Les jambes des porteurs de chaiſes & les bras des bouchers en ſont la preuve. Si les muſcles de la raiſon ſont dans les gens de loix communément aſſez foibles, c'eſt qu'ils en font peu d'uſage.

Des faits ſans nombre prouvent que par-tout les hommes ſont eſſentiellement les mêmes ; que la différence des climats n'a point d'influence ſur les eſprits & même très-peu ſur leurs goûts. L'Illinois comme l'Iſlandois s'aſſied près de ſa barique d'eau-de-vie juſqu'à ce qu'il l'ait bue. En preſque tous les pays les femmes ont comme en France le même deſir de plaire, le même goût pour la parure, le même ſoin de leur beauté, la

même averſion pour la campagne, enfin le même amour pour la capitale, où toujours environnées d'un plus ou moins grand nombre d'adorateurs, elles ſe ſentent réellement plus puiſſantes.

Qu'on promene ſes regards ſur l'univers entier, ſi l'on reconnoît la même ambition dans tous les cœurs, même crédulité dans tous les eſprits, même fourberie dans tous les prêtres, même coquetterie dans toutes les femmes, même deſir de s'enrichir dans tous les citoyens, comment ne pas convenir que les hommes ſemblables les uns aux autres, ne différent que par la diverſité de leur inſtruction ; qu'en tous les pays leurs organes ſont à-peu-près les mêmes, qu'ils en font à-peu-près le même uſage ; & qu'enfin les mains indiennes & chinoiſes, ſont par cette raiſon auſſi adroites dans la fabrique des étoffes que les mains européennes. Rien n'indique donc, comme on le répete ſans ceſſe, que ce ſoit à la différence des latitudes qu'on doive attribuer l'inégalité des eſprits.

48. Les ruſes des prêtres ſont les mêmes partout. Par-tout les prêtres ſont jaloux de s'approprier l'argent des laïcs. L'Egliſe romaine à cet effet vend la permiſſion d'épouſer ſa parente. Elle s'engage pour tant de meſſes, c'eſt-à-dire, pour tant de pieces de 12 ſols, à délivrer tous les ans tant d'ames du purgatoire, par conſéquent à leur faire remettre tant de péchés. A la Pagode de Tinagogo, comme à Rome, les prêtres pour les mêmes ſommes vendent à-peu-près les mêmes eſpérances.

„ A Tinagogo, (dit l'auteur de l'hiſtoire générale des voyages, *Tome IX, Page 462.*) „ le troiſieme jour d'après un ſacrifice qui ſe fait

„ à la nouvelle lune de Décembre, on place „ dans six longues & belles rues, une infinité „ de balances suspendues par une verge de bron- „ ze. Là chaque dévot, pour obtenir la rémis- „ sion de ses péchés, monte dans l'un des pla- „ teaux de ces balances, & selon l'espece diffé- „ rente de ses fautes, met pour contrepoids dans „ l'autre plateau différentes especes de denrées „ ou de monnoies. Se reproche-t-il la gourman- „ dise, la violation du jeûne? Il se pese contre „ du miel, du sucre, des œufs & du beurre. S'est- „ il livré aux plaisirs sensuels? Il se pese contre „ du coton, de la plume, du drap, des par- „ fums & du vin. A-t-il été dur envers les pau- „ vres? Il se pese contre des pieces de monnoie. „ Est-il paresseux? Contre du bois, du riz, du „ charbon, des bestiaux & des fruits. Est-il en- „ fin orgueilleux? Il se pese contre du poisson „ sec, des balais, de la fiente de vaches, &c. „ Tout ce qui sert de contrepoids aux pécheurs „ appartient aux prêtres. Toutes ces especes de „ dons forment des piles d'une grande hauteur. „ Les pauvres même qui n'ont rien à donner, „ ne sont point exempts de ces aumônes. Ils of- „ frent leurs cheveux. Plus de cent prêtres sont „ assis les ciseaux en main pour les leur couper. „ Ces cheveux forment aussi de grands mon- „ ceaux. Plus de mille prêtres rangés en ordre, „ en font des cordons, des tresses, des bagues, „ des bracelets, &c. que des dévots achetent „ & emportent comme des précieux gages de la „ faveur du ciel. Pour se faire une idée de la som- „ me à laquelle on peut évaluer ces aumônes „ pour la seule pagode de Tinagogo, il suffira „ dit Pinto, auteur de cette relation, de rap- „ porter que l'ambassadeur ayant demandé

„ aux prêtres, à quelle ſomme ils eſtimoient ces „ aumônes, ils lui répondirent ſans héſiter, „ que des ſeuls cheveux des pauvres, ils en ti- „ roient chaque année plus de cent mille par- „ dins, qui font quatre-vingt dix mille ducats „ portugais. “

39. Quelques Philoſophes ont défini l'homme *un ſinge qui rit*, d'autres, *un animal raiſonnable*: quelques-uns enfin, *un animal crédule*. Cet animal, ajoutent-ils, eſt monté ſur deux jambes, a les doigts flexibles, des mains adroites: il a beaucoup de beſoins, en conſéquence beaucoup d'induſtrie. D'ailleurs auſſi vain & auſſi orgueilleux que crédule, il penſe que tous les mondes ſont faits pour la terre, & que la terre eſt faite pour lui. Cette définition ou deſcription de l'homme ne ſeroit-elle pas la plus vraie?

40. Chacun demande qu'eſt-ce que vérité ou évidence? La racine des mots indique l'idée qu'on y doit attacher. Evidence eſt un dérivé de *videre*, *video*, je vois.

Qu'eſt-ce qu'une propoſition évidente pour moi? C'eſt un fait de l'exiſtence duquel je puis m'aſſurer par le témoignage de mes ſens, jamais trompeurs, ſi je les interroge avec la précaution & l'attention requiſe.

Qu'eſt-ce qu'une propoſition évidente pour le général des hommes? C'eſt pareillement un fait dont tous peuvent s'aſſurer par le témoignage de leurs ſens, & dont ils peuvent de plus vérifier à chaque inſtant l'exiſtence. Tels ſont ces deux faits, *deux & deux font quatre*, *le tout eſt plus grand que ſa partie*.

Si je prétens, par exemple, que dans les mers du nord, il eſt un polype monſtrueux

nommé Kraken, & que ce polype est grand comme une petite ile, ce fait évident pour moi, si je l'ai vu, si j'ai porté à son examen toute l'attention nécessaire pour m'assurer de sa réalité, n'est pas même probable pour qui ne l'a pas vu. Il est plus raisonnable de douter de ma véracité, que de croire à l'existence d'un animal si extraordinaire.

Mais si d'après les voyageurs, je décris la véritable forme des édifices de Pékin, cette description évidente pour ceux qui l'habitent, n'est que plus ou moins probable pour les autres. Aussi le vrai n'est-il pas toujours évident, & le probable est-il souvent vrai Mais en quoi l'évidence differe-t-elle de la probabilité ? Je l'ai déja dit ; „ évidence est un fait qui tombe sous „ nos sens, & dont tous les hommes peuvent à „ chaque instant vérifier l'existence. Quant à la „ probabilité, elle est fondée sur des conjectu„ res, sur le témoignage des hommes, & sur „ cent preuves de cette espece. Evidence est un „ point unique. Il n'est point divers degrés d'é„ vidence : il est au contraire divers degrés de „ probabilité selon la différence 1. des gens qui „ attestent ; 2. du fait attesté. " Cinq hommes me disent avoir vu un ours dans les forêts de la Pologne. Ce fait que rien ne contredit, est pour moi très-probable. Mais que non-seulement ces cinq hommes, mais encore cinq cent autres, m'attestent avoir rencontré dans ces mêmes forêts, des spectres, des ogres, des vampires ; leur témoignage réuni n'a pour moi rien de probable, parce qu'il est en pareil cas encore plus commun de rassembler cinq cent menteurs, que de voir de tels prodiges.

41. Met-on sous nos yeux tous les faits de la

comparaiſon deſquels doit réſulter une vérité nouvelle ? Attache-t-on des idées nettes aux mots dont on ſe ſert pour la démontrer ? Rien alors ne la dérobe à nos regards, & cette vérité bientôt réduite à un fait ſimple, ſera par tout homme attentif, conçue preſqu'auſſitôt que propoſée. A quoi donc attribuer le peu de progrès d'un jeune homme dans les Sciences ? A deux cauſes.

L'une au défaut de méthode dans les maîtres.

L'autre au défaut d'ardeur & d'attention dans l'éleve.

42. Cette métamorphoſe perpétuelle du génie en ſcience, m'a ſouvent fait ſoupçonner que tout dans la nature ſe prépare & s'amene de ſoi-même. Peut-être la perfection des arts & des ſciences eſt-elle moins l'œuvre du génie que du temps & de la néceſſité. Le progrès uniforme des ſciences dans tous les pays confirmeroit cette opinion. En effet ſi dans toutes les nations, comme l'obſerve M. Hume, *ce n'eſt qu'après avoir bien écrit en vers qu'on parvient à bien écrire en proſe*, une marche ſi conſtante de la raiſon humaine, me paroîtroit l'effet d'une cauſe générale & ſourde. Elle ſuppoſeroit du moins une ſégale aptitude à l'eſprit dans tous les hommes de tous les ſiecles & de tous les pays.

43. Puiſque les hommes converſent & diſputent entr'eux, il faut donc qu'ils ſe ſentent intérieurement doués de la faculté d'appercevoir les mêmes vérités & par conſéquent d'une égale aptitude à l'eſprit. Sans cette conviction, quoi de plus abſurde que les diſputes des politiques & des philoſophes ? Que ſerviroit de ſe parler, ſi l'on ne pouvoit s'entendre ? Si l'on le peut, il eſt donc évident que l'obſcurité d'une propoſition

n'est jamais dans les choses, mais dans les mots.

Aussi, dit à ce sujet, un des plus illustres Ecrivains de l'Angleterre, que les hommes conviennent de la signification des mots, ils appercevront bientôt les mêmes vérités, ils adopteront tous les mêmes opinions. Voyez Hume, Sect. 8. of. Liberty and necessity.

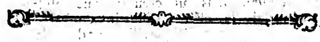
Ce fait prouvé par l'expérience donne la solution du problême proposé il y a cinq ou six ans par l'Académie de Berlin : savoir, *si les vérités Métaphysiques en général, si les premiers principes de la Théologie naturelle & de la Morale sont susceptibles de la même évidence des vérités géométriques.* Attache-t-on une idée nette au mot *probité* ? La regarde-t-on avec moi comme *l'habitude des actions utiles à la Patrie* ? Que faire pour déterminer démonstrativement quelles sont les actions vertueuses ou vicieuses ? Nommer celles qui sont utiles ou nuisibles à la société. Or en général rien de plus facile. Il est donc certain, si le bien public est l'objet de la morale, que ces préceptes fondés sur des principes aussi sûrs que ceux de la Géométrie, sont comme les propositions de cette derniere Science, susceptibles de démonstrations les plus rigoureuses. Il en est de même, de la Métaphysique. C'est une Science vraie, lorsque distinguée de la scholastique, on la resserre dans les bornes que lui assigne la définition de l'illustre Bacon.





SECTION III.

Des causes générales de l'inégalité des Esprits.



CHAPITRE I.

Quelles sont ces causes.

ELLES se réduisent à deux.

L'une est l'enchaînement différent des évènemens, des circonstances & des positions où se trouvent les divers hommes. (Enchaînement auquel je donne le nom de hazard.)

L'autre est le desir plus ou moins vif qu'ils ont de s'instruire.

Le hazard n'est pas précisément aussi favorable à tous ; & cependant il a plus de part qu'on n'imagine aux découvertes dont on fait honneur au génie. Pour connoître toute l'influence du hazard, qu'on consulte l'expérience ; elle nous apprendra que dans les arts, c'est à lui que nous devons presque toutes nos découvertes.

En Chymie, c'est au travail du grand œuvre que les Adeptes (*a*) doivent la plupart de

(*a*) Quelques Adeptes cherchent dans la Génese la

leurs secrets. Ces secrets n'étoient pas l'objet de leur recherche; ils ne doivent donc pas être regardés comme le produit du génie. Qu'on applique aux différens genres de sciences ce que je dis de la Chymie, on verra qu'en chacune d'elles, le hazard a tout découvert. Notre mémoire est le creuset des souffleurs. C'est du mélange de certaines matieres jettées sans dessein dans un creuset, que résultent quelquefois les effets les plus inattendus & les plus étonnans; & c'est pareillement du mélange de certains faits placés sans dessein dans notre souvenir; que résultent nos idées les plus neuves & les plus sublimes. Toutes les sciences sont également soumises à l'empire du hazard. Son influence est la même sur toutes, mais ne se manifeste point d'une maniere aussi frappante.

---

pierre philosophale. Les seuls ecclésiastiques l'y ont trouvée.



CHAPITRE II.

Toute idée neuve est un don du hazard.

UNE vérité entiérement inconnue ne peut être l'objet de ma méditation ; lorsque je l'entrevois, elle est déja découverte. Le premier soupçon est en ce genre le trait du génie. A qui dois-je ce premier soupçon ? Est-ce à mon esprit ? Non : il ne pouvoit s'occuper de la recherche d'une vérité dont il ne supposoit pas même l'existence. Ce soupçon est donc l'effet d'un mot, d'une lecture, d'une conversation (*a*), d'un accident, enfin d'un rien auquel je donne le nom de hazard. Or si nous lui sommes redevables de ces premiers soupçons, & par conséquent de ces découvertes, peut-on assurer que nous ne lui devions pas encore le moyen de les étendre & de les perfectionner.

La Syrene de Comus est l'exemple le plus propre à développer mes idées. Si l'on a long-

(*a*) C'est à la chaleur de la conversation & de la dispute qu'on doit souvent ses idées les plus heureuses. Si ces idées une fois échappées de la mémoire ne s'y représentent plus & sont perdues sans retour, c'est qu'il est presqu'impossible de se trouver deux fois précisément dans le concours de circonstances qui les avoit fait naître. On doit donc regarder de telles idées comme les dons du hazard.

tems montré cette Syrene à la Foire sans que personne en devinât le mécanisme, c'est que le hazard ne mettoit sous les yeux de personne les objets de la comparaison desquels devoit résulter cette découverte. Il avoit été plus favorable à Comus. Mais pourquoi n'est-il pas en France compté parmi les grands esprits ? C'est que son mécanisme est plus curieux que vraiment utile. S'il eût été d'un avantage très-général & très-étendu, nul doute que la reconnoissance publique n'eût mis Comus au rang des hommes les plus illustres. Il eut dû sa découverte au hazard, & le titre d'homme de génie à l'importance de cette découverte.

Que résulte-t-il de cet exemple ?

1. Que toute idée neuve est un don du hazard ;

2. Que s'il est des méthodes sûres pour former des savans & même des gens d'esprit, il n'en est point pour former des génies & des inventeurs. Mais, soit qu'on regarde le génie comme un don de la nature ou du hazard, n'est-il pas dans l'une ou l'autre supposition, également l'effet d'une cause indépendante de nous ? En ce cas, pourquoi mettre tant d'importance à la perfection plus ou moins grande de l'éducation ?

La raison en est simple. Si le génie dépend de la finesse plus ou moins grande des sens, l'instruction ne pouvant changer le physique de l'homme, rendre l'ouie aux sourds, & la parole aux muets, l'éducation est absolument inutile. Au contraire si le génie est en partie un don du hazard, les hommes après s'être assurés par des observations répetées, des moyens employés par le hazard pour former de grands talens, peuvent en se servant à-peu-près des

mêmes moyens, opérer à-peu-près les mêmes effets, & multiplier infiniment ces grands talens.

Supposons que pour produire un homme de génie, le hazard doive se combiner en lui avec l'amour de sa gloire. Supposons encore qu'un homme naisse dans un gouvernement où loin d'honorer, on avilisse les talens : dans cet empire il est évident que l'homme de génie sera entiérement l'œuvre du hazard.

En effet, ou cet homme aura vécu dans le monde, & devra son amour pour la gloire à l'estime qu'aura conservé pour les talens, la société particuliere où il s'est trouvé (*a*) ; ou il aura vécu dans la retraite, & devra alors ce même amour pour la gloire, à l'étude de l'histoire, au souvenir des honneurs anciennement décernés à la vertu & au talent, enfin à l'ignorance du mépris que ses concitoyens ont pour l'une ou l'autre.

Supposons au contraire que cet homme naisse dans un siecle & sous une forme de gouvernement où le mérite soit honoré. Dans cette hypothese, il est évident que son amour pour la gloire & son génie ne seront point en lui l'œuvre du hazard, mais de la constitution même de l'état ; par conséquent de son éducation, sur laquelle la forme des gouvernemens a toujours la plus grande influence.

Considere-t-on l'esprit & le génie moins comme l'effet de l'organisation que du hazard ; * il est certain, comme je l'ai déja dit, qu'en

(*b*) Il est de telles sociétés chez tous les peuples & même chez les plus stupides, s'ils sont policés.

obſervant les moyens employés par le hazard pour former de grands hommes, on peut d'après cette obſervation modéler un plan d'éducation qui les multipliant dans une nation, y retreciſſe infiniment l'empire de ce même hazard, & diminue la part immenſe qu'il a maintenant à notre inſtruction.

Cependant ſi c'eſt à des cauſes, à des accidens imprévus qu'on doit toujours le premier ſoupçon, par conſéquent la découverte de toute idée neuve, le hazard conſervera donc toujours une certaine influence ſur les eſprits; j'en conviens; mais cette influence a auſſi des bornes.



CHAPITRE III.

Des limites à poser au pouvoir du hazard.

Si presque tous les objets considérés avec attention ne renfermoient point en eux la semence de quelque découverte; si le hazard ne partageoit pas à-peu-près également ses dons, & n'offroit point à tous des objets de la comparaison desquels il pût résulter des idées grandes & neuves, l'esprit seroit presqu'en entier le don du hazard.

Ce seroit à son éducation qu'on devroit sa science, au hazard qu'on devroit son esprit; & chacun en auroit plus ou moins, selon que le hazard lui auroit été plus ou moins favorable, Or que nous apprend à ce sujet l'expérience? C'est que l'inégalité des esprits, est moins en nous l'effet du partage inégal des dons du hazard, que de l'indifférence avec laquelle on le reçoit.

L'inégalité des esprits doit donc être principalement regardée comme l'effet du degré différent d'attention portée à l'observation des ressemblances & des différences, des convenances & des disconvenances qu'ont entr'eux les objets divers. Or cette inégale attention est en nous le produit nécessaire de la force inégale de nos passions.

Il n'est point d'homme animé du desir ardent de la gloire qui ne se distingue toujours plus ou moins dans l'art ou la science qu'il cultive. Il

eſt vrai qu'entre deux hommes également jaloux de s'illuſtrer, c'eſt le hazard qui, préſentant à l'un d'eux des objets de la comparaiſon deſquels il réſulte des idées plus fécondes & des découvertes plus importantes, décide ſa ſupériorité. Le hazard par l'influence qu'il aura toujours ſur le choix des objets qui s'offrent à nous, conſervera donc toujours quelqu'influence ſur les eſprits. Contient-on ſa puiſſance dans ces étroites limites, on a fait tout le poſſible. On ne doit pas s'attendre, à quelque degré de perfection qu'on porte la ſcience de l'éducation, qu'elle forme jamais des gens de génie de tous les habitants d'un empire. Ce qu'elle peut, c'eſt de les y multiplier; c'eſt de faire du plus grand nombre des citoyens, des hommes de ſens & d'eſprit. Voilà juſqu'où s'étend ſon pouvoir. C'en eſt aſſez pour réveiller l'attention des citoyens & les encourager à la culture d'une ſcience dont la perfection procureroit en général tant de bonheur à l'humanité, & en particulier tant d'avantages aux nations qui s'en occuperoient.

Un peuple où l'éducation publique donneroit du génie à un certain nombre de citoyens, & du ſens à preſque tous, ſeroit ſans contredit le premier Peuple de l'Univers. Le ſeul & ſûr moyen d'opérer cet effet eſt d'habituer de bonne heure les enfants à la fatigue de l'attention.

Les ſemences des découvertes préſentées à tous par le hazard, ſont ſtériles, ſi l'attention ne les féconde. La rareté de l'attention produit celle des Génies. Mais que faire pour forcer les hommes à l'application? Allumer en eux les paſſions de l'émulation, de la gloire & de la vérité. C'eſt la force inégale de ces paſ-

ſions, qu'on doit regarder en eux comme la cauſe de la grande inégalité de leurs eſprits. —



CHAPITRE IV.

De la ſeconde cauſe de l'inégalité des eſprits.

PRESQUE tous les hommes ſont ſans paſſions, ſans amour pour la gloire. * 2. Loin d'en exciter en eux le deſir; la plupart des Gouvernements par une petite & fauſſe politique, * 3. cherchent au contraire à l'éteindre. Alors indifférents à la gloire, les citoyens font peu de cas de l'eſtime publique, & peu d'efforts pour la mériter.

Je ne vois dans la plupart des hommes que des commerçans avides. S'ils arment, ce n'eſt point dans l'eſpérance de donner leur nom à quelque contrée nouvelle. Uniquement ſenſibles à l'eſpoir du gain, ce qu'ils craignent, c'eſt que leur vaiſſeau ne s'écarte des routes fréquentées. Or ces routes ne ſont pas celles des découvertes. Que le navire ſoit par le hazard ou la tempête porté ſur des Iſles inconnues, le Pilote forcé d'y relâcher, n'en connoît ni les terres, ni les habitants. Il y fait de l'eau, remet à la voile & court de nouveau les côtes pour y échanger ſes marchandiſes. Rentré enfin dans le port, il déſarme, & remplit le magaſin du propriétaire des richeſſes & des denrées du retour, & ne lui rapporte aucune découverte.

Il est peu de colons : & sur les mers de ce monde, uniquement jaloux d'honneurs, de places, de crédit & de richesses, peu d'hommes s'embarquent pour la découverte de vérités nouvelles. Pourquoi donc s'étonner, si ces découvertes sont rares ?

Les vérités sont, par la main du ciel, semées çà & là dans une forêt obscure & sans route. Un chemin borde cette forêt : il est fréquenté par une infinité de voyageurs. Parmi eux il est des curieux à qui l'épaisseur & l'obscurité même du bois, inspire le desir d'y pénétrer. Ils y entrent, mais embarrassés dans les ronces, déchirés par les épines & rebutés dès les premiers pas, ils abandonnent l'entreprise & regagnent le chemin. D'autres, mais en petit nombre, animés, non par une curiosité vague, mais par un desir vif & constant de gloire, s'enfoncent dans la forêt, en traversent les fondrieres, & ne cessent de la parcourir jusqu'à ce que le hazard leur ait enfin découvert quelque vérité plus ou moins importante. Cette découverte faite, ils reviennent sur leurs pas, percent une route de cette vérité jusqu'au grand chemin, & tout voyageur alors la regarde en passant, parce que tous ont des yeux pour l'appercevoir, & qu'il ne leur manquoit pour la découvrir que le desir vif de la chercher, & la patience nécessaire pour la trouver.

Un homme jaloux d'un grand nom se met-il à la poursuite d'une vérité importante ? Il doit s'armer de la patience du chasseur. Il en est du Philosophe comme du sauvage : le moindre mouvement du dernier écarte de lui le gibier ; & la moindre distraction du premier éloigne de lui la vérité. Or rien de plus pénible que de

tenir long-temps ſon corps & ſon eſprit dans le même état d'immobilité ou d'attention ; c'eſt le produit d'une grande paſſion. Dans le ſauvage c'eſt le beſoin de manger, dans le Philoſophe c'eſt celui de la gloire qui opére cet effet.

Mais qu'eſt-ce que ce beſoin de la gloire ? Le beſoin du plaiſir. Auſſi dans tous pays où la gloire ceſſe d'en être repréſentative, le citoyen eſt indifférent à la gloire, le pays eſt ſtérile en génies & en découvertes. Il n'en eſt cependant point qui de temps en temps ne produiſe des hommes illuſtres ; parce qu'il n'en eſt aucun où il ne laiſſe de loin en loin quelque citoyen, qui, frappé, comme je l'ai dit, des éloges prodigués dans l'hiſtoire aux talents, ne déſire d'en mériter de pareils, & ne ſe mette à cet effet en quête de quelque vérité nouvelle. S'obſtine-t-il à ſa recherche ? Parvient-il à ſa découverte ? Eſt-il enorgueilli de ſa conquête ? La porte-t-il en triomphe dans ſa Patrie ? Quelle eſt ſa ſurpriſe lorſque l'indifférence avec laquelle on la reçoit, lui apprend enfin le peu de cas qu'on en fait.

Alors convaincu qu'en échange des peines & des fatigues qu'exige la recherche de la vérité, il n'aura chez lui que peu de célébrité & beaucoup de perſécution, il perd courage, il ſe rebute, ne tente plus de nouvelles découvertes, ſe livre à la pareſſe, & s'arrête à moitié de ſa carriere.

Notre attention eſt fugitive : il faut des paſſions fortes pour la fixer. Je veux qu'en s'amuſant l'on calcule une page de chiffres, on n'en calcule point un volume qu'on n'y ſoit forcé par l'intérêt puiſſant de ſa gloire ou de ſa fortune. Ce ſont les paſſions qui mettent en ac-

tion l'égale aptitude que les hommes ont à l'esprit. Sans elles cette aptitude n'est en eux qu'une puissance morte.

Qu'est-ce encore une fois que l'esprit ? La connoissance des vrais rapports qu'un certain nombre d'objets ont entr'eux & avec nous. A quoi doit-on cette reconnoissance ! A la méditation, à la comparaison des objets. Mais que suppose cette comparaison ? Un intérêt plus ou moins vif de les comparer. L'esprit est donc en nous le produit de cet intérêt & non de la finesse plus ou moins grande de nos sens.

Mais, dira-t-on, si la force de notre constitution déterminoit celle de nos desirs ; si l'homme devoit son génie à ses passions & ses passions à son tempérament, dans cette supposition, le génie seroit encore en nous l'effet de l'organisation & par conséquent un don de la Nature,

C'est à la discussion de ce point que se réduit maintenant cette importante question : c'est de l'examen de ce fait que dépend son exacte solution.



NOTES.

1. J'Ai connu la sottise & la méchanceté des théologiens. Tout est à craindre de leur part. Je suis donc forcé de renouveller de temps en temps la même profession de foi, de répéter que je ne regarde point le hazard comme un Etre ; que je n'en fais point un Dieu, & que par ce mot, je n'entends que „ l'enchaînement des effets dont nous n'appercevons pas les causes „. C'est en ce sens qu'on dit du hazard, *Il conduit le dé.* Cependant tout le monde sait que la maniere de remuer le cornet & de jetter ce dé, est la raison suffisante qui fait amener plutôt terne que sonnet.

2. Permis aux Insensés de déclamer sans cesse contre les passions. Ce que l'expérience nous apprend à ce sujet, c'est que sans elles, il n'est ni grand Artiste, ni grand Général, ni grand Ministre, ni grand Poëte, ni grand Philosophe ; c'est que la Philosophie, comme le prouve l'étymologie de ce mot, consiste dans l'amour & la recherche de la sagesse & de la vérité. Or tout amour est passion. Ce sont donc les passions qui dans leurs travaux ont toujours soutenu les Newtons, les Lockes, les Bailes, &c. Leurs découvertes furent le prix de leurs méditations. Ces découvertes ont supposé une poursuite vive, constante, assidue de la vérité, & cette poursuite une passion.

On n'eſt point philoſophe, lorſqu'indifférent au menſonge ou à la vérité, on ſe livre à cette apathie & à ce repos prétendu philoſophique qui retient l'ame dans l'engourdiſſement, & retarde ſa marche vers la vérité. Que cet état ſoit doux, qu'on s'y trouve à l'abri de l'envie & de la fureur des bigots & qu'en conſéquence; *le pareſſeux ſe diſe prudent*; ſoit: *mais qu'il ne ſe diſe pas Philoſophe.* Quelle eſt la ſociété la plus dangereuſe pour la jeuneſſe? Celle de ces hommes prudents, diſcrets, eſt d'autant plus ſûre d'étouffer dans l'adoleſcent tout genre d'émulation, qu'ils lui montrent dans l'ignorance un abri contre la perſécution, par conſéquent le bonheur dans l'inaction.

Parmi les Apôtres de l'oiſiveté, il eſt quelquefois des gens de beaucoup d'eſprit. Ce ſont ceux qui ne doivent leur pareſſe qu'aux dégoûts & aux chagrins éprouvés dans la recherche de la vérité. La plupart des autres ſont des hommes médiocres; ce qu'ils déſirent c'eſt que tous le ſoient. C'eſt l'envie qui leur fait prêcher la pareſſe.

Que faire pour échapper à la ſéduction de leurs diſcours? En ſuſpecter la ſincérité: ſe rappeller qu'un intérêt noble ou vil fait toujours parler les hommes, que toute ſupériorité d'eſprit importune celui qui dédaigne la gloire & s'enveloppe d'une pareſſe réputée philoſophique; qu'un tel homme a toujours intérêt d'étouffer dans les cœurs les germes d'une émulation qui lui donneroit trop de ſupérieurs.

3. Le projet de la plupart des Deſpotes eſt de régner ſur des eſclaves, de changer

chaque

chaque homme en automate. Ces Despotes séduits par l'intérêt du moment, oublient que l'imbécilité des sujets annonce la chûte des Rois, qu'elle est destructive de leur Empire, & qu'enfin il est à la longue plus facile de régir un peuple éclairé, qu'un peuple stupide.





SECTION IV.

Les hommes communément bien organisés sont tous susceptibles du même degré de passion : leur force inégale est toujours en eux l'effet de la différence des positions où le hazard les place. Le caractere original de chaque homme (comme l'observe Pascal) n'est que le produit de ses premieres habitudes.



CHAPITRE I.

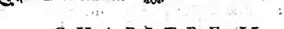
Du peu d'influence de l'organisation & du tempérament sur les passions & le caractere des hommes.

AU moment où l'enfant se détache des flancs de la mere & s'ouvre les portes de la vie, il y entre sans idées, sans passions. L'unique besoin qu'il éprouve est celui de la faim. Ce n'est donc point au berceau que se font sentir les passions de l'orgueil, de l'avarice, de l'envie, de l'ambition, du desir de l'estime & de la gloire. Ces passions factices

(a) nées au sein des Bourgs & des cités, supposent des conventions & des loix déja établies entre les hommes, par conséquent leur réunion en Société. De telles passions seroient donc inconnues, & de celui qui porté au moment de sa naissance par la tempête & les eaux sur une côte déserte, y auroit été, comme Romulus, alaité par une Louve, & de celui qui la nuit enlevé de son berceau par une Fée ou un Génie, seroit déposé dans quelqu'un de ces châteaux enchantés & solitaires où se promenoient jadis tant de princesses & de chevaliers. Or si l'on naît sans passions l'on naît aussi sans caractere. Celui que produit en nous l'amour de la gloire est une acquisition, par conséquent un effet de l'instruction. Mais la nature ne nous doueroit-elle point dès la plus tendre enfance de l'espece d'organisation propre à former en nous un tel caractere ? Sur quoi fonder cette conjecture ? A-t-on remarqué qu'une certaine disposition dans les nerfs, les fluides, ou les muscles, donnât constamment la même maniere de penser, que la nature retranchât certaines

(a) En Europe l'on peut, au nombre des passions factices, compter encore la jalousie. L'on y est jaloux parce qu'on y est vain. La vanité entre dans la composition de presque tous les grands amours Européens. Il n'en est pas de même en Asie. La jalousie y peut être un pur effet de l'amour des plaisirs physiques. Sait-on par expérience que plus les desirs des sultanes sont contraints, plus ils sont vifs, plus elles donnent & reçoivent de plaisir. La jalousie, fille de la luxure des sultants & des visirs, y peut construire des sérails & y renfermer les femmes.

fibres du cerveau des uns pour les ajouter à celui des autres ; qu'en conséquence elle inspirât toujours à ceux-ci un desir vif de la gloire ? Dans la supposition où les caracteres seroient l'effet de l'organisation, que pourroit l'éducation ? Le moral change-t-il le physique ? La maxime la plus vraie rend-elle l'ouie aux sourds ? Les plus sages leçons d'un précepteur applatissent-elles le dos d'un bossu ? allongent-elles la jambe d'un boiteux ? Elevent-elles la taille d'un pigmée ? Ce que la nature fait, elle seule peut le défaire. L'unique sentiment qu'elle ait dès l'enfance gravé dans nos cœurs, est l'amour de nous-mêmes. Cet amour fondé sur la sensibilité physique, est commun à tous les hommes. Aussi, quelque différente que soit leur éducation, ce sentiment est-il toujours le même en eux : aussi, dans tous les temps & les pays, s'est-on aimé, s'aime-t-on & s'aimera-t-on toujours de préférence aux autres. Si l'homme varie dans tous ses autres sentiments, c'est que tout autre est en lui l'effet des causes morales. Or si ces causes sont variables, leurs effets doivent l'être. Pour constater cette vérité par des expériences en grand, je consulterai d'abord l'histoire des nations.



CHAPITRE II.

Des changements survenus dans le caractere des nations, & des causes qui les ont produits.

CHAQUE nation a sa maniere particuliere de voir & de sentir qui forme son caractere; & chez tous les peuples, ce caractere, ou change tout-à-coup, ou s'altere peu-à-peu, selon les changements subits ou insensibles, survenus dans la forme de leur gouvernement, par conséquent dans l'éducation publique (*a*).

Celui des François depuis long-temps regardé comme gai, ne fut pas toujours tel. L'Empereur Julien dit des Parisiens, *je les aime, parce que leur caractere, comme le mien, est austere* * 1. *sérieux.*

Le caractere des peuples change donc. Mais dans quel moment ce changement se fait-il le plus sensiblement appercevoir ? dans les moments de révolutions où les peuples passent tout-à-coup de l'état de liberté à celui de l'esclavage. Alors de fier & d'audacieux qu'étoit un peuple, il devient foible & pusillanime ; il n'ose lever ses regards sur l'homme en place ; il est gouverné, & peu lui importe qui le gouverne. Ce peuple enfin découragé se

(*a*) La forme du gouvernement où l'on vit, fait toujours partie de notre éducation.

dit comme l'âne de la fable : *quel que soit mon maître, je n'en porterai pas un plus lourd fardeau.* Autant un citoyen libre est passionné pour la gloire de sa nation, autant un esclave est indifférent au bien public. Son cœur privé d'activité & d'énergie est sans vertus, sans talents : les facultés de son ame sont engourdies : il néglige les Arts, le commerce, l'Agriculture, &c. Ce n'est point à des mains serviles qu'il appartient, disent les Anglois, de travailler & de fertiliser la terre. Un Simonide aborde un empire despotique & n'y trouve point de traces d'hommes. Le peuple libre est courageux, franc, humain & loyal. * 2. Le peuple esclave est lâche, perfide, délateur, barbare : il pousse à l'excès sa cruauté. Si l'officier trop sévere au moment du combat a tout à redouter du soldat maltraité ; si le jour de la bataille est pour ce dernier le jour du ressentiment ; celui de la sédition est pareillement pour l'esclave opprimé le jour long-temps attendu de la vengeance : elle est d'autant plus atroce que la crainte en a plus long-temps concentré la fureur (*b*).

Quel tableau frappant d'un changement subit dans le caractere d'une nation, nous présente l'histoire Romaine ! Quel peuple avant l'élévation des Césars montra plus de force, de vertu, plus d'amour pour la liberté, plus d'horreur pour l'esclavage, & quel peuple (le

(*b*) La déposition de Nabab-Jaffier-Ali-Kan, rapportée dans la gazette de Leide du 23 Juin 1761 en est la preuve.

trône des Césars affermi) montra plus de foiblesse & de vileté ? * 3. Sa bassesse fatiguoit Tibere.

Indifférent à la liberté, Trajan la lui offre ; il la refuse. Il dédaigne cette liberté que ses ancêtres eussent payée de tout leur sang. Tout change alors dans Rome, & l'on voit à ce caractere opiniâtre & grave qui distinguoit ses premiers habitants, succéder ce caractere léger & frivole que Juvenal leur reproche dans sa dixieme satyre.

Veut-on un exemple plus récent d'un pareil changement ? Comparons les Anglois d'aujourd'hui aux Anglois du temps d'Henri VIII, d'Edouard VI, de Marie & d'Elisabeth. Ce peuple maintenant si humain, si tolérant, si éclairé, si libre, si industrieux, si ami des arts & de la philosophie, n'étoit alors qu'un peuple esclave, inhumain, superstitieux, sans arts & sans industrie.

Un Prince usurpe-t-il sur ses peuples une autorité sans bornes ? Il est sûr d'en changer le caractere, d'énerver leur ame, de la rendre craintive & basse. * 4. C'est de ce moment qu'indifférents à la gloire, ses sujets perdent ce caractere d'audace & de constance propre à supporter tous les travaux, à braver tous les dangers. Le poids du pouvoir arbitraire brise en eux le ressort de l'émulation.

Qu'impatient de la contradiction, * 5. le Prince donne le nom de factieux à l'homme vrai; il a substitué dans sa nation le caractere de la fausseté à celui de la franchise. Que dans des moments critiques, ce prince livré à ses flatteurs, ne trouve ensuite auprès de lui que des gens sans mérite, à qui s'en prendre ? A

lui seul; c'est lui-même qui les a rendus tels.

Qui croiroit, en considérant les maux de la servitude, qu'il fût encor des Princes assez petits pour vouloir régner sur des esclaves, des Princes assez stupides pour ignorer les changements funestes que le despotisme opere dans le caractere de leurs sujets?

Qu'est-ce que le pouvoir arbitraire? Un germe de calamités qui, déposé dans le sein d'un état, ne s'y développe que pour y porter le fruit de la misere & de la dévastation. Croyons-en le Roi de Prusse. " Rien de meilleur », dit-il, dans un discours prononcé à l'Académie de Berlin, » que le gouvernement arbitraire; „ mais sous des Princes justes, humains & ver-„ tueux: rien de pis sous le commun des „ rois. „ Or que de rois de cette espece! Combien compte-t-on de Titus, de Trajans & d'Antonins? Voilà ce que pense un grand homme. Quelle élévation d'ame, quelles lumieres un tel aveu ne suppose-t-il pas dans un monarque! Qu'annonce en effet le pouvoir despotique? Souvent la ruine du despote & toujours celle de sa postérité. * 6. Le fondateur d'une telle puissance met son royaume à fonds perdu: ce n'est que l'intérêt viager & mal-entendu de la royauté, c'est-à-dire, celui de l'orgueil, de la paresse ou d'une passion semblable, qui fait préférer l'exercice d'un despotisme injuste & cruel sur des esclaves malheureux, à l'exercice d'une puissance légitime & bien aimée * 7. sur un peuple libre & fortuné. Le pouvoir arbitraire est un enfant sans prévoyance, qui sacrifie sans cesse l'avenir au présent.

Le plus redoutable ennemi du bien public

n'est point le trouble, ni la sédition, mais le despotisme. * 8. Il change le caractere d'une nation, & toujours en mal; il n'y porte que des vices. Quelle que soit la puissance d'un Sultan des Indes, il n'y créera jamais de citoyens magnanimes. Il ne trouvera jamais dans ses esclaves les vertus des hommes libres. La chymie ne tire d'un corps mixte qu'autant d'or qu'il en renferme, & le pouvoir le plus arbitraire ne tire jamais d'un esclave que la bassesse qu'il contient.

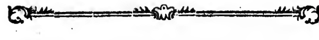
L'expérience prouve donc que le caractere & l'esprit des Peuples changent avec la forme de leur gouvernement; qu'un gouvernement différent donne tour-à-tour à la même nation un caractere élevé ou bas, constant ou léger, courageux ou timide.

Les hommes apportent donc en naissant, ou nulle disposition, ou des dispositions à tous les vices & les vertus contraires. Ils ne sont donc que le produit de leur éducation. Si le Persan n'a nulle idée de la servitude, c'est un effet de leur différente instruction.

Pourquoi, disent les étrangers, n'apperçoit-on d'abord dans les François qu'un même esprit & un même caractere, comme une même physionomie dans tous les Negres? C'est que les François ne jugent & ne pensent point d'après eux, * 9. mais d'après les gens en place. Leur maniere de voir par cette raison doit être assez uniforme. Il en est des François comme de leurs femmes, ont-elles mis leur rouge, sont-elles au spectacle? toutes semblent porter le même visage. Je sais qu'avec de l'attention, l'on découvre toujours quelque différence en-

tre les caracteres & les esprits des individus; mais il faut du temps pour l'appercevoir.

L'ignorance des François, l'inquisition de leur police, le crédit de leur clergé les rend en général plus semblables entr'eux qu'on ne l'est par-tout ailleurs. Or si telle est l'influence de la forme du gouvernement sur les mœurs & le caractere des Peuples, quel changement dans les idées & le caractere des particuliers, ne doit point produire les changements arrivés dans leur fortune & leur position.



CHAPITRE III.

Des changements survenus dans le caractere des particuliers.

Ce qui s'opere en grand & d'une maniere frappante dans les nations, s'opere en petit & d'une maniere moins sensible dans les individus. Presque tout changement dans leurs positions en occasionne dans leurs caracteres. Un homme est févere, chagrin, impérieux; il gronde, il maltraite ses esclaves, ses enfants, ses domestiques. Le hazard l'égare dans une forêt, il se retire la nuit dans un antre. Des lions y reposent. Cet homme y conserve-t-il son caractere dur & chagrin? Non: il se tapit dans un coin de l'antre & n'excite par aucun geste la fureur de ces animaux.

De l'antre du lion physique, qu'on transporte ce même homme dans la caverne du lion moral: qu'on l'attache au service d'un prince cruel & despote; doux & modéré en présence du maitre, peut-être cet homme deviendra-t-il le plus vil & le plus rampant de ses esclaves. Mais, dira-t-on, son caractere contraint ne sera pas changé: c'est un arbre courbé avec effort que son élasticité naturelle rendra bientôt à sa premiere forme. Eh quoi! imagine-t-on que cet arbre quelques années assujetti par des cables à une certaine courbure pût jamais se redresser? Quiconque assure qu'on contraint & qu'on ne change point les caracteres, ne dit

rien autre chose, si-non qu'on ne détruit point en un instant des habitudes anciennement contractées.

L'homme d'humeur la conserve, parce qu'il a toujours quelqu'inférieur sur lequel il peut l'exercer. Mais qu'on le tienne long-temps en présence du lion ou du despote, nul doute qu'une contrainte longue, répétée & transformée en habitude, n'adoucisse son caractere. En général, tant qu'on est jeune assez pour contracter des habitudes nouvelles, les seuls défauts & les seuls vices incurables, sont ceux qu'on ne peut corriger sans employer des moyens dont les mœurs, les loix ou la coutume ne permettent point l'usage. Il n'est rien d'impossible à l'éducation : elle fait danser l'ours.

Qu'on médite ce sujet, l'on sentira que notre premiere nature, comme le prouve Pascal, & l'expérience, n'est autre chose que notre premiere habitude (*a*).

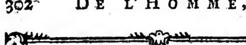
L'homme naît sans idées, sans passions ; il naît imitateur ; il est docile à l'exemple : c'est par conséquent à l'instruction qu'il doit ses habitudes & son caractere. Or, je demande pourquoi des habitudes contractées pendant un certain temps, ne seroient pas à la longue détruites par des habitudes contraires. Que de gens ne voit-on pas changer de caractere selon le rang, selon la place différente qu'ils occupent à la cour & dans le ministere, enfin selon le changement arrivé dans leurs positions.

(*a*) Si l'auteur de l'Emile a nié la vérité de cet axiome ; c'est qu'il n'a pas saisi le sens de Pascal.

Pourquoi le bandit, transporté d'Angleterre en Amérique, y devient-il souvent honnête ? C'est qu'il devient propriétaire, c'est qu'il a des terres à cultiver, & qu'enfin sa position a changé.

Le militaire est dans les camps dur & impitoyable ; l'officier accoutumé à voir couler le sang, devient insensible à ce spectacle. Est-il de retour à Londres, à Paris, à Berlin ? il redevient humain & compatissant. Pourquoi regarde-t-on chaque caractere comme l'effet d'une organisation particuliere, lorsqu'on ne peut déterminer quelle est cette organisation ? Pourquoi chercher dans des qualités occultes la cause d'un phénomene moral, que le développement du sentiment de l'amour de soi, peut si clairement & si facilement expliquer.





CHAPITRE IV.

De l'amour de soi.

L'Homme est sensible au plaisir & à la douleur physique : en conséquence, il fuit l'un & cherche l'autre, & c'est à cette fuite & à cette recherche constante qu'on donne le nom d'amour de soi.

Ce sentiment est l'effet immédiat de la sensibilité physique, & par conséquent commun à tous & inséparable à l'homme. J'en donne pour preuve sa permanence, l'impossibilité de le changer, ou même de l'altérer. De tous les sentiments, c'est le seul de cette espece; nous lui devons tous nos desirs, toutes nos passions : elles ne peuvent être en nous que l'application du sentiment de l'amour de soi à tel ou tel objet.

C'est donc à ce sentiment diversement modifié selon l'éducation qu'on reçoit, selon le Gouvernement sous lequel on vit, & les positions différentes où l'on se trouve, qu'on doit attribuer l'étonnante diversité des passions & des caracteres.

L'amour de nous-mêmes nous fait en entier ce que nous sommes. Par quelle raison est-on si avide d'honneurs & de dignités ? C'est qu'on s'aime, c'est qu'on desire son bonheur, & par conséquent le pouvoir de se le procurer. L'amour de la puissance & des moyens de l'acquérir est donc nécessairement lié dans l'hom-

me à l'amour de lui-même. * 10. Chacun veut commander, parce que chacun voudroit accroître sa félicité, & pour cet effet que tous ses concitoyens s'en occupassent. Or, entre tous les moyens de les y contraindre, le plus sûr est celui de la force & de la violence. L'amour du pouvoir fondé sur celui du bonheur, est donc l'objet commun de tous nos desirs. * 11. Aussi les richesses, les honneurs, la gloire, l'envie, la considération, la justice, la vertu, l'intolérance, enfin toutes les passions factices (*a*) ne sont-elles en nous que l'amour du pouvoir déguisé sous ces noms différents.

Le pouvoir est l'objet unique de la recherche des hommes. Pour le prouver, je vais montrer que toutes les passions ci-dessus citées ne sont proprement en nous que l'amour du pouvoir, & j'en conclurai que cet amour étant commun à tous, tous sont susceptibles du desir de l'estime & de la gloire, par conséquent de l'espece de passion propre à mettre en action l'égale aptitude qu'ont à l'esprit les hommes organisés comme le commun d'entr'eux.

(*a*) Tout en nous est passion factice, à l'exception des besoins, des douleurs & des plaisirs physiques.

CHAPITRE V.

De l'amour des richesses & de la gloire.

A La tête des vertus cardinales, on place la force & le pouvoir : c'est la vertu la plus & peut-être la seule vraiment estimée. Le mépris est le partage de la foiblesse,

D'où naît notre dédain pour ces nations Orientales, dont quelques-unes nous égalent en industrie, comme le prouve la fabrique de leurs étoffes, & dont plusieurs nous surpassent peut-être en vertus sociales ? Méprisons-nous simplement en elles la bassesse avec laquelle elles supportent le joug d'un despotisme honteux & cruel ? Un tel mépris seroit juste ; mais non, nous les méprisons comme lâches & non exercées aux armes. C'est donc la force * 12. qu'on respecte & la foiblesse qu'on méprise, L'amour de la force & du pouvoir est commun à tous (*a*). Tous le désirent : mais tous, comme César ou Cromwel, n'aspirent point à un pouvoir suprême ; peu d'hommes en conçoivent le projet ; encore moins sont à portée de l'exécuter.

(*a*) L'homme sans desir, l'homme qui se croit parfaitement heureux, seroit sans doute insensible à l'amour du pouvoir. Est-il des hommes de cette espece ? Oui ; mais en trop petit nombre pour y avoir égard.

L'espece de pouvoir qu'en général on souhaite est celui qu'on peut facilement acquérir. Chacun peut devenir riche, & chacun desire les richesses. Par elles, on satisfait à tous ses goûts, on secourt les malheureux, on oblige une infinité d'hommes, & par conséquent on leur commande.

La gloire, comme les richesses, procure le pouvoir, & l'on en est pareillement avide. La gloire s'acquiert ou par les Armes ou par l'Eloquence. On sait quelle estime on avoit à Rome & dans la Grece pour l'Eloquence : elle y conduisoit aux grandeurs & à la puissance. *Magna vis & magnum nomen*, dit à ce sujet Ciceron, *sunt unum & idem.* Chez ces peuples un grand nom donnoit un grand pouvoir. L'Orateur célebre commandoit à une multitude de Clients. Or, dans tout état républicain, quiconque est suivi d'une foule de Clients, est toujours un citoyen puissant. L'Hercule gaulois de la bouche duquel sortoit une infinité de fils d'or étoit l'emblême de la force morale de l'Eloquence. Mais pourquoi cette éloquence jadis si respectée, n'est-elle plus maintenant honorée & cultivée qu'en Angleterre ? C'est que par-tout ailleurs elle n'ouvre plus la route des honneurs.

L'amour de la gloire, de l'estime, de la considération, n'est donc proprement en nous que l'amour déguisé de la puissance.

La gloire, dit-on, est la maîtresse de presque tous les grands hommes : ils la poursuivent à travers les dangers ; ils bravent pour l'obtenir les travaux de la guerre, les ennuis de l'étude & la haine de mille rivaux. * 13. Mais dans quel pays ? Dans ceux où la gloire fait puissan-

ce. Par-tout où la gloire ne sera qu'un vain titre ; où le mérite sera sans crédit réel, le citoyen indifférent à l'estime publique fera peu d'efforts pour l'obtenir. Pourquoi la gloire est-elle regardée comme une plante du Sol Républicain, qui dégénérée dans les pays despotiques, n'y pousse jamais avec une certaine vigueur ? C'est que dans la gloire on n'aime proprement que le pouvoir, & que dans un gouvernement arbitraire, tout pouvoir disparoît devant celui du despote. L'homme qui passe la nuit sous les armes ou dans ses bureaux, s'imagine aimer l'estime, il se trompe. L'estime n'est que le nom qu'il donne à l'objet de son amour, & le pouvoir est la chose même.

Sur quoi j'observerai que ce même éclat, que cette même puissance dont quelquefois la gloire est environnée, & qui nous la rend si chere, doit souvent nous la rendre odieuse dans nos concitoyens, & de-là l'envie.



CHAPITRE VI.

De l'envie.

LE mérite, dit Pope, produit l'envie comme le corps produit l'ombre. L'envie annonce le mérite, comme la fumée l'incendie & la flamme. L'envie acharnée contre le mérite, ne le respecte ni dans les grandes places, ni sur le Trône. Elle poursuit également un Voltaire, un Catinat, un Frédéric. Si l'on se rappelloit souvent jusqu'où se porte sa fureur, peut-être qu'effrayés des malheurs semés sur les pas des grands talens, on seroit sans courage pour les acquérir.

L'homme de génie qui se dit à la lueur de sa lampe : ce soir je finis mon ouvrage : demain est le jour de la récompense : demain le public reconnoissant s'acquitte envers moi : demain enfin, je reçois la couronne de l'immortalité. Cet homme oublie qu'il est des envieux. En effet, demain arrive ; l'ouvrage est publié ; il est excellent, & le public n'acquitte point sa dette. L'envie détourne loin de l'auteur le parfum suave des éloges (*a*).

(*a*) De toutes les passions l'envie est la plus détestable. Le portrait qu'en fait, je ne sais quel poëte, est effrayant.

La compassion, dit-il, s'attendrit sur l'infortune des hommes : l'envie s'en réjouit & trouve sa joie dans leurs peines.

Elle y fubftitue l'odeur empeftée de la critique & de la calomnie. Le jour de la gloire ne luit prefque jamais que fur la tombe des grands hommes. Qui mérite l'eftime, rarement en jouit; & qui feme le laurier, fe repofe rarement fous fon ombrage (b).

Mais l'envie habite-t-elle tous les cœurs? Il n'en eft point du moins où elle ne pénétre. Que de grands hommes ne peuvent fouffrir des concurrens, ne veulent entrer en partage d'eftime avec aucun de leurs concitoyens, & oublient qu'au banquet de la gloire, il faut, fi je l'ofe dire, que chacun ait fa portion!

Les ames même les plus nobles prêtent quelquefois l'oreille à l'envie: elles réfiftent à fes confeils; mais non fans efforts. La nature a fait l'homme envieux. Vouloir le changer à cet

---

Il n'eft point de paffion qui ne fe propofe quelque plaifir pour objet. Le malheur d'autrui eft le feul que fe propofe l'envie.

Le mérite s'indigne de la profpérité du méchant & du ftupide, & l'envie de celle du bon & du fpirituel.

L'amour & la colere allumés dans une ame y brûlent une heure, un jour, une année; l'envie la ronge jufqu'au tombeau.

Sous la banniere de l'envie marchent la haine, la calomnie, la trahifon & la cabale.

Par-tout l'envie traîne à fa fuite la maigreur de la famine, les venins de la pefte & la rage de la guerre.

(b) Si les grands écrivains deviennent après leur mort les précepteurs du genre humain, il faut convenir que de leur vivant, les précepteurs font bien châtiés par leurs éleves.

égard, c'eſt vouloir qu'il ceſſe de s'aimer; c'eſt vouloir l'impoſſible. Que le légiſlateur ne ſe propoſe donc point d'impoſer ſilence à la jalouſie, mais d'en rendre la rage impuiſſante, & d'établir, comme en Angleterre, des loix propres à protéger le mérite contre l'humeur du miniſtre & le fanatiſme du Prêtre. C'eſt tout ce que la ſageſſe peut en faveur des talens. Prétendre plus & ſe flatter d'anéantir l'envie, c'eſt folie. Tous les ſiecles ont déclamé contre ce vice. Qu'ont produit ces déclamations? Rien. L'envie exiſte encore & n'a rien perdu de ſon activité, parce que rien ne change la nature de l'homme.

Cependant il eſt un moment où l'envie lui eſt inconnue: ce moment eſt celui de la premiere jeuneſſe. Peut-on encore ſe flatter de ſurpaſſer ou du moins d'égaler en mérite des hommes déja honorés de l'eſtime publique; eſpére-t-on entrer en partage de la conſidération qui leur eſt décernée? Alors plein de reſpect pour eux, leur préſence excite notre émulation; on les loue avec tranſport, parce qu'on a intérêt de les louer & d'acoutumer le public à reſpecter en eux nos talens futurs. La louange eſt donc un tribut que la jeuneſſe paye volontiers au mérite; & que l'âge mûr lui refuſera toujours.

A trente ans l'émulation de vingt s'eſt déja transformée en envie. Perd-on l'eſpoir d'égaler ceux qu'on admire, l'admiration fait place à la haine. La reſſource de l'orgueil, c'eſt le mépris des talens. Le vœu de l'homme médiocre, c'eſt de n'avoir point de ſupérieur. Que d'envieux répétent tout bas, d'après je ne ſais quel comique:

Je t'aime d'autant plus que je t'estime moins.
Ne peut-on étouffer la réputation d'un homme célebre, on exige du moins de lui la plus grande modestie. L'envieux a reproché à Mr. Diderot, jusqu'à ces mots du commencement de son interprétation de la nature, *jeune homme, prends & lis.* L'on étoit jadis moins difficile. Le Jurisconsulte Dumoulin dit de lui : *Moi qui n'ai point d'égal, & qui suis supérieur à tout le monde.* Tant d'actes d'humilité exigés maintenant de la part des auteurs, suppose un singulier accroissement dans l'orgueil des lecteurs. Un tel orgueil annonce la haine du mérite, & cette haine est naturelle. En effet, si jaloux de leur bonheur, les hommes desirent le pouvoir & par conséquent la gloire & la considération qui le procurent, ils doivent détester dans un homme trop illustre celui qui les en prive. Pourquoi dit-on hautement tant de mal des gens d'esprit ? C'est qu'on se sent intérieurement forcé d'en penser du bien. Lorsqu'on tire le gâteau des rois, l'on en conserve une part pour Dieu ; lorsqu'on détaille le mérite d'un homme supérieur, on lui trouve quelque défaut, c'est là part de l'envie.

Ne s'éleve-t-on point au-dessus de ses concitoyens, on veut les abaisser jusqu'à soi. Qui ne peut leur être supérieur, veut du moins vivre avec des égaux. * 14. Tel est & sera toujours l'homme.

Parmi les ames vertueuses & les plus au-dessus de la jalousie, peut-être n'en est-il aucune qui ne soit en ce genre souillée de quelque tache légere. Qui peut en effet se vanter d'avoir toujours loué courageusement le génie, de n'avoir à cet égard jamais dissimulé son estime ?

de n'avoir pas, en présence du maître, gardé un silence coupable, & dans les éloges donnés aux talens, de n'avoir point ajouté un de ces *mais* perfides, qui si souvent échappent à la jalousie (*a*).

Tout grand talent est en général un objet de haine, & delà l'empressement avec lequel on achete les feuilles où l'on déchire cruellement. Quel autre motif les feroit lire? Seroit-ce le desir de perfectionner son goût *15? Mais les auteurs de ces feuilles ne sont ni des Longins, ni des Despréaux : ils n'ont pas même la prétention d'éclairer le public. Qui peut composer de bons ouvrages ne s'amuse point à critiquer ceux des autres.

L'impuissance de bien faire produit le critique. Sa profession est humble. Si les Desfontaines plaisent, c'est en qualité de consolateurs des sots (*b*). C'est l'amertume de leur satire qui proclame le génie.

Blâmer avec acharnement, est la maniere de louer de l'envie. C'est le premier éloge que reçoit l'auteur d'un bon ouvrage, & le seul qu'il puisse arracher de ses rivaux. C'est à regret qu'on admire; c'est uniquement soi

---

(*a*) Que d'hommes donnent aux anciens la préférence sur les modernes, pour n'être pas forcés de reconnoître dans leur société un Locke, un Sénéque, un Virgile.

(*b*) Racine & Pradon font chacun une Phédre. Les Desfontaines du siecle s'éleverent contre Racine, & leur critique eut du succès. Elle déchargea quelque temps les sots du poids insupportable de l'estime.

qu'on veut trouver estimable. Il n'est presque point d'homme qui ne parvienne à se le persuader. A-t-on le sens commun ; on le préfere au génie. A-t-on quelques petites vertus ? On les met au-dessus des plus grands talens. On déprise tout ce qui n'est pas soi.

En fait d'envie, il n'est qu'un homme qui puisse s'en croire exempt. C'est celui qui ne s'est jamais examiné.

Le génie a pour protecteur * 16. & panégyriste la jeunesse & quelques hommes éclairés & vertueux. Mais leur impuissante protection ne lui donne ni crédit ni considération. Quelle est cependant la nourriture commune du talent & de la vertu ? La considération & les éloges. Privé de cette nourriture, l'un & l'autre languit & meurt ; l'activité & l'énergie de l'ame s'éteignent. C'est la flamme qui n'a plus rien à dévorer.

En presque tous les gouvernements, les talents, comme les prisonniers des Romains, condamnés & livrés aux bêtes, en sont la proie. Le génie est-il en mépris à la cour ? l'envie fait le reste. * 18. Elle en détruit jusqu'à la semence. Le mérite a-t-il toujours à lutter contre l'envie, il s'y fatigue & quitte l'arêne, s'il n'y voit point de prix pour le vainqueur. On n'aime ni l'étude ni la gloire pour elles-mêmes, mais pour les plaisirs, l'estime & le pouvoir qu'elles procurent. Pourquoi ? C'est qu'en général on desire moins d'être estimable que d'être estimé ; c'est que, jaloux de la gloire du moment, * 19. la plûpart des écrivains, uniquement attentifs à flatter le goût de leur siecle & de leur nation, * 20.

ne lui préſentent que les idées du jour, des idées agréables à l'homme en place, par la protection duquel ils eſpérent obtenir argent, conſidération & même un ſuccès éphémere.

Mais il eſt des hommes qui le dédaignent. Ce ſont ceux qui, tranſportés en eſprit dans l'avenir, & jouiſſant d'avance des éloges de la conſidération de la poſtérité, craignent de ſurvivre à leur réputation. * 21. Ce ſeul motif leur fait ſacrifier la gloire & la conſidération du moment à l'eſpoir quelquefois éloigné d'une gloire & d'une conſidération plus grande. Ces hommes ſont rares. Ils ne déſirent que l'eſtime des citoyens eſtimables.

Qu'importe à Marmontel les cenſures * 22. de la Sorbonne? Il eût rougi de ſes éloges. La couronne treſſée par la ſottiſe ne s'ajuſte point ſur la tête du génie. C'eſt le nouvel ornement d'architecture dont on avoit en Languedoc couronné la maiſon quarrée. Un voyageur paſſe devant l'édifice, & s'écrie : » je vois le château d'Arlequin ſur la tête de Céſar.

Qu'on n'imagine cependant pas que le citoyen le plus jaloux d'une eſtime durable, aime & la gloire & la vérité même. Si telle eſt la nature de chaque individu qu'il ſoit néceſſité de s'aimer de préférence à tous, l'amour du vrai eſt toujours en lui ſubordonné à l'amour de ſon bonheur : il ne peut aimer dans le vrai que le moyen d'accroître ſa félicité. Auſſi ne recherche-t-il ni la gloire ni la vérité dans le pays & les gouvernements où l'un & l'autre ſont mépriſés.

Le réſultat de ce chapitre & du précédent,

c'eſt que la fureur de l'envie, le deſir des richeſſes & des talents, l'amour de la conſidération, de la gloire & de la vérité, ne ſont jamais dans l'homme que l'amour de la force & du pouvoir * 23. déguiſé ſous ces noms différents.



CHAPITRE VII.

De la Justice.

La justice est la conservatrice de la vie, de la liberté des citoyens. Chacun veut jouir de ses diverses propriétés. Chacun aime donc la justice dans les autres, & veut qu'il soit juste à son égard. Mais qui lui feroit desirer de l'être à l'égard des autres ? Aime-t-on la justice pour la justice même ou pour la considération qu'elle procure ? C'est l'objet de mon examen.

L'homme s'ignore si souvent lui-même ; on apperçoit tant de contradiction entre sa conduite & ses discours (*a*) que pour le con-

(*a*) En morale comme en Religion ; il est peu de vertueux & beaucoup d'hypocrites. Mille gens se parent des sentiments qu'ils n'ont ni ne peuvent avoir. Compare-t-on leur conduite avec leurs discours ? On ne voit en eux que des fripons qui veulent faire des dupes. On doit en général se méfier de la probité de quiconque affiche des mœurs trop austeres & se donne pour Romain. Il en est qui se montrent réellement vertueux au moment que la toile se leve & qu'ils vont jouer un grand rôle sur la scene de ce monde. Mais dans le déshabillé combien en est-il qui conservent la même honnêteté & sont toujours justes ?

Ce qui m'assure de l'amour des premiers Romains pour la vertu, c'est la connoissance de leurs loix & de leurs mœurs. Sans cette connoissance, la vertu des Romains modernes me feroit suspecter celle des

noitre, c'est dans ses actions & dans sa nature même qu'il le faut étudier.

---

premiers, & je dirois, comme le Cardinal de Bessarion au sujet des miracles, *que les nouveaux le font douter des anciens.*

L'homme juste, mais éclairé, ne prétend point aimer la justice pour la justice même. Est-on sans reproche? On avoue sans honte que dans toutes ses actions, on n'eut jamais que son bonheur en vue; mais qu'on l'a toujours confondu avec celui de ses concitoyens. Peu le placent aussi heureusement.

CHAPITRE VIII.

De la justice considérée dans l'homme de la nature.

POUR juger l'homme, considérons-le dans son état primitif, dans celui d'un Sauvage encore farouche. Est-ce l'équité que ce Sauvage aime & respecte ? Non : mais la force. Il n'a ni dans son cœur d'idée de la justice, ni dans sa langue de mots pour l'exprimer. Quelle idée pourroit-il s'en former, & qu'est-ce en effet qu'une injustice ? La violation d'une convention ou d'une loi faite pour l'avantage du plus grand nombre. L'injustice ne précéde donc pas l'établissement d'une convention, d'une loi & d'un intérêt commun. Avant la loi, il n'est donc pas d'injustice. *Si non esset lex, non esset peccatum.* Or, que suppose l'établissement des loix ?

1. La réunion des hommes en une plus ou moins grande Société.

2. La création d'une langue propre à se communiquer un certain nombre d'idées. (*a*)

(*a*) Selon M. Locke, „ une loi est une regle „ prescrite aux citoyens avec la sanction de quelque „ peine ou récompense propre à déterminer leurs „ volontés. Toute loi, selon lui, suppose peine & „ récompense attachée à son observation ou à son „ infraction „.

Cette définition donnée, l'homme qui viole chez

Or, s'il est des Sauvages dont la langue ne s'étend point encore au-delà de cinq ou six sons ou cris, la formation d'une langue est donc l'œuvre de plusieurs siecles. Jusqu'à cette œuvre accomplie, les hommes sans conventions & sans loix, vivent donc en état de guerre.

Cet état, dira-t-on, est un état de malheurs, & le malheur créateur des loix doit forcer les hommes à les accepter. Oui : mais jusqu'à cette acceptation, si les hommes sont malheureux, ils ne sont pas du moins injustes. Comment usurper le champ, le verger du propriétaire, & commettre enfin un vol, lorsqu'il n'est encore ni propriétaire, ni partage de champ ou ou de verger ? Avant que l'intérêt public eût déclaré la loi du premier occupant une loi sacrée, quel eût été le plaidoyer d'un Sauvage

---

un peuple policé une convention non encore revêtue de cette sanction, n'est point punissable ; cependant il est injuste. Mais pouvoit-il l'être avant l'établissement de toutes conventions & la formation d'une langue propre à l'exprimer ? Non, parce que dans cet état, l'homme n'a d'idée, ni de la propriété, ni par conséquent de la justice.

Que nous apprend à ce sujet l'expérience, à laquelle en morale comme en physique, il faut soumettre les théories les plus ingénieuses, & qui seule en constate la vérité ou la fausseté ? C'est que l'homme a des idées de la force avant d'en avoir de la justice : c'est qu'en général il est sans amour pour elle ; c'est que même dans les pays policés où l'on parle toujours d'équité ; personne ne la consulte qu'il n'y soit forcé par la crainte d'un pouvoir égal ou supérieur au sien.

habitant un canton giboyeux, dont un Sauvage plus fort eût voulu le chasser ?

Quel est ton droit, diroit le premier, pour me bannir de ce canton ?

A quel titre, diroit le second, prétends-tu posséder ?

Le hasard, répondroit le foible, y a porté mes pas : il m'appartient parce que je l'habite & que la terre est au premier occupant.

Quel est ce droit de premier occupant, * 24. répondroit le puissant ? Si le hasard t'a le premier conduit en ce lieu, le même hasard m'a donné la force nécessaire pour t'en chasser. Auquel des deux droits donner la préférence ? Veux-tu connoître toute la supériorité du mien ? Leve les yeux au ciel ; tu vois l'aigle fondre sur la colombe ; abaisse-les sur terre, tu vois le cerf déchiré par le lion. Porte tes regards sur la profondeur des mers, tu vois la dorade dévorée par le requin. Tout dans la nature t'annonce que le foible est la proie du puissant. La force est un don des Dieux. Par elle je possede tout ce que je puis ravir. En m'armant de ce bras nerveux, le ciel t'a donc déclaré sa volonté. Fuis de ces lieux, céde à la force ou combats. * 25.

Que répondre aux discours de ce Sauvage, & quelle injustice lui reprocher, lorsque le droit du premier occupant n'est pas encore un droit convenu ?

Justice suppose loix établies. Observation de la justice suppose équilibre de la puissance entre les citoyens. Le maintien de cet équilibre est le chef-d'œuvre de la science de la législation. C'est une crainte mutuelle & salutaire qui force les hommes d'être justes les uns en-

vers les autres. Que cette crainte cesse d'être réciproque, alors la justice devient une vertu méritoire & dès-lors la législation d'un peuple est vicieuse. Sa perfection suppose que l'homme est nécessité à la justice.

La justice est inconnue du sauvage isolé. Si l'homme policé en a quelque idée, c'est qu'il reconnoît des loix. Mais aime-t-il la justice pour elle-même ? C'est à l'expérience à nous en instruire.



CHAPITRE IX.

De la justice considérée dans l'homme & les peuples policés.

QUEL amour l'homme a-t-il pour la justice? Pour le savoir qu'on éleve le citoyen au-dessus de tout espoir & de toute crainte : qu'on le place sur un trône d'Orient.

Assis sur ce trône, il peut lever d'immenses taxes sur ses peuples. Le doit-il? Non. Toute taxe a les besoins de l'Etat pour objet & pour mesure. Tout impôt perçu au-delà de ses besoins est un vol, une injustice. Point de vérité plus avouée. Cependant malgré le prétendu amour de l'homme pour l'équité, point de despote asiatique qui ne commette cette injustice, & ne la commette sans remords. Que conclure de ce fait? Que l'amour de l'homme pour la justice, est fondé, ou sur la crainte des maux compagnons de l'iniquité, ou sur l'espoir des biens compagnons de l'estime, de la considération & enfin du pouvoir attaché à la pratique de la justice.

La nécessité où l'on est pour former des hommes vertueux, de punir, de récompenser, d'instituer des loix sages, d'établir une excellente forme de gouvernement, sont autant de preuves évidentes de cette vérité.

Qu'on applique aux peuples ce que je dis de l'homme. Deux peuples sont voisins, ils sont à certains égards dans une dépendance ré-

ciproque : ils sont en conséquence forcés de faire entr'eux des conventions & de créer un droit des gens. Le respectent-ils ? Oui, tant qu'ils se craignent réciproquement ; tant qu'une certaine balance de pouvoir subsiste entr'eux. Cette balance est-elle rompue ? la nation la plus puissante viole sans pudeur ces conventions. * 26. Elle devient injuste, parce qu'elle peut l'être impunément.

Le respect tant vanté des hommes pour la justice, n'est jamais en eux qu'un respect pour la force.

Cependant point de peuple qui dans la guerre ne réclame la justice en sa faveur. J'en conviens. Mais dans quel moment, dans quelle position ? Lorsque ce peuple est entouré de nations puissantes, qui peuvent prendre part à ses querelles. Quel est alors l'objet de sa réclamation ? De montrer dans son ennemi un voisin injuste, ambitieux, redoutable ; d'exciter contre lui la jalousie des autres peuples, de s'en faire des alliés & de se fortifier de leurs forces. L'objet d'une nation dans tant d'appels à la justice, c'est d'accroître sa puissance, & d'assurer sa supériorité sur une nation rivale. L'amour prétendu des peuples pour la justice, n'est donc en eux qu'un amour réel du pouvoir.

Pour s'assurer de cette vérité, supposons qu'uniquement occupés de leurs affaires domestiques, les voisins de deux nations rivales ne puissent prendre part à leurs querelles & leur prêter secours, qu'arrivera-t-il ? C'est que sans appel à la justice & sans égard à l'équité, la nation la plus puissante, portera le fer & le feu chez la nation ennemie. Son droit sera la

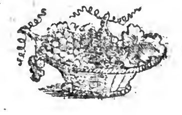
force. Malheur, dira-t-elle, au foible & au vaincu.

Lorſqu'à la tête des Gaulois, Brennus attaqua les Cluſiens ; « Quelles offenſes, lui dirent les Ambaſſadeurs Romains, les Cluſiens vous ont-ils faites ? » Brennus à cette demande ſe prit à rire. » Leur offenſe, répondit-il, c'eſt le refus qu'ils font de partager leurs terres avec moi. C'eſt la même que vous ont faite jadis, & ceux d'Albe, & les Fidéantes & les Ardéates ; que vous faiſoient naguere les Veïens, les Carpenates, une partie des Faliſques & des Volſques. Pour vous en venger, vous avez lavé cette injure dans leur ſang, vous avez aſſervi leurs perſonnes, pillé leurs biens, ruiné leurs villes & leurs campagnes : & en ceci vous ne leur avez fait ni tort ni injuſtice : vous avez obéi à la plus ancienne des loix, qui donne au fort le bien du foible, loi ſouveraine dans la nature, qui commence aux Dieux & finit aux animaux. Etouffez donc, ô Romains, votre pitié pour les Cluſiens. La compaſſion eſt encore inconnue aux Gaulois : ne leur en inſpirez pas le ſentiment, ou craignez qu'ils n'aient auſſi pitié de ceux que vous opprimez. „

Peu de chefs de nations ont l'audace & la franchiſe de Brennus. Leurs diſcours feront différents : leurs actions ſont les mêmes, & dans le fait, tous ont le même mépris pour la juſtice. * 27.

L'hiſtoire du monde n'eſt que le vaſte recueil des preuves multipliées de cette vérité. * 28. Les invaſions des Huns, des Goths, des Vandales, des Sueves, des Romains, les con-

quêtes & des Espagnols & des Portugais dans l'une & l'autre Inde, enfin nos croisades, tout prouve que dans leurs entreprises, c'est leur force que les Nations consultent. Tel est le tableau que nous présente l'histoire. Or le même principe qui meut les Nations, doit, & nécessairement & pareillement mouvoir les individus qui les composent. Que la conduite des nations nous éclaire donc sur la nôtre.





CHAPITRE X.

Le particulier comme les Nations, n'estime dans la Justice que la considération, & le pouvoir qu'elle lui procure.

UN homme est-il par rapport à ses concitoyens à-peu-près dans l'état d'indépendance d'un peuple à l'égard d'un autre? Cet homme n'aime dans la justice * 29. que le pouvoir & le bonheur qu'elle lui procure. A quelle autre cause en effet, sinon à cet extrême amour pour le pouvoir, attribuer notre admiration pour les conquérans? * 30. Le conquérant, dit le Corsaire Démétrius à Aléxandre, est un homme qui, à la tête de cent mille autres, vole à la fois cent mille bourses, égorge cent mille citoyens, fait en grand le mal que le brigand fait en petit, & qui plus juste que ce dernier, est plus nuisible à la société. Le voleur est l'effroi du particulier. Le conquérant est comme le despote, le fléau d'une nation. Qui détermine notre respect pour les Alexandres, les Cortès, & notre mépris pour les Cartouches, les Raffiats? La puissance des uns & l'impuissance des autres. Dans le grand, ce n'est pas proprement le crime, mais la foiblesse qu'on méprise. * 31. Le conquérant se présente comme fort. On veut être fort: on ne peut mépriser ce qu'on voudroit être.

L'amour de l'homme pour le pouvoir est tel qu'en tous les cas l'exercice lui en est agréable,

parce qu'il lui en rappelle l'existence. Tout homme desire une grande puissance, & tout homme sait qu'il est presqu'impossible d'être à la fois toujours juste & puissant. On fait sans doute de son pouvoir un usage meilleur ou moins bon, selon l'éducation différente qu'on a reçue, mais enfin quelqu'heureuse qu'elle ait été, il n'est point de grand qui ne commette encore des injustices. L'abus du pouvoir est lié au pouvoir, comme l'effet l'est à sa cause. Corneille l'a dit.

Qui peut tout ce qu'il veut, veut plus que ce qu'il doit. * 32.

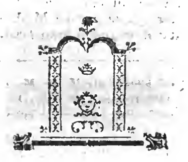
Ce vers est un axiome moral confirmé par l'expérience; & cependant personne ne refuse une grande place, dans la crainte de s'exposer à la tentation prochaine d'une injustice. L'amour de l'équité est donc toujours en nous subordonné à l'amour du pouvoir. L'homme uniquement occupé de lui-même, ne cherche que son bonheur. S'il respecte l'équité, c'est le besoin qui l'y nécessite * 33.

S'éleve-t-il un différent entre deux hommes à-peu-près égaux en force & en puissance; tous deux contenus par une crainte réciproque, ont recours à la justice : chacun en reclame la décision. Pourquoi ? Pour intéresser le public en sa faveur, & par ce moyen acquérir une certaine supériorité sur son adversaire.

Mais que l'un de ces deux hommes manifestement plus puissant que l'autre, puisse impunément l'outrager; alors sourd au cri de la justice, il ne discute plus, il commande. Ce n'est ni l'équité, ni même l'apparence de

l'équité qui juge entre le foible & le puissant ; mais la force, le crime & la tyrannie. C'est à ce titre que le Divan donne le nom de séditieuses aux remontrances du foible qu'il opprime.

Pour faire encore plus fortement sentir tout l'amour des hommes pour le pouvoir, je n'ajoute qu'une preuve aux précédentes, c'est la plus forte.



CHAPITRE XI.

L'amour du pouvoir dans toute espece de Gouvernement est le seul moteur des hommes.

DANS chaque forme de gouvernement, dit M. de Montesquieu, il est un différent principe d'action. « La crainte dans les états despotiques, l'honneur dans les Monarchiques, la vertu dans les républicains, sont ces divers principes moteurs.

Mais sur quelle preuve M. de Montesquieu (*a*) fonde-t-il cette assertion ? Est-il bien vrai

(*a*) La crainte, dit M. de Montesquieu, est le principe moteur des empires Despotiques. Il se trompe. La crainte n'augmente point, elle affoiblit au contraire le ressort des ames. Je n'admets pour principe d'activité d'une nation que les objets constants du desir de presque tous ses citoyens. Or dans les états despotiques, il n'en est que deux, l'un le desir de l'argent, l'autre la faveur du prince.

Dans les deux autres formes de gouvernement, il est, selon le même écrivain, deux autres principes de mouvement d'une nature, dit-il, très-différente ; l'un est l'honneur : il s'applique aux états Monarchiques ; l'autre est la vertu : il n'est applicable qu'aux républiques.

Les mots *honneur* & *vertu* ne sont pas, il est vrai, parfaitement synonimes. Cependant si celui d'*honneur* rappelle toujours à l'esprit l'idée de quelque vertu, ces mots ne different donc entr'eux que dans l'éten-

que la crainte, l'honneur & l'amour de la vertu soient réellement les forces motrices & différentes des divers gouvernements ? Ne pourroit-on pas au contraire assurer qu'une cause unique, mais variée dans ses applications, est également le principe d'activité de tous les empires, & que M. de Montesquieu moins frappé du brillant de sa division, eût plus scrupuleusement discuté cette question, il fût parvenu à des idées plus profondes, plus claires & plus générales : il eût apperçu dans l'amour du pouvoir le principe moteur de tous les citoyens ; il eût reconnu dans les divers moyens d'acquérir le pouvoir, le principe auquel on doit en tous les siecles & dans tous les pays rapporter la conduite différente

---

due de leur signification. L'honneur & la vertu sont donc des principes de même nature.

Si M. de Montesquieu ne se fût pas proposé de donner à chaque forme de gouvernement un principe différent d'action, il eût reconnu le même dans tous. Ce principe est l'amour du pouvoir, par conséquent l'intérêt personnel diversement modifié selon les différentes constitutions des états & leurs diverses législations. Si la vertu, comme il le dit, est le principe d'activité des états républicains, ce n'est du moins que dans les républiques pauvres & guerrieres. L'amour de l'or & du gain est celui des républiques commerçantes.

Il paroît donc qu'en tous les gouvernements l'homme obéit à son intérêt, mais que son intérêt n'est pas le même dans tous. Plus on examine à cet égard les mœurs des peuples, plus on s'assure que c'est à leur législation qu'ils doivent leurs vices & leurs vertus. Les principes de M. de Montesquieu sur cette question me paroissent plus brillans que solides.

des hommes. En effet, dans toute nation le pouvoir est ou comme à Maroc & en Turquie, concentré dans un seul homme, ou comme à Venise & en Pologne, reparti entre plusieurs, ou comme à Sparte, à Rome & en Angleterre, partagé dans le corps entier de la nation. Conséquemment à ces diverses repartitions de l'autorité, on sent que tous les citoyens peuvent contracter des habitudes & des mœurs différentes, & cependant se proposer tous le même objet: c'est-à-dire, celui de plaire à la puissance suprême, de se la rendre favorable & d'obtenir par ce moyen quelque portion ou émanation de son autorité.

Du Gouvernement d'un seul.

Le gouvernement est-il purement arbitraire? La suprême puissance réside dans les seules mains du Sultan. Ce Sultan communément mal élevé, accorde-t-il sa protection à certains vices, est-il sans humanité, sans amour de la gloire, sacrifie-t-il à ses caprices le bonheur de ses sujets? Les courtisans uniquement jaloux de sa faveur, modelent leur conduite sur la sienne, ils affectent d'autant plus de mépris pour les vertus patriotiques, que le despote marque pour elles plus d'indifférence. Dans ce pays on ne voit ni Timoleons, ni Léonidas, ni Regulus, &c. De tels citoyens ne peuvent éclore qu'au degré de considération & de respect qu'on avoit pour eux à Rome & dans la Grece, où l'homme vertueux assuré de l'estime nationale, ne voyoit rien au-dessus de lui.

Dans un état despotique quel respect auroit-

on pour un homme honnête ? Le Sultan unique dispensateur des récompenses, & des punitions, concentre en lui toute la considération. L'on n'y brille que de son éclat réfléchi, & le plus vil favori y marche égal au héros. Dans tout gouvernement de cette espece, il faut que l'émulation s'éteigne. L'intérêt du despote souvent contraire à l'intérêt public, y doit obscurcir toute idée de vertu ; & l'amour du pouvoir, ce principe moteur du Citoyen, ne peut former des hommes justes & vertueux.

Du Gouvernement de plusieurs.

Dans ces Gouvernements la suprême puissance est entre les mains d'un certain nombre de Grands. Le corps des nobles est le despote. * 34. L'objet de ces nobles est de retenir le peuple dans une pauvreté & un asservissement honteux & inhumain. Or pour leur plaire, pour en être protégé & mériter leur faveur, que faire ? Entrer dans leurs vues, favoriser leur tyrannie, sacrifier perpétuellement le bonheur du plus grand nombre à l'orgueil du plus petit. Dans une pareille nation, il est encore impossible que l'amour du pouvoir produise des hommes justes & de bons citoyens.

Du Gouvernement de tous.

Le pouvoir suprême est-il dans un état également réparti entre tous les ordres de citoyens ? La nation est le despote. Que desire-t-elle ? Le bien du plus grand nombre. Par

quels moyens obtient-on sa faveur ? par les services qu'on lui rend. Alors toute action conforme à l'intérêt du grand nombre est juste & vertueuse : alors l'amour du pouvoir, principe moteur des citoyens, doit les nécessiter à l'amour de la justice & des talents.

Quel est le produit de cet amour ? la félicité publique.

La puissance suprême partagée dans toutes les classes des citoyens, est l'ame qui, répandue également dans tous les membres d'un état, le vivifie, le rend sain & robuste.

Qu'on ne s'étonne donc point si cette forme de gouvernement a toujours été citée comme la meilleure. Les citoyens libres & heureux n'y obéissent qu'à la législation qu'eux-mêmes se sont donnée ; ils ne voient au-dessus d'eux que la justice & la loi ; ils vivent en paix, parce qu'au moral, comme au physique, c'est l'équilibre des forces qui produit le repos. L'ambition d'un homme l'a-t-elle rompu ? N'existe-t-il plus de dépendance entre les diverses classes de citoyens ? Est-il, ou comme en Perse un homme, ou comme en Pologne un Corps de Grands, dont l'intérêt s'isole de celui de leur nation ? L'on n'y rencontre que des oppresseurs & des opprimés ; & les citoyens se partagent entre deux classes, l'une d'esclaves, & l'autre de tyrans.

Si M. de Montesquieu eût médité profondément ces faits, il eût senti qu'en tous les pays les hommes sont unis par l'amour du pouvoir, mais que ce pouvoir s'obtient par des moyens divers, selon que la puissance suprême, ou se réunit comme en Orient, dans les mains d'un seul ; ou se divise comme

en Pologne dans le Corps des Grands, où se partage comme à Rome & à Sparte dans les divers ordres de l'état ; que c'est à la maniere différente dont le pouvoir s'aquiert, que les hommes doivent leurs vices ou leurs vertus, & qu'ils n'aiment point la justice pour la justice même.

Une des plus fortes preuves de cette vérité, est la bassesse avec laquelle les Rois eux-mêmes honorerent l'injustice dans la personne de Cromwel. Ce Cromwel instrument aveugle & criminel de la liberté future de son pays, n'étoit qu'un brigand injuste & redoutable. Cependant à peine est-il nommé protecteur, que tous les Princes Chrétiens courtisent son amitié, tous s'efforcent par leurs députations & leurs Ambassadeurs de légitimer, autant qu'il est en eux, les crimes de l'usurpateur. Personne alors ne s'indigna de la bassesse avec laquelle on recherchoit cette alliance. L'injustice n'est donc jamais méprisée que dans le foible. Or si le principe moteur des monarques & des nations entieres l'est des individus qui les composent, on peut donc assurer, qu'uniquement occupé d'accroître sa considération, l'homme n'aime dans la justice que la puissance & la félicité qu'elle lui procure.

C'est à ce même motif qu'il doit son amour pour la vertu.

CHAPITRE XII.

De la vertu.

LE mot *vertu*, également applicable à la *prudence*, au *courage*, (*a*) à la charité, n'a donc qu'une signification incertaine & vague. Cependant il rappelle toujours à l'esprit l'idée confuse de quelque qualité utile à la société.

Lorsque les qualités de cette espece sont communes au plus grand nombre des citoyens, une nation est heureuse au-dedans, redoutable au dehors & recommandable à la postérité. La vertu toujours utile aux hommes, par conséquent toujours respectée, doit au moins en certains pays réfléchir pouvoir & considération sur le vertueux. Or c'est cet amour de la considération qu'il prend en lui pour l'amour de la vertu. Chacun prétend l'aimer pour elle-même. Cette phrase est dans la bouche de tous & dans le cœur d'aucun. Quel motif détermine l'austere Anachorette à jeûner, prendre le cilice & la discipline? l'espoir du bonheur éternel; il craint l'enfer & desire le paradis.

Plaisir & douleur, ces principes productifs

(*a*) *Virtus*, dit Cicéron, est un dérivé du mot *vis*. Sa signification naturelle est *fortitudo*. Aussi a-t-il en Grec la même racine. Force & courage sont les premieres idées que les hommes purent se former de la vertu.

des vertus monacales, sont aussi les principes des vertus patriotiques. L'espoir des récompenses les fait éclore. Quelqu'amour désintéressé qu'on affecte pour elles, *sans intérêt d'aimer la vertu*, *point de vertu*. Pour connoître l'homme à cet égard, il faut l'étudier, non dans ses discours, mais dans ses actions. Quand je parle, je mets un masque : quand j'agis, je suis forcé de l'ôter. Ce n'est plus alors sur ce que je dis, c'est sur ce que je fais que l'on me juge : & l'on me juge bien.

Qui plus que le Clergé prêcha l'amour de l'humanité & de la pauvreté ? Et qui mieux que l'histoire même du Clergé prouve la fausseté de cet amour ?

En Baviere, l'Electeur, dit-on, a pour l'entretien de ses troupes, de ses justices & de sa Cour, moins de revenu que le Clergé pour l'entretien de ses prêtres. Cependant en Baviere, comme par-tout ailleurs, le Clergé prêche la vertu de pauvreté. C'est donc la pauvreté d'autrui qu'il prêche.

Pour savoir le cas réel qu'on fait de la vertu, supposons-la reléguée près d'un Prince dont elle ne puisse attendre ni grace, ni faveur. Quel respect à sa Cour aura-t-on pour la vertu ? Aucun. On n'y peut estimer que la bassesse, l'intrigue & la cruauté déguisées sous les noms de décence, de sagesse & de fermeté. Un Visir y donne-t-il audience ? Les Grands prosternés à ses pieds, daigneront à peine jetter un regard sur le mérite. Mais, dira-t-on, l'hommage de ces Courtisans est forcé ; c'est un effet de leur crainte : soit. L'on rend donc plus à la crainte qu'à la vertu. Ces Courtisans, ajoutera-t-on, méprisent l'Idole qu'ils

encensent. Il n'en est rien. On hait le Puissant, on ne le méprise point. Ce n'est pas la colere du Géant, c'est celle du Pigmée qu'on dédaigne. Son impuissance le rend ridicule. Quelque chose qu'on dise, l'on ne méprise point réellement ce qu'on n'ose mépriser en face. Le mépris secret prouve foiblesse, & celui dont on se targue en pareil cas n'est que la vanterie d'une haine impuissante. * 35. L'homme en place est le Géant moral; il est toujours honoré. L'hommage rendu à la vertu est passager; celui qu'on rend à la force est éternel. Dans les forêts, c'est le lion & non le cerf qu'on respecte. La force est tout sur la terre. La vertu sans crédit s'y éteint. Si dans les siecles d'oppression elle a quelquefois jetté le plus grand éclat, si lorsque Thebes & Rome gémissoient sous la tyrannie, l'intrepide Pélopidas, le vertueux Brutus, naissent & s'arment, c'est que le Sceptre étoit encore incertain dans les mains du tyran; c'est que la vertu pouvoit encore ouvrir un chemin à la grandeur & à la puissance. N'y fraie-t-elle plus de route? Le tyran s'est-il à la faveur du luxe & de la mollesse, affermi sur le Trône? A-t-il plié le peuple à la servitude? Il ne naît plus alors de ces vertus sublimes, qui, par le bienfait de l'exemple, pourroient être encore si utiles à l'Univers. Le germe de l'Héroïsme est étouffé.

En Orient une vertu mâle seroit folie aux yeux même de ceux qui s'y piquent encore d'honnêteté. Quiconque y plaideroit la cause du peuple y passeroit pour séditieux.

Thamas-Kouli-Kan entre dans l'Inde avec son

son Armée ; le ravage & la désolation le suit. Un Indien courageux l'arrête : „ O Thamas, „ lui dit-il, es-tu Dieu ? agis donc en Dieu : „ es-tu Prophete ? conduis-nous dans la voie „ du salut : es-tu Roi ? cesse d'être barbare ; „ que par toi le peuple soit protégé & non „ détruit. Je ne suis point, lui répond Thamas, un Dieu, pour agir en Dieu ; un „ prophête, pour montrer la voie du salut, „ un Roi, pour rendre les peuples heureux. „ Je suis un homme envoyé dans la colere „ du Ciel pour visiter les nations * 36. " Le discours de l'Indien fut traité de séditieux, * 37. & la réponse de Thamas applaudie de l'armée.

S'il est au Théâtre un caractere généralement admiré, c'est celui de Léontine. Cependant quelle estime à la Cour d'un Phocas auroit-on pour un pareil caractere ? Sa magnanimité effrayeroit les favoris, & le peuple à la longue toujours l'écho des Grands, en condamneroit la noble audace.

Vingt-quatre heures de séjour dans une cour d'Orient prouvent ce que j'avance. La fortune & le crédit y sont seuls respectés. Comment y aimer la vertu ? Comment la connoître ? Pour s'en former des idées nettes, * 38. il faut habiter un pays où l'utilité publique soit l'unique mesure du mérite des actions humaines. Ce pays est encore inconnu des Géographes. Mais les Européens, dira-t-on, sont du moins à cet égard très-différents des Asiatiques. S'ils ne sont pas libres, du moins ne sont-ils pas encore entierement dégradés par l'esclavage. Ils peuvent donc encore aimer & connoître la vertu.



CHAPITRE XIII.

De la maniere dont la plupart des Européens considérent la vertu.

LA plupart des peuples de l'Europe honorent la vertu dans la spéculation : c'est un effet de leur éducation. Ils la méprisent dans la pratique : c'est un effet de la forme de leurs gouvernements.

Si l'Européen admire dans l'histoire, applaudit au théatre des actions généreuses auxquelles l'Asiatique seroit souvent insensible, c'est comme je viens de le dire, l'effet de son instruction.

L'étude de l'histoire grecque & romaine en fait partie. A cette lecture quelle ame encore sans intérêt & sans préjugés ne se sent pas affectée des mêmes sentiments patriotiques qui jadis animoient les anciens héros! l'adolescence ne refuse point son estime à des vertus qui, consacrées par le respect universel, ont été célébrées dans tous les siecles par les écrivains les plus illustres.

Faute de la même instruction, l'asiatique n'éprouve pas les mêmes sentiments, & ne conçoit pas la même vénération pour les vertus mâles des grands hommes. Si l'Européen les admire sans les imiter, c'est qu'en presqu'aucun gouvernement ces vertus ne conduisent point aux grandes places & qu'on n'estime réellement que le pouvoir.

Qu'on me présente dans l'histoire ou sur le théatre un grand homme Grec, Romain, Breton ou Scandinave, je l'admirerai. Les principes de vertu reçus dans mon enfance m'y forceront: je me livrerai d'autant plus volontiers à ce sentiment que je ne me comparerai point à ce Héros. Que sa vertu soit forte & la mienne foible, je m'en déguiserai la foiblesse; je rejetterai sur la différence des lieux, des temps & des circonstances, celle que je remarque entre lui & moi. Mais si ce grand homme est mon concitoyen, pourquoi ne l'imitai-je point dans sa conduite? Sa présence doit humilier mon orgueil. Puis-je m'en venger? Je me venge; je blâme en lui ce que je respecte dans les anciens. J'insulte à ses actions généreuses : je le punis de son mérite, & je méprise du moins hautement en lui son impuissance.

Ma raison qui juge la vertu des morts, me contraint d'estimer dans la spéculation les héros qui se sont rendus utiles à leur patrie. Le tableau de l'héroïsme ancien produit un respect involontaire dans toute ame qui n'est point encore entierement dégradée. Mais dans mon concitoyen cet héroïsme m'est odieux. J'éprouve en sa présence deux sentiments contradictoires, l'un d'estime l'autre d'envie. Soumis à ces deux impulsions différentes, je hais le héros vivant, je dresse un trophée sur sa tombe, & satisfais ainsi mon orgueil & ma raison. Lorsque la vertu est sans crédit, son impuissance me met en droit de la mépriser & j'en profite. La foiblesse attire l'insulte * 39 & le dédain.

Pour être honoré de son vivant, il faut

être fort. * 40. Aussi le pouvoir est-il l'unique objet du desir des hommes. Qu'ils aient à choisir entre les forces d'Encelade & les vertus d'Aristide ; c'est au don de la force qu'ils donneront la préférence. De l'aveu de tous les critiques, le caractere d'Enée est plus juste & plus vertueux que celui d'Achille. Pourquoi donc celui du dernier excite-t-il plus d'admiration ? C'est qu'Achille est fort ; c'est qu'on admire toujours ce qu'on voudroit être.

Sous le nom de vertu c'est toujours le pouvoir & la considération que l'on recherche. Pourquoi exiger au théâtre que la vertu y triomphe toujours du vice ? Qui fut l'inventeur de cette regle ? Le sentiment intérieur & confus qu'on n'aime dans la vertu que la considération qu'elle procure. Les hommes ne sont vraiment jaloux que de commander, & c'est cet amour de la puissance qui fournit au législateur le moyen de les rendre & plus fortunés & plus vertueux.





CHAPITRE XIV.

L'amour du pouvoir est dans l'homme la disposition la plus favorable à la vertu.

SI la vertu étoit en nous l'effet, ou d'une organisation particuliere, ou d'une grace de la divinité, il n'y auroit d'honnêtes que les hommes organisés par la nature, ou prédestinés par le ciel pour être vertueux. Les loix bonnes ou mauvaises, la forme plus ou moins parfaite des gouvernements n'auroient que peu d'influence sur les vertus des peuples. Les souverains feroient dans l'impuissance de former de bons citoyens ; & l'emploi sublime de législateur seroit, pour ainsi-dire, sans fonctions. Qu'on regarde au contraire la vertu comme l'effet d'un desir commun à tous ; (tel est le desir de commander) le législateur pouvant toujours attacher estime, richesse, enfin puissance, sous quelque dénomination que ce soit, à la pratique des vertus, il peut toujours y nécessiter les hommes. Dans une excellente législation les seuls vicieux seroient les fous. C'est donc toujours à l'absurdité plus ou moins grande des loix qu'il faut en tout pays attribuer la plus ou moins grande stupidité ou méchanceté des citoyens.

Le ciel en inspirant à tous l'amour du pouvoir leur a fait le don le plus précieux. Qu'importe que tous les hommes naissent vertueux,

si tous naiſſent ſuſceptibles d'une paſſion qui peut les rendre tels.

Cette vérité clairement expoſée, c'eſt au légiſlateur, c'eſt aux magiſtrats à découvrir enſuite dans l'amour univerſel des hommes pour la puiſſance, les moyens d'aſſurer la vertu des citoyens & le bonheur des peuples.

Quant à moi, j'ai rempli ma tâche ſi j'ai prouvé que l'homme rapporte & rapportera toujours ſes deſirs, ſes idées & ſes actions à ſa félicité; que l'amour de la vertu eſt en lui toujours fondé ſur le deſir du bonheur; qu'il n'aime dans ſa vertu que la richeſſe & la conſidération qu'elle lui procure, & qu'enfin juſqu'au deſir de la gloire, tout n'eſt dans l'homme qu'un amour du pouvoir. C'eſt dans ce dernier amour que ſe cache encore le principe de l'intolérance. Il en eſt de deux eſpeces, l'une civile, l'autre religieuſe.



CHAPITRE XV.

De l'intolérance civile.

L'HOMME naît entouré de peines & de plaisirs. S'il desire l'épée du pouvoir, c'est pour écarter les unes & conquérir les autres. Altéré de puissance, sa soif à cet égard est insatiable. Non content de commander à sa nation, il veut encore commander à ses opinions. Il n'est pas moins jaloux de s'emparer de la raison de ses concitoyens, que le conquérant d'envahir les trésors & les provinces de ses voisins.

Il ne se croit vraiment maître que de ceux dont il s'asservit les esprits. Il emploie à cet effet la force : elle soumet à la longue la raison. Les hommes finissent par croire les opinions qu'on les force de publier. Ce que ne peut le raisonnement, la violence l'exécute.

L'intolérance dans les monarques est toujours l'effet de leur amour pour le pouvoir. Ne pas penser comme eux, c'est mettre une borne à l'autorité : c'est annoncer un pouvoir égal au leur. Ils s'en irritent.

Quel est en certains pays le crime le plus sévérement puni ? La contradiction. Quel forfait fit en France inventer le supplice Oriental de la cage de fer ? Quel infortuné y renferma-t-on ? Fût-ce le militaire lâche & sans génie qui dirigea mal un siege, défendit mal une place, & qui par ineptie, jalousie ou trahison,

laissa ravager les provinces qu'il pouvoit couvrir ? Fut-ce le ministre qui surchargea le peuple d'impôts * 41. & dont les édits furent destructifs du bonheur public ? Non : le malheureux condamné à ce supplice fut un gazettier d'Hollande qui, critiquant peut-être trop amérement les projets de quelques ministres françois * 42. fit rire l'Europe à leurs dépens * 43.

Quel homme en Espagne, en Italie, fait-on pourrir dans les cachots ? Est-ce le juge qui vend la justice, le gouverneur qui mésuse de son pouvoir ? Non : mais le colporteur qui vend pour vivre quelques livres où l'on doute de l'humilité & de la pauvreté ecclésiastique. A qui dans certaines contrées donne-t-on le nom de mauvais citoyen ? Est-ce au fripon qui vole & dissipe la caisse nationale ? De tels forfaits presque toujours impunis, trouvent par-tout des protecteurs. Celui-là seul est mauvais citoyen qui dans une chanson ou une épigramme, a ri de la friponnerie ou de la frivolité * 44 d'un homme en place.

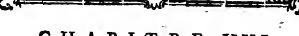
J'ai vu des pays où le disgracié n'est pas celui qui fait le mal, mais celui qui révele son auteur. Met-on le feu à la maison ? C'est l'accusateur qu'on châtie & l'incendiaire qu'on caresse. Dans de tels gouvernements souvent le plus grand des crimes est l'amour de la patrie & la résistance aux ordres injustes du puissant.

Pourquoi le mérite est-il toujours suspect au ministre inepte ? D'où naît sa haine pour les gens de lettres ? * 45. De ce qu'il les regarde comme autant de fanaux propres à éclairer ses m prises * 46.

Sous le nom de fous l'on attachoit jadis

des sages à la personne des princes, & sous ce nom ; il leur étoit quelquefois permis de dire la vérité. * 47. Ces fous déplurent : leur charge a par-tout été supprimée ; & c'est peut-être la seule réforme générale que les Souverains aient faite dans leur maison. Ces fous sont les derniers sages qu'on ait soufferts auprès des grands. Veut-on s'en approcher, veut-on leur être agréable, que faire ? parler comme eux & les fortifier dans leurs erreurs. Ce rôle n'est pas celui d'un homme éclairé, franc & loyal. Il parle & pense d'après lui : les grands le savent & l'en haïssent. Ils sentent à cet égard la borne de leur autorité. C'est aux hommes de cette espece qu'il est sur-tout défendu de penser & d'écrire sur les matieres d'administration. Qu'en arrive-t-il ? c'est que privés du conseil de gens instruits, les rois sacrifient à la crainte momentanée de la contradiction, leur puissance réelle & durable. En effet, si le prince n'est fort que de la force de sa nation ; si la nation n'est forte que de la sagesse de son administration ; & si les hommes chargés de cette administration sont nécessairement tirés du corps de la nation, il est impossible dans un gouvernement où l'on persécute l'homme qui pense, où l'on aveugle tous les citoyens, que la nation produise de grands ministres. Le danger de s'instruire y détruit l'instruction, & le peuple gémit sous le sceptre de cette orgueilleuse ignorance, qui bientôt précipite dans une ruine commune & le Despote & sa nation. * 48.

L'intolérance de cette espece est un écueil où se brisent tôt ou tard les grands empires.



CHAPITRE XVI.

L'Intolérance est souvent fatale aux Princes.

Le pouvoir & le plaisir présent sont souvent destructifs du plaisir & du pouvoir à venir. Pour commander avec plus d'empire, un prince desire-t-il des sujets sans idées, sans énergie, sans caractere, * 49. enfin des automates toujours obéissants à l'impression qu'il leur donne? S'il parvient à les rendre tels, il sera puissant au dedans, foible au dehors: il sera le tyran de ses sujets & le mépris de ses voisins.

Telle est la position du Despote. Qui la lui fait désirer? l'orgueil du moment. Il se dit à lui-même, c'est sur mes peuples que j'exerce habituellement mon pouvoir: c'est donc leur résistance & leur contradiction qui rappellant plus souvent à ma mémoire l'idée de mon impuissance, me seroit la plus insupportable. S'il défend en conséquence la pensée à ses sujets, il déclare par cet acte, qu'indifférent à la grandeur & à la félicité de sa nation, peu lui importe de mal gouverner, mais beaucoup de gouverner sans contradiction. Or du moment où le fort a parlé, le foible se tait, s'abrutit & cesse de penser; parce qu'il ne peut communiquer ses pensées.

Mais, dira-t-on, si l'engourdissement dans lequel la crainte retient les esprits, est nuisi

ble à un état ; faut-il en conclure que la liberté de penser & d'écrire soit sans inconvénient ?

En Perse, dit Chardin, on peut, jusques dans les cafés, parler hautement & censurer impunément le Visir. Le ministere qui veut être averti du mal qu'il fait, sait qu'il ne peut l'être que par le cri public. Peut-être en Europe est-il des pays plus barbares que la Perse.

Mais encore du moment où le citoyen pourra tout penser, tout écrire, que de livres faits sur des matieres qu'il n'entendra pas ! Que de sottises les écrivains ne diront-ils pas ! Tant mieux : ils en laisseront moins à faire aux Visirs. La critique relevera les erreurs de l'auteur : le public s'en moquera ; c'est toute la punition qu'il mérite. Si la législation est une science, sa perfection doit être l'œuvre du temps & de l'expérience. En quelque genre que ce soit, un excellent livre en suppose une infinité de mauvais. Les tragédies de la passion durent précéder celle d'Héraclius, de Phedre, de Mahomet, &c. Que la presse cesse d'être libre, * 50. l'homme en place non averti de ses fautes, en commettra sans cesse de nouvelles. Il fera presque toutes les sottises que l'écrivain eût dit. * 51. Or il importe peu à une nation qu'un auteur dise des sottises ; c'est tant pis pour lui : mais il lui importe beaucoup que le ministre n'en fasse point ; c'est tant pis pour elle.

La liberté de la presse n'a rien de contraire à l'intérêt général : * 52 cette liberté est dans un peuple l'aliment de l'émulation. Quels hommes sont chargés de l'entretenir ? Les gens

en place. Qu'ils veillent d'autant plus soigneusement à sa conservation, qu'une fois éteinte, il est presque impossible de la rallumer. Un peuple déja policé tombe-t-il dans l'abrutissement, quel remede à ce mal? Nul autre que la conquête : elle seule peut redonner de nouvelles mœurs à ce peuple, & le rendre de nouveau célebre & puissant. Un peuple est-il avili? qu'il soit conquis. C'est le vœu d'un citoyen honnête; d'un homme qui s'intéresse à la gloire de sa nation, qui se croit grand de sa grandeur & heureux de son bonheur. Le vœu du Despote n'est pas le même, parce qu'il ne se confond point avec ses esclaves, parce qu'indifférent à leur gloire comme à leur bonheur, il n'est touché
* 53. que de leur servile obéissance.

Le Sultan aveuglément obéi est content. Que d'ailleurs ses sujets soient sans vertus, que l'Empire s'affoiblisse, qu'il périsse par la consomption, peu lui importe : il suffit que la durée de la maladie en cache la véritable cause, & qu'on ne puisse en accuser l'ignorance du Médecin. La seule crainte des Sultans & de leurs Visirs, c'est une convulsion subite dans l'Empire. Il en est des Visirs comme des Chirurgiens ; leur unique desir, c'est que l'état & le malade n'expirent point entre leurs mains. Que d'ailleurs l'un & l'autre meurent du régime qu'ils prescrivent, leur réputation est sauve ; ils s'en inquiétent peu.

Dans les gouvernements arbitraires, l'on ne s'occupe que du moment présent. On ne demande point au peuple industrie & vertu, mais soumission & argent. Semblable à l'araignée qui sans cesse entoure de nouveaux

fils l'insecte dont elle fait sa proie ; le Sultan, pour dévorer plus tranquillement ses peuples, * 54. les charge chaque jour de nouvelles chaînes. A-t-il enfin, par la crainte, suspendu en eux tout mouvement ; quel secours en attendre contre l'attaque d'un voisin puissant ? Mais le Sultan ne prévoit-il pas qu'en conséquence lui & tous ses sujets subiront bientôt le joug du vainqueur ? Le despotisme ne prévoit rien.

Toute remontrance l'importune & l'irrite.

C'est l'enfant mal élevé ; il mord dans le fruit empoisonné & bat sa mere qui le lui arrache. Quel cas sous son regne fait-on d'un citoyen vrai & courageux ? C'est un fou qu'on punit comme tel. * 55. Quel cas sous ce même regne fait-on d'un citoyen bas & vil ? * 56. C'est un sage qu'on récompense comme tel. Les Sultans veulent-ils être flattés ? * 57. Ils le sont. Qui peut se refuser constamment à leurs desirs ? Qui peut sous un pareil gouvernement s'intéresser vivement au bonheur public ? Seroient-ce quelques sages répandus çà & là dans un Empire ? On est sourd à leur conseil. Leurs lumieres n'éclairent personne. Ce sont des lampes dans des tombeaux. A qui le Despote se confie-t-il ? à des hommes qui vieillis dans les antichambres en ont l'esprit & les mœurs. Ce furent ces flatteurs qui précipiterent les Stuards à leur ruine. „ Quelques Prélats, dit un illustre Anglois, „ s'étant apperçus de la bigotte foiblesse de „ Jacques premier, en profiterent pour lui „ persuader que la tranquillité publique dé„ pendoit de l'uniformité du culte, c'est-à„ dire, de certaines cérémonies religieuses.

„ Jacques le crut, transmit cette opinion à
„ ses descendans. Quelles en furent les suites?
„ l'exil & la ruine de sa maison.

„ Lorsque le ciel, dit Velleïus Paterculus,
„ veut châtier un Souverain, il lui inspire le
„ goût de la flatterie * 58. & la haine de la
„ contradiction. Au même instant l'entende-
„ ment du Souverain s'obscurcit; il fuit la
„ société des sages, marche dans les téne-
„ bres, tombe dans les abymes, & selon le
„ proverbe latin, passe de la fumée dans le
„ feu „. Si tels sont les signes de la colere du ciel, contre quel Sultan n'est-il pas irrité? Qui d'entr'eux choisit ses favoris parmi les citoyens les plus vrais & les plus éclairés. Le philosophe Anacharsis, dira-t-on, flatta bassement un Roi de Cypre. Il fut par l'ordre du Prince pilé dans un mortier: oui, mais ce mortier s'est perdu.

„ De quel maniere parle-t-on de moi & de
„ mon gouvernement, disoit un Empereur de
„ la Chine à Confucius? Chacun, répond
„ le philosophe, se tait, tous gardent un
„ morne silence. C'est-ce que je desire, reprend
„ l'Empereur. Et c'est ce que vous devriez
„ craindre, replique le philosophe. Le ma-
„ lade flatté est abandonné: sa fin est pro-
„ chaine. Il faut révéler au Monarque les
„ défauts de son esprit, comme les maladies
„ de son corps. Sans cette liberté, l'état &
„ le prince sont perdus „. Cette réponse déplut à l'Empereur. Il vouloit être loué. L'intéret présent de l'orgueil l'emporte presque toujours sur tout intérêt à venir, & les peuples sont prince en ce point.

CHAPITRE XVII.

La flatterie n'est pas moins agréable aux peuples qu'aux souverains.

LES peuples veulent, comme les Rois, être courtisés & flattés. La plupart des orateurs d'Athenes n'étoient que de vils adulateurs de la populace. Prince, nation, particulier, * 59. tout est avide d'éloges. A quoi rapporter ce desir universel ? à l'amour du pouvoir.

Qui me loue, réveille en moi l'idée du bonheur.

Qui me contredit rappelle au contraire à mon souvenir l'idée de la foiblesse à laquelle se joint toujours l'idée du malheur. Le desir de la louange est commun à tous : mais trop sensibles à cette louange, les peuples ont quelquefois donné le nom de bons patriotes à leurs plus vils flatteurs. Qu'on vante avec transport les vertus de sa nation, mais qu'on ne soit pas aveugle sur ses vices. L'éleve le plus vraiment aimé, n'est pas le plus loué. Le véritable ami n'est point adulateur.

Les particuliers ne sont que trop portés à vanter les vertus de leurs concitoyens, ils font cause commune avec eux. Notre adulation pour nos compatriotes, n'est point la mesure de notre amour pour la patrie. En général point d'homme qui n'aime sa nation. L'amour des françois est naturel au françois.

Pour devenir mauvais citoyen, il faut que détachant mon intérêt de l'intérêt public, les loix me rendent tel.

L'homme vertueux se reconnoît au desir qu'il a de rendre encore, s'il est possible, ses concitoyens & plus illustres & plus heureux. En Angleterre les vrais patriotes sont ceux qui s'élevent avec le plus de force contre les abus du Gouvernement. En Portugal à qui donne-t-on ce même titre? à celui qui loue le plus bassement l'homme en place: & cependant quel citoyen! patriote!

C'est à cette connoissance approfondie des motifs de notre amour pour la flatterie & de notre haine pour la contradiction, qu'on doit la solution d'une infinité de problêmes moraux, inexplicables sans cette connoissance. Pourquoi toute vérité nouvelle est-elle d'abord si mal accueillie? c'est que toute vérité de cette espece contredit toujours quelqu'opinion généralement accréditée, prouve la foiblesse ou la fausseté d'une infinité d'esprits; & qu'une infinité de gens par conséquent ont intérêt de haïr & d'en persécuter l'auteur.

Le frere Côme perfectionne l'instrument de la taille, il opere d'une maniere nouvelle: cette maniere est à la fois moins dangereuse & moins douloureuse. Qu'importe? L'orgueil des Chirurgiens fameux en est humilié; ils le persécutent, veulent le bannir de France; ils sollicitent une lettre de cachet, & le hazard veut qu'on la refuse.

Si l'homme de génie est presque par-tout plus vivement poursuivi que l'assassin, c'est que l'un n'a que les parents de l'assassiné,

& l'autre tous ses concitoyens pour enne-mis.

J'ai vu une dévote demander à la fois au ministre la grace d'un voleur & l'empoisonnement d'un Janséniste & d'un Déiste. Quel motif la déterminoit? son orgueil. Que m'importe, eût-elle dit volontiers, qu'on vole & qu'on assassine, pourvu que ce ne soit ni moi ni mon Confesseur! ce que je veux, c'est qu'on ait de la religion; c'est que le Déiste par ses raisonnements ne blesse pas ma vanité.

Nous éclaire-t-on, on nous humilie. Porte-t-on la lumiere au nid des petits hiboux; son éclat les importune: ils crient. Les hommes médiocres sont ces petits hiboux. Qu'on leur présente quelques idées claires & lumineuses, ils crieront qu'elles sont dangereuses, fausses * 60. & punissables.

Sous quel prince & dans quel pays est-on impunément grand homme? En Angleterre, ou sous le regne d'un Trajan ou d'un Frédéric. Dans toute autre forme de gouvernement, ou sous tout autre souverain, la récompense des talents, c'est la persécution. Les idées fortes & grandes sont presque partout proscrites. Les auteurs les plus généralement lus, sont ceux qui rendent d'une maniere neuve & saillante les idées communes. Ils sont loués parce qu'ils ne sont pas louables, parce qu'ils ne contredisent personne. La contradiction insupportable à tous l'est sur-tout aux grands. A quel degré n'alluma-t-elle pas la fureur de Charles-Quint contre les Luthériens? Ce prince, dit-on, se repentit de les avoir persécutés. Soit: mais

dans quel moment ? Lorsqu'après avoir abdiqué l'empire, il vivoit dans la retraite. J'ai, dit-il alors, trente montres sur ma table, & pas deux qui marquent au même instant précisément la même heure (*a*). Comment donc imaginer qu'en fait de religion, je ferois penser tous les hommes de la même maniere. Quelle étoit ma folie & mon orgueil ! Plût au ciel que Charles-Quint eût fait plutôt cette réflexion ! il eût été plus juste, plus tolérant & plus vertueux. Que de semences de guerres il eût étouffé ! Que de sang humain il eût épargné !

Nul prince, nul homme même n'assigne des bornes à son pouvoir. Ce n'est point assez de regner sur un peuple, de commander aux idées de ses concitoyens ; on veut encore commander à leurs goûts. M. Rousseau n'aime point la musique françoise. Son sentiment est sur ce point d'accord avec celui de toutes les nations de l'Europe. Il le déclare dans un ouvrage ; mille voix s'élevent contre lui ; il faut le faire pourrir dans un cachot. On sollicite une lettre de cachet ; & le ministre heureusement trop sage pour l'accorder, ne veut point exposer la nation françoise à ce ridicule.

Point d'attentats auxquels ne se porte l'in-

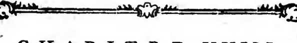
(*a*) Un domestique de Charles-Quint entre étourdiment dans sa cellule, renverse une table & brise les trente montres posées dessus. Charles se prend à rire, plus heureux que moi, dit-il au domestique, tu trouves enfin le seul moyen de les mettre d'accord.

tolérance humaine. Prétendre ſur ce point corriger l'homme, c'eſt vouloir qu'il préfere les autres à lui, c'eſt vouloir changer ſa nature. Le ſage ne veut pas l'impoſſible. Il ſe propoſe de déſarmer, & non de détruire l'intolérance. Mais qui peut l'enchaîner? une crainte réciproque. Que deux hommes égaux en force different d'opinions, aucun d'eux ne s'inſulte, parce qu'on offenſe rarement celui qu'on croit ne pouvoir impunément offenſer.

A quelles cauſes attribuer entre militaires la politeſſe des diſputes? à la crainte du duel. Entre les gens de lettre, à quelle cauſe attribuer cette même politeſſe? à la crainte du ridicule. Nul ne veut être confondu avec les pédans de college. Or qu'on juge par ces deux exemples de ce que produiroit ſur les citoyens la crainte encore plus efficace des loix.

Des loix ſéveres peuvent reprimer l'intolérance comme le vol. Que libre dans mes goûts & mes opinions, la loi me défende d'inſulter à ceux d'autrui, mon intolérance enchaînée par les édits du magiſtrat, ne ſe portera point à des violences. Mais que par imprudence le gouvernement m'affranchiſſe de la crainte du duel, du ridicule & des loix, mon intolérance non contenue me rendra de nouveau cruel & barbare.

La fureur atroce avec laquelle les différentes ſectes religieuſes ſe ſont perſécutées en eſt la preuve.



CHAPITRE XVIII.

De l'intolérance religieuse.

CETTE espece d'intolérance est la plus dangereuse. L'amour du pouvoir en est le motif, & la religion le pretexte. Que punit-on dans l'hérétique ou l'impie ? l'homme audacieux pour penser d'après lui, pour croire plus à sa raison qu'à celle des prêtres, & pour se déclarer leur égal. Ce prétendu vengeur du ciel ne l'est jamais que de son orgueil humilié. Le prêtre est le même dans presque toutes les religions.

Aux yeux d'un muphti comme à ceux d'un bonze, un incrédule est un impie que doit frapper le feu du ciel; un homme qui, destructeur de la société, doit être brûlé par elle.

Cependant aux yeux du sage, ce même incrédule est un homme qui ne croit pas au conte de ma mere l'oie. Mais que manque-t-il à ce conte pour être une religion ? Rien; sinon qu'un grand nombre de gens en soutiennent la vérité.

Se peut-il que des hommes couverts des haillons de la pénitence & du masque de la charité, ayent en tous tems été les plus atroces ? Quoi ! le jour de la tolérance ne luit point encore ? Quoi ! des gens honnêtes se haïssent & se persécutent sans honte pour des disputes de mots, souvent pour le choix des

des erreurs, & parce qu'ils portent les noms divers de luthériens, de calvinistes, de catholiques, de mahométans, &c.

En anathématisant le kalender ou le derviche, le moine ignore-t-il qu'aux yeux de ce derviche, le vrai impie, le vrai scélérat, est ce chrétien, ce pape, ce moine qui ne croit pas à Mahomet? Faut-il qu'éternellement condamnée à la stupidité, chaque secte approuve en elle ce qu'elle déteste dans les autres.

Qu'on se rappelle quelquefois la parabole ingénieuse d'un peintre célebre. Transporté, dit-il, en rêve aux portes du paradis, le premier objet qui frappe mes yeux est un Vieillard vénérable : à ses clefs, à sa tête chauve, à sa longue barbe, je reconnois St. Pierre. L'Apôtre se tient sur le seuil des portes célestes. Une foule de gens s'avancent vers lui. Le premier qui se présente est un papiste. J'ai, lui dit-il, toute ma vie été dévot & cependant assez honnête homme. Entre donc, répond le Saint, & place-toi au bas des catholiques. Vient après un réformé, il lui présente la même requête; il en reçoit la même réponse; place-toi, dit le Saint, parmi les réformés. Arrivent ensuite des marchands de Smyrne, de Bagdat, de Balsora, &c. Ils étoient Musulmans, avoient toujours été vertueux & St. Pierre leur fit prendre place parmi les Musulmans. Enfin vient un incrédule. Quelle est ta secte, demanda l'Apôtre? D'aucune, Monseigneur, j'ai cependant toujours été honnête. Tu peux donc entrer : mais où te mettre? choisis toi-même : assieds-toi près de ceux qui te paroissent les plus raisonnables.

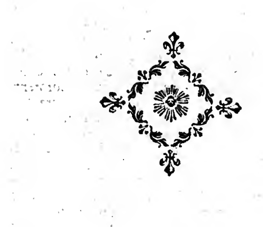
Plût-au-Ciel qu'éclairé par cette parabole, on ne prétendit plus commander aux opinions des autres ! Dieu veut que la vérité soit la récompense de l'examen. Les prieres les plus efficaces pour en obtenir la connoissance, sont, dit-on, l'étude & l'application. O Moines stupides ! avez-vous jamais fait cette priere ?

Qu'est-ce que vérité ? Vous l'ignorez ; & vous persécutez celui qui, dites-vous, ne la connoit pas, & vous avez canonisé les dragonades des Cévennes, & vous avez élevé à la dignité de Saint, un Dominique, un barbare qui fonda le tribunal de l'inquisition & massacra les Albigeois, * 61. & sous Charles IX, vous faisiez aux catholiques un devoir du meurtre des réformés ; & dans ce siecle enfin si éclairé, si philosophe, la tolérance recommandée dans l'Evangile devroit être la vertu de tous les hommes. Il est des Caveiracs qui traitent la tolérance de crime & d'indifférence pour la religion, & qui voudroient revoir encore ce jour de sang & de massacre, ce jour affreux de St. Barthelemi, où l'orgueil sacerdotal se promenoit dans les rues commandant la mort des françois. Tel le sultan suivi du bourreau parcourt les rues de Constantinople demandant le sang du chrétien qui porte la culotte rouge. Plus barbares que ce sultan, c'est vous qui distribuez aux Chrétiens des glaives pour s'entr'égorger.

O religions ! (je parle ici des fausses) vous êtes toutes d'un ridicule palpable ; encore si vous n'étiez que ridicules, l'homme d'esprit ne relèveroit point vos absurdités. S'il en fait un devoir, c'est que ces absurdités dans des

hommes armés du glaive de l'intolérance, * 63. font un des plus cruels fléaux de l'humanité.

Entre les diverses religions, quelles sont celles qui portent le plus de haine aux autres sectes? la catholique & la juive. Cette haine est-elle dans leurs ministres l'effet de cette ambition, ou celui d'un zèle stupide & mal entendu? La différence entre le vrai & le faux zèle est frappante. On ne peut s'y méprendre. * 64. Le premier est toute onction, toute humanité, toute douceur, toute charité; il pardonne à tous & ne nuit à personne. Telle est au moins l'idée que nous en donnent les paroles & les actions du Fils de Dieu. * 65.



CHAPITRE XIX.

L'intolérance & la persécution n'est pas de commandement divin.

A Qui Jesus donna-t-il le nom de races de viperes? Fut-ce aux Payens, aux Esséniens, à ces Saducéens * 66. qui nioient l'immortalité de l'ame & même l'existence de Dieu? Non: ce fut aux Pharisiens; ce fut aux Prêtres Juifs.

Faut-il que par la fureur de leur intolérance, les Prêtres Catholiques méritent encore ce nom? A quel titre persécutent-ils un Hérétique? Il ne pense pas, diront-ils, comme nous. Mais vouloir réunir tous les hommes précisément dans la même croyance, c'est prétendre qu'ils ayent tous les mêmes yeux & la même physionomie: c'est un souhait contre nature. L'Héréfie est un nom que le puissant donne à des opinions communément vraies, mais contradictoires aux siennes. L'Héréfie est locale, comme l'Orthodoxie. L'hérétique est un homme de la secte non dominante dans la nation où il vit. Cet homme moins protégé & par conséquent plus foible peut être impunément insulté. Pourquoi faut-il qu'il le soit? Pourquoi le fort persécuteroit-il le foible jusque dans ses opinions?

Si les Ministres de Neufchâtel accusateurs de Mr. Rousseau, * 67. fussent nés Athéniens ou Juifs, ils eussent donc à titre de forts, également

ment poursuivi Socrate ou Jesus. O! éloquent Rousseau, que la faveur du grand Prince qui vous protégea contre de tels fanatiques, vous venge bien de leur insulte ! Vous n'eûtes point à rougir de l'estime de ces stupides, elle eût prouvé quelqu'analogie entre leurs idées & les vôtres ; elle eût taché vos talens. Vous fûtes persécuté au nom de la Divinité, mais non par elle.

Qui s'éleve avec plus de force que le Fils de Dieu contre l'intolérance ? Ses Apôtres veulent qu'il fasse descendre le feu du Ciel sur les Samaritains, il les en reprend aigrement. Les Apôtres alors animés de l'esprit du monde n'avoient point encore reçu celui de Dieu. A peine en furent-ils éclairés qu'ils furent proscrits & non proscripteurs.

Le Ciel ne confere à personne le droit de massacrer l'Hérétique. Jean n'ordonne point aux Chrétiens de s'armer contre les Payens. * 68. *Aimez-vous les uns les autres*, répete-t-il sans cesse, *telle est la volonté de Dieu. Accomplit-on ce précepte, on a rempli la loi.*

Néron, je le sais, poursuivit dans les premiers chrétiens des hommes d'une opinion différente de la sienne : mais Néron fut un tyran en horreur à l'humanité. Commet-on les mêmes barbaries, viole-t-on sans remords la loi naturelle & divine qui défend *de faire à autrui ce qu'on ne voudroit pas qui nous soit fait ?* On doit être également maudit de Dieu & des hommes.

Qui tolere les Intolérans, se rend coupable de tous leurs crimes. Qu'une Eglise se dise persécutée lorsqu'on lui conteste le droit de persécuteur, le Prince doit être sourd à

ſes ſollicitations. C'eſt ſur la conduite du fils de Dieu que l'Egliſe doit régler la ſienne. Or Jeſus & les Apôtres laiſſerent à l'homme le libre exercice de ſa raiſon. Pourquoi l'Egliſe lui en défendroit-elle l'uſage ? Nul n'a droit ſur l'air que je reſpire, ni ſur la noble fonction de mon eſprit, ſur celle de juger par moi-même. Seroit-ce aux autres que j'abandonnerois le ſoin de penſer pour moi ? J'ai ma conſcience, ma raiſon, ma Religion, & ne veux avoir ni la conſcience, ni la raiſon, ni la Religion du Pape. Je ne veux point modéler ma croyance ſur celle d'autrui, dit un Archevêque de Cantorberi. Chacun répond de ſon ame : c'eſt donc à chacun à examiner,

Ce qu'il croit ;
Sur quel motif il croit ;
Quelle eſt la croyance qui lui paroît la plus raiſonnable.

Quoi, dit Jean Gerſon, Chancelier de l'Univerſité de Paris, le Ciel m'auroit doué d'une ame, d'une faculté de juger & je la ſoumettrois à celle des autres ; & ce ſeroit eux qui me guideroient dans ma maniere de vivre & de mourir ?

Mais un homme peut-il préférer ſa raiſon à celle de ſa nation ? Un tel orgueil eſt-il légitime ? Pourquoi non ? Si Jupiter prenoit encore en main les balances avec leſquelles il peſoit jadis les deſtinées des Héros ; s'il mettoit dans l'un des plateaux l'opinion d'un Locke, d'un Fontenelle, d'un Baile, & de l'autre l'opinion des nations Italienne, Françoiſe, Eſpagnole &c. le dernier des plateaux s'éleveroit comme chargé de nul poids. La di-

versité & l'absurdité des différents cultes prouve le peu de cas qu'on doit faire de l'opinion des peuples. La sagesse divine elle-même parut, dit l'Ecriture, *Judeis scandalum*, *Gentibus stultitiam.* Scandale aux Juifs, folie aux yeux des Nations. Je ne dois, en fait de Religion, nul respect à l'opinion d'un Peuple : c'est à moi seul que je dois compte de ma croyance. Tout ce qui se rapporte immédiatement à Dieu, ne doit avoir pour juge que l'Etre suprême. Le magistrat lui-mêmeunique ment chargé du bonheur temporel des hommes, n'a droit de punir que les crimes commis contre la société. Nul Prince, nul Prêtre, ne peut poursuivre en moi la prétendue faute de ne pas penser comme lui.

Par quel moyen la loi défendroit-elle à mon voisin de disposer de mon bien, & lui permettroit-elle de disposer de ma raison & de mon ame ? Mon ame est mon bien. C'est de la nature que je tiens le droit de penser & de dire ce que je pense. Lorsque les premiers chrétiens exposerent aux nations & leur croyance & les motifs de cette croyance, lorsqu'ils mirent le Gentil à portée de juger entre sa religion & la leur, & de faire usage d'une raison donnée à l'homme pour distinguer le vice de la vertu & le mensonge de la vérité, l'exposition de leur sentiment n'eut sans doute rien de criminel. Dans quel moment les Chrétiens mériterent-ils la haine & le mépris des nations ? Lorsque brûlant les temples des idoles, ils voulurent par la violence arracher le païen à la religion qu'il croyoit la meilleure. * 69. Quel étoit le but de cette violence ? La force impose silence à la raison ; elle proscrit tel culte rendu à la divinité ; mais que peut-elle sur la

Q 2

croyance ? Croire, suppose des motifs pour croire. La force n'en est point un. Or sans motif, on ne croit pas réellement : c'est tout au plus si l'on croit croire. * 70.

Point de prétexte pour admettre une intolérance condamnée par la raison & la loi naturelle. Cette derniere loi est sainte, elle est de Dieu ; il ne l'a point annulée. Il la confirme au contraire dans son évangile.

Tout prêtre qui, sous le nom d'ange de paix, excite les hommes à la persécution, n'est donc point, comme on le croit, dupe d'un zele stupide * 71. & mal entendu. Ce n'est point à son zele, c'est à son ambition qu'il obéit.



CHAPITRE XX.

L'intolérance eſt le fondement de la grandeur du clergé.

LA doctrine, la conduite du prêtre, tout prouve ſon amour pour le pouvoir. Que protege-t-il ? l'ignorance. Pourquoi ? c'eſt que l'ignorant eſt crédule ; c'eſt qu'il fait peu d'uſage de ſa raiſon, qu'il penſe d'après les autres, qu'il eſt facile à tromper, & qu'il eſt dupe du plus groſſier ſophiſme. * 72.

Qu'eſt-ce que le prêtre perſécute ? la ſcience. Pourquoi ? c'eſt que le Savant ne croit pas ſans examen : c'eſt qu'il veut voir par ſes yeux, & qu'il eſt plus difficile à tromper. La ſavant a pour ennemis, Bonze, Derviche, Bramine, enfin tout miniſtre de quelque religion que ce ſoit. En Europe les prêtres ſe ſont élevés contre Galilée ; ils ont excommunié dans Virgile & Scheiner les découvertes que l'un avoit fait des Antipodes & l'autre des taches dans le ſoleil ; ils ont proſcrit dans Baile la ſaine logique, dans Deſcartes l'unique méthode d'apprendre ; ils ont forcé ce philoſophe à s'expatrier ; * 73. ils ont jadis accuſé tous les grands hommes de magie ; * 71. & maintenant que la magie a paſſé de mode, ils accuſent encore d'athéiſme & de matérialiſme, ceux qu'en qualité de ſorciers ils euſſent jadis fait brûler.

Le soin du prêtre fut toujours d'éloigner la vérité du regard des hommes. Toute lecture instructive leur est interdite. Le prêtre s'enferme avec eux dans une chambre obscure & ne s'y occupe qu'à boucher les crevasses par lesquelles la lumiere pourroit entrer. Il haït & il haïra toujours le philosophe. Il craindra toujours que des hommes éclairés ne renversent un Empire fondé sur l'erreur & l'aveuglement.

Sans amour pour les talents, il est l'ennemi secret des vertus humaines. Le prêtre en nie souvent jusqu'à l'existence. Il n'est à ses yeux d'actions vertueuses que les actions conformes à sa doctrine, c'est-à-dire, à ses intérêts. Les premieres des vertus sont la foi & la soumission au sacerdoce : ce n'est qu'à ses esclaves qu'il accorde le nom de saints & d'hommes de bien.

Quoi cependant de plus distinct que les idées de vertu & de sainteté. Celui-là est vertueux qui fait le bien de ses concitoyens. Le mot *vertu* renferme toujours l'idée de quelque utilité publique. Il n'en est pas de même du mot sainteté. Un hermite, un moine s'impose la loi du silence, se fesse toutes les nuits, se nourrit de légumes cuits à l'eau, dort sur la paille, offre à Dieu sa mal-propreté & son ignorance, il peut à force de macérations faire fortune en paradis ; on peut le décorer de l'aureole ; mais s'il n'a fait aucun bien sur la terre, il n'est pas honnête. Un scélérat se convertit à la mort, il est sauvé, il est bienheureux ; mais il n'est pas vertueux. On ne mérite ce nom que par une conduite habituellement juste & noble.

Les cloîtres sont les minarêts d'où l'on tire communément les saints. Mais en général que sont les moines? Des fainéans, des hommes processifs, dangereux dans la société & dont le voisinage est à redouter. Que prouve leur conduite? qu'il n'est rien de commun entre la religion & la vertu. Que faire pour en acquérir une idée nette? substituer une morale nouvelle à cette morale théologique qui toujours indulgente aux tours perfides que se jouent les différentes sectes * 76. sacrifie encore aujourd'hui les forfaits atroces que se reprochent réciproquement les Jansénistes & les Molinistes, * 77. & leur commande enfin de dépouiller leurs concitoyens de leurs biens & de leur liberté.

Un despote d'Asie veut que ses sujets concourent de tout leur pouvoir à ses plaisirs; qu'ils apportent à ses pieds leur hommage & leurs richesses. Les prêtres papistes exigent pareillement l'hommage & les richesses des catholiques.

Est-il un moyen d'accroître leur puissance & leurs trésors qu'ils n'aient employé? A-t-il fallu pour cet effet recourir à la barbarie & à la cruauté? ils ont été cruels & barbares.

Du moment qu'instruits par l'expérience, les prêtres ont su qu'on rendoit plus à la crainte qu'à l'amour, qu'on présentoit plus d'offrandes à Ariman qu'à Oromaze, au cruel Molve qu'au doux Jesus, c'est sur la terreur qu'ils ont voulu pouvoir à leur gré brûler le Juif, empoisonner le Janséniste & le Déiste, & malgré l'horreur qu'inspire à toute ame humaine & sensible le tribunal de l'inquisition, ils conçurent dès-lors le projet de l'é-

tablir. Ce fut à force d'intrigues qu'ils y parvinrent en Espagne, en Italie, en Portugal, &c.

Plus la maniere de procéder de ce tribunal fut arbitraire, plus il fut redouté. Les prêtres s'appercevant que la puissance sacerdotale s'accroissoit de toutes les frayeurs dont elle frappoit l'imagination des hommes, devinrent bientôt impitoyables. Le moine impunément sourd au cri de la compassion, aux larmes de la misere & aux gémissements de la douleur, n'épargna ni la vertu, ni les talents. Ce fut par la confiscation des biens, ce fut à l'aide des tortures & des bûchers, qu'il usurpa enfin sur les peuples une autorité supérieure à celle des Magistrats & souvent même à celle des Rois. Mais quelle main hardie osa jetter dans un royaume chrétien les fondements d'un pareil tribunal. L'ambition sacerdotale l'édifia; la stupidité des peuples & des princes la laissa faire.

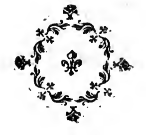
N'est-il donc plus dans l'église catholique de Fénélon & de Fits-James qui, touchés des maux de leurs semblables, voient avec horreur un pareil tribunal? Il est encore des Jansénistes assez vertueux pour détester l'inquisition, lors même qu'elle brûle un Jésuite; mais en général on n'est point à la fois religieux & tolérant. Humanité suppose lumiere.

Un esprit éclairé fait que la violence fait les hypocrites & la persuasion les chrétiens; qu'un hérétique est un frere qui ne pense pas comme lui sur certains dogmes métaphysiques; que ce frere privé du don de la foi est à plaindre, non à punir, * 78. & que si nul ne peut croire vrai ce qu'il voit faux,

nul pouvoir humain ne peut commander à la croyance. Que résulte-t-il de l'intolérance religieuse? le malheur des nations. Qui sanctifia l'intolérance? l'ambition sacerdotale. L'excessif amour du moine pour le pouvoir produisit son excessive barbarie. Cruel par système, le moine l'est encore par son éducation. Foible, hypocrite & poltron par état, tout prêtre catholique doit en général être atroce. * 79. Aussi dans les Pays soumis à sa puissance, exerça-t-il en tous les temps tout ce que peut imaginer l'injustice & la cruauté la plus rafinée. Si d'une religion instituée pour inspirer la douceur & la charité, il fit un instrument de persécutions & de massacres, si tout dégoutant du sang versé dans un auto-da-fé, il ose dans le sacrifice de l'autel, lever ses mains homicides au ciel, qu'on ne s'en étonne point, le moine est ce qu'il doit être. Couvert du sang hérétique, il doit se regarder comme le vengeur de la divinité. Quel instant néanmoins pour implorer sa clémence? Ses mains seroient-elles pures, parce que l'église les déclareroit telles? Quel corps n'a pas légitimé les actions les plus abominables, lorsqu'elles tendoient à l'accroissement de son pouvoir!

C'est assez de l'aveu de l'église pour sanctifier un crime. J'ai considéré les diverses religions, & j'ai vu leurs divers sectateurs s'entr'arracher les flambeaux avec lesquels ils vouloient brûler leurs semblables. J'ai vu les diverses superstitions servir de marche-pied à l'orgueil ecclésiastique. Quel est donc, me suis-je dit, le vrai impie? Est-ce l'incrédule? Non, mais le fanatique * 80. ambitieux.

C'eſt lui qui, perſécuteur, aſſaſſin de ſes freres; enviant à l'exécuteur des vengeances céleſtes, le plaiſir de tourmenter les hommes dans les enfers, ſe préſente pour remplir ſes abominables fonctions ſur la terre; qui ne voyant qu'un damné dans un incrédule, voudroit par une mort prompte, hâter encore ſa damnation, & par une gradation inouie de cruauté, que cet homme ſon ſemblable, fût au même inſtant arrêté, empriſonné, jugé, maudit, brûlé & damné.



CHAPITRE XXI.

Impossible d'étouffer dans l'homme le sentiment de l'intolérance ; moyen de s'opposer à ses effets.

LE levain de l'intolérance est indestructible : il ne s'agit que d'en suspendre le dévelopement & l'action. Des loix séveres doivent donc les reprimer comme le vol.

S'agit-il d'un intérêt personnel ? Le Magistrat en défendant les voies de fait, lie les mains de l'intolérance. Pourquoi les lui délie-t-il lorsque sous le masque de la religion, cette intolérance peut exercer les plus grandes cruautés ?

Les hommes sont de leur nature intolérants. Le soleil de la raison les éclaire-t-il un moment, qu'ils en profitent pour s'enchaîner par des loix sages, & se mettre dans l'heureuse impuissance de se nuire, lorsqu'ils seront de nouveau saisis de l'accès d'une rage intolérante.

Les bonnes loix peuvent également contenir le dévot furieux & le Prêtre perfide. L'Angleterre, la Hollande, une partie de l'Allemagne en font la preuve. Des crimes & des malheurs multipliés ont sur cet objet ouvert enfin les yeux de ces peuples. Ils sentent que la liberté de penser est de droit naturel ; que penser produit le besoin de communiquer ses pensées ; que dans un peuple, comme dans

un particulier, l'indifférence à cet égard est un signe de stupidité.

Qui n'éprouve pas le besoin de penser, ne pense pas. Il en est de l'esprit comme du corps: ne fait-on pas usage de leurs facultés, on devient impotent de corps & d'esprit. Lorsque l'intolérance a comprimé l'ame des citoyens, lorsqu'elle en a détruit le ressort, alors l'esprit de vertige & d'aveuglement se répand sur une nation.

Le toucher de Midas, disent les Poëtes, changeoit tout en or; la tête de Méduse transformoit tout en pierres : l'intolérance transforme pareillement en hypocrites, en foux, en idiots, * 81. tout ce qui se trouve dans l'atmosphere de sa puissance. C'est elle qui dans l'Orient porta ces premiers germes de stupidité, qui y développa depuis le despotisme. C'est l'intolérance qui condamne au mépris de l'Univers présent & à venir, toutes ces contrées superstitieuses dont les habitants paroissent réellement plutôt appartenir à la classe des brutes qu'à celle des hommes.

Il n'est qu'un cas où la tolérance puisse devenir funeste à une nation; c'est lorsqu'elle tolere une religion intolérante; telle est la catholique. * 82. Cette religion devenue la plus puissante dans un état, y répandroit encore le sang de ses stupides protecteurs; c'est un serpent qui piqueroit le sein qui l'auroit réchauffé. Que l'Allemagne y soit attentive. Ses princes ont intérêt d'embrasser le Papisme: il leur offre de grands établissements pour leurs freres, leurs enfants, &c. Ces princes, une fois catholiques, vou-

dront forcer la croyance de leurs ſujets, & duſſent-ils encore verſer le ſang humain, ils le feront de nouveau couler. Les flambeaux de la ſuperſtition & de l'intolérance fument encore. Un léger ſouffle peut les rallumer & embraſer l'Europe. Où s'arrêteroit l'incendie? Je l'ignore. La Hollande ſeroit-elle ſûre de s'y ſouſtraire? Le Breton lui-même pourroit-il du haut de ſes dunes long-temps braver la fureur du catholique? Le foſſé des mers eſt une barriere impuiſſante contre le fanatiſme. Qui l'empêcheroit de prêcher une nouvelle croiſade, d'armer l'Europe contre l'Angleterre, d'y prendre terre & de traiter un jour les Bretons comme il traita jadis les Albigeois?

Que le ton inſinuant du catholique n'en impoſe pas aux proteſtants. Le même Prêtre qui regarde en Pruſſe l'intolérance comme une abomination & une infraction à la loi naturelle & divine, regarde en France la tolérance comme un crime & une héréſie. * 83. Qui le rend en ces pays ſi différent de lui-même? Sa foibleſſe en Pruſſe & ſa puiſſance en France.

Qu'on conſidere la conduite des chrétiens d'abord foibles, ce ſont des agneaux: devenus forts, ce ſont des tigres.

Inſtruites par leurs malheurs paſſés, les nations ne ſentiront-elles jamais la néceſſité d'enchainer le Fanatiſme, & de bannir de toute religion le dogme monſtrueux de l'intolérance? Qui dans ce moment même ébranle le trône de Conſtantinople & ravage la Pologne? Le Fanatique. C'eſt lui qui, défendant aux catholiques Polonois d'admettre le diſſi-

dent au partage de ses privileges, ordonne de préférer la guerre à la tolérance. En vain impute-t-on au seul orgueil des grands les malheurs actuels de ces contrées; sans la religion, les grands n'eussent point armé la nation; & l'impuissance de leur orgueil eût maintenu la paix dans la patrie. Le papisme est l'auteur caché des malheurs de la Pologne.

A Constantinople, c'est le fanatisme musulman, qui couvrant d'opprobre & d'ignominie le Chrétien Grec, l'arme en secret contre l'empire dont il auroit été le défenseur.

Plût au ciel que ces deux exemples, & présens & frappans des maux produits par l'intolérance religieuse, fussent les derniers de cette espece, & que désormais indifférents à tous les cultes, les gouvernements jugeassent les hommes sur leurs actions & non sur leur croyance: qu'ils regardassent les vertus & le génie comme les seuls titres à la faveur publique; apprissent que ce n'est point de l'horloger papiste, turc ou réformé, mais du meilleur qu'il faut acheter sa montre; & qu'enfin ce n'est point à l'étendue de la croyance, mais à celle des talents qu'il faut confier les places.

Tant que le dogme de l'intolérance subsiste, l'univers moral renferme dans son sein le germe de nouvelles calamités. C'est un volcan demi-éteint qui se rallumant un jour avec plus de violence, peut de nouveau porter l'incendie & la désolation.

Telles sont les craintes d'un citoyen, qui, sincere ami des hommes, souhaite vivement leur bonheur.

J'ai, je crois, suffisamment prouvé dans

cette section qu'en général toutes les passions factices, & en particulier l'intolérance civile & religieuse, n'étoient dans l'homme qu'un amour déguisé du pouvoir. Les longs détails où m'ont entraîné les preuves de cette vérité, auront sans doute fait oublier au lecteur les motifs qui m'ont nécessité à cette discussion.

Mon objet étoit de montrer que dans les hommes, si toutes les passions citées ci-dessus sont factices, tous par conséquent en sont susceptibles. C'est pour faire plus évidemment encore sentir cette vérité, que je lui présente de nouveau le tableau de généalogie des passions.



CHAPITRE XXII.

Généalogie des passions.

Un principe de vie anime l'homme. Ce principe est la sensibilité physique. Que produit en lui cette sensibilité ? un sentiment d'amour pour le plaisir & de haine pour la douleur : c'est de ces deux sentiments réunis dans l'homme & toujours présents à son esprit que se forme ce qu'on appelle en lui le sentiment de l'amour de soi * 84. Cet amour de soi engendre le desir du bonheur ; le desir du bonheur, celui du pouvoir ; & c'est ce dernier qui donne à son tour naissance à l'envie, à l'avarice, à l'ambition & généralement à toutes les passions factices, * 85. qui sous des noms divers ne sont en nous qu'un amour du pouvoir déguisé & appliqué aux divers moyens de se le procurer.

Ces moyens ne sont pas toujours les mêmes. Aussi voit-on les hommes selon les positions où ils se trouvent & le gouvernement sous lequel ils vivent, marcher au pouvoir, par la voie, ou des richesses, ou de l'intrigue, ou de l'ambition, ou de la gloire, ou des talents, &c. mais y marcher constamment.

Si l'on se rappelle maintenant de ce que j'ai dit, Section 2, 3 & 4 de cet Ouvrage.

1. Que tous les hommes ont une égale aptitude à l'esprit.

2. Que cette égale aptitude est en eux une

puissance morte, si elle n'est vivifiée par les passions :

3. Que la passion de la gloire est celle qui met le plus communément cette puissance en action ;

4. Que tous en sont susceptibles dans les pays où la gloire conduit au pouvoir.

La conclusion générale que j'en tirerai, c'est que tous les hommes organisés comme le commun d'entr'eux peuvent être animés de l'espece de passion propre à les élever aux plus hautes vérités.

La seule objection à laquelle il me reste à répondre est celle-ci. Tous les hommes, dira-t-on, peuvent aimer la gloire : * 86. mais cette passion peut-elle être portée dans chacun d'eux au degré de force suffisant pour mettre en action l'égale aptitude qu'ils ont à l'esprit.

Pour résoudre cette question, je suppose que j'ai concentré tout mon bonheur dans la possession de la gloire : alors cette passion aussi vive que l'amour de moi-même, se confondra nécessairement en moi avec ce sentiment. Il s'agit donc de prouver que le sentiment de l'amour de soi, commun à tous les hommes, est le même dans tous, & qu'il peut du moins les douer de l'énergie & de la force d'attention qu'exige l'acquisition des plus grandes idées.

CHAPITRE XXIII.

De la force du sentiment de l'amour de soi.

Le sentiment de l'amour de soi différemment modifié dans les différents hommes, est essentiellement le même dans tous. Ce sentiment est indépendant de la finesse plus ou moins grande des organes. On peut être sourd, aveugle, bossu, boiteux, & avoir même le desir de sa conservation, la même haine pour la douleur & le même amour pour le plaisir.

Ni la force, ni la foiblesse du tempérament, ni la perfection des organes n'augmentent ou ne diminuent en nous le sentiment de l'amour de soi. Les femmes n'ont pas moins d'amour pour elles que les hommes, & n'ont cependant pas la même organisation. S'il étoit un moyen de mesurer la force de ce sentiment, ce seroit par *sa constance*, *son unité*, & si je l'ose le dire, par sa présence habituelle. Or, à tous ces égards, le sentiment de l'amour de soi est le même dans tous les hommes.

C'est ce sentiment qui tantôt les arme d'un courage opiniâtre, comme d'une épée pour triompher des plus grands obstacles, & qui tantôt les doue d'une crainte prudente, comme d'un bouclier pour échapper au danger. C'est ce sentiment enfin qui toujours occupé du bonheur de chaque individu, veille sans cesse à sa conservation. Or, si l'amour de soi est à cet égard le même dans tous, tous sont

donc susceptibles du même degré de passion, par conséquent du degré propre à mettre en action l'égale aptitude qu'ils ont à l'esprit. Mais j'admets pour un moment que le sentiment de l'amour de soi se fit moins vivement sentir à l'un qu'à l'autre. Il est certain que cette différence non encore apperçue par l'expérience seroit par conséquent très-petite, & qu'elle n'influeroit en rien sur les esprits.

Un méchanicien ne détourne d'un fleuve que la partie nécessaire à mouvoir les rouages & les machines placées le long de son rivage ; il laisse le surplus des eaux suivre leur cours, & se perdre dans les marais. Il ne faut donc pareillement détourner du sentiment total de l'amour de soi, que la partie propre à mettre en action l'égale aptitude que tous les hommes ont à l'esprit. Or cette partie est moins considérable qu'on ne le pense. Consulte-t-on sur ce point l'expérience ? Elle nous apprend que la crainte de la férule, du fouet, ou d'une punition encore plus légere, suffit pour douer l'enfant de l'attention qu'exige l'étude de la lecture & des langues. * 87. Or, cette espece d'attention est, ou la plus, ou du moins une des plus pénibles & des plus fatiguantes (*a*).

(*a*) Si l'étude de leur propre langue paroît en général moins pénible aux enfants que l'étude de la géométrie, c'est que les enfants éprouvent plus habituellement le besoin de parler que de comparer ensemble des figures géométriques, & que le besoin senti de l'attention la rend toujours moins désagréable & moins pénible.

L'expérience nous apprend encore que toutes nos découvertes sont les dons du hazard ; que nous lui devons le premier soupçon de toute vérité nouvelle ; que toutes les vérités de cette espece sont, pour ainsi dire, saisies sans attention ; que leur découverte par cette raison a toujours été regardée comme une inspiration, & qu'il n'est point en consequence de poëte ni de philosophe à qui l'expression harmonieuse & brillante, claire & précieuse de ses pensées, n'ait coûté plus de soins & de travail que ses idées les plus heureuses.

D'où il résulte que tous les hommes organisés comme le commun d'entr'eux sont susceptibles du degré d'attention requis pour s'élever aux plus hautes vérités, & que dans l'hypothese où le sentiment de l'amour de soi ne fût pas le même dans tous, (hypothese sans doute impossible) la petite différence qui se trouveroit à cet égard entre les hommes, n'auroit encore aucune influence sur leur esprit.

En effet qu'on suppose le sentiment de l'amour de soi plus vif dans l'un que dans l'autre, ce sentiment, comme l'expérience le prouve, n'en seroit pas moins également habituel dans eux. Or si toute supériorité d'esprit dépend moins d'une attention vive que d'une attention habituelle, (*b*) il est évident

---

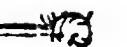
(*b*) Lorsqu'il s'agit d'esprit, le lecteur, pour bien saisir mes idées, doit rappeller à sa mémoire que l'esprit est le produit de l'attention, & l'attention celui d'une passion quelconque, & sur tout celle de

que dans cette ſuppoſition, tous les hommes ſeroient encore doués du degré de paſſion néceſſaire pour mettre en action l'égale aptitude qu'ils ont à l'eſprit.

---

la gloire. Qu'en vain le hazard ou l'éducation nous offriroit dans une lecture, une converſation, &c. des objets de la comparaiſon deſquels il pût réſulter des idées nouvelles ; que ces objets ſeroient pour nous des ſemences ſtériles, ſi l'attention ne les fecondoit, c'eſt-à-dire, ſi nous n'avions un intérêt, un deſir vif de les comparer, & d'obſerver les reſſemblances & les différences, les convenances & les diſconvenances que ces objets ont entr'eux & avec nous.

Si l'on dit ſouvent du grand homme qu'il eſt fils du malheur, c'eſt qu'en général toujours occupé de s'y ſouſtraire, l'homme eſt alors forcé de penſer & de réfléchir. Il eſt donc toujours ce que le fait la poſition où il ſe trouve. Mais l'adverſité eſt-elle ſi ſalutaire qu'on le dit? oui ; dans la premiere jeuneſſe, lorſqu'on peut encore contracter l'habitude de penſer & de réfléchir. Cet âge paſſé, le malheur afflige l'homme & l'éclaire peu. L'*infortune*, dit le proverbe Ecoſſois, *eſt ſaine à déjeûner*, *indifférente à dîner & mortelle à ſouper*. D'ailleurs l'adverſité n'excite ſouvent en nous qu'une effervefcence vive & momentanée, parce qu'elle eſt ſouvent paſſagere. La paſſion de la gloire eſt plus durable, & par cette raiſon la plus propre à produire de grands hommes & à former de grands talents.



CHAPITRE XXIV.

Des grandes idées, effets de la conſtance de l'attention.

UN deſir violent occaſionne ſouvent un effort d'eſprit plus vif que contenu. Or l'acquiſition des grands talents ſuppoſe un travail opiniâtre & un deſir de s'inſtruire encore plus habituel que vif.

Quelqu'occupés que les gens du monde ſoient de leur fortune & de leurs plaiſirs, ils éprouvent par inſtant des deſirs de gloire. Pourquoi ces deſirs ſont-ils ſtériles en eux ? c'eſt qu'ils ne ſont pas aſſez durables. C'eſt à la conſtance des deſirs que ſont attachés les grands ſuccès. Si les Agnès trompent toujours les Arnolphes, c'eſt que le deſir de voir leurs amans eſt en elles toujours plus habituel que le deſir de les empêcher ne l'eſt à leurs ſurveillans.

Les habitants de Kamſchatka d'une ſtupidité ſans égale à certains égards, ſont à d'autres d'une induſtrie merveilleuſe. S'agit-il de ſe faire des vêtements ? leur adreſſe en ce genre, dit leur hiſtorien, ſurpaſſe celle des Européens (*a*). Pourquoi ? c'eſt qu'ils ha-

(*a*) Si les habitants de Kamſchatka nous ſurpaſſent dans certains arts, ils peuvent nous égaler en tous.

bitent une des contrées de la terre la plus ſujette aux intempéries de l'air, où par conſéquent le beſoin d'être vêtu ſe fait le plus habituellement ſentir. Or le beſoin habituel eſt toujours induſtrieux. Eprouve-t-on celui de la conſidération ? procure-t-elle pouvoir (cet objet commun du deſir des hommes) on fait tout pour l'obtenir. C'eſt dans la poſſeſſion de cette eſtime qu'on concentre tout ſon bonheur, & c'eſt alors que le deſir de la gloire s'identifie avec l'amour de nous-mêmes. Or ſi ce dernier ſentiment, comme l'expérience le prouve, eſt habituellement préſent à tous les hommes, il doit donc les douer tous de l'eſpece d'attention à laquelle eſt attachée la ſupériorité de l'eſprit.

Tous les hommes organiſés comme le commun d'entr'eux ſont donc ſuſceptibles non ſeulement de paſſions, mais encore du degré habituel de paſſions ſuffiſant pour s'élever aux plus grandes idées.

D'où provient l'extrême inégalité des eſprits ? De ce que perſonne ne voit préciſément * 88. les mêmes objets ; ne s'eſt préciſément trouvé dans les mêmes poſitions ; * 89. n'a reçu la même éducation ; & de

---

Les talents ne ſont que la différente application du même eſprit à des genres divers.

Qui ſouleve une livre de plume ou de laine, ſouleve une livre de fer ou de plomb. La différence apperçue entre l'induſtrie des habitants de Kamſchatka & la nôtre tient donc à la différence de beſoins que doivent éprouver dans des climats différents des peuples ſauvages ou policés.

ce qu'enfin le hazard qui préside à notre inſtruction ne conduit pas tous les hommes à des mines également riches & fécondes.

C'eſt donc à l'éducation priſe dans toute l'étendue du ſens qu'on peut attacher à ce mot, & dans lequel même l'idée du hazard ſe trouve compriſe, (a) qu'on peut rapporter l'inégalité des eſprits.

Pour completter les preuves de cette vérité, il ne me reſte qu'à montrer dans la ſection ſuivante les erreurs & contradictions où tombent ceux qui ſur ce même ſujet adoptent des principes différens des miens.

Je prendrai Mr. Rouſſeau pour exemple. C'eſt

(b) De ce que le hazard aura toujours part à notre inſtruction, en faut-il conclure l'inutilité de l'éducation ? non. L'éducation ne fera jamais des hommes ſupérieurs de tous les habitants d'une nation : mais en la perfectionnant, en imaginant de nouveaux moyens d'allumer en nous le deſir de la gloire, en mettant ſouvent les citoyens dans les poſitions où le hazard ne les place que rarement, nul doute qu'on n'en puiſſe infiniment rétrécir l'empire.

Il eſt à Rome des conſervatoirs ou écoles de muſique dont on ſort toujours bon muſicien, & dans leſquels il ſe forme tous les ans quelques hommes de génie. On voit auſſi à Paris une école de ponts & chauſſées dont il ne ſort que des gens inſtruits, parmi leſquels ſe trouvent quelques hommes ſupérieurs.

Une excellente éducation peut donc les multiplier dans une nation & faire du reſte des citoyens des gens de ſens & d'eſprit. Or ces avantages d'une excellente éducation ſont ſuffiſants pour encourager à l'étude d'une ſcience à la perfection de laquelle eſt en partie attaché le bonheur de l'humanité.

C'est de tous les auteurs celui qui dans ses ouvrages a traité cette question avec le plus d'esprit & d'éloquence. Je discuterai donc ses principales opinions, & si j'en démontre la fausseté & la contradiction, j'imagine que le public alors moins attaché à ses anciens préjugés, jugera sans partialité mes principes, & se trouvera dans cette disposition heureuse & calme qui fait adopter toute idée juste, quelque paradoxale qu'elle ait d'abord parue.

NOTES.

1. QUELQUES-UNS ont à la guerre regardé l'impétuosité de l'attaque comme le caractere distinctif des François : mais cette impétuosité n'est point un caractere ; elle leur est commune avec les Turcs & généralement avec toutes les nations non accoutumées à une discipline févere. Les François d'ailleurs en font fusceptibles. Le Roi de Prusse en a dans ses armées & tous y font l'exercice à la Prussienne.

2. Les mots *loyal & poli*, ne font point synonimes. Un peuple esclave peut être poli. L'habitude de la crainte doit le rendre révérentieux. Un tel peuple est souvent plus civil & toujours moins loyal qu'un peuple libre. Les négocians de tous les pays attestent la loyauté des commerçans Anglois. L'homme libre est en général l'homme honnête.

3. Dans une nation avilie, on ne trouve pas même parmi ses meilleurs citoyens, des caracteres d'une certaine élévation. Des ames nobles & fieres y feroient trop discordantes avec les autres.

4. En Orient quel est l'homme le plus loué ? Le plus tyran, le plus craint & le plus détestable. Mais ce tyran tant loué de son vivant peut donc toujours se croire l'idole & l'amour de ses peuples. Si l'histoire en trace enfin le portrait, c'est long-tems après sa mort. Quel moyen reste-t-il donc au monarque d'Orient

pour savoir s'il emporte réellement dans la tombe l'estime & les regrets de ses sujets ? Il n'en est qu'un ; c'est de réfléchir sur lui-même, d'examiner s'il s'est toujours occupé du bonheur de ses peuples, & si dans toutes ses actions il n'a jamais consulté que l'intérêt national. Y fut-il toujours indifférent ? Il peut être sûr, quelqu'éloge qu'on lui donne, que son nom sera le mépris de la postérité. La mort est la lance d'Ituriel : elle détruit le charme du mensonge & de la flatterie.

Ce que la mort opere sur les sultans, la disgrace l'opere sur ses visirs. Sont-ils en place ? Point d'éloges qu'on ne leur prodigue, point de talens qu'on leur refuse. En sortent-ils ? Ils ne sont plus que ce qu'ils étoient avant d'y parvenir, souvent des hommes communs & sans génie.

5. Le despote toujours sans prévoyance contre les ennemis du dehors, pourroit-il se flatter que des peuples habitués à trembler sous le fouet du pouvoir, assez vils pour se laisser lâchement dépouiller de la propriété de leurs biens, de leur vie & de leur liberté, le défendront contre l'attaque d'un ennemi puissant ? Un monarque doit savoir qu'en brisant la chaîne qui lie l'intérêt de chaque particulier à l'intérêt général, il anéantit toute vertu : que la vertu détruite dans un empire le précipite à sa ruine : que les étaies du trône despotique doivent s'affaisser sous son poids : qu'uniquement fort de la force de son armée, cette armée défaite, ses sujets affranchis de toute crainte cesseront de combattre pour lui ; que deux ou trois batailles ont en Orient décidé du sort des plus grands états. Darius, Tigrane,

Antiochus en font la preuve. Les Romains combattirent 400 ans pour subjuguer la libre Italie; & pour se soumettre la servile Asie, ils ne firent que s'y présenter.

6. Pour l'intérêt de sa gloire & de sa sûreté, le despote devroit regarder comme amis ces mêmes philosophes qu'il hait; & comme ennemis ces mêmes courtisans qu'il chérit, & qui, vils flatteurs de tous ses vices, l'excitent aux crimes qui préparent sa chûte.

7. A quel signe distingue-t-on le pouvoir arbitraire du pouvoir légitime? Tous deux font des loix; tous deux infligent le supplice de mort ou de moindres peines aux violateurs de ces loix; tous deux employent la force de la communauté, c'est-à-dire, celle de la nation, ou pour maintenir leurs édits, ou pour repousser l'attaque de l'ennemi. Oui: mais ils different, dit Locke, en ceci, c'est que le premier de ces pouvoirs employe la force publique pour satisfaire des fantaisies & s'asservir ses concitoyens, & que le second s'en sert pour se rendre respectable à ses voisins; pour assurer aux citoyens la propriété de leurs biens, leur vie, leur liberté, pour accroître leur bonheur. Enfin l'usage de la force nationale pour tout autre objet que l'avantage général, est un crime. C'est donc à la différente maniere d'employer la force nationale qu'on peut distinguer le pouvoir arbitraire du pouvoir légitime.

8. Tel parut le despotisme au vertueux Tullius 7e. Roi de Rome; il eut le courage de mettre lui-même des bornes à l'autorité royale.

9. Entre les diverses causes du peu de suc-

cès de la France dans la derniere guerre, si l'on compte la jalousie, l'inexpérience des généraux & leur indifférence pour le bien public, peut-être ne faut-il pas oublier la gangrene de l'imbécillité religieuse, qui commença dès-lors à s'étendre sur tous les esprits. Maintenant le François n'ose plus penser par lui-même. De jour en jour il pensera moins & sera de jour moins redoutable.

10. L'amour de l'homme pour le pouvoir est tel, qu'en Angleterre même il n'est presque point de ministre qui ne voulût revêtir son prince du pouvoir arbitraire. L'ivresse d'une grande place fait oublier au ministre, qu'accablé lui-même sous le poids du pouvoir qu'il édifie, lui & sa postérité en seront peut-être les premieres victimes.

Qui fait chercher les grands emplois? Seroit-ce le desir d'y faire le bien? Qui ne seroit animé que de ce motif, les regarderoit comme un fardeau. Si l'on les desire, c'est moins pour l'utilité publique que pour la sienne propre. Les hommes ne naissent donc pas aussi bons que quelques-uns le prétendent. Bonté suppose amour des autres, & c'est en nous seuls que se concentre tout notre amour.

11. Le desir du pouvoir est général, & si pour y parvenir tous les hommes ne s'exposent point aux mêmes dangers, c'est que l'amour de la conservation est dans la plupart d'entr'eux en équilibre avec l'amour de la puissance.

12. En presque tout pays l'on donne à la force la préférence sur la justice. En France, l'on met l'avocat à la taille; l'on en exempte le

lieutenant. Pourquoi ? C'eſt que l'un eſt jusqu'à un certain point repréſentatif de la juſtice & l'autre de la force.

13. Quels ſont les ennemis d'un homme célebre ? Ses rivaux & preſque tous ſes contemporains. Sa préſence les humilie. De qui l'homme illuſtre eſt-il loué ? De l'étranger : l'étranger eſt ſans envie. C'eſt la poſtérité vivante. L'éloignement des lieux équivaut à celui des tems. L'eſtime de l'étranger eſt pour l'homme de lettres preſque l'unique récompenſe qu'il puiſſe maintenant attendre de ſes travaux.

14. Eſt-on intérieurement contraint de reconnoître dans un autre plus d'eſprit qu'en ſoi, on le hait, ſa préſence importune; l'on veut ſe venger, s'en défaire, & pour cet effet, ou l'on le force à s'expatrier comme Deſcartes, Baile, Maupertuis, &c. ou l'on le perſécute comme Monteſquieu, Diderot, &c.

Il n'eſt point, dit-on, de grand homme aux yeux de ſa femme ou de ſon valet de chambre. Je le crois bien. Comment vivre habituellement avec un homme qu'on ſeroit trop ſouvent forcé d'admirer ? On prend dans ce cas le parti ou de le quitter ou de l'eſtimer peu.

Les grandeurs & les richeſſes peuvent quelque tems impoſer ſilence à l'envie : mais elle s'en irrite en ſecret. On ne veut pas qu'un homme déjà notre ſupérieur en naiſſance & en dignité, le ſoit encore en talens. Cet homme écrit-il comme Frédéric ? On ridiculiſe en lui le talent d'écrire qu'on admire dans Céſar, Cicéron, &c. On le voit à regret conſtater

son mérite par un bon ouvrage. Eh quoi ! sa seule conversation ne suffiroit-elle pas pour prouver son esprit ? Non ; dans la conversation, les idées se succedent très rapidement, on n'a le tems ni de les considérer sous toutes les faces, ni d'en apprécier la justesse. D'ailleurs le ton, le geste de celui qui parle, la disposition de celui qui écoute, tout peut en imposer. On est donc toujours en droit de nier un pareil mérite. On en use & l'on se console.

Peut-être pour être aimé, faut-il mériter peu d'estime. Toute supériorité attire respect & inimitié. Pourquoi l'affabilité rend-elle le mérite supportable ? C'est qu'elle le rend un peu méprisable.

Le mérite réservé donne à la fois une disposition au respect & à la haine ; & le mérite affable une disposition à l'amour & au mépris. Qui veut être chéri de ce qui l'environne doit se contenter de peu d'estime. L'oubli du mérite en est le pardon. Les grands talens font quelques admirateurs & peu d'amis. Le vœu secret & général du plus grand nombre, ce n'est pas que l'esprit s'exalte, & que la sotise s'étende.

15. Quel motif fait acheter les feuilles satyriques ? La critique qu'on y fait des grands hommes ; les louanges qu'on y donne aux médiocres. On ne changera point à cet égard la nature humaine. Si les Athéniens, dit Plutarque, avancerent si promptement le jeune Cimon aux premieres places, c'étoit pour mortifier Thémistocle. Ils s'ennuyoient d'estimer si long-tems le même homme. Pourquoi vante-t-on à l'excès les talens naissans ? sou-

vent pour déprimer les talens reconnus. Pénètre-t-on, dit Plutarque, profondément dans le cœur humain, en connoît-on les principes moteurs ? on voit que le desir d'obliger un homme a souvent moins de part au service qu'on lui rend, que l'envie d'en humilier un autre.

16. En général les peres honnêtes & peu éclairés voyent impatiemment leurs fils fréquenter les hommes de lettres & donner à leur société la préférence sur toute autre : l'orgueil paternel en est humilié.

17. Si comme on le dit, les lettres & la philosophie sont en France sans protecteurs, on peut sans être prophête, assurer que la génération prochaine y sera sans esprit & sans talent, & que de tous les arts, ceux du luxe y seront les seuls cultivés.

18. La violence & la persécution sont en général proportionnées au mérite du persécuté. En tout pays, les hommes illustres ont éprouvé des disgraces. En Angleterre il n'y a gueres plus de 150 ans qu'on y peut être impunément grand homme.

19. Peu d'Auteurs pensent d'après eux. La plupart font des livres d'après des livres. Cependant qui n'a point une matiere à lui, ne doit pas s'attendre à l'estime de la postérité.

20. Jadis toujours à genoux devant les anciens, quiconque eût en secret préféré le Tasse à Virgile ou à Homere, n'en fût pas toujours convenu. Quel motif néanmoins a-t-on de taire son sentiment, lorsqu'on ne le donne pas pour loi ? Qui mieux que la

diverſité des opinions peut éclairer le goût du public.

21. Le prince & le magiſtrat redoutent-ils le jugement de la poſtérité ? ils méritent communément ſon eſtime, ils ſont juſtes dans leurs édits & leurs ſentences. Il en eſt de même d'un auteur. A-t-il en écrivant la poſtérité préſente à ſon ſouvenir ? ſa maniere de comparer devient grande. Il découvre des vérités importantes, il s'aſſure de l'eſtime générale, parce qu'il écrit pour les hommes de tous les ſiecles & de tous les pays.

22. Ce libelle théologique intitulé cenſure de Beliſaire, fait horreur par la barbarie & la cruauté de ſes aſſertions : il rappelle toujours à mon eſprit ce beau vers de Racine.

Eh quoi, Mathan ! d'un Prêtre eſt-ce là le langage ?

33. Les citoyens auxquels on doit le plus de reſpect ſont d'abord ces généraux & ces miniſtres habiles dont la valeur ou la ſageſſe aſſure, ou la grandeur ou la félicité des Empires ; mais après ces chefs de guerre ou de juſtice, quels citoyens ſont les plus utiles ? ceux qui perfectionnent les arts & les ſciences, dont les découvertes utiles & agréables, ou fourniſſent aux beſoins de l'homme, ou l'arrachent à ſes ennuis. Pourquoi donc marquer plus de conſidération à l'homme riche, à l'homme en faveur, qu'au grand géometre, au grand poëte, & au grand philoſophe ? c'eſt que notre premier reſpect eſt pour un pouvoir à la poſſeſſion duquel nous joignons toujours l'idée de bonheur & de plaiſir.

Le pouvoir est l'idole de la jeunesse & même de l'homme fait, tant qu'il peut entrelacer des myrtes à ses lauriers.

Si ce même pouvoir est quelquefois le dédain du vieillard, c'est qu'il n'en tire plus le même avantage.

24. C'est du moment où les hommes multipliés ont été forcés de cultiver la terre, qu'ils ont senti la nécessité d'assurer au cultivateur & sa récolte & la propriété du champ qu'ils labouroient. Avant la culture doit-on s'étonner que le fort crût avoir sur un terrein vague & stérile, autant de droit que le premier occupant?

25. La résistance au puissant est réputée sédition & crime même dans les pays policés. Quelle preuve plus claire de ce fait que les plaintes d'un négociant Anglois portées à la chambre des Communes. « Messieurs, dit-il, » vous n'imagineriez jamais les tours perfides » que nous font les Negres. Leur méchanceté » est telle sur certaines côtes d'Afrique qu'ils » préferent la mort à l'esclavage. Sont-ils » achetés? ils se poignardent, se jettent dans » des puits. Autant de perdu pour l'acheteur. » Jugez par ce fait de la perversité de cette » maudite race. »

26. Dans quel moment les peuples violent-ils le droit des gens? lorsqu'ils le peuvent impunément. Rome foible fut équitable & vertueuse. Eut-elle conquis la Macédoine? aucune nation ne put lui résister. Rome devenue plus forte cessa d'être juste. Ses habitants furent dès-lors sans honneur & sans foi. Le puissant est toujours injuste. La justice entre les na-

tions est toujours fondée sur une crainte réciproque & de-là cet axiome politique.

Si vis pacem, para bellum :

Veux-tu la paix ? sois prêt à la guerre.

27. Aristote met le brigandage au nombre des différentes especes de chasses. Solon entre les diverses professions compte celle de voleur. Il observe seulement qu'il ne faut voler, ni ses concitoyens, ni les alliés de la république. Rome fut sous le premier de ses Rois un repaire de brigands. Les Germains, dit César, regardent la dévastation & le pillage comme le seul exercice convenable à la jeunesse, le seul qui puisse l'arracher à la paresse & former des hommes.

28. Il est, dit-on, un droit des gens entre les Anglois, les François, les Allemands, les Italiens, &c. Je le crois. La crainte des représailles l'établit chez des nations qu'une puissance à-peu-près égale force à respecter. Sont-elles affranchies de cette crainte ? ont-elles affaire à des peuples sauvages ? dès ce moment le droit des gens est nul & chimérique à leurs yeux.

Est-ce aux nations chrétiennes à parler de droit des gens, de loi naturelle & de vertu ? elles qui sans outrage de la part des Indiens orientaux, abordent leurs côtes, dévastent leurs villes & en chassent les habitants ; elles qui dans les villages Africains portent avec la marchandise de l'Europe la discorde, la guerre, & en profitent pour faire des esclaves ; elles enfin qui sans prétexte & sans offense de la part des Indiens occidentaux, débarquent en Amérique, renversent les trônes de Montézume & des Incas, égorgent leurs sujets,

s'approprient leurs Etats, & oublient qu'il eſt un droit de *Primo occupanti.*

L'Egliſe ſe vante de faire reſtituer les larcins & les dépôts volés ; mais a-t-elle fait reſtituer les Empires du Mexique & du Pérou à leurs vrais propriétaires ? De concert avec les Princes, n'a-t-elle pas au contraire pillé le nouveau monde ? ne s'eſt-elle pas enrichie de ſes dépouilles, & n'a-t-elle pas enfin par ſa conduite jetté du mépris ſur les préceptes de cette loi naturelle qu'elle dit gravée par Dieu dans tous les cœurs ?

Eſt-il d'ailleurs une morale plus abſurde & plus petite que celle de l'Egliſe ? Qu'un Prince prenne une maîtreſſe, qu'il ſatisfaſſe un goût auſſi indifférent au bien public, ſi ce goût ou cette maîtreſſe eſt défavorable aux projets de l'Egliſe, le prêtre s'éleve & crie à l'impiété. Mais que ce même Prince porte la dévaſtation & la guerre chez un peuple qui ne l'a pas offenſé : qu'il faſſe périr 400,000 hommes dans cette expédition, qu'il ſurcharge ſes ſujets d'impôts, le prêtre garde le ſilence. Belle morale que celle du Clergé catholique !

29. On aime, dit-on, la juſtice. Mais les Magiſtrats en ſont les organes, & chargés par état de l'adminiſtrer, ils doivent ſur-tout protéger l'innocence. La protégent-ils réellement ? Une affaire criminelle eſt en Eſpagne & en Angleterre inſtruite de deux manieres différentes. Celle où l'on donne un avocat à l'accuſé, où l'on fait publiquement ſon procès, eſt ſans contredit celle où l'innocence eſt le plus à l'abri de la corruption & de la partialité des Juges. C'eſt la meilleure. Pourquoi

n'eſt-elle pas adoptée ? pourquoi les magiſtrats n'en ſollicitent-ils pas l'admiſſion ?

C'eſt qu'ils imaginent que plus leurs ſentences ſeront arbitraires, plus ils inſpireront de crainte, & plus ils acquerront de pouvoir ſur le peuple. L'amour tant vanté de l'équité, n'eſt donc ni naturel, ni commun aux hommes. Or comment ſe dire ami de l'humanité, lorſqu'on ne l'eſt pas même de la juſtice ?

30. L'idée de bonheur étroitement liée dans notre mémoire à l'idée de puiſſance, en peut être difficilement ſéparée. On reſpecte juſqu'à l'apparence du pouvoir. C'eſt à ce ſentiment qu'on doit peut-être une certaine admiration pour le ſuicide. On ſuppoſe une grande puiſſance à qui mépriſe aſſez la vie pour ſe donner la mort. A quelle autre cauſe, ſinon à l'amour du pouvoir, doit-on attribuer l'exceſſive haine des femmes ſages pour les hommes d'un certain goût ? Les Alexandres, les Socrates, les Solons, les Catinats, étoient des Héros, des amis fideles, des citoyens honnêtes. On peut donc avec ce certain goût ſervir utilement & ſa famille & ſa Patrie. D'où vient l'horreur des femmes pour les hommes qui en ſont ſoupçonnés ? C'eſt qu'elles ont ſur eux peu de puiſſance. Or ce défaut de pouvoir leur eſt inſupportable. Ce ſont autant d'eſclaves de moins dans leur Empire. Ils ſont donc coupables d'un crime que la mort ſeule peut expier.

31. C'eſt la force qui rend un Monarque reſpectable à un Monarque. Philippe ſecond travaille à ſon Bureau, il ſe ſent un beſoin ; il appelle, perſonne ne vient. Son bouffon ſe met à rire. De quoi ris-tu, dit le Roi ? Du reſpect, de l'eſtime & de la crainte que

vous inſpirez à l'Europe, & du mépris qu'elle auroit pour vous, ſi vous ceſſiez d'être fort, & que vos autres Sujets ne vous ſerviſſent pas mieux que vos domeſtiques.

32. L'enthouſiaſme de l'équité ſe fait rarement ſentir aux Princes. Peu d'entr'eux ſont animés du noble amour de l'humanité. Dans l'antiquité le ſeul Gélon en fournit un exemple. Il a horreur des ſacrifices humains; il porte la guerre en Afrique, & contraint les Cartaginois vaincus d'abolir ces déteſtables ſacrifices. Catherine arme pareillement pour forcer les Polonois à la tolérance. De toutes les guerres, ces deux ſont peut-être les ſeules réellement entrepriſes pour le bonheur des Nations. Gélon & Catherine II partageront donc à cet égard l'eſtime de la poſtérité. Veut-on apprécier le mérite des Souverains? Qu'on ne les juge point ſur de petits maux produits par quelques tracaſſeries domeſtiques, mais ſur les grands biens qu'ils ont faits, ou voulu faire à l'humanité. Le deſir du bien eſt rare en eux. Le ſeul moment où communément le bien public s'opere, eſt celui où l'intérêt du puiſſant ſe trouve conforme à l'intérêt général. Quel inſtant les Rois de France priſent-ils pour rendre la liberté aux ſujets & pour affoiblir le pouvoir féodal? celui où les orgueilleux vaſſaux de la Couronne marchoient égaux aux Souverains. Alors l'ambition des Monarques ordonna l'affranchiſſement des peuples.

Que les princes d'Orient ne vantent point leur amour pour l'équité. Qui veut abrutir des ſujets, ne les aime point. C'eſt folie de croire que les peuples en ſeront plus dociles

& plus faciles à gouverner. Plus une nation est éclairée, plus elle se prête aux justes demandes d'un gouvernement équitable. Qui veut aveugler les citoyens, veut être impunément injuste. Tels sont en général les hommes; & cependant la plupart d'entr'eux osent se dire amis de la justice. O ignorance de soi même! O hypocrisie!

33. Est-il, comme on le dit, des hommes qui sacrifient leur intérêt le plus cher à celui de la justice? Non; mais il en est qui n'ont rien de plus cher que la justice. Ce sentiment généreux est en eux l'effet d'une excellente éducation. Quel moyen de le graver dans toutes les ames? En leur présentant d'une part, l'homme injuste foible; & de l'autre, l'homme juste, comme estimé, honoré, & par conséquent comme fort.

Les idées de justice se sont-elles par ce moyen liées dans la mémoire aux idées de pouvoir & de bonheur? Elles se confondent & n'en forment plus qu'une. Prend-on l'habitude de se les rappeller ensemble? Bientôt il n'est plus possible de les séparer. Cette habitude une fois contractée; on met de l'orgueil à se montrer toujours juste & vertueux; & rien alors qu'on ne sacrifie à ce noble orgueil.

Voilà comme l'amour du pouvoir & de la considération engendre l'amour de la justice. Ce dernier amour, il est vrai, est étranger à l'homme; celui du pouvoir au contraire lui est naturel: il est commun à tous, au vertueux comme au fripon, au sauvage comme à l'homme policé. L'amour du pouvoir est l'effet immédiat de la sensibilité phisique; & le desir de la justice l'effet de l'Instruction. En conséquence c'est de la

sagesse des loix que dépend la vertu des peuples. Que d'hommes vertueux chez un peuple où l'on respecte la justice, seroient injustes chez une nation féroce, où l'équité seroit traitée de foiblesse & de lâcheté? On n'aime donc point l'équité même. C'est une question de tout temps décidée par la conduite & les mœurs de tous les peuples & de tous les Despotes.

34. Dans le gouvernement féodal, quels sont les tyrans du peuple? Les seigneurs. Les tyrans, dira-t-on, y sont donc plus multipliés que dans les gouvernements despotiques? J'en doute. Le Sultan a sous lui des Visirs, des Pachas, des Beys, des Receveurs d'impôts, des directeurs de douanes ou de domaines, enfin une infinité de commis ou de sous-despotes encore plus indifférents que les propriétaires au bonheur des vassaux.

35. En Angleterre, si mal-honnêteté est dans un grand méprisée des petits, c'est que ces petits protégés par la loi, n'ont rien à en redouter. Dans tout autre pays, si le vice du grand est au contraire respecté, c'est qu'en lui le vice est armé de puissance, & qu'on peut abhorrer & non mépriser la puissance.

36. Attila comme Thamas se glorifioit d'être le fléau de l'Eternel.

37. Séditieux & rebelle sont les noms injurieux que l'oppresseur puissant donne au foible opprimé.

38. Dans tout empire où les volontés momentanées du prince font loi, toutes les loix sont contradictoires, & l'on n'apperçoit des principes moraux, ni dans ceux qui gouvernent, ni dans ceux qui sont gouvernés.

39. Le mépris est le partage de la foiblesse.

Cette vérité est peut-être la seule qui ne soit ignorée d'aucun prince. Un souverain perd-il une province ? une ville ? il est méprisable à ses propres yeux. Enleve-t-il injustement cette ville ou cette province ? il s'en croit plus estimable : il a toujours vu l'injustice honorée dans le puissant & l'univers se taire devant la force.

40. Le fort & méchant, dit un poëte Anglois, ne redoute qu'un plus fort & plus méchant que lui. Mais le juste & le vertueux doit redouter tous les hommes : il a tous ses concitoyens pour persécuteurs : jusqu'à ses amis, tout l'attaque. Sa vertu les affranchit de la crainte de sa vengeance. Son humanité équivaut en lui à la foiblesse ; & dans un gouvernement vicieux, le bon & le foible sont les victimes du méchant & du fort.

41. Un Milord débarque en Italie, parcourt les campagnes de Rome, & s'embarque brusquement pour l'Angleterre. Pourquoi, lui dit-on, quittez-vous ce beau pays ? " Je n'y puis, „ répond-il, soutenir plus long-temps le spec„ tacle du malheur des paysans Romains ; leur „ misere me déchire : ils n'ont plus la face hu„ maine. „ Ce seigneur exageroit peut-être, mais il ne mentoit pas.

42. Le meurtre de Clitus fut la honte d'Alexandre ; & le supplice du gazetier hollandois, celle du ministre françois. Le crime de ces deux infortunés fut le même : tous deux eurent l'imprudence d'être vrais. L'on s'indigna dans le siecle dernier du traitement fait au gazetier. Il est des siecles encore plus vils où le supplice de l'homme vrai trouveroit des approbateurs.

43. S'attendrit-on sur le sort de ce gazetier ? compare-t-on le crime au châtiment ? l'on se croit transporté chez ce sultan des Indes qui fait pendre son visir pour avoir mis trois grains de poivre dans une tarte à la crême. Peu s'en est fallu que l'illustre & malheureux Mr. de la Chalotais n'ait subi le même sort, pour avoir pareillement mis trois grains de sel dans une lettre écrite, dit-on, à un contrôleur-général.

44. En France, pourquoi n'oseroit-on mettre la frivolité des grands sur la scene ? C'est que des comédies de cette espece opéreroient, dira-t-on, peu de conversion ; j'en conviens. Un poëte qui, par un tableau ridicule & saillant de la frivolité, se flatteroit de corriger à cet égard les mœurs françoises, se tromperoit. On ne remplit point le tonneau des Danaïdes. Il ne se forme point d'esprit sensé dans un gouvernement sur lequel les femmes & les prêtres ont une certaine influence. L'esprit léger & frivole est le seul qu'on y doive cultiver ; c'est le seul qui conduise à la fortune.

45. Ce n'est point à son génie, c'est toujours à quelqu'événement particulier que l'homme de talents doit la protection de l'ignorant. Si la laideur cherche la compagnie des aveugles, l'ignorance fuit celle des clairvoyants.

46. Le visir inepte voit toujours de mauvais œil l'homme qui voyage chez des peuples & des princes éclairés. Ce visir craint qu'au retour le voyageur ne le méprise. Ennemi né des gens instruits, il se vante de son mépris pour eux ; & c'est sur ce mépris que l'étranger le juge. Les grands ministres & les grands princes ont toujours été Pro-

tecteurs des lettres. Le prince de Brunfwick, Catherine II, le prince Henri de Pruffe, &c. en font la preuve.

47. C'étoit jadis le privilege des foux de dire quelquefois la vérité aux princes : mais encore avec quelle précaution & dans quel moment ? Imitons, difoit l'un d'eux, la prudence des chats : ils ne fe croient point en fûreté dans un appartement, qu'ils n'en aient auparavant flairé tous les coins.

48. C'eft à la liberté dont jouiffent encore les Anglois & les Hollandois que l'Europe doit le peu qui lui en refte. Sans eux prefqu'aucune nation qui ne gémit fous le joug de l'ignorance & du defpotifme. Tout homme vertueux, tout bon citoyen doit donc s'intéreffer à la liberté de ces deux peuples.

49. Ce n'eft qu'à des automates que le defpotifme commande. On n'a de caractere, que dans les pays libres. Les Anglois en ont un. Les Orientaux n'en ont point. La crainte & la baffeffe l'étouffent en eux.

50. Le gouvernement défend-il d'imprimer fur les matieres d'adminiftration ? il fait vœu d'aveuglement & ce vœu eft affez commun. „ Tant que mes finances feront bien „ régies & mes armées bien difciplinées, di„ foit un grand prince, écrira qui voudra con„ tre ma difcipline & mon adminiftration. Mais „ fi je négligeois l'un ou l'autre ; qui fait fi „ je n'aurois pas la foibleffe d'impofer filence „ aux écrivains. „

51. Entre-t-on au miniftere ? Ce n'eft plus le tems de fe faire des principes ; mais de les appliquer. Emporté par le courant des affaires, ce qu'on apprend alors ne font que

des détails toujours ignorés de quiconque n'est point en place.

52. Gêner la presse, c'est insulter une nation; lui défendre la lecture de certains livres, c'est la déclarer esclave ou imbécille. Cette défense doit l'indigner. Mais, dira-t-on, c'est presque toujours d'après l'opinion des puissants qu'elle approuve ou condamne un livre. Oui, dans le premier moment; mais ce premier jugement est nul : c'est le cri des intéressés pour ou contre. Le jugement vraiment intéressant pour un auteur, est le jugement réfléchi du public : il est presque toujours juste.

53. L'âge où l'on parvient aux grandes places est souvent celui où l'attention devient la plus pénible. A cet âge, qui me contraint d'étudier est mon ennemi. Je demande sa punition & desire sa mort. Je veux bien pardonner aux poëtes leurs beaux vers; je puis les lire sans attention : mais je ne pardonne point au moraliste ses bons raisonnements. L'importance des sujets qu'il traite m'oblige de réfléchir. Combat-il mes préjugés? il blesse mon orgueil, il m'arrache d'ailleurs à ma paresse : il me force à penser. Or toute contrainte produit haine.

54. Le terrein du despotisme est fécond en miseres comme en monstres. Le despotisme est un luxe de pouvoir inutile au bonheur du Souverain. La seule idée de ce pouvoir eût fait frémir un Romain. Il est l'effroi d'un Anglois. ,, Craignons, dit à ce sujet le juge ,, Prat, que l'étude de l'Italien & du Fran- ,, çois n'avilisse un peuple libre. ,,

Que font aux yeux d'un Anglois les grands

de l'Europe? des hommes qui joignent à la qualité d'esclaves celle d'oppresseurs des peuples: des citoyens que la loi même ne peut protéger contre l'homme en place. Un grand n'est en Portugal propriétaire, ni de sa vie, ni de ses biens, ni de sa liberté. C'est un negre domestique qui fouetté par l'ordre immédiat du maître, méprise le negre de l'habitation fouetté par l'ordre de l'intendant. Voilà dans presque toutes les cours de l'Europe, l'unique différence sensible entre l'humble bourgeois & l'orgueilleux grand Seigneur.

55. Il faut ou ramper ou s'éloigner de la cour. Qui ne peut vivre que de ses graces, doit être vil ou mourir de faim. Peu d'hommes prennent ce dernier parti.

56. Le feu roi de Prusse à souper avec l'ambassadeur d'Angleterre, lui demande ce qu'il pense des princes. „ En général, répond-„ il, ce sont de mauvais sujets ; ils sont igno-„ rants, ils sont perdus par la flatterie. La „ seule chose à laquelle ils réussissent, c'est „ à monter à cheval. Aussi de tous ceux qui „ les approchent, le cheval est le seul qui ne „ les flatte point & qui leur casse le col „ s'ils le gouvernent mal. „

57. Plus un gouvernement est despotique, plus les ames y sont avilies & dégradées, plus l'on s'y vante d'aimer son tyran. Les esclaves bénissent à Maroc leur sort & leur prince, lorsqu'il daigne lui-même leur couper le cou.

58. Les souverains corrompus par la flatterie sont des enfants gâtés. Habitués à commander à des esclaves, ils ont souvent voulu conserver le même ton avec leurs égaux, &

en ont été quelquefois punis par la perte d'une partie de leurs états. C'est le châtiment que les Romains infligerent à Tigrane, à Antiochus, &c. Lorsque ces Despotes oserent s'égaler à des peuples libres.

59. Est-on riche? on veut être loué comme riche. A-t-on de la naissance? on veut être loué comme gentilhomme. Est-on bien fait? on veut être loué pour sa taille. En fait de louange, on n'est point difficile; on s'accommode de tout.

60. L'homme de génie pense d'après lui. Ses opinions sont quelquefois contraires aux opinions reçues: il blesse donc la vanité du grand nombre. Pour n'offenser personne, il ne faut avoir que les idées de tout le monde. L'on est alors sans génie & sans ennemi.

61. Les Albigeois furent traités comme les Vaudois. On n'imagine point l'excès auquel se porta contr'eux la fureur de l'intolérance. Le tableau effrayant des barbaries exercées contre les Vaudois, nous est conservé par Samuel Morland, ambassadeur d'Angleterre en Savoye & pour lors résident sur les lieux mêmes. « Jamais, dit-il, les chrétiens n'ont „ commis tant de cruautés contre les chré„ tiens. L'on coupoit la tête aux Barbes (c'é„ toient les Pasteurs de ces peuples), on les „ faisoit bouillir; on les mangeoit. On fen„ doit avec des cailloux le ventre des fem„ mes jusqu'au nombril. On coupoit à d'au„ tres les mammelles: on les faisoit cuire „ sur le feu & on les mangeoit. On met„ toit à d'autres le feu aux parties honteu„ ses: on les leur brisoit, & l'on mettoit en „ place des charbons ardens. On arrachoit à

„ d'autres les ongles avec des pinces. On
» attachoit des hommes demi-morts à la queue
» des chevaux, & l'on les traînoit en cet état
„ à travers les rochers. Le moindre de leurs
„ supplices étoit d'être précipités d'un mont
„ escarpé, d'où ils tomboient souvent sur des
„ arbres auxquels ils restoient attachés, & sur
„ lesquels ils périssoient de faim, de froid ou
„ de blessures. L'on en hachoit en mille pie-
„ ces, & l'on semoit leurs membres & leurs
» chairs meurtries dans les campagnes. On
„ empâloit les vierges par les parties natu-
» relles; on les portoit en cette posture en
„ guise d'étendarts. On traîna entr'autres un
„ jeune homme nommé Pelanchion par les
» rues de Luserne semé par tout de cailloux
„ pointus. Si la douleur lui faisoit lever la
„ tête ou les mains, on les lui assommoit.
„ Enfin on lui coupa les parties honteuses
„ qu'on lui enfonça dans la gorge & on l'é-
» touffa ainsi; ensuite on lui coupa la tête &
„ l'on jetta le tronc sur le rivage. Les catho-
„ liques déchiroient de leurs mains les enfans
„ qu'ils arrachoient au berceau; ils faisoient
„ rotir les petites filles toutes vives, leur cou-
„ poient les mamelles & les mangeoient. Ils
„ coupoient à d'autres le nez, les oreilles &
„ les autres parties du corps. Ils remplissoient
» la bouche de quelques-uns de poudre à ca-
„ non & y mettoient le feu. Ils en écor-
„ choient tout vifs; ils en tendoient la peau
» devant les fenêtres de Luserne: ils arra-
» choient la cervelle à d'autres qu'ils faisoient
» rotir & bouillir pour en manger. Les moin-
„ dres supplices étoient de leur arracher le
„ cœur, de les brûler vifs, de leur couper

„ le visage, de les mettre en mille morceaux,
„ & de les noyer. Mais ils se montrerent vrais
„ catholiques & dignes Romains, quand ils
„ allumerent un four à Garcigliane, dans lequel
„ ils forcerent onze Vaudois à se jetter les uns
„ après les autres dans les flammes, jusqu'au
„ dernier que ces meurtriers y jetterent eux-
„ mêmes. On ne voyoit dans toutes les vallées
„ que des corps morts ou mourans. Les neiges
„ des Alpes étoient teintes de sang. L'on trou-
„ voit ici une tête coupée, là un tronc, des
„ jambes, des bras, des entrailles déchirées &
„ un cœur palpitant «.

Quel prétendu crime punissoit-on dans les Vaudois avec tant de barbarie? celui, disoit-on, de la rebellion. Ce qu'on leur reprochoit, c'étoit de n'avoir point abandonné leur demeure & le lieu de leur naissance au premier ordre de Gastalde & du pape; de ne s'être point exilés d'un pays qu'ils possédoient depuis 1500 ans, & dans lequel ils avoient toujours librement exercé leur culte. C'est ainsi que la douce religion catholique, ses doux ministres & ses doux saints ont toujours traité les hommes. Que feroient de plus les apôtres du diable?

62. On ne porte point sur les religions l'œil attentif de l'examen, sans concevoir le dernier mépris pour l'espece humaine en général & pour soi-même en particulier. Quoi, se dit-on, il a fallu des milliers d'années pour désabuser des hommes aussi spirituels que moi des contes du Paganisme! quoi les Juifs & les Guebres conservent encore leurs erreurs! quoi les Musulmans croyent encore à Mahomet & seront peut-être des milliers d'années à reconnoitre

connoître la fausseté du Koran ? Il faut donc que l'homme soit un animal bien imbécille & bien crédule, & qu'enfin notre planette, comme l'a dit un sage, soit le Bedlam, ou les petites maisons de l'univers.

63. Pourquoi le prêtre est-il assez généralement aimé en Angleterre ? c'est qu'il est tolérant ; c'est que la loi lui lie les mains, & ne lui laisse nulle part à l'administration : c'est qu'il ne nuit & ne peut nuire à personne ; c'est que l'entretien du clergé Anglois est moins à charge à l'état que celui du clergé catholique, & qu'enfin en ce pays la religion n'est proprement qu'une opinion philosophique.

64. Ce que je dis du zele, je le dis de l'humilité. Quelque sot qu'on suppose un cardinal, il ne l'est jamais assez pour se croire vraiment humble, lorsqu'il se donne à Rome pour le protecteur d'un empire tel que la France. La vraie humilité refuseroit un titre aussi fastueux. Non que je veuille nier la stupidité de quelques prélats. Mais leurs ambitieuses prétentions prouvent moins l'habileté du clergé que la sottise des peuples. Pendant mon séjour au Japon, me disoit un voyageur, on ne prononça jamais le nom de *Dot - Sury - Samo*, c'est-à-dire, *Monseigneur la Grue*, sans que je me rappellasse malgré moi le nom de quelque évêque.

65. Jesus n'exerça nulle domination sur la terre. S'il eût voulu que le sacerdoce y commandât, il eût d'abord légué ce commandement à ses apôtres. Or leurs successeurs en sont encore à nousmontrer leur commission & le titre d'un pareil legs.

66. Les Saducéens étoient regardés comme

les plus vertueux d'entre les Juifs. En hébreu le mot Suduc est synonime de juste. Aussi ces Saducéens étoient-ils, & devoient-ils être moins haïs de Dieu que les Pharisiens. Ces derniers demandoient la mort & le sang de Jesus-Christ. Or l'incrédulité est & sera toujours moins contraire à l'esprit de l'évangile que l'inhumanité & le déicide.

67. A la honte de la France, Mr. Rousseau n'a pas été moins persécuté à Paris qu'à Neufchâtel. Les sorbonistes ne pouvoient lui pardonner son dialogue du raisonneur & de l'inspiré. Ce dialogue, disoient-ils, est trop fort. Qu'y répondre? Mais les raisonnemens de Mr. Rousseau étoient vrais ou ils étoient faux. Réfuter par la force de bons raisonnemens, c'est injustice : en réfuter de faux par la violence, c'est folie. C'est avouer sa stupidité; c'est décrier sa propre cause. Les sophismes se réfutent d'eux-mêmes. La vérité est facile à defendre.

D'ailleurs quelles sont les objections de Mr. Rousseau? celle que tout bonze, dervis, mandarin fait au moine qui veut le convertir. Ces objections sont-elles insolubles? Qu'est-ce que les moines vont faire à la Chine? Pourquoi demandent-ils aux princes des biens, des aumônes, des gratifications pour subvenir aux fraix d'une mission où ils ne convertissent personne? Mais les moines en parcourant l'Orient, n'ont d'autre objet que de s'enrichir par le commerce: ils n'employent les trésors que leur prodiguent les peuples, qu'à frustrer ces mêmes peuples du produit d'un commerce légitime. En ce cas, quels justes reproches les nations n'ont-elles pas à leur faire? & quelles

accusations peuvent-ils porter contre Mr. Rousseau? Il a prêché, diront-ils, la religion naturelle. Mais elle n'est point contraire à la révelée. Mr. Rousseau fut honnête dans ses critiques. Il n'est point auteur de ces infâmes libelles intitulés, *gazette ecclésiastique*, cependant il fut banni, & le nouvelliste est toléré. Quels furent donc tes juges, ô célebre Rousseau? des fânatiques qui flétriroient, s'ils le pouvoient, la mémoire des Marc-Aureles, des Antonins, des Trajans, & feroient un crime au plus grand prince de l'Europe de la supériorité de ses talens. Quel cas faire de tels jugemens? Aucun. En appeller à la postérité, mépriser tous ceux que la raison & l'équité n'auront pas prononcés. La postérité juge les juges; & les plus intolérans, s'ils n'ont point été les plus fripons, ont du moins été toujours les plus stupides.

En butte aux cabales des prêtres, Mr. Rousseau est traité dans ce siecle comme Abélard le fut au douzieme par les moines de saint Denis. Il avoit nié que leur fondateur fut ce Denis l'Aréopagite cité dans le nouveau testament. Dès ce moment on le déclare ennemi de la gloire & de la couronne de France. Il est en conséquence flétri, persécuté, proscrit par les saints de son siecle.

Qui s'oppose aux prétentions d'un moine est un impie. De-là ces accusations de blasphême & d'athéisme devenues maintenant si puériles & si ridicules. J'espere, pour l'honneur de l'esprit humain, que les grands, les princes, les ministres & les magistrats rougiront un jour d'être les vils instruments de la fureur & des vengeances monacales. Ils craindront

de rendre les exils & les punitions honorables par le mérite de ceux auxquels ils seront infligés.

Les Athéniens pour assurer leur liberté, bannissoient quelquefois un citoyen trop illustre. La crainte d'un maître leur faisoit proscrire un grand homme. Les nations de l'Europe, à l'abri de ce danger, n'ont pas le même prétexte, pour commettre les mêmes injustices.

68. Cassiodore pensoit comme saint Jean. La religion, dit-il, ne peut-être commandée. La force fait des hypocrites & non des croyans. *Religio imperari non potest, quia nemo cogitur ut credat.* La foi, dit saint Bernard, doit être persuadée & non ordonnée; *fides suadenda, non imperanda.* Rien de plus volontaire, dit Lactance, que la religion: elle est nulle dans celui auquel elle répugne. *Nihil est tam voluntarium quam religionem in qua, si animus adversus est, jam sublata, jam nulla est.* Rien de moins religieux, dit Tertulien, que de vouloir contraindre la croyance: ce n'est point par la violence, c'est librement qu'on peut croire. *Non est religionis religionem cogere velle, cum sponte suscipi debeat, non vi.*

69. Les Payens, dira-t-on, croyoient à des prêtres imposteurs. Soit: cette croyance donnoit-elle droit de les persécuter? mille gens croient au charlatan, à la bonne femme, de préférence au médecin. Ce dernier peut-il demander la mort des incrédules en médecine? Dans les maladies corporelles comme spirituelles, c'est à chacun à choisir son médecin.

70. Souvent, dit M. Lambert de Prusse, dans son *Novum organum*, l'on croit penser

& croire plus qu'on ne pense & ne croit réellement. C'est la source de mille erreurs. Un homme s'abstient-il, par exemple, de la lecture des livres défendus? C'est un homme qui croit croire, & qui soupçonne en secret la fausseté de sa croyance; c'est le plaideur de mauvaise foi, qui n'ose lire le factum de sa partie adverse.

Les pilotes du vaisseau de la superstition sont éclairés. Quant aux matelots, la plupart sont imbécilles. Le clergé gouvernant exige peu de lumieres du clergé gouverné, & l'on n'a sur ce point rien à reprocher à ce dernier. A quoi s'occupe votre frere le prêtre, demandoit-on un jour à Fontenelle? Le matin, répond le philosophe, il dit la messe, & le soir il ne sait ce qu'il dit.

72. Rien de plus absurdement subtil, disent les Anglois, que les argumens des théologiens, pour prouver aux ignorans catholiques la vérité du papisme. Ces argumens démontreroient également la vérité du Koran, celle des mille & une nuits & du conte de ma mere l'oie. Veut-on s'en convaincre, qu'on applique à ces contes les sophismes & distinctions de l'école, ils n'auront rien de théologiquement incroyable.

73. Descartes persécuté, quitte la France, emportant, comme Enée, ses pénates avec lui; c'est-à-dire, l'estime & les regrets des gens éclairés. Le parlement alors Aristotélicien rend arrêt contre les Cartésiens. Leur doctrine y est condamnée comme l'a depuis été celle de l'encyclopédie, de l'esprit & d'Emile. Rien de différent dans ses divers arrêts que leur date. Or, les parlemens actuels

se moquent du premier. Les parlemens futurs riront pareillement des derniers.

74. Voyez l'Apologie des grands hommes accusés de magie, par Naudé. L'auteur s'y croit obligé de prouver qu'Homere, Virgile, Zoroastre, Orphée, Démocrite, Salomon, le pape Sylvestre, Empédocle, Apollonius, Agrippa, Albert le grand, Paracelse, &c. n'ont jamais été sorciers.

75. Les théologiens ont tant abusé du mot *matérialiste*, dont ils n'ont jamais pu donner d'idées nettes, qu'enfin ce mot est devenu synonime d'esprit éclairé. On désigne maintenant par ce nom les écrivains célebres, dont les ouvrages sont avidement lus.

76. De quelles imputations odieuses les catholiques n'ont-ils pas chargé les réformés ? Que de ruses employées par les moines pour irriter les princes contre des sujets fideles ! Que d'art pour ne faire voir en eux que des rébelles qui, la rage dans le cœur, les armes à la main, sont toujours prêts d'escalader le trône ? Telle est donc, ô moines, votre justice & votre charité ! Sur quoi fonder vos calomnies ? Laquelle des Eglises Romaine & Protestante s'est le plus souvent arrogée le droit de détrôner les rois, de leur ravir le sceptre avec la vie ? Qui du calviniste ou du catholique a le plus souvent réduit ce droit en pratique ? Qu'on ouvre l'histoire, qu'on calcule le nombre & l'espece d'attentats commis par l'une & l'autre secte, la question sera bientôt décidée par le fait.

Les réformés, dira-t-on, ont fait la guerre aux princes. Non : mais les princes l'ont faite aux réformés. M'attaque-t-on injustement ? la

défenſe eſt de droit naturel ; & des perſécutés nombreux uſeront toujours de ce droit. C'eſt en irritant le ſouverain contre des ſujets fideles, que le moine a mis les armes à la main des réformés. Toutes les différentes ſectes du chriſtianiſme ſont aujourd'hui tolérées en Hollande, en Angleterre & en Allemagne, quels troubles y excitent-elles ? La paix dans cet empire s'eſt établie à la ſuite de la tolérance & s'y maintiendra ſans doute tant que le magiſtrat y ſaura contenir l'ambition eccléſiaſtique.

Qu'au reſte, comme je l'ai déja dit, le gouvernement ne prenne point parti dans les querelles théologiques ; les peuples n'y mettront pas plus d'importance qu'aux diſputes ſur les anciens & les modernes.

77. Qui n'a point ri de voir les Jéſuites accuſer tant de fois les parlements de révolte, de ſédition, & les citer devant le prince, comme l'écolier devant le préfet. La France, diſoit-on alors, eſt un pays d'eſclaves où chacun s'accuſe d'être ſéditieux ?

78. Le moine s'occupe ſans ceſſe à chercher dans les écritures quelques paſſages dont l'interprétation ſoit favorable à l'intolérance. Mais ne ſait-on pas que ſi les ſaintes écritures ſont de Dieu, les interprétations ſont des hommes ?

79. Le guerrier franc & brave eſt communément humain. Sa franchiſe & ſon courage le mettent au-deſſus de toute crainte. Le prêtre au contraire eſt cruel. Pourquoi ? C'eſt qu'il eſt foible, faux & poltron. Or de toutes les créatures, dit Montagne, ſi la femme eſt la plus cruelle, c'eſt qu'en général elle eſt foi-

ble & ſans courage. *La cruauté eſt toujours l'effet de la crainte, de la foibleſſe & de la couardiſe.*

80. Rien de moins déterminé que la ſignification de ce mot *impie* auquel on attache ſi ſouvent une idée vague & confuſe de ſcélérateſſe. Entend-on par ce mot un athée ? Donne-t-on ce nom à celui qui n'a que des idées obſcures de la divinité ? en ce ſens tout le monde eſt athée : car perſonne n'en comprend l'incompréhenſible. Applique-t-on ce nom aux ſoi-diſans matérialiſtes ? mais ſi l'on n'a point encore d'idées nettes & complettes de la matiere, on n'a point en ce ſens d'idées nettes & complettes de l'impie matérialiſte. Traitera-t-on d'athées ceux qui n'ont pas de Dieu la même idée que les Catholiques ? Il faudra donc appeller de ce nom les Païens, les Hérétiques & les Infideles. Or, en ce dernier ſens, athée n'eſt plus ſynonime de ſcélérat. Il déſigne un homme qui, ſur certains points de métaphyſique ou de théologie, ne penſe pas comme le moine & la ſorbonne. Pour que ce mot d'athée ou d'impie rappelle à l'eſprit quelqu'idée de ſcélérateſſe, à qui l'appliquer ? aux perſécuteurs.

81. On n'imagine point à quelle idée l'intolérance a dans ces derniers temps porté l'idiotiſme en France. Durant la derniere guerre cent caillettes, d'après leurs confeſſeurs, me diſoit un François homme d'eſprit, accuſoient les encyclopédiſtes du dérangement de nos finances ; & Dieu ſait ſi aucun des encyclopédiſtes avoit été chargé de leur adminiſtration. D'autres reprochoient aux philoſophes le peu d'amour des Colonels pour la gloire ; & ce

mêmes philosophes étoient alors exposés à une persécution que le seul amour de la gloire & du bien public peut supporter. D'autres rapportoient à la publication de l'encyclopédie, aux progrès de l'esprit philosophique, les défaites des François, & c'étoit alors le Roi très-philosophe des Anglois qui battoit partout leurs armées. La philosophie étoit le baudet de la fable ; elle faisoit tout le mal.

Cependant, disoit à ce sujet un grand prince, tout peuple qui bannit de chez lui la philosophie & le bon sens, ne peut se promettre ni grand sujet dans la guerre, ni prompt rétablissement dans la paix.

En Portugal on rencontre peu de philosophes ; & peut-être la foiblesse de l'État s'y trouve-t-elle en proportion avec la sottise & la superstition des peuples.

82. Sans la puissance des princes catholiques, les papistes, aussi stupides que les Juifs, tomberoient dans le même mépris.

83. On ne fut jamais en France plus intolérant. Peut-être n'y imprimeroit-on pas aujourd'hui sans carton l'histoire ecclésiastique de M. Fleuri, & n'y permettroit-on pas l'impression des fables de la Fontaine. Quelle impiété ne trouveroit-on pas dans ces vers du statuaire & de la statue de Jupiter ?

A la foiblesse du sculpteur,
Le Poëte autrefois n'en dut guere ;
Des Dieux dont il fut l'inventeur
Craignant la haine & la colere.
Il étoit enfant en ceci ;
Les enfants n'ont l'ame occupée
Que du continuel souci
Qu'on ne fâche point leur poupée.

84. Tout jusqu'à l'amour de soi est en nous une acquisition. On apprend à s'aimer, à être humain ou inhumain, vertueux ou vicieux. L'homme moral est tout éducation & imitation.

85. Nos divers caracteres sont le produit de nos passions factices. La preuve qu'ils ne sont pas l'effet d'une organisation ou d'un tempérament particulier, c'est qu'il en est d'attachés à certaines professions. Tel est, selon M. Hume, & celui des gens de guerre, à-peu-près le même en tout pays, & celui des Ministres des Dieux, dans tous les siecles, les Empires & les Religions.

86. L'amour de la gloire éleve l'homme au-dessus de lui-même ; elle étend les facultés de son ame & de son esprit. Mais qui regarderoit cet amour comme l'effet de son organisation particuliere, se tromperoit. Le desir de la gloire est une passion tellement factice & dépendante de la forme du Gouvernement, que le législateur peut toujours à son gré l'éteindre ou l'allumer dans une nation.

87. Il n'est point d'art ou de science qui n'ait sa langue particuliere, & c'est l'étude de cette langue qui, dans un âge avancé, nous rend incapable de l'étude d'une nouvelle science.

88. Dans chaque pays il est un certain nombre d'objets que l'éducation offre également à tous, & c'est cette impression uniforme de ces objets qui produit dans les citoyens cette ressemblance d'idées & de sentiments à laquelle on donne le nom d'esprit & de caractere national.

Il est en outre un certain nombre d'objets

divers que le hazard & l'éducation présentent à chacun des individus, & c'est l'impression différente de ces objets qui, dans ces mêmes individus, produit cette diversité d'idées & de sentiments à laquelle on donne le nom d'esprit & de caractere particulier.

89. Je suppose qu'on ne puisse s'illustrer dans les lettres sans partager son temps entre le monde & la retraite ; que ce soit dans les déserts que se ramassent les diamants, & dans les villes qu'on les taille, les polisse & les monte ; il est évident que le hasard & la fortune qui me permettent d'habiter tour-à-tour la ville & la campagne, auront plus fait pour moi que pour un autre.

Fin du premier Volume.

